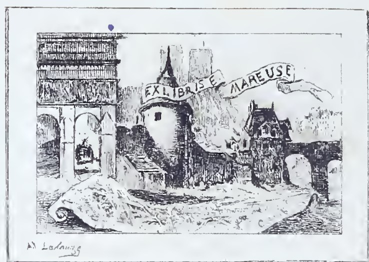



EX LIBRIS E. MAREUSE





IMPRESSIONS

DE

VOYAGE DANS PARIS

ANCIEN ET MODERNE

DU MÊME AUTEUR

LA TERRE NATALE.

ENTRETIENS SUR LES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

IMPRESSIONS

DE

VOYAGE DANS PARIS

ANCIEN ET MODERNE

PAR LE

BARON LAFOND DE SAINT-MÜR

SÉNATEUR



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, RUE DES PYRAMYDES, 12

—

1893

PRÉFACE

Chaque nationalité possède un monument qui croît avec elle et parfois lui survit, c'est sa capitale.

Quand du haut du Panthéon on regarde autour de soi, on a sous les yeux un entassement de merveilles, toutes les splendeurs réunies; on voit la science, l'industrie, les arts étaler leurs magnifiques œuvres. Nous avons toute l'histoire de Paris en relief. Quelle somme effrayante de travail, Paris ! et que de siècles ! Combien la fortune et le temps ont dû se mettre à l'œuvre pour bâtir ce monde de pierres et de briques ! Paris me fait l'effet d'un im-

mense caravansérail, l'hôtellerie, où les générations sont venues dans leur pèlerinage et ont laissé quelque chose de leurs bagages et de leurs ossements ; Paris est comme la résultante de leurs efforts successifs; chacune d'elles a rempli sa tâche, chacune a porté le poids du jour. Ce merveilleux Paris nous raconte pierre par pierre une grande histoire, celle de son peuple formé de tant de contrastes, au tempérament mobile à l'excès, facile aux engouements et tout aussi facile aux entraînements contraires, mais en qui, au milieu de ses épreuves, de ses malheurs, de ses fautes, de ses crimes, s'incarne avec le plus d'énergie l'âme de l'universel progrès.

La liste de ceux qui se sont relayés dans la tâche d'écrire l'histoire de Paris emplirait des volumes. Toutes les histoires de Paris faites avant la Révolution, peuvent se résumer aux ouvrages de Corozet, de Dubreuil, de Sauval, de Jalliot, de Sainte-Foix ; les Bénédictins Félibien et Lobineau n'ont eu en vue que les histoires des couvents et des églises ; ces divers ouvrages ne sont que des histoires d'antiquité aussi confuses qu'indigestes. Les points les plus

curieux sont étouffés sous un amas de détails obscurs, ou noyés dans la plus insipide érudition.

Dans les temps modernes nous avons l'histoire de Mercier, de Dulaure qui n'est qu'une longue diatribe contre les puissances du passé, de Lavallée, Genouilhac, Auguste Vitu, et la magnifique publication de Firmin Didot, *Paris à travers les siècles*. L'ouvrage est une description historique de Paris depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à ces derniers jours. Le texte y est commenté par des gravures dessinées par M. Hoffbauer, habile artiste autant que savant archéologue; ces deux énormes volumes sont d'un format très incommode et ne sont accessibles qu'aux privilégiés de la fortune; leur prix élevé ne permet pas de les répandre, de devenir populaires.

L'œuvre de Maxime Ducamp, *Paris et ses organes*, qui a été son véritable titre aux suffrages de l'Académie est la plus importante de toutes celles qui ont paru de nos jours. Il nous donne, dans ses six volumes, le tableau de Paris contemporain; tous les détails de sa vie colossale passent devant nos yeux; nous voyons

comment il se nourrit, quels prodiges de prévoyance amènent jusqu'à lui tant de substances diverses qu'il s'assimile; nous assistons à ses ébats, à ses jeux, à ses plaisirs, qui ont quelque chose de magnifique comme lui.

Un homme, qu'une mort prématurée et imprévue vint surprendre en mai 1880, Edouard Fournier, m'a servi de guide dans mes recherches; j'ai à cœur de rendre cet hommage à sa mémoire. Hôte assidu de la Bibliothèque Nationale pendant plusieurs années, je l'y rencontrais souvent, j'appris plus dans mes entretiens avec lui que dans les livres. Edouard Fournier était un puits d'érudition, il savait tout Paris par cœur, il le connaissait tout entier, à droite, à gauche, en long en large, il n'a laissé sans solution aucune des énigmes de la grande cité. On peut dire de lui qu'il fut le Cuvier de l'histoire de Paris; sa science était toujours prête, sa conversation un dictionnaire excellent et complet que je feuilletais, quand il me plaisait, et qui répondait toujours à propos lorsque j'étais embarrassé sur quelque point.

Si nous avons peu d'histoires générales de Paris, nous avons en revanche d'innombrables

monographies; les matériaux de l'histoire de Paris sont dispersés dans des travaux isolés et partiels, dans des revues, des brochures, des articles de la presse. Pourquoi s'étonner de cette multiplicité de monographies? Paris a sur lui-même une curiosité inextinguible que rien n'a pu satisfaire encore, ni les gros ouvrages sérieux, ni les publications légères, ni l'histoire, ni la chronique. L'intérêt n'est pas épuisé, tant le sujet est fertile et la mine inépuisable, sujet toujours neuf, thème sur lequel l'antiquaire, le philosophe et le poète peuvent broder des variations à l'infini, Paris a des aspects si divers. Il y a plusieurs villes dans Paris : il y a la ville qui s'amuse, la ville des affaires, le Paris des salons, le Paris des ateliers; il y a le Paris révolutionnaire, l'immense et bourdonnant laboratoire de la science, de l'art et de l'industrie, la grande auberge des deux mondes. C'est la ville des plaisirs faciles, à ce que prétendent les étrangers, soit! mais elle est en même temps, par excellence, la ville du travail. L'étranger n'aperçoit que cette population tout en dehors qui s'agite sur les boulevards et aux Champs-Elysées; il s'imagine que

. . .

tout Paris est en fête et que sa vie est un divertissement perpétuel; il n'aperçoit pas la population active et silencieuse des grands travailleurs; il ignore absolument le Paris qui médite, qui cherche et qui découvre. Chaque écrivain choisit une spécialité; l'un s'occupe du spectacle du présent, dépeint le jour ou raconte la vie nocturne de Paris qui ne s'endort jamais; un autre prend les Boulevards ruisselants de lumière, celui-ci les bouges infects où grouillent des êtres sans nom, etc., etc.; voilà pourquoi Paris, avec sa diversité ondoyante, sa physionomie mobile, dépassera toutes les toiles, défiera tous les pinceaux. Ce tableau de Paris sera toujours à faire; c'est un caméléon, il se transforme et se modifie sans cesse.

Paris a eu ses amoureux à travers les siècles, nos aïeux le nommaient le paradis de l'univers, la ville « sans per ».

Montaigne n'a-t-il pas dit : « cette ville a eu mon cœur dès mon enfance, je l'aime par elle-même, je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues, elle est la gloire de la France, l'un des plus beaux ornements du monde. » — La vérité est qu'à toutes les périodes de son

existence, Paris a eu un charme indépendant de sa beauté extérieure. Dès le quatrième siècle, le peu qui existait de Paris, occupait une grande place dans le cœur de Julien. S'il a reçu les hommages de la part de tant d'intelligences d'élite, cet attachement n'aurait-il pas pour raison l'inexprimable douceur de la vie intellectuelle dont on y jouit ? Serait-ce qu'il peut y avoir pour les villes une beauté autre que celle qui consiste dans la splendeur des palais, la somptuosité des édifices, le luxe des établissements publics, la multiplicité des promenades, le nombre et la largeur des rues ? Les villes ont une âme qui est leur passé, et leur beauté matérielle n'a tout son prix que lorsqu'elle laisse subsister les traces visibles de cette autre beauté qui se compose de souvenirs, souvenirs terribles ou pathétiques qui amusent ou émeuvent, qui attristent ou consolent, mais dont chacun renferme un enseignement.

Paris n'appartient pas seulement à la France, il appartient au monde ; on pourrait se passer de Londres, de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, peut-être de Rome, mais personne

quelle que soit son origine, quel que soit son pays ne pourrait se passer de Paris. Il sied à notre vanité de dire avec Victor-Hugo, que Paris est le cerveau du monde, comme Athènes fut autrefois l'âme pensante de la Grèce, mais il est vrai de dire que la vie intellectuelle n'a pas de foyer plus actif et plus brillant. A Paris bat le cœur de la France, bouillonne son cerveau, rayonne son génie. Paris sera toujours la patrie auguste de l'initiative, de l'essor, le centre et le lieu des esprits, le volcan des idées.

Paris, tel qu'il est, on l'aime d'un amour qui n'a pas d'égal, on s'y attache avec une sorte d'idolâtrie, on le quitte à regret, on le retrouve avec bonheur, rien ne le remplace. Tous ceux qui cherchent le choix et la variété dans les plaisirs, l'élégance et le goût dans les fêtes, des dîners et des propos fins, ont dit et disent de tous les points du globe : à Paris, à Paris.

Les personnes qui ont le désir d'être initiées à l'histoire de Paris, sont souvent rebutées à la vue des gros ouvrages qui la contiennent ; elles hésitent à en entreprendre la lecture. Ces ouvrages sont en outre actuellement incom-

plets, car en quelques années s'est accomplie une métamorphose tellement inouïe, que certains quartiers sont devenus méconnaissables. J'ai pensé qu'il y avait une place à prendre à côté et qu'un ouvrage simple, accessible à tous par ses dimensions, aurait la chance d'être bien accueilli ; il resserrerait dans un volume les récits, les impressions que des historiens ont étendus dans de larges limites. J'ai voulu essayer de remplir cette tâche, de condenser dans un précis les faits les plus intéressants, les particularités les plus attachantes de l'histoire de Paris, d'en écarter toute sécheresse, de me borner aux choses essentielles, laissant tous les autres faits à l'oubli que roule le temps et qu'il a couverts de son linceul. Mon livre, nouveau par le plan, sans ordre chronologique, n'est pas un guide des voyageurs, une topographie, un inventaire, une statistique, c'est l'histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe et d'archéologue. Dans mes excursions à travers les quartiers de Paris et les rues de cette immense ville, rues trépidantes, rues laborieuses, rues fiévreuses, rues amoureuses, je conte à grands traits la légende

de Paris depuis l'origine de la vieille Lutèce, la ville de boue, pour arriver au grand Paris actuel. Le lecteur fera ce voyage à peu de frais, assis dans son fauteuil; il distraira, en les instruisant, ceux qui n'ont que peu de loisirs à donner à la lecture.

Je ne m'explique pas l'indifférence des Parisiens pour le passé de leur ville. La plupart ne connaissent rien de Paris. Un exemple à citer entre cent : La brillante avenue de l'Opéra aboutit à la rue de l'Echelle. Interrogez un parisien, même lettré, sur les souvenirs sinistres qu'elle rappelle. Il les ignorera [1].

Pour moi, je me suis voué passionnément à l'étude de l'histoire de Paris; elle m'a ravi, et m'a inspiré des fureurs de lecture; je ne suis cependant qu'un parisien d'éducation, de goût, d'habitude; je ne suis pas parisienné. Ma rêverie a battu pendant trente ans le pavé de Paris, m'émerveillant des splendeurs dont il

1. Cette rue dépendait autrefois de l'évêque de Paris, il l'avait choisie pour lieu d'exécution des arrêts de sa justice. C'est là que se trouvait l'échelle patibulaire, marque de sa haute puissance, qui fit donner à la rue le nom qu'elle porte : « *Patibulum* » gibet.

s'est revêtu, puis avec un soupir pour le passé, ravivant sous la ville nouvelle qui grandit la vieille cité qui tombe et disparaît.

Modeste et diligent ouvrier, m'inquiétant peu des recherches déjà faites par mes devanciers, j'ai pensé que dans un champ aussi vaste, le glaneur pourrait rencontrer sa gerbe derrière le moissonneur le plus habile. D'autres surgiront pour me remplacer et m'effacer. Leurs travaux, mieux inspirés, feront rentrer dans le néant cet essai incomplet, mais qui est le fruit de soins assidus, de longues, de patientes recherches.

IMPRESSIONS

DE

VOYAGE DANS PARIS

ANCIEN ET MODERNE

Origine de Lutèce. Labienus, lieutenant de César attaque Lutèce, Camulogène le premier héros, le premier défenseur de la liberté gauloise est tué. Lutèce se relève de ses ruines, elle envoie un contingent de huit mille hommes à Vercingétorix, enfermé dans Alésia; il est battu, la Gaule entière est livrée aux Romains. Ils s'installent dans Lutèce, mais par suite de sa résistance, les Romains substituent le nom de Lutèce à celui de *Parisiis*. Son étymologie. Saint Denis et ses compagnons, les Nautes, Geneviève, invasion francque, Clovis, Hugues Capet, les rois francs.

Je me propose de parcourir avec le lecteur les divers quartiers de Paris, de l'y promener de souvenirs en souvenirs; s'il est quelques personnes qui aiment comme nous à se représenter en idée l'état des lieux il y a tel ou tel siècle, ces images se dérouleront successivement devant elles. Elles pourront vivre quelques instants de la vie du passé; l'île de la Cité fut tout

entière la Lutèce des Gaulois, des Romains et des Rois francs des deux premières races ; l'ordre historique veut que nous commencions par elle, aucun quartier n'est plus riche en souvenirs. Cette course à travers Paris mérite qu'on dise de lui ce que Cicéron disait de Rome : *Quacumque ingredimur in aliquam historiam vestiginem ponimus* : où que nous allions nous posons le pied sur quelque histoire.

Quelle capitale d'Europe eut une plus humble origine que Paris ! Ses maisons ne sont que des huttes de bois et de terre, rondes, coiffées de paille et de roseaux, resserrées dans une île de la Seine ; on passe d'une rive à l'autre sur quelque tronc d'arbre que souvent le courant emporte. Les habitants se nomment au dire des étymologistes *Leukosi,* c'est-à-dire habitant au milieu des eaux ; de cette appellation celtique les Romains firent Lutèce du nom latin *lutus*, boue, parce que Paris fut originairement établi dans les marécages ; *Sauval* appelle Lutèce un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine. Le site choisi par cette peuplade venue on ne sait d'où pour y embarquer sa fortune et y laisser grandir sa destinée était admirable. De quelque côté qu'on abordât Lutèce, on passait à travers une ligne de forêts, des bois de charpente lui arrivaient flottant sur le fleuve, la nature avait accumulé sur son sol un ensemble merveilleux de matériaux divers. Montrouge donnait la pierre à bâtir, Montmartre le plâtre, Vaugirard les briques, les tuileries, les tuiles pour les toits. L'homme n'avait qu'à venir travailler et construire; Paris est sorti en

entier avec ses monuments des entrailles de son propre sol.

Cinquante-trois ans avant notre ère, César envoya son lieutenant Labiénus sur les bords de la Seine pour y dompter les Parisiens qui ne voulaient pas courber le front sous le joug des Romains. Les habitants de Lutèce mirent à leur tête Camulogène, un vieillard encore vert, d'une grande renommée à la guerre ; il attendit les Romains commandés par Labiénus dans une position dominant les marais de la Bièvre. Cette rivière, telle qu'elle était alors avec ses eaux débordées, ses ajoncs et ses vases n'était qu'un marais sans fin, *perpetua palus*, nous dit César. Les légions de Labiénus furent arrêtées net. Le marais aurait tout dévoré si Labiénus n'avait fait une prompte retraite. Camulogène fut donc le premier héros de Lutèce, le premier défenseur de sa liberté ; mais sa victoire fut éphémère. Labiénus attaqua de nouveau la ville par Melun à l'aide de barques sur la Seine. Une bataille meurtrière s'engagea sur le plateau de la montagne Sainte-Geneviève. Camulogène y périt. Tant de sang avait rougi le champ de bataille qu'on l'appela Mont Rouge, *Mons Ruber* ; le nom lui est resté.

Lutèce se releva de ses ruines ; quelque temps après elle improvisa des recrues, un contingent de huit mille hommes pour répondre à l'appel de Vercingétorix enfermé dans Alésia. Les soldats de Lutèce ne partirent que pour une nouvelle défaite, la plus terrible, la dernière, après laquelle Vercingétorix n'eut qu'à se rendre et la Gaule tout entière à se livrer aux Romains. Cette fois la conquête était faite pour bien des siècles,

les Romains s'installèrent dans Lutèce et s'imposèrent partout et sur toutes choses, religion, mœurs, coutumes ; les noms mêmes de plusieurs villes qui avaient opposé une vive résistance aux Romains furent modifiés. Ainsi Lutèce fut appelée *Parisiis*. Je citerai un autre exemple : Génabum, Orléans, aujourd'hui, rappelait aux Romains sa longue lutte, elle vit son nom effacé. Les vainqueurs la laissèrent pendant quelque temps sous ses ruines. Elle fut rebâtie plus tard sous Aurélien, d'où lui vient son nouveau nom *Aurelianus* qui peu à peu s'est transformé en Orléans.

Lutèce se débarrassa de ses décombres, mais comme je l'ai dit, elle n'en sortit qu'avec un autre nom.

Pour le peuple, le nom de Lutèce subsista longtemps, mais officiellement et dans les actes publics il n'existe plus. Julien dans ses lettres intimes et dans son *Misapogon* ne la nomme pas autrement. S'il a à en parler dans un acte un peu solennel, c'est de l'appellation imposée par les Romains qu'il se sert, Lutèce ne se nomme plus Lutèce, elle s'appelle la ville des Parisiens, *Civitas Parisiensis*. L'étymologie de ce mot a longtemps exercé les savants. Edouard Fournier le tire du grec *Parisidos*, parce que Lutèce pratiquait le culte d'Isis, la déesse des eaux. Les environs de Paris sont pleins du souvenir de la grande déesse, son nom se retrouve à peine altéré dans le bourg d'Issy. Quand on substitua à la croyance de la déesse l'avénement de Marie dans le Christianisme, la lutte fut longue, sanglante, mais on laissa sous les pieds de Marie, le serpent d'Isis dont la déesse avait fait son talisman. De toutes les solutions données à l'étymologie du mot

Paris, *Parisiis* celle d'Edouard Fournier me paraît la plus satisfaisante.

Vers le milieu du troisième siècle des hommes puissants par le caractère et l'expérience se rendirent à Lutèce pour y prêcher le Christianisme. Le plus illustre de ces missionnaires y confessa le Christ avec ses deux compagnons ; ils scellèrent leur mission de leur sang [1]. Le peuple soulevé par les prêtres des idoles les massacra ; on s'accorde à croire que c'est sur la montagne nord de Paris qui, avec son temple, était pour la ville une sorte de Capitole païen, que saint Denis fut décapité et que le nom de Mont des Martyrs, dont nous avons fait Montmartre, lui est venu. L'Eglise, tout en acceptant l'authenticité du martyr, répudie la plupart des circonstances fabuleuses dont la crédulité populaire s'est plu à l'entourer. Malgré les persécutions le Christianisme ne cessa de progresser, surtout sous Marcel évêque de Paris ; il gouverna l'église de Paris de 400 à 430 ; sa vie ne contient que des miracles ; il fut inhumé sur une éminence nommée *Mons retardus*, *Mouffetard*. Autour de son tombeau se forma peu à peu le faubourg Saint-Marcel, maintenant le faubourg le plus pauvre de Paris. Marcel vivait encore quand naquit Geneviève. Elle avait dix-huit ans lorsque le bruit se répandit dans Lutèce et dans toute la Gaule, qu'un conquérant féroce, suivi de six cent mille hommes, s'avançait de la Germanie vers l'occident, portant partout le fer et la flamme. Lutèce trembla, les habitants voulaient s'enfuir, Geneviève leur prédit

1. Saint Denis, évêque de Paris, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère.

que Paris serait sauvé, mais la population resta rebelle, elle fut traitée de fausse prophétesse. On voulait la tuer, lorsqu'on apprit qu'Attila avait laissé Paris à sa droite et qu'il s'était fait écraser dans les plaines de Châlons par Aétius et Mérovée ; la défiance se changea en vénération. La réputation de Geneviève alla lui conquérir des admirateurs dans toute la Gaule.

Toute l'histoire de Paris pendant la grande invasion, depuis Attila jusqu'à Clovis, se résume dans la légende de Geneviève. Il est difficile de s'y guider, on y est trop ébloui de miracles pour être éclairé sur la vérité ; il faut cependant qu'on fasse de l'histoire avec ce qui n'en est pas. La patronne de Paris n'est pour nous qu'une pieuse et vaillante fille, infatigable de zèle charitable et de patriotisme, ne pensant qu'aux autres, se dévouant pour tous et grâce à ses œuvres qui, à cette époque, pouvaient bien passer pour des miracles, arriva au titre de sainte, au rang de patronne de Paris, par la gratitude de ceux qu'elle avait sauvés.

LES NAUTES

Les gens de Lutèce, s'établissant dans l'île de la Seine, devaient être avant tout mariniers, ils le furent ; il se forma dans les huttes de bois et de terre, une corporation de navigateurs et de nautes qui deviendra un jour la célèbre compagnie des marchands de l'eau, *mercatores aquæ*. La hanse parisienne, d'un vieux mot celtique qui signifie société, deviendra plus tard

le corps municipal de Paris. La corporation des nautes était antérieure à la conquête romaine. On la trouve sous leur domination pleinement organisée ; on conçoit l'importance d'une compagnie de ce genre dans un temps où le pays était couvert de forêts, où les rivières et les fleuves étaient la seule communication facile.

Cette corporation s'était perpétuée de siècle en siècle, elle jouissait du privilège exclusif de tout le commerce par eau. Elle nous apparaît riche et puissante, redoutée et favorisée de nos rois, aussi tyrannique que les seigneuries féodales, exerçant sur la navigation de la Seine l'autorité la plus despotique et la plus jalouse ; son privilège d'arrêter les débiteurs, de lever les impôts sur différents corps, avait excité l'émulation de la plupart des bourgeois qui s'étaient empressés de se faire agréger à ce corps. Le président s'appelait prévôt, il était assisté d'officiers inférieurs qui furent désignés sous le nom d'échevins.

Le siège de sa juridiction se trouvait établi dans une vaste masure flanquée de tours, située dans le quartier Saint-Jacques : cette maison était désignée sous le nom de parloir aux bourgeois ; une plaque commémorative en désigne l'endroit précis près la rue Soufflot et la rue Victor-Cousin. L'existence de la corporation des nautes nous est révélée par un autel retrouvé dans son entier sous le chœur de Notre-Dame en 1715. Des inscriptions nous font connaître qu'il avait été élevé sous Tibère, l'an 37 de notre ère, et dédié à Jupiter. « *Nautæ parisienses posuerunt.* » Sur cet autel les artistes gallo-romains ont associé déjà les noms des divinités romaines à celles de la Gaule, les

dieux des vainqueurs à ceux des vaincus. Ce monument, vingt fois séculaire, a une valeur historique admirable ; il est le plus important de la statuaire et de l'épigraphie gauloises, ses vénérables débris se voient au palais de Julien dans la grande salle.

Julien avait à peine disparu de la scène que des bandes sauvages à la crinière rouge, flottante, signe de leur fière indépendance, le corps graissé de suif et couvert de peaux de loups font irruption sur la Gaule et pillent également vainqueurs et vaincus, Gaulois et Romains. Un guerrier de cette bande habitait un château aux poutres cloisonnées de peaux de bœufs, dont quelques-unes, fraîchement écorchées, imitaient la pourpre.

Clovis avait pris possession de Lutèce, sa femme Clotilde le convertit au christianisme. En mémoire de sa conversion il construisit, à côté du tombeau de sainte Geneviève, l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul que le Panthéon était destiné à remplacer ; de l'abbaye de Sainte-Geneviève il reste encore la tour carrée, dite de Clovis, comprise dans les bâtiments du Lycée Henri IV.

A peine Clovis eut-il conquis la Gaule, qu'elle apparut tout d'un coup couverte d'églises.

Les maisons du peuple étaient ce qu'elles étaient depuis des siècles, des tanières de boue et de chaume, où les familles s'entassaient sans meubles, sans vêtement, soumises à toutes les misères, mais pleines de résignation et de foi. Le peuple s'inquiétait peu des bouges obscurs et infects où il couchait pourvu qu'elle fût grande, riche, magnifique, son église où il passait la moitié de ses jours, où tous les actes de sa vie

étaient consacrés, où se trouvait l'égalité bannie de partout ailleurs, où il repaissait son cœur et ses yeux de la pompe et des cérémonies de l'église ; c'était là sa jouissance de tous les jours.

Les premiers rois francs n'habitaient guère leur capitale, Paris ; le séjour de la ville ne convenait pas à ces rudes chasseurs. Vous savez comment ils vivaient ; ils avaient, dans les environs, de grandes constructions imitées des Romains. Le roi chevelu arrivait à grand fracas avec sa suite nombreuse, c'étaient des festins à n'en plus finir, de véritables orgies de barbares ; cependant ils venaient quelquefois à Paris. Dans ces temps rustiques, Eginhard nous l'apprend, leurs entrées n'étaient pas celles de Louis XIV ou de Napoléon : ils étaient montés sur un chariot traîné par des bœufs que conduisait un bouvier.

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Les rois de la seconde race négligèrent beaucoup Paris, n'y firent que de courts séjours ; l'empereur d'Occident, Charlemagne, avait établi sa cour à Aix-la-Chapelle. Il est le plus grand des hommes qui ont régné en aucun temps. Il poussa ses sujets non vers l'ignorance, mais en avant vers la lumière ; il avait fondé une école auprès de chaque évêché, de chaque cathédrale, de chaque monastère, de chaque paroisse ; par là il avait établi en France autant d'écoles primaires qu'il en existe aujourd'hui. Il a été un parvenu plus extraordinaire que Napoléon, car il s'éleva non

pas d'un rang obscur au rang suprême, mais ce qui est bien plus remarquable encore, d'un temps de barbarie et de ténèbres à la civilisation. Le mouvement qu'avait imprimé Charlemagne dure encore et ne s'éteindra qu'avec le soleil. Il n'est donc pas un éclair entre deux nuits. Après cinquante ans de règne Charlemagne descendit majestueusement dans la tombe, vénéré des vieilles et des jeunes générations qui pleurèrent ensemble le père du monde.

Paris, capitale sous la première race, tomba au rang de comté sous la troisième ; les Mérovingiens avaient été emportés par une invasion germanique, les Carlovingiens le furent par la féodalité.

Hugues-Capet monta sur le trône, moins comme roi, que comme chef de la puissante féodalité qui s'était partagé le royaume ; il fut le premier entre ses pairs, *primus inter pares.*

Hugues-Capet devait son nom à la chape de l'Abbaye de Saint-Martin dont il était abbé ; son empire n'est plus l'antique Gaule, c'est l'Ile de France. Son territoire n'est plus qu'une agglomération de fiefs grands et petits. Hugues-Capet n'osant pas ceindre la couronne, son pouvoir étant contesté, se contentait dans les jours solennels de porter la chape de Saint-Martin. Son avénement augmente et consolide la puissance de Paris. Depuis lors, l'influence et l'action de la capitale sur les destinées de la France grandissent sans cesse. Hugues-Capet continue à résider dans le palais de ses ancêtres, les comtes de Paris. Ses successeurs jusqu'à Charles V et Charles VI, c'est-à-dire pendant un espace de quatre cents ans, fixent également leur résidence

dans le palais de la cité. Quand on étudie les anciens plans de Paris, la ville apparaît de prime abord massée autour de son berceau, la Cité. Le cercle va s'élargissant ; à droite la ville du négoce, du commerce, de l'industrie ; à gauche la ville de la science, de l'étude, de l'enseignement.

LES ARÈNES DE LA RUE MONGE

Partout où passèrent les Romains la première chose qu'ils bâtissaient était un amphithéâtre. Chaque ville importante avait le sien ; c'était une fureur, ils ne pouvaient s'en passer. Les amphithéâtres étaient nombreux dans notre pays ; ils s'appelaient arènes, du mot latin *arena*, qui veut dire sable, parce que le sol de la scène était couvert de sable. Elles étaient destinées aux combats des gladiateurs et des bêtes féroces, le sang humain y coulait pour le moins aussi souvent que celui des animaux.

Il est incontestable qu'il y avait dans le deuxième siècle de notre ère, à Lutèce, un amphithéâtre de ce genre. On savait que le plateau et les pentes du *lucotitius,* montagne Sainte-Geneviève, étaient peuplés de villas ; on savait qu'une importante ruine gallo-romaine existait sur le versant oriental de cette montagne ; l'emplacement en était vaguement connu. Au printemps de 1870, lorsque pour tracer et niveler la rue Monge, on dut creuser une partie du sol à douze

mètres de profondeur, on découvrit les restes de cet amphithéâtre.

L'événement fit beaucoup de bruit en son temps ; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la Société d'archéologie, la Société de numismatique s'émurent particulièrement de cette découverte. Au nom de la science et de l'histoire, ces sociétés réclamèrent la conservation de cette ruine historique ; elles adressèrent à cet effet une pétition à la Chambre des députés. Le 12 mai 1870, M. Lafond de Saint-Mùr, député, aujourd'hui sénateur, se fit à la tribune l'écho de cette manifestation ; il interpella le Ministre des Beaux Arts. Il exprimait le vœu qu'on acquìt les terrains occupés par les arènes, à l'aide du concours de l'Etat et de la ville de Paris. Maïs leur conservation nécessitait une dépense d'environ 300,000 francs ; le corps législatif, le président du conseil, Emile Olivier, le préfet de la Seine M. Chevreau et sa commission municipale ne voulurent rien entendre. Ils assumèrent la responsabilité de déchirer la première page de l'histoire de Paris.

Les fouilles devenaient tous les jours de plus en plus intéressantes. La foule alla les visiter ; un grand nombre de savants, d'archéologues, de numismates, d'historiens, de journalistes se rendirent aux arènes ; tous manifestaient le désir de voir conserver ces débris. Ce vœu était secondé par la presse parisienne de tous les partis ; des organes de la presse étrangère même prirent part à ce débat et se prononcèrent pour l'acquisition des arènes.

La fatale déclaration de guerre du 15 juillet vint

détourner l'attention. L'année terrible allait s'ouvrir, la question fut momentanément abandonnée ; elle fut reprise vers 1882. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la Commission des monuments historiques de Paris déclarèrent, de la manière la plus nette, que ces grands débris intéressaient au plus haut degré l'histoire nationale et l'archéologie. Le cirque mesurait 127 mètres de diamètre et pouvait contenir vingt mille spectateurs. Les arènes sont le plus ancien monument de Paris ; elles ont précédé de deux siècles au moins la construction des Thermes de Julien. Les rois mérovingiens y donnèrent des fêtes après les Césars. Si elles sont restées ensevelies dans un oubli vingt fois séculaire, c'est qu'elles furent détruites au moment de l'invasion générale de la Gaule par les barbares en 406.

Le 24 juillet 1882, au moment où le sort des arènes allait se dérouler devant le conseil municipal, notre historien national, Henri Martin, priait le président du conseil municipal de vouloir bien faire entendre son dernier appel à ceux qui pouvaient assurer à la postérité la conservation de ces ruines. La disparition de ces précieux restes causerait aujourd'hui des regrets plus profonds qu'à l'époque où l'on perdit l'occasion d'acquérir l'autre partie de l'amphithéâtre, aujourd'hui recouverte mais non détruite. Ce serait un triste souvenir que notre temps lèguerait à l'histoire ! M. Victor Duruy, le grand ministre de l'empire, disait que la destruction de ces arènes serait une honte pour Paris aux yeux de l'Europe savante. Victor Hugo, à son tour, adressait au conseil municipal la lettre sui-

vante : « Il n'est pas possible que Paris, la ville de l'ave-
» nir, renonce à la preuve évidente qu'elle a été la
» ville du passé : les arènes sont un monument uni-
» que, le conseil municipal doit les conserver à tout
» prix ».

La discussion s'ouvrit au conseil municipal dans la séance du 30 juillet 1883 (Bulletin officiel de la ville de Paris). MM. Cernesson, Aristide Rey, de Labrousse plaidèrent avec la plus vive énergie l'acquisition du terrain des arènes. Il est vrai, dit M. de Labrousse, que « cette fois encore le gouvernement se réserve ;
» celui de 1870 était hostile, celui de 1883 est bienveil-
» lant, mais sa bienveillance se traduit surtout en
» paroles. Vous ne laisserez pas périr pour cela les
» arènes ; vous montrerez une fois de plus que lors-
» qu'il s'agit de l'enseignement de sciences, d'art,
» Paris n'a besoin de l'appui de personne et qu'il sait
» lui-même faire ses affaires. »

M. de Labrousse, en mentionnant mon discours en 1870, au corps législatif, voulut bien déclarer qu'il n'était que juste de faire honneur à M. Lafond de Saint-Mûr, d'avoir été le premier initiateur d'une acquisition qui a passionné le monde savant.

L'acquisition des terrains renfermant les arènes de Lutèce fut votée moyennant la somme de 1,200,000 fr.

On s'est un peu ému dans le monde des archéologues et des amis des vieux souvenirs parisiens de l'état d'abandon des arènes de Lutèce ; cette situation va se modifier.

Le comité des arènes, qui compte parmi ses membres de hautes personnalités de la science et de l'art,

comme Victor Duruy, Bertrand, Charles Robert, de Loche, veillent à la transformation des arènes en un square à la fois pittoresque et instructif. Lorsqu'elle sera faite, les arènes deviendront une promenade des plus attachantes en même temps qu'un musée dans lequel, à côté des objets de l'époque gallo-romaine découverts lors des fouilles, seront groupées les épaves du vieux Paris qu'on découvre tous les jours.

LES THERMES DE JULIEN

Sur la pente du coteau de Sainte-Geneviève, (anciennement Lucotitius), s'élèvent d'antiques débris dont le caractère imposant ne manque jamais de frapper ceux qui les aperçoivent ; ces débris sont connus sous le nom de thermes de Julien. Constance Chlore qui séjourna pendant quatorze ans dans la Gaule fit élever ce palais.

Le mot therme désignait à Rome des édifices contenant des salles de bains chauds. N'était-il pas naturel, qu'au moment où Dioclétien couvrait le Quirinal de thermes gigantesques, Constance Chlore, son collègue, cherchât à rivaliser avec lui de splendeur et de magnificence dans les solitudes transalpines ? Les thermes de Lutèce rappelaient donc les thermes de Rome, ce fut le même luxe, la même grandeur. Rien n'avait été épargné pour faire du palais des thermes une résidence vraiment splendide, accompagnée de salle de jeux, de salle de théâtre, d'appartements ornés de colonnes, de statues, de peintures, de vastes jardins. Ceux-ci s'étendaient jusqu'à la plaine appelée plus tard

le Pré aux Clercs et jusqu'à la Seine. Un aqueduc allait leur chercher des eaux saines et pures jusqu'aux sources du Rungis, à trois lieues de Paris, au lieu où il prit le nom d'Arcueil. Lorsque l'architecte de la reine Marie de Médicis, Salomon Debrosse, construisit l'aqueduc moderne qui alimente le palais et le jardin du Luxembourg, il choisit à peu près le même tracé que celui qu'avaient choisi les Romains.

Les Romains étaient un singulier peuple ; ses soldats étaient des ouvriers infatigables qui dotaient les peuples vaincus de temples, d'aqueducs, d'amphithéâtres et de routes. Lutèce, la cité des Parisiens, eut un palais impérial pareil à ceux de Rome et de Constantinople. Pendant leur domination qui a duré 500 ans, ils ont couvert la Gaule de routes, d'aqueducs, de palais, d'amphithéâtres. Partout où ils allaient et ils allèrent fort loin, dans les pays les plus divers et les populations les plus différentes, ils restaient Romains. Ils vivaient, ils s'habillaient, ils s'amusaient, ils bâtissaient à la romaine ; ils bâtissaient en Gaule ou en Bretagne absolument comme en Afrique, en Syrie, comme en Italie.

L'ouverture du boulevard Saint-Germain et des démolitions intelligentes ont rendu les thermes de Julien très accessibles à l'examen des curieux. Ces ruines majestueuses consistent dans une grande voûte de quarante pieds de hauteur, construite en briques superposées et avec un ciment indestructible. Les Romains bâtissaient pour l'éternité. La voûte se dresse fièrement au-dessus d'une salle immense, qui n'a d'autre ornement que la proue d'un navire. Quelque

nue et dépouillée qu'elle soit, la solidité et la merveilleuse hardiesse de cette voûte, sont empreintes d'une grandeur mâle et sévère. Cette salle sur laquelle ont passé déjà quinze siècles, commande l'admiration et le respect. La salle des bains froids s'appelait le *frigidarium* et celle des bains chauds le *tepidarium*. L'emplacement qu'occupait la piscine est encore reconnaissable et l'on peut voir les restes des canaux qui conduisaient l'eau dans les baignoires.

Julien, ce sage empereur, que des historiens partiaux ont si injustement flétri du nom d'apostat, habita les thermes après son grand-père Constance Chlore, et il a raconté son séjour dans son *Misopogon* ; il y passa l'hiver de 359 à 360. Ce fut aux thermes que l'armée vint le saluer Auguste. Dans son *Misopogon*, Lutèce est remplie de notions intéressantes sur l'état de Paris ; c'est le premier ouvrage publié dans une ville qui devait enrichir les lettres de tant de chefs-d'œuvre.

Après la destruction de l'empire, l'édifice encore intact fut habité par les rois francs jusqu'au sixième siècle. Les rois capétiens habitèrent le palais de la cité.

Les invasions normandes ruinèrent en grande partie les thermes ; sous Philippe-Auguste, les vieilles constructions qui en dépendaient furent morcelées et vers la fin du quatorzième siècle les ruines du palais furent vendues à Pierre de Chalusse, abbé de Cluny. A la révolution les ruines furent aliénées à des particuliers qui, sans se soucier de l'histoire, installèrent un jardin sur la voûte. La ville de Paris n'entra en possession des thermes que sous le règne de Louis-Philippe.

Telle est cette ruine, auguste relique de Paris du quatrième siècle.

Quand je passe devant ce géant de pierre qui a vu, témoin impassible, s'élever et tomber presque tous les monuments de Paris, dont après les arènes de la rue Monge, il est le doyen, ma pensée s'échappe. Elle se reporte 1500 ans en arrière, au temps où ces murs en ruine resplendissaient dans tout l'éclat de leur nouveauté. Tout un monde se recrée dans mon esprit, le palais de Julien se relève, les salles, les jardins se peuplent de nouveau, et je revis un instant au milieu de cette société gallo-romaine du quatrième siècle.

LE GRAND SIÈGE DE PARIS PAR LES NORTHMANS EN 885

Une légende représente le vieux Charlemagne, quelques jours avant sa mort, debout devant une haute enètre de son palais à Aix-la-Chapelle, écoutant dans e lointain la rumeur confuse et croissante de l'invaion des hommes du Nord, les Northmans. Les yeux ixés sur l'horizon, Charlemagne prévoyait les calamiés qui allaient se déchaîner sur son empire.

Les Northmans ? mot affreux pour les hommes du ieuvième siècle, qui résumait pour eux toutes les tereurs, toutes les abominations, le feu, le sang, et les armes.

C'est une histoire bien étonnante que celle des inasions normandes. Voilà des bandes de pirates, féroes hommes de guerre, hardis bateliers qui se sont faits ois de la mer parce que la terre leur manquait, loups urieux, bien autrement redoutables que les Germains ui les ont précédés. Ils arrivent en masse du fond es mers septentrionales sur nos côtes. Des branches e l'Escaut, de la Garonne, de la Loire, de la Seine, ils

pénètrent au cœur du pays, ils s'y abattent comme des oiseaux de proie ; à chaque halte le pays est ravagé, (pillez, incendiez, point de quartier, disent les chefs, tuez, brûlez). Les Northmans envahissent les bourgs, les villes, les villages, les abbayes ; ils massacrent les enfants, les femmes, les jeunes gens, les vieillards. Dès que retentissait le son aigu et sinistre des cors d'ivoire et qu'apparaissaient le serpent et le dragon, enseignes de leurs chefs, les populations fuyaient éperdues ; les paysans poussaient devant eux leurs troupeaux, ils se réfugiaient dans les bois, dans les souterrains ; les moines emportaient sur les épaules les reliques des Saints. Les Northmans se chargent de butin, emplissent les barques et disparaissent.

Les Parisiens les connaissaient de longue date. Dans l'espace de quatre cents ans ils avaient apparu cinq fois sous leurs murs, ils y avaient apporté la ruine et l'incendie.

En 885 on annonça une invasion formidable, destinée à anéantir Lutèce ; mais cette fois les Parisiens avaient organisé la défense, ils avaient réparé leurs murs, fortifié leurs tours. De l'enceinte, se détachaient deux ponts qui la reliaient à la rive droite et à celle du nord. C'est ce que nous appelons aujourd'hui le pont au Change et le petit pont ou pont Notre-Dame. Deux grosses tours, entourées de fossés profonds gardaient la double entrée de la Cité. Elles firent place plus tard au grand et au petit Châtelet.

En novembre 885 les Northmans arrivèrent devant Paris, ils étaient quarante mille guerriers ; leurs sept cents navires étaient suivis d'une multitude im-

mense de barques ; le fleuve, dit le poète historien Abbon, semblait avoir disparu dans quelque gouffre qui le cachait à tous les regards. Dans une de mes visites au musée de Saint-Germain, j'ai contemplé avec une véritable émotion une de ces longues barques formées d'un seul tronc de chêne. C'était un dernier débris de cette flotte immense qui lors du siège de Paris en 885, couvrait la Seine sur une longueur de deux lieues ; en faisant le curage nécessaire pour l'établissement des culées du pont des Invalides, on trouva cette barque dans l'ile des Cygnes à huit pieds sous terre.

Le 25 novembre le siège commença. Deux hommes héroïques sauvèrent Paris et la France : le comte de Paris, Eudes, fils de Robert le Fort et l'évèque de Paris, Gozlin, l'un des hommes les plus distingués et les plus braves de son temps. Il avait jeté sur sa chape de prètre son habit de guerre, la cuirasse sur sa poitrine, le casque en tète. Ils firent l'un et l'autre des prodiges de valeur, toujours au premier rang, ils animaient les assaillants par leur présence, ils enflammaient tous les courages. Dès que les barbares s'approchèrent des tours, les assiégés lancèrent d'énormes quartiers de roche qui écrasaient les soldats, en mème temps on versait à flots sur eux l'huile bouillante, la poix fondue.

Ce qui ajoutait à l'acharnement de cette lutte, c'est qu'elle était à la fois nationale et religieuse. Francs et Danois, chrétiens et sectateurs d'Odin, se combattaient irrités par une double passion. Les Valkiris, divines messagères d'Odin, planaient sur les guerriers danois

prètes à emporter sur le Wahalla les âmes héroïques. Les patrons de Paris, saint Germain et sainte Geneviève, au dire du poète Abbon, descendaient aussi du ciel pour soutenir les cohortes parisiennes. Ce siège mémorable a trouvé comme celui de Troie son Homère barbare dans le moine Abbon. Devant une telle résistance les Northmans se retirèrent.

Il était facile au roi Charles le Gros d'anéantir les restes des bandes danoises, mais il n'avait pas plus d'intelligence que de cœur. Au lieu de combattre il négocia avec les barbares et consentit à leur payer une énorme rançon ; les Parisiens et les seigneurs indignés le déposèrent et donnèrent la couronne au comte de Paris, Eudes. Le dénouement d'une admirable lutte ne déshonora que Charles le Gros, la gloire des Parisiens resta pure et garda un long retentissement à travers le moyen-âge.

Le siège de Paris fut un événement considérable, non seulement pour l'histoire de Paris mais pour celle de la France, de la chrétienté entière. Ce fut le dernier effort des barbares établis en France et s'ils avaient triomphé, peut-être eût-il fallu dire adieu à la civilisation chrétienne au moins pour quelques siècles.

On dit aujourd'hui que Paris est le cerveau de la France, au neuvième siècle il en avait été le cœur héroïque.

La France n'était pas encore constituée, mais sa capitale était désormais désignée. Le comte Eudes et l'évêque Gozlin surent nous affranchir de l'oppression étrangère.

Par quel concours de circonstances avait été ré-

servé au comte de Paris, Eudes, l'incomparable honneur de fonder la maison de France, et de constituer une France nouvelle, province par province, siècle par siècle, il est intéressant de le rappeler. Les comtes de Paris avaient été créés par Constantin, ils étaient préfets de la Cité. Ces comtes furent les hommes de l'empereur, puis du roi quand la monarchie franque eut pris la place de l'empire. Les comtes apparurent à Paris faibles, révocables à volonté, presque inaperçus ; bientôt ils vont grandir, se rendre héréditaires. Au neuvième siècle la souveraineté était divisée ; tous les lieutenants, comme après la mort d'Alexandre, étaient devenus rois. Il n'y avait pas encore d'entente, de programme commun. Les seigneurs féodaux agissaient isolés les uns des autres, chacun se confinait chez soi, se retranchait derrière sa forteresse, recrutait des hommes. A cette époque il n'eût pas fallu parler de dévouement à la cause nationale, ce mot était vide de sens, les seigneurs féodaux ne comprenaient que le dévouement de l'homme à l'homme, de vassal à suzerain. Les attaques fréquentes des hommes du Nord firent comprendre aux seigneurs féodaux qu'il était indispensable d'avoir un roi, à la façon germaine, pour combattre l'étranger, un chef d'un ordre supérieur; ils portèrent leur choix sur le comte Robert, duc de France, qui s'était fait remarquer dans les combats contre les Northmans. Ce Robert avait réuni autour de lui, comme les anciens chefs guerriers germains, une bande de volontaires, dévoués et hardis compagnons qui le suivaient parce qu'il était le plus brave d'entre eux. D'aventure en aventure il avait conquis un grand

renom. Il avait épousé la fille de Louis le Débonnaire. On le surnommait le brave, le fort par excellence ; il courait partout droit aux envahisseurs, balayant les bords de la Loire, de la Seine et rejetant les pirates qui les infestaient ; sa popularité grandissait de jour en jour ; l'Eglise lui appliquait les plus glorieux souvenirs ; son historien le nommait le Machabée de France. Le roi ajoutait sans cesse à ces honneurs et distribuait des fiefs à ses compagnons. Il périt dans une rencontre contre les Northmans ; sa mort fut un deuil populaire.

Un tel homme mérite bien d'être le premier ancêtre de la dynastie la plus nationale qui ait jamais régné chez aucun peuple. Son fils Eudes occupe une des premières places parmi les créateurs de Paris.

LA CITÉ : SES ÉCOLES AU TEMPS DE GUILLAUME DE CHAMPEAUX ET D'ABÉLARD

Au onzième siècle appartiennent les écoles et le développement intellectuel. Indépendamment des écoles organisées par Charlemagne dans les évêchés, dans les monastères, il s'en créa de tous côtés d'indépendantes. Le délaissement de Paris par les rois carlovingiens avait aidé à leur extension ; elles s'étaient faites plus libres ; quand un maître, qui s'était acquis de la réputation, trouvait un logis convenable, il y avait toujours assez de jeunes gens avides d'apprendre pour remplir la salle.

L'abbaye de Saint-Victor fut une des plus puissantes de Paris : le terrain sur lequel était son église, son cloître et son jardin, s'étendait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la halle aux vins.

En 1208 Guillaume de Champeaux se retira avec quelques-uns de ses disciples dans l'abbaye, et y créa une école qui devint illustre ; Paris se remplit de milliers d'écoliers venus de tous les points du royaume et des pays voisins. Le nombre des étudiants fut tel,

que malgré l'activité des maçons et des charpentiers, on trouvait difficilement à les loger. Un jour cependant, un homme charitable eut l'idée de procurer le vivre et le couvert à cette bohème polyglotte ; il se nommait Robert de Sorbon ; il fonda le premier collège qui prit à son tour le nom de Sorbonne.

On appelait ce quartier le Quartier latin, parce qu'en entrant au collège l'écolier recevait la consigne de parler latin, en classe ; il fallait bien après tout une langue commune à tous ces étudiants cosmopolites, sous peine de voir renouveler l'expérience de Babel.

La gloire de Guillaume de Champeaux fut bientôt éclipsée par celle de Pierre Abélard, son élève, peu après son rival ; il ouvrit son école dans l'enclos du cloître de Notre-Dame. Sa réputation attira un si grand nombre d'étudiants, que la salle ne fût plus assez vaste pour contenir la foule de ses auditeurs. Il parla en plein air ; il conduisit ses admirateurs sur la place Sainte-Geneviève, à la base de la tour Clovis qui subsiste encore. Rien ne peut donner une idée de l'affluence qui suivait Abélard dans ses leçons, où la liberté de la pensée humaine revendiquait ses droits pour la première fois ; il entraînait tout un peuple après lui. Dans sa chaire vinrent pour l'écouter deux papes, trente évèques, vingt cardinaux. Qu'on se figure en un seul homme le premier orateur, le premier philosophe, le premier poète, le premier musicien de son temps, Antinoüs, Cicéron, Pétrarque, Schubert, on comprendra la popularité d'Alébard, à cette première période de sa vie. Héloïse, la première femme de son temps par la grandeur de l'intelligence, voyait un dieu

dans le plus beau et le plus renommé des hommes de son siècle. Abélard suscita un prodigieux mouvement des esprits. Tout ce qu'on enseignait dans les écoles des cloîtres et des abbayes il le renversa et le pulvérisa ; il livra une vraie bataille, la bataille des vieilles idées contre les idées nouvelles, il démolit pierre par pierre leur prétendue science. Le clergé alla chercher ses docteurs les plus célèbres, mais ceux-ci dès qu'ils furent devant lui, comme Guillaume de Champeaux, ne trouvèrent rien à dire. Les persécutions commencèrent ; on le força à se taire, l'Église triompha. Après sa mutilation, le vengeur de l'Église, saint Bernard, le fit condamner à une réclusion perpétuelle à Cluny. Les pèlerins de toutes les parties du monde vinrent assiéger ses portes, le nom d'Abélard, le premier champion de la liberté de pensée, grandit de jour en jour ; il porta successivement les noms de Rabelais, de Descartes, de Rousseau, de Voltaire.

En 1849 j'ai vu jeter à terre la maison d'Abélard, longtemps respectée. Au numéro 9 du quai Napoléon, on a construit une jolie maison sur l'emplacement de la maison du chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, laquelle était située rue du Chantre, numéro 11 ; elle est ornée de médaillons d'Héloïse et d'Abélard, une plaque commémorative y a été placée. On y lit ces mots : Maison habitée par Héloïse et Abélard, 1118, reconstruite en 1849.

Je me rappelai qu'Abélard passait chaque jour devant la maison du chanoine en revenant de professer et de ravir des multitudes. J'ai vu la petite tourelle où Héloïse guettait son retour. Que de poésie et d'i-

vresse dans cette chétive maison où Abélard et Héloïse, sous prétexte d'études, vaquaient sans cesse à l'amour.

Les chaires des écoles étaient le forum, la presse, la tribune de ce temps. L'Europe était alors un pays de liberté, chacun allait s'instruire où il voulait, et toutes les nations se donnaient la main dans les universités.

Il y avait à Cologne, en 1245, un dominicain d'un génie si remarquable, que son siècle lui a donné le nom de grand. Exercé dans les mathématiques, la médecine, la physique, Albert le Grand fut appelé le miracle de la nature, la stupeur de son siècle; il vint à Paris ; il établit son école rue du Fouare (Foirre veudire paille), l'école était jonchée de paille fraîche sur laquelle venaient s'asseoir les *escholiers*. Il eut bientôt un public nombreux et empressé ; il faisait fureur. Comme le nombre de ses auditeurs ne pouvait tenir dans la salle où il enseignait, il transporta sa chaire en plein air sur la place Maubert à laquelle il donna son nom. Après sa mort les écoliers désertèrent ce quartier Maubert, il devint le domaine de gens sans aveu et en même temps un lieu patibulaire: on y rouait et on y brûlait ; en 1336 la place Maubert vit s'élever le bûcher d'Etienne Dolet, martyr de ses idées libérales, une des plus déplorables victimes de l'intolérance religieuse. Sa statue a été inaugurée le 19 août 1889, à l'endroit même où le précurseur de la libre pensée fut brûlé.

La place Maubert n'est plus qu'un souvenir ; la pioche des démolisseurs a passé par là. Adieu les tapis

francs, les cabarets borgnes, le quartier de la grande truanderie parisienne. Paris nouveau a chassé le vieux Paris. Le souvenir du grand Albert et d'Etienne Dolet, c'est assez pour illustrer la place Maubert.

Le grand Albert était arrivé des bords du Rhin, comme arriva Thomas d'Aquin d'Italie, pour prendre part à ces grands combats de paroles. Thomas d'Aquin ne revenait de l'école du Grand Albert que pour dîner avec saint Louis et lui redire les leçons du maître.

Ce fut en 1200 que Philippe-Auguste eut l'idée de réunir les diverses écoles en une corporation qu'il constitua sous le nom d'université, il lui concéda de nombreux privilèges. L'université devint un corps redoutable, un sujet de troubles fréquents. Les écoles, en général, dépendaient des églises et des monastères. Philippe-Auguste les affranchit de la tutelle ecclésiastique et de la juridiction du prévôt de Paris ; il leur donna les moyens d'être indépendantes. Ces privilèges portèrent leurs fruits, les étudiants affluèrent sur la rive gauche de toute la circonférence de l'horizon ; population mêlée, vagabonde, venue on ne sait d'où, tantôt d'ici, tantôt de là, d'Allemagne, d'Italie de Flandre, d'Espagne. Elle mangeait quand elle pouvait, couchait sur la paille et toujours insouciante, toujours tapageuse, elle battait le pavé à la tombée de la nuit, forçait de temps à autre la porte des bourgeois, enlevait leurs femmes, leurs filles. Quand le guet accourait à ce tumulte et que les étudiants avaient à répondre devant le recteur de ces méfaits, celui-ci les acquittait presque toujours.

L'Université était propriétaire du grand Pré aux

Clercs ; le mot clerc était le nom par lequel on désignait les élèves de l'Université. Ils avaient choisi le pré aux Clercs pour le théâtre de leurs jeux, de leurs rixes et de leur débauche. Le grand pré s'étendait jusqu'au Champ de Mars ; le petit pré, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Germain, couvrait l'emplacement aujourd'hui circonscrit par les rues de Seine, Jacob et Bonaparte. Les étudiants envahissaient fréquemment le petit pré, de là des rixes, des meurtres même. La lutte des étudiants et de l'abbaye a été pendant deux siècles le sujet de discordes incessantes.

Le Pré aux Clercs fut longtemps le rendez-vous des raffinés et des duellistes.

Quoi qu'on puisse dire de l'université au moyen-âge, de son pédantisme, de son programme, de son trivium, de son quadrivium, elle n'en a pas moins enseigné la France à penser. Elle a sécularisé l'étude, préparé l'avénement de la classe lettrée ; elle respire encore dans le Quartier latin, elle est toujours le séjour, le flambeau de toutes les connaissances humaines.

LA SORBONNE ET LE COLLÈGE DE FRANCE

En 1200, l'abbé Robert, né au village de Sorbon lans le diocèse d'Amiens, prit le nom de son village, et le donna à l'école de théologie qu'il fonda à Paris. Le temps la changea en une école libre de savoir et l'éloquence. La Sorbonne ne fut, dans l'origine, qu'un collège où d'habiles professeurs donnaient gratuitement à des écoliers l'enseignement de la théologie et des arts. Dans ce lieu s'est en quelque sorte synthétisé tout e passé intellectuel de notre pays ; avec le dix-septième siècle, commença pour la Sorbonne une ère nouvelle. Le cardinal de Richelieu voulut donner un témoignage le reconnaissance au collège qui l'avait choisi comme protecteur et, frappé de sa vétusté, il le reconstruisit et l'agrandit. Il posa la première pierre de l'église en 1653. Suivant ses volontés dernières, ce fut à la Sorbonne que ses restes mortels furent transportés. A l'époque de la révolution, dans les jours néfastes où les sépultures furent violées, un des complices de la profanation s'empara clandestinement de la tête du cardinal. Elle changea plusieurs fois de propriétaire,

sans que le gouvernement sût ce qu'elle était devenue Cette précieuse relique fut signalée en 1860 à M Duruy, ministre de l'Instruction publique, il la reconquit non sans peine. — J'ai pu voir de près à cette époque, toucher avec une indicible émotion, ce qui restait de la tête de Richelieu, ce masque énergique qui avait eu autrefois la vie, sous lequel avaient germé de si puissants desseins. Le grand cardinal pacifia et agrandit la France, honora les lettres et en détruisant les grandes existences rivales du Trône, fit le premier de l'espace pour les petits, il reconstruisit la Sorbonne devenue le sanctuaire des Hautes Etudes.

L'inhumation des restes de Richelieu eut lieu en 1860 sous la présidence de M. Duruy et de l'archevêque de Paris, monseigneur Darboy.

Guillaume Budé obtint de François Ier en 1529 l'autorisation de fonder le Collège de France, école libre dans laquelle les étudiants de tous les collèges pouvaient compléter leurs études en écoutant les discours de savants illustres en tous genres. Cette glorieuse tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

L'agrandissement du Collège est en voie d'exécution, il est entrepris par l'Etat avec la participation de la ville de Paris. Sa façade se trouve reportée en alignement de la nouvelle Sorbonne.

L'EGLISE ET L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Saint Germain, évèque de Paris vers 700, conseilla u roi Childebert de construire une église et un moastère destinés à être dépositaires des reliques qu'il pportait d'Espagne. Le chef franc accéda à ce vœu. u milieu de bois, de jardins, de verdoyantes prairies ui se prolongeaient jusqu'à l'esplanade des Invalides, élevèrent les deux monuments, sur les bords de cétte eine coulant libre entre des roseaux, aujourd'hui reserrée par des quais, traversée par des ponts, super-es campagnes désertes que Paris couvrira plus tard 'hôtels somptueux. Quelques rues gardent dans leur om le souvenir de ce Paris agreste. Il ne faut pas hercher ailleurs l'origine de la rue du Jardin et de rue Hautefeuille. L'enclos de l'abbaye d'alors comrenait l'espace circonscrit aujourd'hui entre la rue e Seine, la rue Jacob, la rue des Saints-Pères, la rue u Vieux-Colombier, la rue de Sèvres.

L'abbaye demeura longtemps isolée au milieu de ces rairies si fameuses dans les annales universitaires et u'on appelait prés aux clercs. La rue de l'Université

les remplaça ; ce vaste espace en faisait le champ des rixes entre les moines et les écoliers.

Il existe d'anciennes vues de l'abbaye qui nous la représentent entourée de solides remparts dominant le pré aux clercs, de fossés communiquant avec la Seine. Elle était curieuse à voir avec ses flèches, ses clochers, ses tours crénelées ; elle fut dévastée et incendiée par les Northmans et reconstruite sous Robert le Pieux. C'était le temps où les populations attendaient avec angoisse le cataclysme de la fin du monde. De toutes parts on laissait tomber les monuments, jugeant inutile de les réparer. Les riches et les puissants, dans l'attente immédiate du cataclysme, s'empressaient de donner leurs biens en aumônes pour le salut de leurs âmes. Grâce à cette croyance, l'église et l'abbaye se relevèrent promptement de leurs ruines.

L'évèque Saint Germain s'était démis en faveur des abbés de son droit de haute justice. C'est au carrefour de la Croix-Rouge qu'ils exercèrent ce droit, la croix qui s'y trouvait avait pris pour cela la sanglante appellation de croix rouge qu'elle conserve encore. Là se dressait le pilori où parfois on exposait quelques-uns de ces étudiants toujours en guerre avec l'abbaye. Sur cette place que de Huguenots ont été brûlés comme à la place Maubert ! Leur supplice peut être considéré comme un des plus horribles de ce temps si riche en exécutions atroces. On laissait à dessein un grand intervalle entre le bûcher et le corps de ces malheureux, de sorte que la moitié du corps était à peine atteinte par les flammes que les parties inférieures étaient consumées.

La juridiction de l'abbaye, soit spirituelle soit temporelle, s'étendait sur tout le faubourg Saint-Germain. Elle possédait plus de dix mille âmes sur ses domaines et d'immenses terres labourées, des prés, des moulins. Le four banal où les vassaux de l'abbaye étaient obligés de venir cuire leur pain, la perception de leurs droits sur la foire de Saint-Germain, accroissaient les revenus de l'abbaye qui s'élevaient à plus de trois cent mille francs.

L'abbaye naît avec Paris, se transforme avec lui; de féodale qu'elle était au moyen âge, elle devient au dix-septième siècle ouverte à tous les lettrés du dehors, accessible à tous les savants de l'univers. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur s'y installèrent en 1640; ils élevèrent ces gigantesques monuments de persévérance et d'érudition qui font encore aujourd'hui l'admiration de l'Europe. Saluons d'abord dom d'Achéry, le premier en date de cette série de savants éminents, dom Mabillon, un des hommes les plus remarquables du dix-septième siècle; il passa sa vie à déchiffrer des milliers de diplômes, de chartes, de pièces historiques, etc., etc. Dom Montfaucon créant sa paléographie parvint à lire les écritures anciennes, les inscriptions tracées sur les monuments, les médailles, etc. Dom Félibien, auteur de l'histoire de Paris toujours bonne à consulter malgré tant de changements survenus.

Nous les apercevons d'ici les bons religieux que rien ne perturbe, où chacun a sa besogne, nous passons une heure par la pensée dans cet asile.

Les abbayes, les monastères, furent pendant des

siècles les écoles, les archives, les bibliothèques, les pénitenciers, les hôpitaux de la société chrétienne. Par eux la terre fut partout défrichée, contrainte à être féconde, mais l'abbaye de Saint-Germain est celle qui a rendu les plus longs, les plus éclatants services aux sciences et aux lettres.

A voir la rue de l'Abbaye silencieuse, morne, glacée, on croirait qu'elle se souvient de la terreur de 92; personne n'ignore l'abominable boucherie qui eut lieu dans la prison de l'abbaye; on y égorgea deux cents nobles ou prêtres. Vous rappellerai-je le nom de l'infortunée duchesse de Lamballe, de ces deux anges de piété filiale : mademoiselle Cazotte, dont les larmes et les prières désarmèrent les bras des meurtriers, et mademoiselle de Sombreuil qui racheta la vie de son père en buvant un verre de sang.

Que reste-t-il de cette grande abbaye? L'église à laquelle manquent deux de ses clochers, le palais abbatial bâti par le cardinal Furstenberg, une porte dans la rue Saint-Benoit désignée sous le nom de porte pa pale, qui ne s'ouvrait que pour les papes, et le nom de Saint-Germain laissé au faubourg lui-même. Tout le reste a été transformé en voie publique, on a débar rassé l'église des grossières constructions qui l'entou raient; son vaisseau, actuellement, a un encadremen pittoresque, on l'a dotée récemment d'un square à la grande joie des familles.

La municipalité de l'arrondissement cherchait u emplacement pour la statue du grand potier Bernar de Palissy auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre On se souvint qu'il avait logé quelque temps dan

une maison de la rue du Dragon; on a dressé sa statue dans le square.

Nous avons esquissé en traits rapides les vicissitudes de cette illustre abbaye, qui fut l'abbaye de Paris par excellence, qui se rattache aux plus lointains souvenirs de notre histoire; après Notre-Dame, il n'est guère d'églises qui offrent à ceux qui aiment les études historiques et archéologiques un intérêt aussi vif.

SAINT-JULIEN LE PAUVRE

La trouée que le prolongement de la rue Monge va faire de la place Maubert et l'élargissement des rues des Anglais, Galande, de la Boucherie, Dufouare, des Trois-Portes, dégagera un charmant petit édifice, l'église Saint-Julien le Pauvre. Elle est un rare échantillon de la plus pure architecture gothique ; les assemblées de l'université y siégeaient jadis, et Grégoire de Tours nous apprend que quand il venait à Paris c'est là qu'il logeait. L'église se dérobait aux regards, au milieu de l'inextricable fouillis de rues obscures et fétides, de maisons lépreuses et lézardées au chef branlant, au ventre proéminent, où les plombs ont laissé la bave verdâtre de leurs eaux fangeuses ; et pourtant ce quartier est plein de grands souvenirs. C'est le berceau de notre Université ; il a été le temple de la philosophie scolastique et de l'éloquence française ; il n'y a pas une de ces rues sordides qui ne soit liée à

l'histoire de la science, pas une qui n'ait une traînée lumineuse dans le passé.

Le vieux monument sera respecté, il sera rendu au culte, on l'entourera d'un square, il sera enfin visité par le soleil qu'il attend depuis des siècles.

NOTRE-DAME

A la porte de la Cité, on trouve un majestueux et sublime édifice, Notre-Dame. Au quatrième siècle, sur l'emplacement du monument des Nautes, on avait déjà construit une église. Un grand évêque Maurice de Sully, conçut la pensée d'un monument digne de la capitale de la France. Le pape Alexandre III en posa la première pierre; en 1168, Philippe-Auguste en posa la dernière. Notre-Dame n'a pas été élevée par fragments, exécutée par des générations successives, on dirait qu'elle a été conçue d'un seul jet, tout d'une pièce. C'est à cette rapidité dans l'exécution qu'elle doit cette merveilleuse unité qui fait d'elle un monument sans égal dans le monde. Un siècle a suffi pour l'édification de cette ville de pierres; mais ce siècle était lui-même un siècle de force et d'unité de foi artistique non moins que de foi religieuse. Elle est de toutes les cathédrales françaises la plus remarquable par sa date et les souvenirs qui s'y rattachent. Elle est l'aînée des grandes églises diocésaines de Chartres, de Reims, de Bourges, d'Amiens. A l'époque qui signala

ce mouvement prodigieux des populations vers les constructions religieuses du douzième siècle, jamais on n'avait entrepris une œuvre aussi importante. Sa façade ses trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l'immense rosace centrale, l'altitude de ses deux tours noires et massives, œuvre colossale de tout un peuple sont magnifiques; elles terrifient au dire des chroniqueurs.

Quæ mole suâ terrorem incutit.

Lorsque vous franchissez le seuil de Notre-Dame, le premier sentiment qui vous pénètre est celui de l'immensité; l'immensité est partout devant vous, au-dessus de vous. Nulle part de ligne droite qui arrête la pensée et le regard; relevez les yeux vers ces voûtes suspendues à cent pieds au-dessus de vos têtes, prolongez vos regards à travers cette forêt de colonnes placées en longues avenues; les unes isolées, les autres groupées en faisceaux, les unes massives comme les troncs de chêne, les autres élancées comme les tiges des jeunes bouleaux. L'histoire de Notre-Dame est liée à l'histoire de Paris et même de la France. Si ses piliers avaient une voix, ils raconteraient toute notre histoire depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'à nos jours. Notre-Dame nous rappelle toutes nos grandeurs et toutes nos misères depuis sept cents ans; depuis Philippe de Valois entrant au galop de son cheval de bataille, pour consacrer à la Vierge son armure victorieuse, jusqu'au maréchal de Luxembourg faisant à ses vieilles mu-

railles une glorieuse tapisserie des drapeaux conquis par lui. Elle a vu toutes nos hontes depuis la fête des fous jusqu'à celle de la raison.

La foule a vu Henri VI d'Angleterre sacré roi de France; elle a assisté en 92, aux mutilations, aux dégradations dont Notre-Dame a été l'objet, à la destruction de l'archevêché. Elle a été le témoin des sacres, obsèques, mariages, processions, chants d'allégresse, baptêmes de princes qui ne devaient pas régner.

Que de voix éloquentes ont retenti sous ses voûtes, depuis saint Dominique jusqu'à Lacordaire, à Ravignan, au père Monsabré, etc., etc.

L'Eglise, au moyen-âge, résumait la société tout entière; les fêtes chrétiennes étaient les seules que connût la foule; elles avaient pour elle l'attrait qu'ont aujourd'hui les représentations théâtrales. Le jour de la fête de l'âne on harnachait richement l'animal, il portait sur son dos une jeune fille, avec un poupon sur les bras, qui figurait la Vierge Marie fuyant en Egypte. Pendant la messe la foule se mettait à braire. La fête des fous était pire encore. Le peuple élisait un évêque. On le conduisait processionnellement à Notre-Dame; les prêtres se déguisaient en paladins; les autres se couvraient de masques hideux, d'autres mangeaient en buvant, en chantant des chansons obscènes. C'était l'image des antiques saturnales, continuées par les chrétiens, et que tolérait un clergé ignorant. Philippe-Auguste prit des mesures pour réagir contre ces insanités qui déshonoraient le culte.

Quand la Commune de Paris, en 93, tomba sous la stupide domination des hébertistes, Notre-Dame fut

transformée en théâtre pour le culte de la raison. Le 19 novembre 93, eut lieu l'inauguration de ce culte. Les autorités s'y montrèrent entre deux rangs de jeunes filles en blanc avec des couronnes de chêne; la Déesse de la Raison apparut, c'était une demoiselle Maillard, une fille de l'Opéra vêtue en vestale. Sur ses épaules flottait un manteau d'azur. Alors retentit l'hymne de la raison, paroles de Joseph Chénier. La cérémonie dégénéra en véritable orgie. On s'y enivra; des membres de la Convention ne rougirent pas de danser la Carmagnole avec des filles vêtues d'habits sacerdotaux.

La vieille cathédrale a été un abri protecteur pour tant de misères et de splendeurs, pour les espérances et les malheurs de la population parisienne, que le peuple de Paris a conservé pour ses pierres séculaires un souvenir pieux, une vénération profonde. C'est le lien visible qui le rattache au passé. Ce sont ses lettres de noblesse, aussi il ne faut pas s'étonner que peu d'entreprises aient été plus populaires que celle de la restauration de Notre-Dame. En 1845, l'Etat confia à MM. Lassus et Violet-le-Duc la restauration complète de l'édifice; l'on peut dire que ces deux éminents artistes le sauvèrent de la ruine. Aujourd'hui l'antique église a repris sa grandeur native. Le temps seulement a répandu sur sa façade cette sombre couleur des siècles qui fait de la vieillesse des monuments l'âge de leur beauté.

C'est aux jours des grandes fêtes qu'il faut s'acheminer vers Notre-Dame, quand la porte de la façade engloutit un cortège brillant, que les cloches sonnent

à toute volée, que gronde l'artillerie et que sous ses grandes nefs se répand une mer vivante. Quand au-dessus de cette foule, des milliers de lumières dorent l'atmosphère poudreuse, que les vitraux jettent des lueurs nacrées, que les orgues retentissent, c'est alors qu'on a le sentiment de la grandeur de Notre-Dame.

Ne quittez pas Notre-Dame sans visiter son trésor. Ce trésor, enrichi pendant des siècles par les libéralités successives des rois, de grands seigneurs, de simples particuliers, était en 89 d'une magnificence sans égale ; en dehors même de la valeur des objets il représentait un Musée magnifique où toutes les époques avaient laissé un spécimen de leur art. J'ai lu à la bibliothèque Carnavalet, le procès-verbal de l'inventaire dressé en 92 ; il y avait là des merveilles amoncelées par la piété des fidèles, une partie fut mise au pillage en 93. Le trésor a été reconstitué. Les reliques et les objets précieux qui le composent sont d'une indiscutable authenticité, la Commune triomphante n'eut pas le temps de s'en emparer.

En temps de troubles on confie à des congrégations religieuses les objets les plus précieux. La couronne d'épines de Jésus-Christ est exposée pendant la semaine-sainte. Le trésor s'est augmenté de nos jours d'un souvenir funèbre : on voit la soutane percée de balles de monseigneur Affre et celle qui couvrait monseigneur Sibour lorsqu'il fut frappé par Verger.

Il ne reste plus de trace de l'ancien palais épiscopal, il a été remplacé par un jardin et par la nouvelle maison presbytérale. On sait avec quelle sacrilège fureur, ce palais qui renfermait des trésors au point de

vue de l'histoire et de l'art, fut saccagé le 14 février 1831. La Bibliothèque, les tableaux de maîtres, furent jetés dans la Seine ou précipités dans un immense brasier; en cinq heures tout le palais fut entièrement démoli sans qu'il en restât pierre sur pierre. Le Gouvernement de Louis-Philippe assista impassible à ces scènes de vandalisme, et le sac de l'archevêché est resté une page déshonorante dans l'histoire de la monarchie de juillet.

La place du Parvis de Notre-Dame est aujourd'hui une des plus vastes de Paris, elle est débarrassée des lourdes constructions de l'ancien Hôtel-Dieu et de l'Assistance publique. Un beau quai a été construit sur l'emplacement des cagnards de l'hôpital démoli, c'est-à-dire de ces grandes voûtes qui couvraient une partie du fleuve. On a gazonné et vallonné le terrain ; au milieu on a placé le superbe Charlemagne de M. Volé, fondu par MM. Thibaut : c'est la statue qui en 1878 fut si admirée au palais des Champs-Elysées.

Avant saint Vincent de Paul on tenait littéralement magasin d'enfants; c'est surtout au Parvis de Notre-Dame qu'avait lieu ce trafic; ils ne coûtaient pas cher, on pouvait en acheter un pour vingt sous. On les vendait à des nourrices qui avaient laissé mourir leurs nourrissons et voulaient les remplacer, à des mendiants pour exciter la charité, à des bateleurs qui leur disloquaient les membres pour en faire des acrobates, à des chercheurs de l'élixir de longue vie qui, à leurs drogues, mêlaient le sang des enfants.

Cet horrible marché fut aboli par la charité de saint Vincent de Paul, qui les recueillit dans son hospice.

On comprend qu'il ait laissé un nom populaire et vénéré.

C'est sur le parvis de Notre-Dame qu'on emmenait les condamnés faire amende honorable, une torche à la main, pour entendre la lecture de leur arrêt de mort.

L'histoire poétique et artistique de Notre-Dame a été merveilleusement tracée par Victor Hugo, dans son livre ou plutôt dans une épopée, qu'on a justement définie avec autant d'esprit que de justesse, par le surnom d'Iliade Gothique.

Pour le rêveur si le ciel est pur, si la lune brille, nulle promenade n'est plus émouvante. Il semble qu'on entend les plaintes de la Sméralda, mise à la torture dans le souterrain du Palais de Justice, ou les cris désespérés de Claude Frollo lancé dans l'espace par Quasimodo. Tant que Paris subsistera, Notre-Dame sera le but d'un pèlerinage artistique, auquel participeront tous les peuples étrangers.

L'Hôtel-Dieu, la maison de Dieu comme on disait au moyen-âge, est tellement inséparable de Notre-Dame, qu'en dépit des conseils mêmes de l'hygiène, on s'est décidé à le rebâtir sur le même emplacement pour ne pas heurter une tradition dix fois séculaire.

L'Hôtel-Dieu nouveau a définitivement remplacé le sombre Hôtel-Dieu du moyen-âge; il a été inauguré le 11 août 1877 par le maréchal de Mac-Mahon.

LE PALAIS-DE-JUSTICE

Les deux plus anciens monuments du vieux Paris, sont Notre-Dame et le Palais de Justice. C'est vraiment une belle expression que celle de Palais de Justice trouvée par le moyen-âge, pour désigner l'édifice qui portait chez les anciens le nom vulgaire de prétoire. Elle traduit, sous une forme nette et précise, le sublime caractère des fonctions de la magistrature ; elle appartient au même vocabulaire que le titre d'Hôtel-Dieu, dont la langue chrétienne a paré l'asile de la souffrance et de la pauvreté.

Au pied des murs du Palais de Justice et de ceux du Temple métropolitain, que de vicissitudes! que de bouleversements! Depuis bientôt vingt siècles, seuls ces deux monuments sont restés sur leur sol, pour attester sans doute que dans les sociétés qui commencent, comme dans celles qui sont parvenues à l'extrême maturité, la religion et la justice sont les premiers besoins des peuples.

Tous les jours quand les audiences s'ouvrent, les huissiers crient : Chapeau bas, Messieurs! ils pourraient

dire aux visiteurs qui franchissent le seuil de la salle des Pas-Perdus : Chapeau bas, Messieurs, l'histoire ! découvrons-nous, car c'est ici que se sont accomplis ou célébrés les plus grands faits de nos annales. Ils s'y sont tenus ou se sont répercutés entre ces quatre murs. Dans ce palais ont passé toutes les gloires, gloire de la royauté, de la justice, de l'éloquence. Que de choses n'a-t-il pas vues depuis la francisque des rois chevelus, jusqu'au panache d'Henri IV et à l'éperon de Louis XIV. Il a vu les drames sanglants des rois francs, le siège de Paris par les Northmans, le massacre, sous Marcel, des maréchaux Robert de Normandie et Jean de Conflans, celui du connétable d'Armagnac et de ses partisans, les saturnales de la Ligue et de la Fronde, l'envoi à l'échafaud de trois mille victimes, par le tribunal révolutionnaire de 93.

Le Palais de Justice a son origine perdue dans l'obscurité des âges. Nul n'a pu dire le jour où fut posée la première assise de son immense enceinte. Il a dû avoir pour premiers hôtes les défenseurs de la Cité et les proconsuls envoyés de Rome pour gouverner les nations vaincues. Les rois francs alternent pour leur résidence entre le Palais et la Cité des Thermes ; quelques historiens ont pensé que les enfants de Clodomir y furent massacrés par leur oncle. Les comtes de Paris l'habitèrent, Eudes fortifia le palais contre les Northmans. Quelques années plus tard les héritiers du sauveur de Paris, y entrèrent la couronne sur la tête ; Hugues-Capet y mourut, ses successeurs s'y fixèrent, il devint la résidence officielle des rois de la première et de la seconde race.

Louis IX en fit un monument nouveau. Sa chambre à coucher devint la grande salle du parlement; c'est dans cette salle que se tenaient les lits de justice, c'est dans cette salle que Louis XIV entra un jour botté et éperonné, le fouet à la main, et qu'il affirma son pouvoir personnel par les célèbres paroles : l'Etat c'est moi. C'est là que fut cassé le testament de Louis XIV.

Louis IX fit élever cette salle immense, remplacée par la salle des Pas-Perdus, destinée aux actes solennels du gouvernement et aux fêtes de la Cour. Elle fit l'admiration des Parisiens; par sa vaste étendue elle fut longtemps l'orgueil et le luxe de nos rois, elle était admirablement disposée pour toutes les fêtes d'apparat; les rois y solennisaient leur entrée, leur avénement, leur mariage.

Soit que le peuple voulût se mutiner, la bourgeoisie réclamer ses droits, la royauté imposer ses édits, toutes les grandes réunions politiques, pendant des siècles, se sont faites là. C'est dans cette grande salle que pendant la captivité du roi Jean, le prévôt des marchands, Marcel égorgea les maréchaux Robert de Clermont et Jean de Conflans, sous les yeux mêmes du Dauphin Charles V; il fut tellement épouvanté par cette scène qu'il prit en horreur le séjour du Palais et se hâta de faire construire l'hôtel Saint-Pol pour y faire sa résidence. A dater du jour où la royauté cessa d'habiter le Palais, il devint le domaine exclusif de la magistrature.

Du côté du septentrion s'étalait la fameuse table de marbre, sur laquelle se donnaient les festins royaux;

elle était si large et si épaisse, de dimensions si énormes qu'elle ne sortait jamais du Palais; elle avait été faite selon Froissart « de la plus belle tranche connue au monde. » Que de souverains s'étaient assis à cette table depuis l'empereur Sigismond, jusqu'à Pierre le Grand, le Czar de toutes les Russies. Le 6 mars 1618, un incendie détruisit une partie du Palais, notamment la grande salle et la table de marbre. Celle-ci fut entièrement calcinée; un joyeux poète du temps fit les vers suivants :

Certes ce fut un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir mangé trop d'épice,
Mit le Palais tout en feu.

Quatre ans après la destruction de la grande salle, Jacques de Brosse avait achevé de construire celle qu'on appelle salle des Pas-Perdus; sa disposition et son étendue sont les mêmes que celles de la salle ancienne. Elle a un ornement de plus : la statue du grand Berryer est là pour l'honneur du barreau, comme le monument du président Malesherbes est là pour l'honneur de la magistrature; l'incendie de 1618 fut, dit-on, allumé, ou par les Jésuites, ou par le duc d'Epernon, intéressé à la disparition des pièces du procès de Ravaillac. La table de marbre, qui fut consumée, servait tour à tour de tribune, de réfectoire pour les banquets royaux et de théâtre pour y jouer les mystères, et pour les *ébattements* de la Basoche. C'est à Philippe le Bel, vers 1400, que se rapporte la création

de la Basoche. Les procureurs du parlement et des tribunaux avaient obtenu l'autorisation de se faire aider dans leurs écritures par de jeunes clercs. Cette corporation se composait en partie de ces clercs; elle tenait ses audiences à des jours déterminés dans la grand'-Chambre du parlement; Philippe le Bel avait accordé le droit d'établir d'autres juridictions près des tribunaux de province. Les Basochiens jugeaient en dernier ressort, tant en matière civile que criminelle, les différends qui s'élevaient entre les clercs; leur chef prenait le titre de roi d'où lui venait son nom (Basilicos). Le roi faisait la revue de ses clercs une fois par an, ils étaient au nombre de sept à huit cents, tous costumés et bien montés ; ces revues étaient fort curieuses.

Aux premiers jours de 91 on vit des Basochiens s'organiser en corps pour voler aux frontières. C'est sur la fameuse table de marbre que les clercs de la Basoche donnaient des représentations bouffonnes appelées *farces*, *sottises*, dont la licence n'épargnait personne ; c'est là que dix générations se sont entassées pour assister à ce spectacle.

Victor Hugo a immortalisé le souvenir de cette grande salle et de la table de marbre par les récits qu'il nous a laissés dans *Notre-Dame de Paris.*

C'est dans ce vieux palais, que pendant si longtemps a vécu et trôné cette magistrature française, unique au monde, qui n'a d'analogue dans aucune autre histoire. Là apparaît dans les temps légendaires, une dynastie de magistrats qui semblent coulés en bronze : les L'Hôpital, les Harlay, les Molé, les Nicolaï, les Séguier, les Lamoignon, etc., etc.

En parcourant ces lieux on est comme obsédé par d'immortels souvenirs : Achille de Harlay, premier président du Parlement à l'époque des troubles de la Ligue, fit voir une fermeté et une grandeur d'âme, qu'on ne saurait trop exalter. Henri III venait de quitter Paris pour se soustraire à la fureur de ses ennemis; le duc de Guise, après avoir ameuté le peuple de Paris, se rendit à l'hôtel du premier Président, rue de Jérusalem [1], et lui demanda un arrêt du Parlement qui affermît son pouvoir : Je ne le puis, répondit Harlay, quand la Majesté Royale est violée, le magistrat n'a plus d'autorité. Le duc de Guise irrité fit un pas vers le premier Président : songez-y, vous avez jusqu'à demain, lui dit-il, il y va de votre vie. C'est une honte, répliqua Achille de Harlay, que le valet chasse le maître. D'ailleurs mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps je l'abandonne aux méchants, qu'on en fasse ce qu'on voudra.

C'est Mathieu Molé, impassible devant les factieux et les terrassant d'un mot.

C'est là que le marquis d'Agout en 1788, commandant d'un détachement des gardes françaises, fut chargé d'arrêter les conseillers d'Epreménil et Goesland et que le président, entouré de cent cinquante magistrats et de dix-sept pairs de France, tous revêtus des insignes de leur dignité, sommé de désigner les deux conseillers, répondit au marquis d'Agout : nous sommes tous des d'Epreménil et Goesland.

Quel était leur crime? Ils avaient obtenu du Parle-

1. En 1806 on y établit la Préfecture de police.

ment, un avis déclarant que la nation seule avait le droit d'accorder des impôts, par l'organe des Etats Généraux.

Inclinons-nous devant cette fière compagnie qui tient une si grande place dans l'Etat, et dont les premiers présidents portaient comme insigne de leur dignité, la couleur même de nos rois ; ils avaient le droit, dans les cérémonies publiques, de marcher immédiatement après eux.

Le Parlement de Paris est grand dans l'histoire et il le doit à ce qu'il fut longtemps en France, le seul écho des souffrances ou des plaintes de la nation, la seule tribune publique. Il a été l'instrument de la parole indépendante, le propagateur de l'esprit d'examen, le précurseur de la Révolution. Nous saluons sous ces voûtes le sol où a germé la franche parole de nos pères.

Ainsi, après avoir été le séjour de nos anciens rois, le berceau et le rempart de Paris, le palais de justice aura été encore le témoin des luttes nationales pour la conquête de la liberté.

Vous connaissez cette construction massive qui s'élève à l'angle du quai de l'Horloge. C'est la Conciergerie, c'est-à-dire le bâtiment qui servait de logement au concierge du palais, ainsi que l'indique sa dénomination du latin *conservare*. Ce concierge était autrefois un officier préposé pour maintenir l'ordre dans l'intérieur du palais et prononcer sur les différends qui pouvaient s'élever dans cette enceinte. Nos concierges actuels descendent de haute lignée et s'ils sont tenus, aujourd'hui, dans une position infime, leurs ancêtres

étaient de véritables personnages, jouissant dans les palais en général d'une multitude de droits et de privilèges.

La prison paraît remonter à l'origine du palais; il n'y avait pas autrefois de prison plus humide et plus malsaine. On y avait creusé un cachot nommé la souricière à cause des souris qui rongeaient vivants les prisonniers. Dans le bas de la prison étaient les oubliettes ; le prisonnier était conduit dans un endroit obscur, les oubliettes étaient recouvertes d'une chausse-trape ; le poids du corps faisait basculer la machine, le malheureux disparaissait dans un puits hérissé de lames aiguës et tranchantes. Ces lames le lardaient et le taillaient en pièces; dans sa chute il bondissait de mutilation en mutilation; il arrivait en lambeaux au fond du gouffre où il expirait en attendant qu'une crue de la Seine vînt, dans ses flots boueux, emporter le reste du cadavre. On voit encore la grille par laquelle le corps était jeté à l'eau. Les oubliettes ont été transformées en aqueducs.

Le sous-sol du palais de Justice comprenait des restes très importants du palais de saint Louis, entre autres la salle dite des cuisines à cause de ses vastes et hautes cheminées; on n'est plus admis à les voir pas plus que la chambre de la question. Je les ai visitées il y a plusieurs années, les murs sont d'une nudité hideuse; il y avait là autrefois des scies, des roues, des tenailles, des marteaux pour enfoncer des pointes, etc., etc.

Que d'abominables choses se sont accomplies là ; ces murs ont entendu les rugissements de désespoir

des torturés, ils ont gardé le secret des hurlements qu'ils ont étouffés.

La liste des prisonniers célèbres qui passèrent par la Conciergerie serait bien longue à établir. Depuis le connétable d'Armagnac (1440) jusqu'au prince Napoléon (janvier 1884) et au jeune duc d'Orléans (février 1890), elle a renfermé les plus grands criminels et les plus illustres victimes. En 93 elle fut la pourvoyeuse infatigable de l'échafaud et, selon l'expression du temps, l'antichambre de la guillotine. Mais un nom domine ici tous les souvenirs, c'est celui de Marie-Antoinette. J'ai vu l'étroit cachot où elle a subi soixante-seize jours d'une épouvantable agonie. Je fus profondément ému en repassant dans mon cœur les souvenirs de tant de grandeurs et de tant d'infamies; je ne sais rien de plus saisissant et de plus douloureux que la destinée de Marie-Antoinette. On se sent comme éperdu de douleur et d'admiration devant le contraste tragique entre l'éclat incomparable de ses premières années et les ignominies dont sa fin fut abreuvée, devant ce bon sens si aimable et si méconnu, ce sang-froid, cette décision qui faisaient dire à Mirabeau: le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme. Chrétienne elle se résigne à tout, mère elle venge toutes les mères par le cri sublime qui confondit ses accusateurs.

La tour de l'horloge du palais a donné son nom à la tour carrée vers laquelle aboutit le pont au Change. La petite lanterne qui surmonte l'horloge était occupée par une cloche qu'on appelait le tocsin du palais, dont l'usage était d'annoncer autrefois les réjouissances publiques, mais qui avait trahi cette destina-

tion pacifique dans l'abominable nuit de la Saint-Barthélemy.

La Révolution livra la cloche aux fondeurs. Le quai de l'Horloge, ou des Lunettes comme on l'appelle à cause des opticiens qu'on y voit dans presque toutes les boutiques, est le plus souvent désert. Son exposition au nord le rend triste et froid, et le nom de quai des Morfondus qu'on lui donne est mérité. On a tant de fois remanié le palais qu'il n'est guère possible de reconnaître le vieux monument tant chéri de nos pères, témoin de tant d'événements, de tant de larmes, de tant de passions. Les parties brûlées par la Commune ont été réparées ; sur la place Dauphine le palais a une très belle façade ; la grille monumentale est une merveille de ferronnerie, du seuil de cette grille, le palais offre un aspect un peu lourd, un peu massif, mais d'un ensemble imposant.

La salle des Pas-Perdus est la plus solennelle enceinte du palais. Si l'on veut voir cette salle dans toute son animation, c'est vers onze heures du matin, à l'ouverture des audiences qu'il faut la visiter ; elle est un vaste vomitoire où va déborder pèle-mèle marchant, courant, se heurtant, toute cette population à part qui vit des tribunaux et les fait vivre. Les robes noires et les cravates blanches avec beaucoup de dossiers sous le bras y dominent.

Le Barreau parisien est à la fois une pépinière et un hôtel des invalides pour les hommes de la politique. Les ministres du passé s'y promènent au bras des ministres de l'avenir. Ces mêmes voix qui s'échauffent pour un intérèt privé, ont débattu ou débattront les

intérêts des républiques ou des empires; d'anciens ministres, d'anciens ambassadeurs y coudoient les députés en exercice. Orateurs, académiciens, journalistes, tout cela se mêle et se confond dans cette multitude qui est une élite. Il n'y a pas d'autre lieu public dans Paris où l'on trouve rassemblés tous les jours tant de personnages remarquables, abri du talent, refuge du travail, champ d'asile pour les blessés de tous les partis.

LA SAINTE-CHAPELLE

On sait à quel moment et pourquoi Louis IX fit élever la sainte chapelle.

La pénurie du trésor impérial de Constantinople contraignit Baudoin, empereur d'Orient, à céder à prix d'argent les insignes de la passion du Christ. Louis IX résolut d'en enrichir la France. Une ambassade fut envoyée à Constantinople et remit à l'empereur Baudoin une somme équivalente à une centaine de mille francs de notre monnaie. Les reliques lui furent cédées, l'ambassade arriva à Paris le 18 août 1239. L'histoire, les chroniques, la tradition populaire nous disent avec quelle démonstration de piété Louis IX accueillit les instruments de douleur, teints encore du sang de Jésus-Christ. Le peuple et le clergé furent les recevoir à la porte Saint-Antoine. Le roi se dépouilla de ses habits royaux et vêtu d'une simple tunique de toile blanche, les pieds nus, il porta sur les épaules le pavillon qui contenait la couronne d'épines, un fragment de la vraie croix et le fer de la lance qui avait blessé les flancs du Christ. Le peuple poussa des cris de joie;

le roi parcourut les rues de Paris et déposa son précieux fardeau à Notre-Dame. Mais la pompe extraordinaire de cette réception solennelle ne suffit pas encore à la foi de Louis IX. Il voulut préparer aux reliques un séjour digne de leur importance, il chargea son architecte Pierre de Montereau, de construire une châsse de pierres ; trois ans suffirent pour élever ce monument. Nos moyens expéditifs et nos engins modernes nous permettraient à peine d'obtenir un pareil résultat.

La sainte chapelle quand elle fut achevée, fut la merveille de Paris, elle est le plus parfait monument du gothique pur en Europe. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet édifice c'est la hardiesse du jet, la pureté des lignes et l'admirable proportion de toutes les parties dont elle se compose. C'est bien la poésie ardente de la foi, lançant dans les airs comme l'encens, ses clochetons et ses pinacles.

Pendant la Commune de 71, elle fut sauvée comme par miracle : un chef de légion du Comité central ami intime de Ferry, avait fait badigeonner au pétrole toutes les cheminées du palais, il allait en faire autant à la sainte chapelle quand une explosion de gaz le mit hors d'état d'y aviser. Nous avons pu ainsi conserver le plus magnifique joyau de l'écrin de saint Louis et le plus bel oratoire du monde.

On voit dans la sainte chapelle le petit oratoire où aimait à s'isoler Louis XI et qui a gardé son nom ; il entendait ainsi les offices à l'abri des regards.

LE GRAND ET LE PETIT CHATELET

A l'origine de Lutèce, à l'époque des Gaulois et des Romains, il n'y avait que deux ponts pour relier la cité aux deux rives, dont l'un le petit pont remplacé plus tard par le pont Notre-Dame et le pont au Change entièrement reconstruit. Le grand et le petit Châtelet n'étaient rien que des forteresses formant tête de pont et destinées à défendre la ville, notamment contre les Northmans. Le petit Châtelet barrait l'entrée de la rue Saint-Jacques, le grand Châtelet était situé sur le terrain aujourd'hui place du Châtelet ; pour traverser le petit pont on percevait un droit au nom de la cité. Quand un batelier propriétaire d'un singe, se présentait, le péager consentait à le dispenser de payer la taxe s'il faisait faire à son singe quelques tours de sa façon. C'est de cette coutume qu'est venu le dicton : payer en monnaie de singe.

Le petit Châtelet jeta le premier cri de guerre contre les Northmans, il fut incendié par eux ; le grand Châtelet résista à leurs dévastations. Le petit Châtelet

fut reconstruit sous Charles V, il s'élevait aux confins du Quartier latin comme une menace pour les étudiants et une garantie de sécurité pour les bourgeois. Le Châtelet devint une prison et un centre de juridiction.

LA JUSTICE PÉNALE AVANT LA RÉVOLUTION

La justice pénale sans merci a pesé sur la France du Moyen-Age et de la Renaissance pendant des siècles. Elle considérait l'accusé comme une chair à torture et à billot, elle condamnait à mort pour des crimes qui aujourd'hui mériteraient au plus quelques années de prison ; elle répudiait toute commisération ; elle ne voulait pas amender, elle ne savait que punir.

Elle versait le sang comme de l'encre. Dans les causes criminelles ni les innocents ni les coupables n'échappaient à la question ; on infligeait à tout accusé un luxe effroyable de tortures pour obtenir des aveux : l'eau, l'estrapade, les brodequins, les chevalets, les œufs brûlants glissés sous les aisselles. Une fois le criminel arrêté, il devenait une sorte de bétail, une chose que l'on jetait dans un trou. Les cachots, les prisons étaient des cuves sans air, sans jour ; pour nourriture du pain noir et de l'eau ; on couchait sur de la paille qui promptement se changeait en fumier. Tous les lieux de justice avaient leurs prisons, leurs géhennes ; cette justice était expéditive, le crime, la condamnation, l'exécution, tout cela était l'affaire de trois jours.

On pendait, on rompait, on brûlait, on décapitait un peu partout. Toutes les places étaient, chacune à leur tour, ensanglantées par des supplices, spectacle fort goûté par le peuple parisien.

Il existait un moyen de corriger l'abus des supplices ; toute ville au moyen-âge jusqu'à Louis XII avait ses lieux d'asile, il y en avait presque autant que de lieux patibulaires.

C'était l'abus de l'impunité à côté de l'abus des supplices. Le palais des rois, les hôtels des princes, les églises surtout avaient droit d'asile. Une fois le pied dans l'asile, le criminel était sacré, mais il fallait qu'il se gardât d'en sortir. Car, hors du sanctuaire il retombait dans le flot, sa proie était guettée comme le requin autour du vaisseau.

Les cachots du Châtelet étaient horribles. La forteresse était entourée de fossés profonds remplis d'eau provenant de la Seine. Au fond de ces cachots était toujours de l'eau croupie où grouillait une population de reptiles ; les prisonniers, les pieds dans ce cloaque, sentaient leur corps froid et visqueux s'enrouler autour de leurs jambes. Ces prisons étaient l'enfer humain, et après le gibet de Montfaucon l'édifice le plus sinistre de Paris.

Autour du Châtelet on voyait des ouvertures d'égouts toujours béantes, réceptacles d'immondices de toutes sortes ; des rues immondes étaient nommées rues de la Tuerie, de l'Écorcherie, de la Tannerie ; jour et nuit on y assommait des bœufs, on y égorgeait des veaux, des moutons, quelquefois des passants.

Ces abattoirs en plein vent formaient un fleuve de

sang qui ne tarissait jamais et s'écoulait par une rigole aboutissant à la Seine. Une partie séjournait dans ses ruelles, s'y coagulait, s'y putréfiait et devenait, jusqu'au prochain débordement du fleuve, un foyer permanent d'exhalaisons pestilentielles : voilà l'air que respiraient les prisonniers et les habitants des boutiques établies dans ce quartier fétide.

LES PRISONS D'AUJOURD'HUI

Les prisons d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux prisons d'autrefois, que la justice des temps passés ne ressemble à celle de notre temps. Mazas est la prison modèle du régime cellulaire ; la maison de la Santé, à l'angle du boulevard Arago, est la plus belle et la meilleure prison qui existe actuellement en Europe, elle est mi partie cellulaire et mi partie en commun ; elle peut contenir mille détenus.

Saint-Lazare est la seule maison qui à Paris soit destinée à recevoir les femmes. L'emprisonnement n'est pas exclusivement coercitif, il est utilement employé à moraliser les détenus.

La grande Roquette est célèbre parmi les malfaiteurs, elle sert d'antichambre à la guillotine. Si vous visitez le Père-Lachaise, arrêtez-vous sur la place de la Roquette en face de la porte de la prison : au milieu de la chaussée sont enfoncées cinq pierres carrées. Ces larges pierres sont destinées à recevoir les énormes pièces de bois qui servent de base à l'échafaud ; ces

4.

pierres sont fixées à demeure. Bon nombre de passants les foulent sans se douter de leur sinistre utilité. Tous les condamnés à mort du département de la Seine ont passé sur ces pierres depuis 1851. Ah! si ces pierres pouvaient parler!

De toutes les prisons historiques de Paris une seule subsiste encore, la Conciergerie ; toutes les autres ont disparu. Les prisons du Châtelet se lient aux souvenirs des événements les plus tragiques de notre histoire depuis les d'Armagnac, jusqu'à la Ligue, jusqu'au 2 septembre. Louis XIV supprima d'un seul coup les nombreuses juridictions de Paris, il ne maintint que celles d'essence royale.

Les causes criminelles furent jugées par le Parlement, les affaires correctionnelles furent confiées au Châtelet et jugées sous la présidence du Prévôt de Paris. L'ancienne justice pénale continua à s'exercer; le dix-huitième siècle malgré les encyclopédistes ne put parvenir à la briser.

En 1790 se produisit une innovation grave, celle qui devait donner à la justice un caractère social qu'elle n'avait pas encore : à force de bon sens et de logique Adrien du Port, ancien membre du Parlement et menbre de l'Assemblée Nationale fit admettre l'institution du Jury. La société lésée désigne quelques-uns de ses membres pour prononcer sur le sort des accusés ; avec ce système c'est la société elle-même qui devient responsable des actes de la justice.

Le surnom de parquet, porté par le ministère public, venait de ce que les places réservées aux gens du roi, dans la grande chambre du parlement, étaient

entourées de petites barrières de menuiserie et formaient ainsi un petit parc. Les membres du Parlement lorsqu'ils parlaient restaient assis ; de là le nom de magistrature assise.

Le grand et le petit Châtelet furent démolis en 1802.

LES SOUTERRAINS DE L'HOTEL SAINT-POL ET LES SOUTERRAINS DE PARIS

Partout où ont passé rois et seigneurs féodaux, les édifices qui s'élèvent sur le sol sont toujours complétés par des constructions souterraines, dont la destination variait suivant les localités, les personnages, les édifices.

Toutes les abbayes de Paris avaient leurs caves, leurs issues mystérieuses ; les caves de l'abbaye de Saint-Germain s'étendaient jusqu'à la Seine. C'est pourquoi quand les eaux du fleuve sont hautes, toutes les caves de ces quartiers sont inondées. Les cavités profondes, que Paris recèle sous son épiderme, annoncent toujours une phase d'histoire où la sécurité de certaines familles n'existait qu'à cent pieds sous le sol. Par exemple, les troubles religieux ont fait creuser plus de souterrains qu'ils n'ont fait brûler de maisons.

En 1826, les Tuileries furent mises en grand émoi. On vint dire au roi Charles X qu'on entendait un grand bruit du côté des caves, qu'on distinguait

parfaitement les coups de pioche, que c'était sans doute une conspiration qui menaçait le château. Aussitôt on s'empressa de descendre dans les caves, on perça le mur du côté d'où venait le bruit et l'on se trouva dans un long souterrain qui conduisait à la rue Béthisy, près de l'hôtel Coligny ; là on trouva un marchand de vin, occupé à réparer sa cave. C'était le bruit qu'on avait entendu aux Tuileries. On coupa le souterrain par plusieurs murs.

Les souterrains de l'hôtel Saint-Pol ont, depuis trois siècles, fourni des caves à toutes les maisons bâties sur son emplacement ; ils aboutissaient d'une part aux égouts du côté de la rivière, de l'autre aux fossés de Paris et à la Bastille. On arrivait ainsi jusqu'aux boulevards ; là une foule de poternes s'ouvraient dans la campagne ; elles indiquaient un des usages principaux auxquels étaient réservées ces routes souterraines aux heures de crise. C'était souvent par là que s'échappaient quelques célèbres traitants, quelques usuriers du peuple, quelques disgraciés des cours.

L'HOTEL SAINT-POL

Charles V avait pris en horreur le palais de la cité depuis que le sang des maréchaux avait taché sa robe ; il fit construire l'hôtel Saint-Pol pour être, suivant les termes de l'édit de 1365, l'hôtel solennel des *grands hattements.* Il fut dépourvu du menaçant appareil des vieilles forteresses. Charles V se trouvait suffisamment protégé par le voisinage de la Bastille ; l'hôtel occupait avec ses dépendances et ses jardins un emplacement immense dont les limites sont à peu près indiquées aujourd'hui par la rue Saint-Antoine, la rue Saint-Paul, les quais et le canal Saint-Martin. Le nombre des appartements et des galeries était extraordinaire, s'il faut en croire Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris.* Le roi de France avait de quoi loger superbement vingt princes de la qualité de dauphin, avec leurs suites, sans compter les grands seigneurs.

Les jardins n'étaient pas, comme nos jardins modernes semés de fleurs et peuplés de statues, ils n'étaient pas moins faits pour l'utilité que pour l'agré-

ment, de magnifiques arbres fruitiers descendaient jusqu'à la Seine; partout des viviers, des volières, des colombiers ; une ménagerie renfermait des lions. Charles V se plaisait à embellir son hôtel de toutes façons, il pouvait errer dans ce vaste domaine caché aux regards de ses sujets. La plupart des événements tragiques qui signalèrent le long règne de Charles VI eurent leur dénouement à l'hôtel Saint-Pol. L'un de ces événements fut l'assassinat du brave connétable de Clisson par Pierre de Craon ; il reçut l'ordre de son seigneur le duc de Bretagne, de tuer le connétable. Dans la nuit du 14 juin 1492, il quittait l'hôtel Saint-Pol, où il y avait eu joute et souper ; il retournait chez lui accompagné de ses valets portant des torches. Il fut assailli par une bande d'assassins ; criblé de blessures il tomba de cheval et fut recueilli par un boulanger qui le sauva.

Le règne de Charles VI est une des périodes les plus déplorables des annales de Paris. On n'ose retourner la tête pour regarder Paris à cette époque ; cela fait froid comme le spectacle de l'enfer du Dante, à cela près que la réalité l'emporte sur la poésie.

Le roi tombe en démence ; tous les loups du temps, les grands feudataires, les princes du sang accourent à l'heure de la déshérence du pouvoir royal. C'est à qui prendra l'autorité. Le duc d'Orléans en sa qualité de frère du roi, entend recueillir l'héritage. Le duc de Bourgogne entend le posséder à son tour en qualité de duc de Bourgogne, jusqu'à ce qu'il devienne la proie d'un dernier vautour, l'Anglais qui le guettait et rôdait à l'entour depuis tant d'années. Le duc de

Bourgogne et le duc d'Orléans se réconcilient en apparence, ils avaient communié ensemble. Quelques jours après, le duc d'Orléans soupait chez la reine Isabeau qui habitait l'hôtel Saint-Pol. Il quitta l'hôtel dans la nuit du 20 novembre, commanda sa mule, monta dessus et partit précédé de trois pages qui portaient des torches pour éclairer la route et suivi par deux écuyers à cheval. Il se voit tout à coup assailli par une quinzaine d'hommes armés qui fondent sur lui et l'assassinent.

Ces deux factions puissantes, les Armagnac et les Bourguignons, plus odieuses que jamais les unes aux autres après cet assassinat vont se massacrer. Le sang va couler partout ; le duc de Bourgogne a pour allié le chef des bouchers, Caboche.

Cette corporation était formidable par le nombre, l'insolence et la richesse ; Caboche avait pour associée la population des métiers et des halles ; Périnet Leclerc, avait la garde de la porte de Bussy. Son fils s'engagea vis-à-vis du duc de Bourgogne à s'emparer des clefs de cette porte. Dans la nuit du 29 mai 1415, il prit ces clefs qui se trouvaient derrière le chevet du lit de son père endormi et alla lui-même ouvrir la porte à l'armée du duc de Bourgogne. Caboche et ses écorcheurs sont maîtres de Paris, pendant plusieurs jours la terreur, la désolation y règnent. Les bouchers se livrent à tous les excès, tous ceux qui sont désignés comme Armagnac, sont aussitôt massacrés. Hommes, femmes, jeunes ou vieux subissent le même sort. Les bandes de Caboche envahissent les prisons ; tous les détenus y sont égorgés, le sang ruisselle de tous cô-

tés ; au Châtelet il monte jusqu'à la cheville du pied.

Quelques jours après la terrible trahison de Périnet Leclerc, on trouva son cadavre percé de plusieurs coups de poignard ; un maître sculpteur fabriqua une grossière image du traître. On porta la statue de rue en rue, de porte en porte. Quand on l'eut souffletée on la plaça sur une borne, au coin de la rue Saint-André des Arts. Il était d'usage de jeter une pierre en passant à la statue du misérable Périnet Leclerc, qui avait livré la France de Charles VI aux Anglais, crime que son effigie, la face écrasée de pierres et souillée de boue, a expié pendant trois siècles comme un pilori éternel.

Jean-Sans-Peur, en pactisant avec les bouchers, croyait s'être donné la ville ; il vit qu'il n'avait fait que la livrer aux plus effroyables désordres ; il s'alarma de l'horrible meute qu'il avait démuselée pour le servir ; il se tint coi dans son donjon. Quelques années après, un homme du parti d'Orléans l'attira au pont de Montereau, et l'assassin mourut à son tour assassiné.

La reine Isabeau s'était alliée au duc de Bourgogne contre le roi. Cette reine perverse eut quelque chose des impératrices de la Rome d'Auguste, de Claude et de Néron. Elle avait introduit à Paris le goût du luxe et des fêtes, elle avait donné l'exemple d'une prodigalité sans mesure et des galanteries sans pudeur. Elle ne rebutait aucun parti, aucune faction, elle ne voulait que du plaisir, du pouvoir et de l'or ; elle mit le comble à ses faiblesses et à ses crimes, en signant le traité de Troyes qui livrait la France à l'étranger.

Elle mourut en 1336 à l'hôtel de Saint-Pol, universellement méprisée, après avoir vu la monarchie relevée par l'épée de Jeanne d'Arc.

Il ne reste pas une pierre de l'hôtel de Saint-Pol ; seuls, quelques noms de rue en ont perpétué le souvenir. La rue des Jardins est un riant souvenir des jardins de l'hôtel; d'autres noms de rue en portent de semblables : la rue des Lions est à la place de la ménagerie; la rue Beautreillis a été percée sur l'emplacement de la treille royale; la rue de la Cerisaie rappelle les cerisiers dont elle occupe les terrains.

LE PALAIS DES TOURNELLES

Le palais des Tournelles n'était séparé du palais de l'hôtel Saint-Pol que par la rue Saint-Antoine ; il devait son nom au grand nombre de petites tours qui l'environnaient. La domination Anglaise pesa quinze ans sur Paris. Le duc de Bedfort, régent du royaume, y donna des fêtes magnifiques.

Après l'expulsion des Anglais, Charles VII s'y établit; sous Henri II le palais des Tournelles jeta son plus vif et dernier éclat. Que de fêtes, que de joûtes d'amour en l'honneur des dames! que de tournois ! A l'un de ces tournois où toute la cour était présente, au plus bel instant de la joie générale, sous les yeux et l'admiration de sa belle maîtresse, le roi Henri II se mit à jouter avec M. de Montgomery, capitaine de la garde écossaise. Le coup de l'Écossais fut si violent que sa lance pénétra dans le crâne du roi.

Ainsi mourut Henri II à peine âgé de quarante ans.

Depuis ce fatal moment et à dater de la mort du roi, le palais des Tournelles devint comme un lieu frappé de malédiction; on le démolit; l'emplacement fut vendu aux enchères; la place Royale fut établie par Henri IV sur son emplacement.

LES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE, ORIGINE DE LEUR DÉNOMINATION

Les fours à plâtre des carrières d'Amérique sont immenses. Quelques-uns ont mille mètres de profondeur; les voûtes sont hautes de dix-sept mètres. Ces carrières ont, depuis longtemps, le privilège d'être le refuge ordinaire des gens sans aveu, vagabonds, malfaiteurs, rôdeurs nocturnes; des razzias y sont opérées fréquemment.

Michel Chevalier me racontait qu'un jour en 1856, lors de son voyage en Amérique, visitant à Buffalo, près le lac Erié une goëlette prête à se rendre dans les grands lacs, s'étonna d'y trouver d'énormes quartiers de pierres meulières, en tout semblables à celles des environs de Paris. Ces pierres, on le sait, sont d'une qualité sans égale. Elles en viennent, lui dit l'armateur, ce sont les environs de Paris qui nous fournissent toutes ces pierres meulières. D'énormes quantités de plâtre prennent aussi la même route, c'est le plus fin qu'il y ait au monde; les carrières du bas de Belleville et des Buttes-Chaumont, doivent leur nom

au pays où s'exportent leurs produits; on les appelle carrières d'Amérique parce qu'une partie de ce qui en sort s'en va par là.

LA COUR DES MIRACLES

Tous les lieux que les mendiants ont occupés autrefois à Paris, se sont appelés la Cour des Miracles. Le miracle était, que, rentrés dans leurs bouges, ces estropiés, ces mourants, étaient subitement remis en santé. L'un de ces bouges était dans le voisinage du couvent des Filles-Dieu, Passage du Caire; un autre était dans la rue de la Truanderie, la seule rue qui ait conservé son nom à travers six siècles et qui va disparaître par l'achèvement de la rue Etienne Marcel; la rue de la Truanderie prit son nom du mot truand, qui signifie mendiant, gueux, voleur. On voyait aussi des Cours des Miracles, dans les rues de la Cité; leurs cabarets immondes étaient le refuge des voleurs de toutes les catégories, des bandits de toutes les espèces. Le plus célèbre était celui de Paul Niquet, immortalisé par Eugène Suë. Ces tapis francs n'existent plus, ils ont disparu dans les démolitions avec leurs maisons bossues et leurs rues, véritable égout coulant à ciel ouvert. Les Truands reconnaissaient une véritable hiérarchie, ils avaient leurs chefs, leur langage, le chef suprême s'appelait Coesre, mot rapporté des croisades. Dès le matin, cette cohue déguenillée se répandait dans Paris, rôdant, guettant la proie, simulant toutes sortes de maux pour s'attirer la pitié. Après une ample

moisson prélevée sur la commisération publique, ils se hâtaient de quitter leurs infirmités d'emprunt; les muets reprenaient la parole, les aveugles voyaient, les boiteux jetaient leurs béquilles, le cul de jatte se dressait sur ses jambes, le faux lépreux faisait disparaître ses faux ulcères. Le produit de leur butin se dépensait dans des ripailles effrénées, indescriptibles.

Les Chevaliers du Guet s'arrêtaient aux portes de ces repaires, sortes d'asiles inviolables où nul soldat n'osait pénétrer; Victor Hugo, les a miraculeusement rebâtis; dans son livre *Notre-Dame* il en a fait une vivante description.

Le monde des voleurs, des bandits, s'est porté aujourd'hui en masse du côté des anciennes barrières : barrières d'Italie, Montparnasse, etc., etc. Ils ont leurs cabarets, leurs cafés. Maxime du Camp s'est attablé dans ces cabarets. Lorsqu'un étranger pénètre dans ces cavernes, on le détaille, on le commente, on le soupçonne d'appartenir à la *Rousse*; Maxime du Camp assista un jour à un de leurs concerts. Sur une petite scène, des actrices étaient assises; quelques-unes étaient jeunes et jolies, elles chantaient, on les applaudissait ; elles envoyaient parfois des baisers au public, alors ce n'étaient plus des cris, des bravos, des trépignements, c'étaient des rugissements de bêtes féroces flairant la proie, une expansion bestiale, une brutale explosion de désirs sans frein.

Quand on regarde vers le passé de notre histoire, quand on se rappelle qu'en 1609 on prescrivit de fermer les théâtres à quatre heures du soir, à cause des bandes de voleurs, qui, la nuit venue, se ruaient par

la ville; qu'il y avait presque de l'héroïsme à sortir après le coucher du soleil, et, que Boileau dans sa sixième Satire écrivait :

> Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
> Est auprès de Paris un lieu de sûreté.

on conviendra que nous jouissons d'une sécurité que n'ont pas connue nos ancêtres. Une armée de sergents de ville assure la sécurité des quartiers, par des rondes perpétuelles, porte aide et secours à qui les appelle; leur aspect seul paralyse bien des malfaiteurs, et cependant Paris, indifférent, semble ignorer les immenses services qu'ils rendent, souvent au péril de leur vie.

DÉPLACEMENT DE LA COLONNE MONUMENTALE DE LA PLACE DU CHATELET

Au centre de la place du Châtelet, s'élève d'un bassin circulaire, une colonne monumentale de dix-sept mètres de hauteur, représentant un palmier dont la tête armée de son feuillage, forme le chapiteau. Le tout est surmonté d'une figure dorée de la Victoire, tenant une couronne dans chaque main; quatre sphinx, placés sur le piédestal, laissent tomber dans le bassin l'eau qui s'échappe en jet de leur bouche. Pour qu'elle se trouvât dans l'alignement du pont au Change et du nouveau boulevard du Palais on fut contraint de la déplacer. Le 12 avril 1858, le monument fut mis sur des rails et poussé horizontalement à quatorze mètres de son premier emplacement ; puis soulevé à l'aide de puissantes machines, il fut disposé sur le piédestal. Cette translation demanda en tout vingt minutes, j'en ai été témoin.

MONTFAUCON, UNE GRANDE CHASSE AUX RATS

Entre les faubourgs du Temple et de Saint-Martin, on voyait au sommet d'une butte, avant 89, de fortes assises de pierres, hautes de quarante pieds, larges de trente. Sur la plate-forme, seize énormes piliers de pierre brute disposés en colonnade, liés entre eux par de fortes poutres, où pendaient des chaînes de fer liant les cadavres de criminels exécutés en ce lieu ou dans la ville, telles étaient les fourches patibulaires de Montfaucon; pendant cinq siècles elles ont été la plus célèbre de nos Gémonies historiques. Montfaucon a été le plus ancien et le plus superbe de nos gibets. Selon Piganiol de la Force, Montfaucon tire son nom d'un seigneur appelé Faucon, qui occupait une habitation considérable au sommet de la butte; gibet, mot corrompu de l'arabe : Montagne pour désigner la place où se faisaient les exécutions, parce qu'il convenait que les homicides de la justice fussent vus de loin, afin d'inspirer une terreur salutaire aux méchants.

On avait pratiqué au-dessous du massif de pierre, une vaste cave, où l'on jetait les débris humains qui

se détachaient des chaînes et les corps de tous les malheureux, exécutés aux divers gibets permanents de Paris; dans ce profond charnier les cadavres pourrissaient ensemble. Il y eut des époques où plus de soixante corps se balançaient à la fois aux chaînes du gibet; c'était un horrible profil que celui de ce monument, la nuit surtout, quand il y avait un peu de lune sur ces crânes blancs, ou quand la bise du soir froissait chaînes et squelettes et remuait tout cela dans l'ombre. Il suffisait de ce gibet présent là, pour faire de tous les environs des lieux sinistres.

A ce gibet fut pendu Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, accusé de concussion; le gibet accapara aussi une noble proie, Jacques de Samblançay, autre sous-intendant, sous François I[er]. Près d'un siècle plus tard, le 28 août 1672, Montfaucon vit se passer un fait plus terrible encore; Catherine de Médicis et son fils Charles IX, vinrent accompagnés de toute la Cour, faire une visite au cadavre de l'amiral de Coligny, pendu par les pieds à l'un des crocs de Montfaucon.

Le gibet fut supprimé en 89; son emplacement fut couvert par une voirie, où se faisait l'équarrissage des chevaux, et où l'on déposait les immondices et les vidanges de Paris. Cette voirie a été transportée à Bondy.

Dans le voisinage de l'endroit où l'on abattait et où l'on équarrissait les chevaux, les rats trouvaient une nourriture abondante. Ils s'y étaient multipliés d'une façon prodigieuse, leur nombre était incalculable; leur fécondité extraordinaire, les femelles avaient

cinq à six portées par an, et chacune de ces portées était de quinze à dix-huit petits, les rats avaient l'habitude de se creuser des terriers comme les mulots et les lapins. Ils avaient crevassé tous les murs d'alentour et minaient sur leurs bases les immeubles voisins. Théophile Gautier connaissait particulièrement le maître équarrisseur qui avait acquis dans le métier une fortune considérable. Son génie inventif avait trouvé un moyen de détruire ces hôtes incommodes et un jour il offrit à Théophile Gautier de le faire assister avec ses amis à une grande chasse ; en voici les résultats. Le maître équarrisseur avait fait construire, sur l'espace dont il disposait, un bâtiment carré à ciel ouvert, haut d'une vingtaine de pieds, et qui communiquait à l'extérieur par des chatières. On avait déposé dans la journée trois ou quatre carcasses de chevaux, et quand la nuit fut avancée, il fit descendre dans le bâtiment plusieurs de ses ouvriers, armés chacun d'une torche et d'un gros bâton. Ils bouchèrent extérieurement les chatières et alors, commença une affreuse Saint-Barthélemy de rats, les ouvriers la torche d'une main, le bâton de l'autre, les exterminèrent ; les rats plus hardis qui cherchaient à escalader les murs, étaient aussitôt brûlés ; on en tua plus de quarante mille dans une heure.

L'HOTEL-DE-VILLE BOCADOR INCENDIÉ PAR LA COMMUNE EN 1871

LE NOUVEL HOTEL DE VILLE INAUGURÉ EN JUILLET 1882

Le parloir au bourgeois, nous l'avons déjà dit, a été le berceau de l'Hôtel-de-Ville. Pendant plus d'un siècle la maison aux Piliers (*domus ad pilaria*) a été le siège de l'Hôtel-de-Ville, mais au quinzième siècle, par suite de l'extension de la ville, la maison aux Piliers fut reconnue insuffisante. Il y a trois cent soixante-un ans on posa la première pierre d'un nouveau palais municipal.

C'est le monument qui fut incendié par la Commune en mai 1871. Ce n'étaient ni le roi, ni ses représentants, ni un grand seigneur qui tenaient la truelle d'argent destinée à cimenter la base de sa fondation, mais bien le prévôt des marchands, Pierre Violle escorté de ses échevins; les échevins étaient élus parmi les bourgeois et les commerçants les plus respectables de la ville.

Le plan de l'édifice avait été dressé par un grand

artiste italien Bocadéro dit Bocador; il ne fut achevé que sous Henri IV.

C'est dans cet Hôtel-de-Ville, pendant trois siècles, que le peuple a tenu ses assises; il s'y retranchait pour défendre ses droits civiques et ses conquêtes libérales. Il a pu suspendre l'exercice de ses fonctions municipales et abdiquer ses droits entre les mains du pouvoir personnel de deux ou trois souverains; mais pendant des siècles, l'Hôtel-de-Ville de Paris a joui du privilège de se gouverner lui-même, de nommer ses magistrats et de disposer des deniers communaux. Il a grandi à chaque période de la prospérité et de l'extension de Paris. Quelle brillante généalogie que celle des Prévôts des marchands.

Quelques-uns des hommes qui ont été investis de ces hautes fonctions furent d'éminents citoyens : Etienne Marcel; Jean Gentien qui mourut aux côtés de Philippe le Bel, à la bataille de Mons-en-Puelle, Michel Lallier qui chassa les Anglais de Paris et rendit la capitale de la France à Charles VII. Ses concitoyens le portèrent spontanément, avec acclamations, à la première magistrature de la Cité; Nicolas Violle, le premier de cette famille dont les membres, toujours présents au Parlement, donnèrent lieu à ce proverbe : Le Parlement n'a jamais dansé sans Violle ; le grand Juvénal des Ursins; en 1522 Guillaume Budé, savant illustre connu de l'Europe entière; en 1558 Auguste de Thou, le premier de cette grande famille parisienne; Christophe de Thou, son fils, un autre de Thou connu par son histoire écrite en latin; François Miron, l'ami d'Henri IV, répondant au roi qui voulait établir

des manufactures dans Paris : Non, Sire, faites du luxe. C'était un voyant; on connaît sa définition du Parisien :

« Il n'est peuple sur terre plus que le Parisien obs-
» tinément joueur, buveur, bataillard et paillard, di-
» sait-il un jour à Henri IV. Ventre saint gris, que
» voilà donc un peuple qui ressemble bien à son roi. »
Plus près de nous les Chauchat; un descendant de Chauchat est aujourd'hui Conseiller d'Etat; Lamichodière; Turgot, père du ministre; les Viarmes, les Lepelletier, les Dorsay, les Caumartin, les Flesselle.

Tous ces Prévôts ont rendu à Paris d'immenses services; grâce à ces habiles alchimistes, grâce à leurs efforts, Paris de siècle en siècle s'est agrandi, amélioré, embelli. Ils ont reçu pour récompense l'immortalité sous la forme d'un écriteau blanc à fond bleu, livre de lave, ou plutôt livre d'or. Un feuillet ouvert à chaque coin de rue, laisse une vaste marge aux renommées municipales, qui viendront s'inscrire à côté des noms que nous avons mentionnés.

Les Prévôts des marchands étaient portés à ces hautes dignités par le suffrage de leurs concitoyens ; aussi quelle autorité morale, quelle force politique, ces magistrats recevaient-ils de cette élection populaire? Le roi traitait avec eux de puissance à puissance.

Paris se prévaut à juste titre d'un passé aussi glorieux, de souvenirs et de traditions aussi populaires. Les statues qui formaient autour de l'Hôtel-de-Ville Bocador une ceinture d'honneur, étaient les images de ses fils presque tous partis d'en bas, sortis de l'obscurité pour arriver au plus haut sommet de la gloire

le travail, par les vertus civiques, par le génie.
ne faut pas confondre le Prévôt des marchands
le Prévôt de Paris, qui était un officier du roi,
si par lui et son représentant dans la ville.
vant Louis IX ces fonctions étaient vénales et
ent acquises par des enchérisseurs aussi cupides
gnorants. Louis IX se réserva leur nomination.
premier Prévôt fut Etienne Boyleaux, bourgeois
tre par son savoir et sa probité; pour rehausser
fonctions, Louis IX allait quelquefois siéger à côté
on Prévôt. Il siégeait au grand Châtelet, situé sur
lace qui en a tiré son nom, il rendait la justice
tous les quartiers de la capitale qui apparte-
nt à la Royauté.
e nouvel Hôtel-de-Ville a été inauguré solennelle-
t le 13 juillet 1882. Ses représentants élus en
t les honneurs à leurs hôtes, le Président de la
ublique, les Ministres, les Ambassadeurs des puis-
es et des municipalités étrangères.
est un magnifique édifice dont Paris a le droit
re fier.
es architectes, MM. Ballu et de Perthes, ont eu
ureuse inspiration de conserver à l'ensemble l'as-
de l'ancien Hôtel-de-Ville, tout en lui donnant
dimensions plus considérables, en rapport avec
portance des services municipaux. La décoration
i en est plus riche. L'édifice contient dans ses
es et sur les parois extérieures un peu plus de
statues, représentant les traits de personnages
Parisiens de naissance.
es générations parisiennes, comme celles de l'anti-

que Rome, marcheront au milieu d'un peupl[e]
marbre, rappelant à ceux qui vivent la mémoir[e]
ceux qui ont vécu et laissé dans le pays leurs tr[aces]
lumineuses.

LE CIMETIÈRE DES INNOCENTS

Le principal cimetière de Lutèce était dans les Champeaux (campelli) petits champs, aux abords de la voie du nord, qui devint plus tard la grande rue Saint-Denis. Son emplacement était entre les rues Saint-Denis, la Ferronnerie, les grandes Halles actuelles ; il avait été choisi pour cimetière dès l'antiquité la plus reculée.

Personne n'ignore que chez les Romains on ne donnait pas aux morts la sépulture dans les villes, mais le long des grands chemins ou dans les champs qui en étaient voisins.

Chaque paroisse, chaque couvent avait son cimetière ; à chaque coup de pioche donné dans le vieux Paris on découvrait des sépultures. On enterrait dans les églises les grands seigneurs, les hommes illustres, les donateurs opulents, mais le véritable cimetière parisien était le cimetière des Saints-Innocents ; c'était l'ossuaire consacré, le *Campo-Santo* où beaucoup tenaient particulièrement à être inhumés. Les évêques

de Paris y faisaient prendre de la terre afin qu'on la mît dans leur cercueil, la terre grasse et noire du cimetière y consumait les corps en moins d'une semaine.

D'après une légende, les Juifs y crucifièrent un jeune homme en commémoration du supplice de Jésus-Christ. Il fut mis au nombre des saints, on construisit une chapelle et l'on donna à l'église et au cimetière le nom des Saints-Innocents.

Les charniers étaient des espèces de galeries qui régnaient autour du terrain réservé pour les sépultures. On enterrait dans les charniers les personnes qui s'étaient assuré une concession à perpétuité. Au-dessus des arcades étaient des galetas, des greniers où l'on reléguait pêle-mêle les os que les fouilles mettaient à découvert. Nicolas Flamel et le maréchal Boucicaut, ce vaillant chevalier et l'habile ambassadeur de Charles VI, concoururent à leur construction. Les charniers devinrent très à la mode, ils furent occupés par des auvents, des boutiques aussi achalandées que les galeries du Palais-de-Justice. Un peuple de marchands forains, des revendeuses à la toilette, les teneurs de jeux de hasard, des marchandes de fleurs s'y entassaient, s'y bousculaient, y firent fureur. Les charniers ont été ce que fut le Pont Neuf, depuis Louis XIII jusqu'à Louis XV, ce qu'était le Palais-Royal il y a cinquante ans, ce que sont aujourd'hui les boulevards, en attendant que Paris, ce monde qui cherche toujours à changer d'axe, ait trouvé un nouveau centre. Les charniers étaient l'endroit le plus gai de Paris, ils ont joui pendant des siècles de

lus grande vogue ; ils ont été le grand milieu de lustrie, du commerce.

e long des charniers on lisait des épitaphes; une que représentant la fameuse danse macabre, s'é-lait sur une grande longueur; cette allégorie in-ieuse, figurant la fatalité qui condamne tous les umes à la mort, est un des plus curieux souvenirs Moyen-Age.

ette procession, où l'on voyait les hommes de s les corps d'état et de toutes les conditions socia- en tête-à-tête avec un squelette, inspirait les plus tères réflexions; elle imprimait sur un mur d'une on matérielle, durable et dramatique, une le- qui était sans cesse présente et sans cesse re-dée.

e mot macabre n'est ni le nom d'un poète ni celui n peintre, comme l'ont affirmé des historiens ; ce t vient des croisades, il a été emprunté aux lan-s de l'Orient ; ce mot signifie (la chair quitte les . MM. Van-Praet, Longperrier, Edouard Fournier partagé ce sentiment.

En traversant les Halles et leurs environs, je ne s m'empêcher de songer que la moitié des habi-ts de Paris, pendant dix siècles, a disparu à cette me place et qu'en creusant le sol, on y trouverait ore des ossements et une odeur de sépulture.

l fallut près de trente années de négociations, des ports de médecins, l'écroulement d'un certain nom- de maisons, la menace de la peste pour qu'on se idât à le supprimer. Lorsqu'on le ferma en 1780, y avait près de onze cents ans qu'il existait ; ce petit

coin de terre avait dévoré pendant cet espace de ten
près de neuf millions de cadavres ; tous les osseme
furent transportés aux catacombes que nous ir
bientôt visiter.

LES HALLES CENTRALES

Des marchés secondaires pour l'approvisionnement
Paris sont répartis dans les différents quartiers,
nombre de vingt-sept, mais les grandes Halles en
nt le principal centre.

Au moyen âge les marchés et les foires consti-
uient pour le seigneur justicier une branche impor-
nte de revenus; il avait le droit de faire élever des
lles et d'en percevoir les produits. Sur la place où
marchands apportaient leurs denrées fut dressé
instrument patibulaire comme un signe de pos-
ssion; c'était un emblème de puissance, le mot
pulaire de potence (potintia), l'indique suffisam-
ent. On désignait par le nom de pilori le lieu où
ait le poteau de justice.

C'est à Philippe-Auguste que revient l'honneur
avoir réorganisé les halles de Paris, il les transporta
x Champeaux (Campelli, petits champs), terrain
gue, voisin du cimetière des Innocents, foyer per-
anent d'infections, tout aussi réel que l'était leur
isin. Au commencement de ce siècle, les halles

étaient un amas de constructions hétéroclites; el
étaient un inextricable dédale de ruelles, de passa
couverts en bois pourri, de places marécageus
elles n'offraient aux marchands et aux acheteurs
des abris incommodes et mal aménagés. Napoléon
avait projeté leur réédification complète; les évé
ments ne lui permirent pas de mener l'exécution
bonne fin.

Un décret impérial en 1853 ordonna la reconstru
tion des grandes halles, M. Baltard, en fut l'architec

Aujourd'hui les halles sont un immense édifice
fer et de verre; rien n'égale ce vaste bazar, po
la commodité des aménagements à ciel ouvert ou so
terrains et surtout pour la légèreté toute aérienne
la construction.

Ce qui frappe tout d'abord dans la vue d'ensembl
c'est l'emploi presque exclusif que l'on a fait du f
et de la fonte; dans l'intérieur de l'édifice la circul
tion de l'air est largement établie; l'eau est de pr
mière nécessité. Aussi l'autorité municipale s'en es
elle montrée prodigue, la lumière non plus n'est p
ménagée; on voit aussi bien aux halles la nuit que
jour. Chaque marchand a le droit, moyennant un tr
but minime, de mettre en dépôt ses denrées dans le
caves ou resserres.

Ce n'était pas tout d'agrandir les halles, il impor
tait aussi d'en faciliter les abords. Des rues nombreu
ses, débouchant sur celle du pourtour donnent accè
au corps des halles et permettent aux voitures char
gées de circuler sans encombrements.

Les halles centrales sont aujourd'hui l'un des mar

chés les plus beaux, les plus fréquentés, les plus opulents du monde.

J'ai voulu faire une visite aux halles à minuit. A cette heure elles s'animent et se remplissent de mouvement, de tumulte et de vacarme ; le sabbat de notre civilisation commence. C'est un contraste étrange, tout Paris sommeille, le silence s'est emparé de la ville, la halle veille seule. Pénétrez dans ce qu'on nomme le carreau des halles : c'est un pêle-mêle de maraîchers, de porteurs, de paysans, de paysannes, de revendeurs, de revendeuses de fruits et de légumes, de forts de la halle, d'inspecteurs, de sergents de ville, de cuisinières. Les jurons s'entrechoquent se répondant d'un bout du marché à l'autre ; les hommes, les chevaux, les charrettes se croisent, se heurtent; puis de tous les cabarets d'alentour partent des chansons grossières, des cliquetis de bouteilles cassées, des bruits de choc de verres, de propos nauséabonds. Tous les timbres de la voix humaine, depuis le plus aigu jusqu'au plus grave, se confondent pour former le tapage le plus assourdissant que jamais tympan humain ait pu supporter. Votre nerf olfactif n'est pas moins désagréablement affecté, il y a là des émanations si multiples, des mélanges d'odeurs si hétérogènes, que l'on a hâte de quitter un pareil milieu.

M. Baltard me racontait qu'un jour, il marchandait du poisson aux halles ; le prix lui semblait fort exagéré, il se récria, les dames du lieu peu patientes, on le sait, à l'endroit des marchandeurs l'accablèrent des épithètes les plus épicées. — Vous ne savez pas ce que c'est que les halles, lui dit enfin l'une d'elles.

— Comment ! je ne sais pas ce que sont les halles, mais c'est moi qui les ai construites. Jugez de la surprise des marchandes; pour réparer leurs insultes, elles se mirent à lui fourrer du poisson dans toutes les poches.

Les dames de la halle formaient, sous l'ancien régime, une corporation presque aristocratique. Une députation de ces dames était admise auprès du roi pour le complimenter dans certaines circonstances : au jour de l'an, à propos d'une victoire, ou de la naissance d'un Dauphin.

LA PLACE DE GRÈVE
AUJOURD'HUI PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Dès les premiers siècles de notre histoire, il y avait un terrain des Parisiens, un terrain vague sur lequel la Seine, fréquemment débordée, jetait beaucoup de sable et de graviers; le sol de la place suivant la pente naturelle du terrain, descendait jusqu'à la Seine, ce qui lui avait fait donner le nom de Grève.

Cette partie des Grèves de la Seine fut, dans l'origine, l'emplacement d'un grand marché ; plus tard elle fut consacrée aux réjouissances publiques et aux exécutions.

S'il est un lieu à Paris témoin d'événements tragiques, c'est assurément la place de Grève. Il n'en est aucun qui puisse offrir de scènes plus dramatiques.

Toutes les fois que l'émeute gronde, à travers l'histoire de ces siècles de sang, elle commence ou elle finit toujours en Grève. Sur cette place de l'Hôtel-de-Ville aujourd'hui si gaie, si plaisante aux regards, entourée de magnifiques édifices, animée par un continuel mouvement de passants et de voitures, des tor-

rents de sang ont coulé, et elle pourrait être pavée de toutes les têtes qu'elle a vues tomber. Je n'y passe jamais sans émotion, ce nom sinistre évoque tout un sanglant et double cortège de bourreaux et de victimes.

Le Moyen Age connaissait l'art de raffiner la douleur et de varier les supplices. Les hérétiques, les sorciers étaient réservés au bûcher ; les vilains, on les pendait ou on les rouait ; les nobles avaient le privilège de la décapitation. Les faux monnayeurs étaient bouillis. Les Juifs étaient enterrés vivants. La justice considérait l'accusé comme une chair à torture ; on condamnait à mort pour des crimes qui aujourd'hui mériteraient au plus quelques années de prison ; elle repoussait toute commisération, elle ne voulait pas amender, elle ne savait que punir. Dans les causes criminelles, ni les innocents ni les coupables n'échappaient à la question ; on infligeait à tout accusé un luxe effroyable de tortures pour obtenir des aveux ; l'eau, les strapades, les brodequins, les chevalets, les œufs brûlants glissés sous les aisselles. Cette justice sans merci pèse sur la France du Moyen-Age et de la Renaissance.

Richelieu, Mazarin, Louis XIV l'acceptent. Le dix-huitième siècle, malgré les encyclopédistes, ne put jamais la briser. Si telle était la justice du Parlement et du Roi, on peut imaginer ce que valaient ces justices seigneuriales, prévôtales, ecclésiastiques qui, pendant tant d'années, s'exercèrent sans contrôle.

Une hérétique Marguerite Pourette, commença cette série de supplices ; elle fut brûlée vive sur la place de

Grève. Rappelons quelques-unes des exécutions les plus fameuses. Terrible époque que celle des guerres de religion ! Quelle pâture pour le bûcher !

Aîne Dubourg, conseiller au Parlement, fut étranglé et brûlé. Sur la place de Grève est née la fièvre de Saint-Vallier, cette maladie de la terreur de l'échafaud.

Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers, à genoux pour être décollé, reçut ses lettres de grâce de François Ier ; il conserva toute sa vie un tremblement nerveux, tellement fut vive son émotion.

Deux gentilshommes, le piémontais Coconas et le provençal La Molle, condamnés pour s'être mis à la tête de la conspiration dont le but était de faire monter sur le trône le duc d'Anjou au détriment d'Henri II, furent décapités en place de Grève. Eléonore Galigay, Maréchale d'Ancre, sœur de lait de Marie de Médicis, condamnée comme sorcière ; le duc de Montmorency-Bouteville condamné pour avoir bravé l'édit contre les duels qu'avait voulu arrêter Richelieu y furent également décapités.

En 1670 tout Paris s'occupa d'un procès criminel qui fit tant d'éclat que le souvenir s'en est conservé jusqu'à nous.

La marquise de Brinvilliers avait successivement empoisonné son père, son frère, sa sœur ; elle avait commis de nombreux avortements. Jamais monstre semblable ne s'était vu. Le jour de son supplice, 10 juillet 1676, une foule énorme encombrait les rues voisines et se pressait sur la place, aux fenêtres, sur les toits pour voir l'empoisonneuse.

Le peintre Lebrun, d'une fenêtre, la dessina dans sa

charrette avec le crucifix entre ses mains garrottées; madame de Sévigné, le lendemain, écrivit à sa fille une lettre curieuse dont la première ligne « Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air » fit croire à certains historiens de la Grève que la marquise avait été pendue ; elle fut décapitée comme elle y avait droit par son rang. Madame de Sévigné, lorsqu'elle écrivait « en l'air », voulait dire qu'après la décapitation on avait vu son corps, comme le décidait son arrêt, mis dans le brasier et ses cendres jetées au vent.

Le 28 mars 1757, Damiens, en expiation du coup de poignard dont il avait frappé Louis XV, subit le supplice de régicide, le plus épouvantable de tous : ici la répression devient de la folie. Damiens avait quarante-deux ans ; on le plaça nu sur l'échafaud, lié et retenu par des cercles de fer; on commença par brûler sa main droite; il fut tenaillé aux mamelles, aux bras et aux cuisses, puis on jeta sur ces endroits du plomb fondu et de l'huile bouillante ; on procéda ensuite à l'écartellement. Les chevaux ayant été attachés, les tirades furent réitérées avec des hurlements affreux du supplicié ; l'extension des muscles fut incroyable, mais rien n'annonçait le démembrement. Malgré les efforts des chevaux le supplice du patient durait depuis une heure; les chirurgiens déclarèrent qu'il fallait faciliter les chevaux en coupant les principaux nerfs aux jointures des bras et des cuisses ; après plusieurs secousses on vit se détacher une cuisse et un bras ; ce n'est qu'au dernier bras que Damiens expira.

La fièvre d'agiotage qui s'empara de la population durant la Régence grossit la liste des suppliciés de la

Grève. Le comte de Horne assassina un riche agioteur qui portait sur lui cent cinquante mille francs en billets de banque Law. Le comte de Horne était de famille souveraine, il avait le droit de périr par la hache ou le glaive ; le régent lui refusa cette grâce, il fut roué vif.

Le comte de Lally-Tollendal, général commandant de nos troupes daans l'Inde, fut accusé d'avoir livré Pondichéry. Cette exécution fut une des pires iniquités du règne de Louis XV ; innocent, il reçut le coup mortel en héros. L'opinion publique le vengea quatorze ans après. Un arrêt du Parlement prononça sa réhabilitation.

Le 25 juin 1804, il fallut trois charrettes pour mener à l'échafaud Georges Cadoudal et onze de ses complices, condamnés pour avoir voulu assassiner le Premier Consul au moment où il se rendait à l'Opéra.

En 1822, l'exécution des quatre sergents de la Rochelle fut la dernière exécution politique et leur tête en tombant murmurait liberté. Un arrêté préfectoral du 20 janvier 1832 ordonna que l'exécution des condamnés à la peine capitale se ferait désormais sur la place Saint-Jacques. La place de Grève, disait l'arrêté, ne peut plus servir de lieu d'exécution depuis que de généreux citoyens ont si glorieusement versé leur sang pour la cause nationale. L'arrêté rappelait ainsi une date mémorable, la prise de l'Hôtel-de-Ville le 28 juillet 1830.

On célébrait sur la place de Grève la plupart des grands événements qui touchaient les rois, la nation et le peuple. Un jour on pendait, le lendemain on dan-

6.

sait : la place était un centre de divertissements. Chansons, saltimbanques, débitants de recettes, cabaretiers en plein vent, nouvellistes de bas étage. C'était presque aussi grouillant qu'au Pont-Neuf ou sur le boulevard du Temple ; la place de Grève n'était pas moins courue et suivie. On y vivait fébrilement. Chaque année avait lieu, sur l'ordre de la municipalité et à ses frais, la fête du feu de la Saint-Jean ; on élevait sur la place un mât de vingt-cinq mètres de hauteur orné gracieusement de bouquets, de couronnes, de guirlandes de roses, on entourait le mât d'une montagne de fagots. On attachait à l'arbre un panier de fer qui contenait deux ou trois douzaines de chats ; ces chats qui devaient être brûlés rappelaient les sacrifices humains du dieu gaulois Teutatès. Les rois, les reines assistaient à cette fête ; dès que les trompettes annonçaient leur arrivée, le Prévôt des marchands et ses échevins présentaient au roi une torche allumée et le roi mettait le feu au bûcher. A peine les premiers flocons de fumée s'élevaient-ils dans les airs que des cris de joie retentissaient ; mais lorsque les flammes atteignaient le panier qui contenait les chats, on les voyait bondir et pousser des miaulements effroyables. Le peuple se ruait à ce spectacle et battait des mains, il croyait brûler autant de sorciers qu'on livrait de chats aux flammes. Le bûcher éteint, la foule s'emparait d'un tison que l'on emportait comme un talisman.

Cette coutume est encore en vigueur dans les villages du centre de la France ; la fête du feu de la Saint-Jean était un souvenir des coutumes païennes. L'origine remontait aux époques primitives où l'on célébrait

le solstice d'été en l'honneur du soleil divinisé.

Par une soirée d'hiver un peu brumeuse je repeuple par la pensée ce coin historique, origine marchande, révolution communale, exécutions horribles précédant ou suivant d'admirables fêtes, des feux de joie, des bals populaires, tout cela me revient à la mémoire. Il me semble qu'il s'élève de là, comme une immense voix dolente, et que la plainte des morts forme un triste murmure où se mêlent les cris des martyrs brûlés vifs ou de l'assassin mis sur la roue.

Si tous ceux qui ont perdu la vie sur cette place se trouvaient réunis, ils formeraient une assemblée plus nombreuse qu'aucune de celles qui ont assisté à leur exécution. Comme le dit Charles Nodier « si tous » les cris que le désespoir y a poussés sous la barre et » sous la hache, dans les étreintes de la corde et dans » les flammes du bûcher, pouvaient se confondre en un » seul, ils seraient entendus de la France entière. »

LE PRÉVOT DES MARCHANDS AU QUATORZIÈME SIÈCLE, L'HOTEL-DE-VILLE ÉTABLI PAR LUI EN PLACE DE GRÈVE

Au moment où surgit Marcel, le grand Prévôt des marchands, la France était près de s'abîmer, elle allait être la proie de l'étranger. Le roi Jean était prisonnier à Londres, la noblesse avait été détruite à Crécy et à Poitiers ; il n'y avait plus de force monarchique, ni de force nobiliaire pour défendre le pays, plus d'armée plus d'argent, plus rien.

Les paysans, les Jacques, écrasés sous la servitude ne sont qu'un troupeau famélique ensauvagé de mi sère, prêt à recommencer au quatorzième siècle la guerre des esclaves qui, à une autre époque, avait fai trembler le patriciat romain. Les brigands anglais navarrais, pillent, incendient bourgs et villages, rasen les récoltes ; on ne laboure plus, on ne sème plus, le pays est un désert. Qui tiendra pour la France ? Un homme d'hier ; un marchand investi d'un double man dat électif prend sur sa tête, du haut de son comptoir

de sauver la France. Il sent que Paris à lui seul représente un royaume. Marcel a pour lui les gens de métiers, de travail, c'est-à-dire la plus grande partie de la population, il lèvera une armée dans le peuple ; il pourra lutter contre le roi et contre les nobles.

Il y avait sur la place de Grève une fort belle maison qu'on appelait chez le peuple la maison aux Piliers qui faisait une rue couverte, elle appartenait au Dauphin.

Marcel en fait l'acquisition au nom de la ville, la municipalité aura son Louvre comme le roi le sien. Marcel s'y installe avec ses échevins ; c'est de là qu'il parle et qu'il gronde ; son activité suffit à tout. Les Etats généraux, dit-il, peuvent seuls donner de l'argent ; ils sont convoqués. Marcel y joue le plus grand rôle, il parle pour tous, car il représente dans la réunion des villes, Paris qui les domine toutes. Il demande que l'impôt soit prélevé sur les trois ordres ; il a la gloire d'avoir soupçonné que la France, sinon dans le présent au moins dans l'avenir, n'est ni la noblesse, ni le clergé, mais la France elle-même, la masse de la nation, celle qui travaille, qui produit, celle qui sent, celle qui pense, celle en un mot que nous avons vue à l'exposition de 89. C'est Marcel qui a deviné le gouvernement représentatif.

Mais Marcel fut abandonné par les villes de France, elles ne surent pas comprendre que sa cause était la leur, elles résistèrent à ses appels ; leur esprit n'était pas encore ouvert à ce genre de perception ; il échoua dans son entreprise pour avoir voulu faire violence au temps.

Marcel compromit sa gloire par un meurtre exécrable : sur le refus de Charles V de lui livrer ses deux conseillers odieux au peuple, Jean de Conflans, maréchal de Champagne, et Robert de Clermont, maréchal de Normandie, il assaillit le Dauphin dans son palais, escorté de trois mille hommes, pénétra dans sa chambre et sous ses yeux fit massacrer les maréchaux, en disant au Dauphin : Ne craignez rien, monseigneur, prenez mon chapeau. Charles V lui dut son salut, ce chapeau mi partie de bleu et de rouge, aux couleurs de la ville, était le signe de ralliement des partisans de Marcel. Le conseil municipal a fait acte de reconnaissance en donnant son nom à une de ses rues ; la statue équestre en bronze de Marcel se trouve dans le jardin réservé de l'Hôtel-de-Ville. La rue Etienne Marcel, avant de porter le nom du célèbre Prévôt des marchands, s'appelait rue aux Ours ; elle tirait son nom des rôtisseurs qui s'y étaient établis. Elle s'appela longtemps rue aux ous (oies), rue où l'on rôtit les oies ; dans le vieux français l'r final ne se prononçait pas ; ours se prononçait ous.

Marcel, fut massacré à la porte Saint-Antoine au moment où il allait livrer les clefs de la porte au Roi de Navarre. Malgré l'incertitude qui, sur certains points, plane sur le mobile de sa conduite, il n'en reste pas moins une des plus grandes figures qu'on puisse rencontrer dans l'histoire de Paris ; tribun de la France par ordre de date, orateur, il périt à l'œuvre dans son entreprise. Sa courte administration fut marquée par deux faits importants : il donna une nouvelle enceinte à Paris ; il transporta le siège de la municipalité dans

la maison aux Piliers. L'Hôtel-de-Ville n'a plus quitté cet emplacement depuis cette époque. Sous Marcel il y eut une grande chose : une municipalité librement élue, animée d'une forte vie, jalouse de ses droits et de ses franchises, faisant elle-même ses propres affaires. On a été bien longtemps, bien des siècles, avant de reconnaître ce que la tentative de Marcel avait de juste et de généreux.

Nous qui jouissons aujourd'hui des bienfaits du gouvernement qu'il avait entrevu, nous saluons ce grand patriote.

L'ÉCOLE MILITAIRE, LE CHAMP DE MARS, FÊTE DE LA FÉDÉRATION DU 14 JUILLET 1790

C'est à madame de Pompadour que l'on doit la fondation de l'Ecole militaire où l'on élevait cinq cents gentilshommes ; cette école devint en peu d'années une caserne. Que d'événements divers, que de contrastes sous les fenêtres de cette école ! Le Champ de Mars lui sert d'antichambre ; il était autrefois une garenne appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui, par corruption, donna son nom à toute la plaine environnante ; de garenne on fit Grenelle.

Lorsque les Gaules furent soumises aux Romains, ils élevèrent des temples à leurs divinités, il y en avait sur toutes les collines qui environnaient Lutèce. Le dieu Mars eut le sien sur la butte Montmartre, de là vint le nom de Montmartre.

Le 14 juillet 1790 Paris fut le théâtre d'une des solennités les plus grandioses dont l'histoire ait gardé le souvenir. Paris convia tous les délégués des communes de France à assister à la solennité commémorative de la prise de la Bastille et à célébrer une nou-

velle ère de liberté. Le Champ de Mars fut choisi pour l'emplacement. L'Assemblée Nationale décréta cette fédération. Jamais peut-être rien n'avait plus profondément pénétré dans les entrailles de la nation que cet appel de Paris à la province.

La dépense fut mise à la charge des localités, on se cotisa, les riches payèrent pour les pauvres, on donnait ce qu'on avait : du pain, de l'argent, des habits. Toutes les portes étaient ouvertes, on trouvait dans chaque maison une hospitalité gratuite, toute la France ne faisait qu'une seule famille, il n'y avait plus de classe, plus de différence sociale. Un sentiment vrai et sublime de concorde et de fraternité pénétrait toutes les âmes, on n'avait jamais vu, on ne verra peut-être plus un spectacle semblable. Le Champ de Mars était une plaine immense, il s'agissait d'en faire une sorte de bassin, de rapporter des terres tout autour pour en former des talus. Pendant plusieurs mois des milliers d'ouvriers furent employés à ce travail, mais on s'aperçut qu'il ne serait pas terminé à temps, l'inquiétude se répandit dans Paris, la population donna alors un étonnant spectacle. Les citoyens de toutes les classes, de tous les âges, de tous les sexes, dans un prodigieux élan de patriotisme, vinrent offrir leurs bras. Gardes nationaux, ouvriers de tous les métiers, étudiants, collégiens, séminaristes, académiciens, enfants, jeunes filles, vieillards, nobles dames, les dames de la Cour mêmes vinrent piocher et brouetter la terre le jour, la nuit, sous la pluie comme sous le soleil. Ce vaste atelier de deux cent mille personnes présentait les plus curieux épisodes; on voyait attelés au même

chariot un invalide, un religieux, une demoiselle de l'Opéra ; de belles et délicates jeunes filles aidaient à charger et à rouler la brouette ; l'immense travail fut terminé en moins de douze jours. Le Champ de Mars eut son terrain nivelé et les talus qui l'encadraient complètement formés. Au centre s'élevait un monumental autel de la Patrie. La cérémonie commença par une messe solennelle, que célébra l'évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord entouré de trois cents prêtres, vêtus d'aubes blanches et de rubans tricolores ; devant l'école militaire de vastes tribunes avaient reçu le roi, la famille royale, l'Assemblée Nationale, les corps constitués. Lafayette, le héros de cette journée radieuse, avait été désigné comme chef suprême des gardes nationales de la France. Il monta le premier les degrés de l'autel et prononça le serment solennel : Nous jurons d'être à jamais fidèles à la nation, au roi, de maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le Souverain. Le roi jura à son tour. Lafayette lui présenta la cocarde tricolore : le bleu, le rouge représentaient les couleurs de Paris et le blanc la couleur de la Royauté ; ainsi naquit cette cocarde tricolore qui devint nationale et qui devait faire le tour du monde.

Pendant cette cérémonie il régna dans la foule un enthousiasme indescriptible.

LE PALAIS DES ARCHIVES NATIONALES

Le Palais des archives nationales est un lieu en quelque sorte sacré où dort le passé de la France, où reposent les documents historiques laissés par les siècles. Ce ne sont pas les morts que l'on va y rechercher mais leur âme même, le testament de leur vie, la trace, brûlante encore pour ainsi dire, de leurs souffrances, de leurs larmes et de leur sang.

L'hôtel de Clisson avait été construit sous le règne de Charles VI par le connétable de Clisson. Compagnon d'armes de Duguesclin et son successeur dans la charge de connétable de France, il fut un des plus brillants capitaines de Charles VI; il fut en 1393 l'objet d'une tentative d'assassinat de la part de Pierre de Craon et de sa bande.

Les Guise devinrent propriétaires de l'hôtel vers le milieu du seizième siècle. Ils en acquirent plusieurs autres qu'ils réunirent en un seul, leur palais devint un des plus beaux et des plus vastes de Paris. L'hôtel fut en quelque sorte le siège patrimonial de la maison de Lorraine qui joua un si grand rôle politique sous

les règnes d'Henri II, de François II, de Charles IX, d'Henri III et d'Henri IV. C'est là que les Guise tenaient leur cour, qui rivalisait avec celle du Louvre; c'est de là qu'ils fomentaient les troubles de la Ligue. Leurs successeurs vendirent l'hôtel à François de Rohan, prince de Soubise. Il prit dès lors le nom de son nouveau propriétaire qui fut brave à la guerre, mais inhabile général. Son nom se rattache aux désastres de l'armée française sous Louis XV; l'hôtel fut occupé par les Soubise jusqu'en 1792; à ce moment il devint propriété nationale.

En 1808 Daunou proposa à l'Empereur d'acquérir l'hôtel de Soubise pour en faire le dépôt des archives. On peut donc considérer Daunou comme leur véritable fondateur.

Beaucoup de personnes, même instruites, ignorent de quoi se composent nos archives, comment s'est formé ce grand établissement, quels services il a rendus et est appelé à rendre dans l'avenir; d'après son étymologie, ce nom signifie un dépôt où l'Etat renferme les actes anciens dont la conservation est d'intérêt public. L'établissement contient plus de cent quarante salles; la plus belle et la plus vaste est celle qui était jadis la salle des gardes du duc de Guise. Le classement des archives est divisé en sections : section administrative, section judiciaire, section historique. La collection des Sceaux est une des plus considérables du monde. On calcule que les cartons et les portefeuilles qui contiennent ces masses de papier, rangés à côté des uns et des autres, s'étendraient sur une longueur de vingt-huit kilomètres.

On voit là les chartes les plus anciennes, remontant aux rois mérovingiens; on passe des papyrus où Dagobert et saint Eloi ont posé leur signature à des traités de paix, au procès des Templiers, etc., etc.; les testaments de Louis XVI et de Marie-Antoinette sont là. Vous voyez la fameuse armoire en fer, où se remarquent les clefs de la Bastille, la médaille du serment du jeu de paume, les ustensiles qui ont servi à la fabrication des assignats; tous les siècles défilent devant vous.

Deux fois par semaine le public est admis à visiter les archives. Peu de personnes profitent de cette facilité. L'hôtel de Soubise est devenu depuis 1843 le siège de l'Ecole des Chartes; les études portent sur toutes les parties de l'histoire de France, sur la mise en œuvre des matériaux de tous genres que nous ont laissés les siècles antérieurs, la paléographie, la traduction des vieux documents, la langue romane; la durée de l'enseignement est de trois ans. L'école fournit des archivistes et des bibliothécaires pour les départements.

LES CATACOMBES

S'il vous plait d'abandonner pour une heure les régions d'en haut pour descendre dans les régions d'en bas, de quitter l'agitation de la vie et le bruit de la ville, pour entrer dans le silence des nécropoles, suivez cette foule qui, barrière d'Enfer, tous les samedis de chaque mois, descend dans les catacombes. Elles sont l'objet de la curiosité des nationaux et des étrangers; on les désigne sous le nom d'ossuaire général de Paris; elles ont servi à recevoir tous les ossements des différents cimetières de Paris au fur et à mesure de leur suppression. On descend dans ces cryptes funèbres par un escalier de quatre-vingts marches; il est distribué à chaque visiteur une bougie qu'il devra tenir à la main pendant toute la durée de l'exploration. Les galeries sont fort étroites, on ne peut marcher que deux de front. Vous êtes dans un lugubre et vaste chantier; de chaque côté se dressent, non des piles de bois, mais des piles de tibias, de fémurs en croix; au sommet sont alignés des crânes; tous ces ossements sont rangés avec beaucoup d'art et de symétrie. Un

labyrinthe de rues sans maisons se déroule sans fin laissant arriver, en échos sourds, aux oreilles le fracas éternel que fait Paris. Les Catacombes sont cent fois plus vastes et plus affreuses que ne le sont celles de Saint-Sébastien à Rome. La ville des vivants est assise sur la ville des morts, des chaînes de fer ferment les passages défendus. C'est là qu'on pourrait se perdre, crier de longues heures, sans que le Paris des vivants, occupé de ses plaisirs ou de ses affaires, entendît votre appel désespéré.

L'exploitation des carrières remonte aux premiers temps de Paris ; les souterrains dans lesquels sont établies les catacombes ont fourni les matériaux de nos églises, de nos temples, de nos monuments publics, des maisons des particuliers.

Des éboulements se sont produits ; plusieurs fois des maisons se sont effondrées dans ces excavations au grand effroi des habitants de l'Observatoire, de Montrouge, etc., etc. Mais aujourd'hui des travaux de consolidation ont été faits partout ; on peut visiter les catacombes en toute sécurité.

Sur le frontispice on lit ces deux mots : *Memoriâ majorum*, à la mémoire des ancêtres.

En quel autre lieu du monde, en quel espace si resserré a-t-on jamais entassé tant d'ossements humains ! Les catacombes s'étendent sur toute la partie méridionale de Paris ; on évalue à quinze millions le nombre des morts qu'on y a enfouis. Là dort, dans l'immobilité du silence et de la nuit, tout un peuple qui, semblable à vous, foulait naguère du bruit de ses pas les places de la grande Cité et les inondait des flots de sa

vie, de ses chants et de ses transports. Là s'agitaient ces tibias dans les fêtes de la joie et du plaisir ; là sont de graves magistrats qui distribuaient au peuple la justice ; là sont des généraux qui menaient nos pères à la victoire ; là sont des professeurs de l'Université et des théologiens qui enseignaient avec tant d'éclat les sciences divines et humaines. Là sont des prévôts des marchands et des échevins qui administrèrent si sagement la Cité ; là sont des évêques, des prêtres, des religieux et des religieuses ; là sont des poètes, des savants, des écrivains, des artistes, des orateurs, des hommes d'Etat dont le génie honora le nom français. Là sont les victimes de nos révolutions côte à côte avec leurs bourreaux ; là sont accumulés, pêle-mêle avec les seigneurs et les grandes dames, une foule de pauvres femmes et de pauvres travailleurs mendiants et soldats du Vieux Paris, du Paris de nos pères ; là tous les états, toutes les classes, toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes. Là tous ceux dont les cœurs battaient jadis pour la famille, pour l'amour, pour la religion, pour la gloire, pour la patrie et pour la liberté ; chaque famille de la ville de Paris peut y compter les restes de l'un de ses auteurs. On peut dans cet oratoire de la mort, méditer sur les illusions et sur le néant de la vie ; en parcourant les catacombes, on murmure tout bas les paroles du prophète : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.* C'est un de ces lieux où tout le monde veut être allé et où personne ne retournera.

LES MUSÉES

Les musées sont la propriété de la nation, sa gloire, vraie richesse de main morte dont le pays s'enorgueillit à bon droit. Le beau a son temple au musée du Louvre et l'on peut l'y admirer dans ses manifestations les plus diverses. Quel agréable voyage, quelle belle promenade dans ce labyrinthe de chefs-d'œuvre, accumulés par les siècles ; toutes les écoles y sont représentées par l'élite de leurs plus grands maîtres, la transformation du style et du goût d'école en école s'y succède. Toute l'histoire est là, écrite en pages éclatantes ; l'histoire ancienne, l'histoire moderne, l'idéal de tous les peuples s'y est déposé.

L'école française se tient au premier salon. Le premier tableau qui s'impose aux visiteurs est le champ de bataille d'Eylau, composition d'un sentiment épique, d'un effet sinistre, grandiose. L'empereur est monté sur un cheval de couleur isabelle et vêtu d'une pelisse de drap gris bordée de fourrures qu'il portait en effet ce jour-là ; il parcourt le champ de bataille jonché de morts et de blessés. Jamais cette belle tête de César

ne fut peinte d'une façon plus poétique et plus sublime ; le héros contemple avec mélancolie le spectacle sinistre qui l'entoure ; élevant au ciel sa main, il semble en face de cette hécatombe humaine, déplorer le prix que coûte la gloire ; près de lui caracole un brillant état-major parmi lequel piaffe Murat dans son costume théâtral.

Traversons la galerie d'Apollon et rendons-nous au salon carré où se trouvent réunis les chefs-d'œuvre de toutes les écoles :

M. Louis Lacaze a laissé au musée sa magnifique collection. Cette donation perpétue son nom. Qui n'a pas vu ce musée ne connaît pas Watteau, Fragonard et Chardin. Mon collègue au Sénat, neveu de M. Lacaze, m'a dit que les Etats-Unis avaient offert à son oncle quatre cent mille francs de son *Gille* de Vatteau ; il faut compter par millions la valeur que représentent actuellement les tableaux dont notre Musée a hérité.

Toutes les Antiquités grecques, romaines, de la Renaissance se trouvent dans les galeries du Louvre.

LE MUSÉE ASSYRIEN

Les monuments assyriens sont une conquête de nos jours sur le désert et sur les temps qui les ont ensevelis pendant tant de siècles. C'est en 1845 que M. Botta, consul de France à Mossoul, découvrit les ruines de Ninive et fit transporter à Paris une partie des débris qu'il avait découverts à Korsabad ; ces monuments

dataient du septième siècle avant Jésus-Christ. Comme on le voit par des inscriptions en caractères cunéiformes, les plus curieux de ces objets sont des colosses de granit qui ont servi de décoration à l'entrée du palais. On aime à étudier ces costumes orientaux, ces mitres imposantes, les longues robes à manches, les colliers, les armes, les cheveux et la barbe disposés en étages et bouclés avec une extrême symétrie. Tout cela fait revivre les races efféminées des héritiers de Sardanapale ; à l'aide de ces débris on essaie de rétablir l'aspect des rues de Ninive et de Babylone. Les murailles de Ninive avaient vingt-quatre pieds d'épaisseur et cinquante de hauteur, sept à huit chars pouvaient passer de front sur elles. Quand on voit ces énormes monolythes hissés à des hauteurs de dix-huit à vingt mètres, on serait porté à croire que les Assyriens disposaient de la plupart des appareils puissants que la mécanique moderne a inventé, il n'en est rien. Non seulement ils n'avaient pas le secours de nos machines, mais encore ils n'employaient ni bètes de somme ni voitures, ni wagons pour le transport des terres et des pierres ; ils n'usaient que des forces de l'homme comme on le voit par des scènes représentées sur les bas-reliefs de Khorsabad. En Assyrie comme en Egypte, ces travaux immenses étaient faits par des prisonniers de guerre et on les voit figurer en longues files de travailleurs accouplés par escouades apportant la terre ou les briques.

LE MUSÉE ÉGYPTIEN

En visitant le musée égyptien, on admire les glorieux efforts qui ont révélé l'ancienne Egypte, ses lois, ses mœurs, ses dynasties, sa langue, son écriture. Nous l'avons dans sa vie religieuse, historique et civile ; il y a là des monuments qui nous rappellent la domination des Arabes pasteurs : le patriarche Joseph qui fut le ministre de Pharaon, quinze siècles avant Jésus-Christ et le fameux Sésostris, père du Pharaon, qui mourut dans la mer Rouge en poursuivant les Hébreux.

COLLECTION DIEULAFOY

Au-dessus du musée assyrien, sont placées dans une salle, les collections rapportées par M. et madame Dieulafoy. Les résultats des fouilles faites par eux dans l'ancienne Susiane constituent un précieux trésor artistique. Artaxerce et Cyrus, ne sont plus des mythes, leur vie fastueuse revit dans ces collections ; des chapiteaux gigantesques, des rampes d'escalier, des bronzes, des sceaux royaux, des monnaies Parthes sont placés dans une salle. La dimension du palais égalait la cour du Louvre, on faisait grand à cette époque ; à ne les prendre qu'au poids, tous ces objets représentent plus de cinquante mille kilogrammes. On les a transportés à Paris au prix d'efforts héroïques ; des vitrines représentent une valeur de deux cent

mille francs. M. et madame Dieulafoy ont complété leur œuvre, ils ont ouvert une nouvelle salle au Louvre le 12 avril 1891. Ils ont démonté et reconstruit pièce à pièce, l'ancienne salle du trône l'*Adiama*, du roi Artaxerce, qui couvrait une superficie de cinq cents mètres et qui s'élevait à une hauteur de vingt-sept mètres. Voilà une évocation extraordinaire du monde évanoui, la Perse antique a été littéralement transportée à Paris.

L'HOTEL DE CLUNY ET SON MUSÉE

C'est vers 1560, qu'un moine de l'ordre de Cluny, acquit l'élégant hôtel que nous admirons aujourd'hui ; construit sur une partie des ruines des thermes de Julien, il ne fut terminé qu'à la fin du règne de Charles VIII, par Jacques d'Amboise, évêque de Clermont, frère du fameux ministre de Louis XII. L'hôtel a abrité tour à tour des hôtes différents; en 1789 il ne put échapper à la confiscation qui était le sort commun de toutes les propriétés ecclésiastiques, et fut vendu comme bien national. Il eut la bonne fortune après avoir passé de main en main, d'être acquis par un amateur éclairé, admirateur de l'histoire du moyen-âge, M. Dusommerard. Il fit mieux que restaurer l'ancien hôtel, il employa sa fortune et ses soins à y réunir les plus beaux chefs-d'œuvre du génie français appliqué à l'industrie depuis le dixième jusqu'au seizième siècle. Si l'on veut se rendre compte de ce que pouvait être un logis noble au quinzième siècle, il faut étudier ce charmant hôtel et son musée. Le gouvernement de juillet fit l'acquisition de l'hôtel et des richesses qu'il ren-

erme. Quels services n'a pas rendus M. Dusommeard aux études historiques et à l'art, en plaçant sous nos yeux tous ces objets en marbre, ces tentures, ces poteries, ces faïences, ces sculptures en bois et en ivoire, ces bahuts, ces tapisseries de haute lisse, ces landiers si bien faits pour meubler les hautes cheminées, ces serrures, ces heurtoirs qui viennent du château d'Anet, sur lesquels Diane de Poitiers posa souvent sa main blanche ; le lit de François Ier, etc., etc. Tous ces objets donnent une idée de la vie journalière, des habitudes domestiques, des modes d'alors, etc., etc.

L'appartement contigu à la chapelle porte le nom de chambre de la reine Blanche, en mémoire du séjour qu'y fit Marie d'Angleterre, veuve du roi Louis XII, pendant les premiers mois de deuil qu'elle portait en blanc suivait l'usage des reines de France.

Le musée s'est enrichi en 1880, d'une très curieuse collection, celle des chaussures des temps anciens, du Moyen-Age, de la Renaissance et des siècles suivants, comprenant toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique de l'Extrême-Orient, et du Nouveau-Monde, réunies par M. Jules Jacquent et acquise par le musée.

Le musée de Cluny a sa leçon, il semble qu'il y a une âme dans ces divers objets qui racontent, avec plus d'éloquence que les livres, ce que fut la vie de nos pères ; c'est le passé sans doute, mais le passé vivant, éternisé par l'art.

LE MUSÉE GUIMET

A l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue Boissière vous trouvez installé le musée Guimet ; c'est une exposition unique en son genre, où sont réunis, dans un ordre admirable, tous les objets ayant rapport aux religions de l'Extrême-Orient; là se voient en bronze, en marbre, en porcelaine, en bois, les figures des monstrueuses divinités de l'Inde.

LA TOUR SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE ; LES BOUCHERS ; LES CALLIGRAPHES OU ENLUMINEURS ; NICOLAS FLAMEL

La Tour Saint-Jacques la Boucherie, ce joyau de pierre, type exquis du gothique flamboyant est une des plus belles ruines de Paris. L'église fut commencée en 1499 et achevée en 1522 sous le règne de François Ier. Au sommet on plaça la statue colossale de saint Jacques le Majeur qu'on a refaite de nos jours. Aux trois autres angles de la plate-forme figuraient les trois animaux symboliques de l'Evangile : le bœuf de saint Luc, l'aigle de saint Jean, le lion de saint Marc. Ces animaux, comme l'a si bien dit Victor Hugo, semblaient des sphinx qui donnaient à deviner Paris ancien à Paris nouveau. Le temps avait profondément altéré la forme de ces animaux, des copies fidèles occupent leur place ; ils grimacent aujourd'hui dans le jardin de l'hôtel de Cluny.

L'église fut démolie en 1795. On stipula dans le procès-verbal d'adjudication que la Tour ne serait pas détruite (indésolus) ; elle fut louée à un fabricant de

plomb. Son industrie consistait à faire passer à travers un crible des gouttes de plomb en fusion qui en tombant s'arrondissaient pendant leur chute dans le vide.

La tour, remarquable par son élévation, (elle a plus de trois cents marches,) ne l'est pas moins par le goût de ses décorations. Sa restauration fut ordonnée en 1853 ; toutes les masures qui l'entouraient furent détruites. Sa structure fine et élégante émergea d'une place entièrement dégagée ; on mit un tel art à la réparer, à la rajeunir, une telle entente du sentiment historique que tout, jusqu'à la moindre figure, y est un souvenir. Les gargouilles, les guivres retrouvèrent les écailles de leurs ailes, leurs ongles et leur bec.

Quatre porches en ogive forment la base, jadis perdue au milieu des échoppes ; on plaça au centre du portique la statue en pied de Pascal parce qu'il fit du haut de la Tour, en 1633, des expériences sur la pesanteur de l'air ; il n'avait que vingt-trois ans. La Tour Saint-Jacques est maintenant assurée de l'immortalité, M. Alphand posa à sa base un square de deux arpents. La haute pyramide semble ainsi s'élever au milieu d'une touffe de feuillage qui ajoute à ce qu'elle a de gracieux. Là, où jadis montaient vers le ciel les chants des fidèles ou les gémissements de la place de Grève, on n'entend sous les feuilles que les gazouillements d'oiseaux mêlés au brouhaha de la grande ville. Le surnom de l'église de la Boucherie provient de ce que les bouchers étaient ses principaux paroissiens. Leur corporation était de toutes la plus redoutable. On peut dire qu'ils étaient maîtres et rois, dans l'immense dédale longeant la Seine où s'écoulait le sang de leurs tueries,

dans cet inextricable labyrinthe qui montait jusqu'à Saint-Merry et s'enchevêtrait de la Grève jusqu'au pont au Change. Il n'y avait alors qu'une place, elle s'appelait du nom de l'un d'eux, Saint-Tyon; il ne s'y trouvait qu'une seule église; elle avait des bouchers pour marguilliers. Cette effrayante corporation était si nombreuse, si terrible, quand elle se mettait en mouvement dans les ruelles du bord de l'eau et qu'elle en sortait pour monter à la Grève, avec ses bandes de garçons écorcheurs et ses meutes de dogues au lourd collier hérissé de clous, que les rois avaient dû compter avec elle. Le premier des Capétiens en faisait grand cas; quand la noblesse lui marchandait son pouvoir, les bouchers de Paris lui valaient une armée. Il aimait à dire qu'il était un des leurs, que parmi ses ancêtres, il y avait un boucher. Les maîtres bouchers étaient maîtres héréditaires des étaux de la grande boucherie. Ces étaux passaient comme des fiefs d'hoir en hoir, et toujours aux mâles. Les mêmes familles les ont possédés pendant plusieurs siècles.

Nous avons raconté la trahison de Périnet Leclerc et le massacre qui en fut la conséquence. Ce massacre ne peut se comparer à celui du 2 septembre. Ce ne fut pas une exécution par des bouchers à tant par jour, ce fut un vrai massacre populaire exécuté par une population en furie, rien ne pouvait arrêter ses fureurs, ni l'âge ni le sexe.

Les bouchers ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils ont été jadis, une corporation puissante, formée d'un certain nombre de familles privilégiées, et imposant souvent leur volonté à Paris ainsi qu'ils le firent sous

le règne de Charles VI, lorsque leur maître Caboche prit parti pour le duc de Bourgogne contre les Armagnacs.

Avant 1811, à Paris, on tuait partout; à chaque étal était accollé un abattoir. Ces tueries étaient fort dangereuses. Mercier, dans son tableau de Paris, en signale les inconvénients, « le sang ruisselle dans la » rue, dit-il, il se colle sous vos pieds, et vos souliers » en sont rougis. »

Les abattoirs furent crées en 1810 en dehors de Paris, et remplacés par les abattoirs généraux de la Villette, en 1863.

A l'ombre de la haute tour, se tapit dans des bouges, la paisible et patiente corporation des écrivains et des enlumineurs. Les calligraphes, avec leur pinceau délié imprégné d'or et de carmin, passaient leurs jours à entourer des fleurons autour du vélin de missels, de même que le verrier brodait ses guirlandes en verre colorié autour des hauts vitraux. En 1360 les calligraphes tenaient lieu d'imprimeurs et s'ils avaient le talent d'écrire nettement un livre, surtout de missel, rehaussé d'enluminure ou de dorure, ils devenaient plus riches que les auteurs.

La plus fréquentée de ces échoppes était celle de Nicolas Flamel; il était en même temps calligraphe, habile et savant alchimiste. Il a forcé l'histoire à répéter son nom, il épousa une digne femme Pernelle; ils devinrent fort riches et en profitèrent pour faire beaucoup de bien. Ils multiplièrent les pieuses fondations et dotèrent l'église Saint-Jacques. Un hommage a été rendu à leur mémoire. Dans le quartier Saint-

artin, qui fait le coin de la rue de Marivaux et de elle des Ecrivains, on a donné le nom de Nicolas Flael et de Pernelle, à deux rues voisines.

L'enluminure avait été portée très loin par le faeux Gringouroux; il avait colorié en 1392, le plus ncien jeu de cartes que l'on connaisse, pour l'amuement du roi Charles VI.

Dès le treizième siècle, le degré des intelligences ut développé par l'imprimerie, elle ruina l'industrie es écrivains.

LE LOUVRE

Paris renferme beaucoup de palais, mais le vrai palais de Paris, le vrai palais de la France, tout le monde l'a nommé : c'est le Louvre.

Nulle ville au monde ne s'est enorgueillie d'un pareil monument ni dans le présent, ni dans le passé ; dans l'avenir, quelque beau qu'on puisse le rêver d'après les progrès de la civilisation, on n'essaiera pas de l'égaler. C'est un monument d'art admirable par l'immensité, par la pensée, par le style.

Quelle est l'origine du Louvre ? Loin des murs de Paris, à l'entrée des grands bois qui suivaient les sinuosités de la Seine s'élevaient, dès le neuvième siècle, les tours d'un domaine royal, dont le nom latin *luparia*, semble indiquer le voisinage des loups de la forêt. C'était un rendez-vous de chasse des chefs francs.

L'histoire du Louvre n'a que fort peu à faire avec celle de Lutèce ; il n'existait rien du Louvre à l'époque gauloise, on n'en trouve pas non plus trace pendant la première période de l'occupation romaine. Les bâtiments du Louvre n'exercent d'importance que sous

hilippe-Auguste. A cette époque il n'y avait pas en rance de terre sans seigneur, ni de seigneur sans hâteau; Philippe-Auguste fit édifier sur les bords de ı Seine, une grosse tour, il voulut donner à son pouoir, à sa suzeraineté un aspect formidable. Elle deint le centre, le pivot de la France féodale. C'était l'elle que relevaient tous les grands fiefs; chaque assal étant tenu d'y venir rendre foi et hommage u Roi, elle était en même temps un moyen de comnander le fleuve en face de la cité, et de tenir les 'arisiens en respect. Des fossés larges et profonds, limentés par les eaux de la Seine environnaient le lonjon; il compléta les murailles que le souverain ıvait fait construire à son départ pour la croisade, ›our mettre Paris à l'abri de toutes surprises. Ce lonjon fut, pendant des siècles, une menace pour les vassaux révoltés. De tous les grands vassaux, le plus ›uissant, le comte de Flandre, après la bataille de Bouvines, y fut le premier enfermé; il avait fait aliance avec l'empereur Othon et Jean d'Angleterre ›our se partager la France. Il s'était vanté d'entrer en triomphe à Paris; il avait dit qu'il coucherait au ouvre; il y coucha douze ans.

Ce donjon était devenu la terreur des vassaux et les grands seigneurs coupables de lèse-majesté. Le Louvre devint la demeure officielle des rois, sous Charles V, qui le transforma en palais. Il fut le centre l'un groupe de bâtiments couronnés de tours dont les noms nous sont parvenus. Charles V installa sa bibliothèque dans l'une d'elles, qui, pour cette raison s'appela Tour de la librairie; elle se composait de

quelques milliers de manuscrits qui furent le noyau de la Bibliothèque Nationale. Ce roi y fit déposer en même temps les joyaux de la couronne et ses objets les plus précieux. Cette agglomération de tours ne devait pas constituer un séjour fort agréable, aussi le donjon central servait-il plus souvent de demeure à des prisonniers d'Etat qu'à des souverains. Ce fut cependant au Louvre que François Ier offrit l'hospitalité à son redoutable rival Charles-Quint lors de son passage à Paris.

François Ier en décida la démolition. Ce n'était plus une forteresse qu'il s'agissait d'élever, il fallait un palais disposé et décoré suivant le système nouveau qui, depuis le quinzième siècle, tendait de plus en plus à supplanter les traditions du Moyen-Age. Les vieilles tours féodales étaient désormais proscrites. François Ier avait vu l'Italie ; la belle Italie lui était restée au cœur, il l'aimait, quoiqu'il l'eût ravagée. Il prit la résolution de faire disparaître en entier la forteresse féodale, rude, revêche, et de bâtir à sa place un palais moderne digne de sa cour élégante. Il lui rappellerait ces beaux palais des campagnes du Milanais, ces villas de marbre ornées de colonnes, de statues, pleines de soleil, qu'il avait tant admirées. Il chargea de l'exécution Pierre Lescot, un des plus charmants génies de la Renaissance, qui s'adjoignit pour la sculpture et l'ornementation Jean Gougeon et l'Italien Paul Ponse, élève de Michel-Ange.

Les travaux de reconstruction furent entrepris en 1545, on commença par démolir le donjon. Des fouilles faites en 1866 ont permis de déterminer avec précision

l'emplacement de la forteresse, de reconstituer la plus grande partie des anciennes substructions, et d'en laisser un souvenir visible et durable.

Quand vous passez dans la cour du Louvre, observez sur le dallage noir de bitume, à l'angle de la cour, les trois cercles concentriques de pierre blanche qui figurent la superficie de l'ancienne forteresse de Philippe-Auguste.

On entre dans la cour du Louvre par une large et profonde arcade : qui eût dit à tous les rois, François I[er], Henri II, au froid Louis XIII, à l'orgueilleux Roi-Soleil, que leur royal Louvre deviendrait un jour un passage public. Voilà qui vient à l'idée de plus d'un en traversant cette large place.

C'est sous cette arcade que fut assassiné Concini. Il était devenu en quelques jours marquis d'Ancre, premier ministre et maréchal de France. Le 24 avril 1617, il se rendait au conseil des ministres, Vitry capitaine des gardes, l'arrêta au nom du roi. Ses sicaires l'étendirent mort à ses pieds; Vitry avait été placé là par de Luynes, avec promesse du bâton de maréchal de France. L'hôtel qu'habitait le maréchal avec sa femme Galigaï est situé rue de Tournon et sert aujourd'hui de caserne. On se rappelle l'intimité du maréchal avec la reine, Marie de Médicis. Un pont, qu'on appelait le pont d'amour, allait du Louvre à l'appartement de la reine. Il est encore visible sur le plan que nous trouvons, figure 29, dans l'ouvrage de Firmin Didot, *Paris à travers les âges*. Mazarin dut le traverser bien des fois pour Anne d'Autriche, comme le maréchal d'Ancre l'avait passé pour Marie de Médicis.

Henri II poursuit l'œuvre de François Ier; sur la façade du vieux Louvre on voit les HH entrelacées avec le croissant de Diane de Poitiers.

C'est au Louvre qu'eut lieu le mariage de François II et de Marie Stuart; les derniers princes de la maison de Valois y résidèrent. Louis XIV et Colbert rêvaient une façade monumentale pour l'entrée du palais du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, ils s'adressèrent à tous les artistes français et étrangers. On fit venir à grands frais d'Italie le plus célèbre d'alors, le chevalier Bernin. Louis XIV ne fut pas satisfait de ses plans; Claude Perrault lui fournit celui de la fameuse colonnade, qui charma le Roi par son aspect grandiose avec son immense péristyle et ses hautes colonnes cannelées. Louis XIV en posa la première pierre le 1er octobre 1663. Claude Perrault employa pour le fronton central des pierres de cinquante-quatre pieds de long. On regarda à cette époque comme un prodige, l'élévation de ces masses énormes à une si grande hauteur.

Cette colonnade est une des plus belles choses qu'ait produites l'architecture moderne.

Qui n'a vu Paris du sommet du vieux Louvre ne connait pas à vrai dire Paris. C'est un panorama qu'on ne retrouve ni sur le Panthéon, ni même sur les tours Notre-Dame. Du haut du Louvre vous êtes au cœur même de Paris. Tout ce qu'il renferme de constructions monumentales se dresse et se groupe autour de vous. La Seine s'élargit sous vos pieds pour embrasser dans sa courbe élégante, cette ile de la cité qui semble s'avancer comme un important navire; puis pour cou-

ronner ces magnifiques premiers plans, vous avez les longues forêts de maisons qui lui succèdent. A tous les points de l'horizon s'élève une courte ceinture de collines verdoyantes. Si cette place est la plus favorable pour contempler le moderne Paris, elle est peut-être la mieux faite pour rêver, pour imaginer le vieux Paris d'autrefois, le Paris contemporain des premiers temps du Louvre.

On voit encore au Louvre, la chambre où fut transporté Henri IV, et où il rendit le dernier soupir après l'attentat de la rue de la Ferronnerie. Celle de Catherine de Médicis subsiste toujours. C'est là qu'elle cherchait à contrebalancer par les protestants la puissance des catholiques : elle divisait pour régner. Elle pratiquait la politique de bascule. Catherine de Médicis n'avait pas seulement autour d'elle ses bravis et ses empoisonneurs, elle avait fait du Louvre une maison de prostitution.

Elle avait appris combien l'amour des femmes est puissant chez les hommes, combien est irrésistible l'attrait qu'exerce la beauté. Brantôme rapporte qu'elle avait réuni autour d'elle, en qualité de dames d'honneur, cent cinquante jeunes filles de la noblesse française, toutes ravissantes de grâce et de beauté. Ces agréables gardes du corps rendaient à Catherine de Médicis d'importants services ; elle détachait ces filles de droite et de gauche auprès de seigneurs protestants et catholiques, dont elles pénétraient les secrets pour les livrer à leur souveraine maitresse, ce qui leur fit donner le surnom d'escadron volant de la reine. Ces nouvelles Armides amollissaient tous les courages ; les

chefs protestants ou catholiques se sentaient vaincus ou enchaînés par leurs charmes; l'amiral de Coligny lui-même, malgré son âpreté puritaine, se défendait à peine contre les amorces de ces sirènes.

Catherine de Médicis avait voulu faire assassiner Coligny. Les spadassins, embusqués dans un coin de la rue des Fossés-Saint-Germain, avaient tiré sur l'amiral quatre coups d'arquebuse qui ne firent que le blesser. Cette tentative décida la Saint-Barthélemy. Les Huguenots étaient maîtres de Paris, ils avaient réuni des renforts de la province pour venger le meurtre de Coligny; Catherine de Médicis n'ignorait pas qu'elle était perdue ainsi que son fils, si elle n'attaquait pas la première. Les dernières dispositions furent arrêtées dans la nuit du 24 août.

Paris était en fête, le mariage du jeune roi de Navarre avec la sœur de Charles IX se célébrait. Catholiques et protestants se mêlaient dans cette fête, les deux cœurs semblaient réconciliés. Ce mariage cachait un guet-apens, une main mystérieuse traçait, à la tombée de la nuit, une croix blanche sur les portes suspectées de protestantisme.

La cloche de Saint-Germain l'Auxerrois et celle du palais de Justice donnèrent, à minuit, le signal du massacre. Il se produisit de rue en rue, sans pitié ni merci, la Seine roula du sang jusqu'à Rouen.

Le lendemain, la cour en toilettes de noces, alla contempler à Montfaucon le cadavre mutilé de l'amiral de Coligny; Rome fit chanter un *Te Deum* et frapper une médaille en l'honneur de la Saint-Barthélemy. Un frisson d'horreur parcourut l'Europe; c'est de la fenêtre

de sa chambre à coucher, suivant Brantôme et d'Aubigné, que Charles IX aurait tiré sur les Huguenots. Il mourut à vingt-quatre ans, atteint d'un relâchement des vaisseaux capillaires. Ces relâchements amenaient une hémorragie de la peau, une sueur sanglante le prenait; lorsqu'il était ainsi ruisselant de sang, on disait qu'il rendait le sang des Huguenots par tous les pores.

La régente Anne d'Autriche quitta le Louvre, pendant la minorité de Louis XV, pour aller habiter le Palais-Royal que Richelieu avait donné à Louis XIII. Le Louvre, pendant les troubles de la Fronde, servit d'asile à la fille de Henri IV, femme du malheureux Charles I[er] et à sa fille, la jeune Henriette, qui devait épouser plus tard le duc d'Orléans. Cette princesse, dont la mort a été illustrée par les larmes de toute une cour et par l'éloquence foudroyante de Bossuet, ainsi que sa mère furent laissées par le cardinal Mazarin dans le plus grand abandon et le plus complet dénûment. Le cardinal de Retz nous l'apprend dans ses mémoires. La postérité a peine à croire que la femme du roi d'Angleterre et la petite-fille du roi Henri IV, aient manqué d'un fagot de bois pour se lever au mois de janvier, dans ce Louvre où leur père et leur grand-père avaient rendu le dernier soupir.

Louis XIII est le dernier roi qui ait passé sa vie au Louvre. Après lui l'ancien palais de Philippe-Auguste et de François I[er] demeura veuf de la Royauté.

On sauvegarda le Louvre pendant le siège avec tout ce qu'il contenait de merveilles, mais la Commune le 24 mai, lui fit courir les plus grands dangers,

le feu qui dévorait les Tuileries menaça de le consumer. Le Musée allait se trouver atteint ; la Bibliothèque avec ses inappréciables richesses fut seule brûlée. Au siècle dernier, la partie inachevée du Louvre était devenue une espèce de cour des miracles et de lieu d'asile pour les voleurs, les truands en guenilles ; les rues étaient immondes, noires de boue, suant l'humidité, inconnues du soleil, hantées par le vice, la crapule et le crime. On ne soupçonne pas à quel point Paris était hideux dans ce lacis de ruelles qu'on a oubliées, et qu'on croirait n'avoir jamais existé si les anciens plans de Paris n'en faisaient foi.

La génération actuelle n'y croirait pas, tant le bien fait vite oublier le passé.

Le Louvre était en outre une sorte de rempart infranchissable, qui barrait le passage aux piétons et aux voitures allant de la rue Saint-Honoré au faubourg Saint-Germain. Il faut un effort de mémoire pour se rappeler ce dédale de rues et de masures incohérentes que pouvait seul purifier le marteau du démolisseur. Qui se souvient aujourd'hui de la rue de la Bibliothèque, des filles Saint-Thomas du Louvre, des Orties, du Doyenné, où logeait la *Gazette de France*, de la rue Saint-Nicaise où en l'an 1800 éclata une machine infernale, vers sept heures du soir, un moment après le passage du premier consul Bonaparte, qui se rendait à l'Opéra.

On regardait l'achèvement du Louvre comme une chimère, et la question de la démolition fut sérieusement discutée en plein conseil des ministres sous le cardinal Fleury.

La réunion définitive du Louvre aux Tuileries fut décrétée après le 2 décembre. Cinq campagnes suffirent pour terminer le plus immense travail qui ait jamais étonné le monde. C'est pour le règne de Napoléon III une grande gloire d'avoir mené à bonne fin cette œuvre colossale. Commencer n'est rien, finir est tout. Il était beau de terminer l'édifice ébauché par Philippe-Auguste, Charles V, François Ier, Henri IV, Louis XIV, Napoléon Ier, et clore ainsi le socle de ce poème de pierres signé des noms les plus illustres de la monarchie. Dans quelques siècles on parlera de l'achèvement du Louvre comme on parle de la Rome d'Auguste. Le voyageur qui visite le Colisée s'inquiète-t-il de savoir si le César qui l'a construit n'a pas grevé le budget de la ville ?

Supposez le contrôle, le Louvre ne s'achevait pas. Rappelez-vous l'hôtel de Nantes, cet ilot insolent, qui sous le règne de Louis-Philippe, demeura debout plusieurs années, sur la place du Carrousel, comme pour narguer les Tuileries. Le despotisme a parfois du bon; l'esprit des assemblées est trop restrictif : sous prétexte de tout contrôler, il entrave tout.

LE TEMPLE

Les croisades produisirent le Temple. Des chevaliers français, qui avaient beaucoup contribué à la délivrance des Lieux saints, fondèrent à Jérusalem l'hôpital du Saint-Sépulcre. Ils furent les vaillants protecteurs des pèlerinages en terre sainte ; leur hôpital soutenu par les aumônes de toute la chrétienté devint bientôt fort riche. Les chevaliers fondèrent l'ordre du Temple qui répandit partout ses commanderies, ils songèrent en 1150 à fonder une maison de leur ordre, à Paris. Le roi Louis VII leur concéda des terrains vagues et incultes sur lesquels ils établirent une ville neuve, *Villa Nova Templi*. Ils firent construire un vaste manoir et d'immenses bâtiments entourés d'épaisses murailles. Les approches en étaient défendues par des tours rondes qui s'élevaient de distance en distance autour de l'enceinte fortifiée par des fossés larges et profonds. Près de l'église qu'ils avaient élevée, ils construisirent une grosse tour bardée de fer. Les grands maîtres logèrent le trésor de l'ordre dans ses souterrains. L'ordre religieux et militaire de

Saint-Jean de Jérusalem a été longtemps la gloire de la chrétienté. Le Temple, avec l'accumulation de ses édifices, occupait un tiers de la grande cité et une cité distincte. La forteresse du Temple au XIIIe siècle, pouvait disputer la prééminence au Louvre par la hauteur de ses remparts, par le nombre de ses tours, par l'aspect majestueux de son donjon. Le pape et nos rois n'avaient cessé d'accorder aux Templiers des immunités, des privilèges, des libéralités ; ils avaient droit de haute, moyenne et basse justice sur toutes les terres soumises à leur juridiction. Ils régnaient en maîtres, ne subissaient aucun contrôle, ne reconnaissaient aucune autorité, pas même celle du roi de France. Ils avaient fait de leur demeure un asile inviolable pour les duellistes, les banqueroutiers, les ouvriers indépendants qui pouvaient exercer leur industrie, sans avoir reçu la maîtrise.

Les Parisiens de nos jours, se sont grisés d'une phrase qui n'était qu'une exhumation : *pas une pierre de nos forteresses, pas un pouce de notre territoire.* Jules Favre l'avait empruntée au serment des Templiers. En 1250 la maison du Temple avait atteint son plus haut degré de splendeur. Le roi d'Angleterre, Henri III, avait demandé à Louis IX la permission de passer par la France pour retourner de son duché de Guienne dans son royaume, il préféra le Temple au palais que lui offrait Louis IX ; il y fit sa résidence pendant huit jours avec toute sa cour.

La puissance du Temple était telle que Philippe le Bel, le faux monnayeur, qui allégeait la monnaie quand il fallait payer et l'alourdissait quand il avait à re-

cevoir, se réfugia un jour au Temple pour se soustraire à la colère du peuple. Il savait que le trésor de l'ordre était gardé et enfoui dans la grosse tour; il avait été amassé pendant deux siècles et le grand maître Jacques Molay, à son retour en France, y ajouta la plus grande partie des richesses que les Templiers avaient à Jérusalem. Ce trésor excita la convoitise de Philippe le Bel; il résolut de détruire l'ordre et de s'emparer de ses richesses, et réussit à mettre dans ses intérêts le pape Clément V.

L'opulence dont jouissaient les Templiers leur donna tous les vices. A eux les mets les plus recherchés, les vins les plus exquis, les plus belles femmes, les plus fins chevaux, les plaisirs les plus raffinés; les orgies du Temple et surtout les buveries, devinrent si célèbres que le dicton : buveur comme un Templier, survit depuis six cents ans à la disparition de l'ordre.

Le 13 octobre 1307 sur un ordre du roi, le grand maître Jacques Molay et les chevaliers furent arrêtés dans toute la France, leur procès dura deux ans. Il fut établi que beaucoup des griefs imputés à l'ordre étaient fondés. Soit par orgueil, avarice, débauche, soit par affiliation aux sectes secrètes de l'Orient, les Templiers avaient dévié de leur règle; le Pape abolit l'ordre. Dès le moment de leur arrestation Philippe le Bel fit main basse sur les propriétés leur appartenant, et sur tout le trésor enfermé dans la grosse tour.

Le grand maître de l'ordre Jacques Molay fut condamné à mort. C'est sur un des ilots qu'a remplacé le terre-plein du Pont-Neuf, devant la foule entassée

ır les berges que Philippe le Bel fit allumer un soir, la nuit tombante, le bûcher de Jacques Molay. Le rand maitre fut revêtu d'une chemise soufrée et lié un poteau avec une chaîne de fer ; le roi assista en ersonne à cet horrible spectacle. On raconte qu'au ıoment où l'on mit le feu au bûcher, Jacques de Iolay, presque étouffé par la fumée et disparaissant ans les flammes, ajourna Clément V à comparaître ans les quarante jours et Philippe le Bel dans l'année, evant le tribunal de Dieu, la prophétie se réalisa ; es chevaliers du Temple expièrent par les plus affreux upplices le crime d'être devenus si riches et si puisants. Le peuple n'hésita pas à voir en eux des victimes sacrifiées à l'avarice du roi Philippe le Bel.

Le pape et le roi disposèrent de leurs domaines en aveur des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci étaient devenus chevaliers de Rhodes depuis eur conquête de l'île de Rhodes sur les infidèles ; ils ortèrent ce nom jusqu'en 1330, et prirent alors celui le chevaliers de Malte que l'empereur Charles-Quint eur donna pour y établir le siège de leur ordre.

Pendant plus de deux siècles l'enclos du Temple lemeura dans l'état où les Templiers l'avaient laissé.

Le nom du Temple resta attaché à la maison. La Couronne s'était réservé le droit de nomination du grand maître. Elle appelait à ces fonctions presque oujours des princes du sang : c'est à ce titre que l'un l'eux, Philippe de Vendôme, petit-fils d'Henri IV, fut créé grand maître ; il vivait là en prince ; il avait une véritable cour. Ses soupers, qui se prolongeaient jusqu'au matin, donnèrent au Temple une célébrité nou-

velle; tout ce qu'il y avait à cette époque à Paris de gens distingués par la naissance ou le talent y assistait; là brillaient le galant abbé de Chaulieu, le chevalier de Boufflers, Palaprat, Lafare, Chapelle. Le jeune Voltaire y vint compléter les leçons qu'il avait commencé à recevoir dans la société de Ninon de Lenclos; les chansons, les impromptus, les vers galants y jaillissaient sous le champagne.

Les fleurs de ces fêtes étaient à peine fanées, les échos de ce voluptueux séjour murmuraient encore de tant de rires, de petits vers, de chants obscènes, que Louis XVI et sa famille furent amenés au Temple le 13 août 1792. C'est dans l'enceinte de ce sombre donjon que l'infortuné Louis XVI a passé les derniers mois de sa vie; c'est là que Marie-Antoinette, Madame Elisabeth et Marie-Thérèse de France, sont restées captives au milieu des angoisses et des outrages. C'est là encore que le jeune Louis XVII a succombé, après une agonie de trois ans, victime des tortures les plus lâches et les plus abominables.

Après la mort de Louis XVI, le Temple fut converti en prison d'Etat. Le général Pichegru s'y suicida.

Les murs du Temple furent abattus en 1800. La grosse tour qui avait recélé les richesses réputées les plus grandes du monde, fut démolie en 1811. L'empereur Napoléon au milieu de ses triomphes et de sa gloire était obsédé par le fantôme de cette tour qui restait debout dans la capitale de l'empire comme le témoin menaçant d'une sanglante révolution, comme le souvenir lugubre de la plus grande des infortunes royales.

Ce n'est que vers 1820 qu'on a vu disparaître les dernières traces du vieux domaine des Templiers ; il a été couvert de nouvelles rues et de constructions. Sur l'emplacement du palais est établi le square du Temple, un des plus beaux de Paris. La fameuse tour était située à l'endroit où est actuellement la mairie du cinquième arrondissement.

Aux personnes qui auraient la pensée de chercher sur l'emplacement du Temple quelques souvenirs de la captivité de Louis XVI, signalons dans le square un groupe de tilleuls sous lequel Louis XVI aimait à se reposer, et un saule planté, dit-on, par les Templiers ; ployant sous les années, il s'appuie sur trois étais de fer ; sur combien de générations n'a-t-il pas pleuré !

LA BASTILLE

Place de la Bastille s'élevait l'ancienne et célèbre prison d'Etat.

De la Bastille il ne reste d'autres traces qn'un périmètre, dessiné en pierres blanches, sur le parvis de la place.

Charles V, devenu roi, n'oubliait pas que son palais de la cité avait été profané par les émeutiers que dirigeait Marcel, et que sous ses yeux avaient été égorgés les maréchaux de Champagne et de Normandie. Il voulut se faire construire, loin des quartiers populeux, un vaste hôtel qui s'appela l'hôtel Saint-Pol. Il occupait l'espace compris entre les rues Saint-Antoine, Saint-Paul, et le quai des Célestins. Charles V connaissait l'intelligence et la capacité de Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, il le chargea de construire une Bastille pour remplacer la porte Saint-Antoine. Au temps de Charles V, Paris avait six portes : Saint-Antoine, le Temple, Saint-Denis, Saint-Martin, Montmartre et Saint-Honoré ; chaque porte de la ville avait des tours rondes qui en faisaient une

spèce de forteresse qu'on appelait Bastille ou Bastide lu mot latin *Bastilia*. Cette Bastille devait mettre le palais de Charles V à l'abri d'un coup de mains, à l'a-ori des attaques de l'ennemi du dehors, aussi bien que des attaques de l'ennemi au dedans.

Elle fut terminée en quatre ans en 1374, et devint a principale forteresse de Paris, on la regardait avec aison comme la clef de la capitale.

La Bastille a projeté son ombre sinistre sur Paris, endant quatre siècles et demi; elle a laissé dans la némoire du peuple une profonde tradition de terreur. on nom seul était pour lui un épouvantail.

Il a fallu des volumes pour raconter les lugubres t tragiques annales de la Bastille. Héros, martyrs, célérats, empoisonneurs, grandes dames, filles de héâtre, tous les noms s'y rencontraient. Comment en ût-il été autrement! Se dire qu'on pouvait être jeté our la vie peut-être, pour l'oubli, sans jugement, ans d'affreux réduits, infects, au niveau des égouts, ans jour, sous la terre au milieu d'un limon toujours umide, où pullulaient les crapauds et autres bêtes nmondes. N'y avait-il pas de quoi donner des cau-hemars? Nul n'était assez grand, ni assez petit, assez uissant ni assez inconnu pour se croire en sûreté. 'our une parole imprudente, pour un couplet satiri-ue, pour un simple soupçon, vous étiez embastillés. atude, le plus légendaire des prisonniers de la Bas-lle, subit trente ans de captivité pour avoir fait sur nadame de Pompadour le quatrain suivant :

Sans esprit et sans agréments,
Sans être ni belle ni neuve,
En France on peut avoir le premier des amants
Et Pompadour en est la preuve.

L'histoire de Latude est la condamnation du gouvernement personnel et irresponsable. On peut bien mettre une époque au pilori comme on y met un homme.

Des ordres d'emprisonnement secret, sans jugement, des lettres de cachet, étaient la chose la plus commune. Le roi, les ministres, en donnaient en blanc aux évêques, aux intendants, aux grandes dames. Le duc de Saint-Florentin avait le département des lettres de cachet; ce trafic était fort lucratif, on en vendait aux pères qui voulaient se débarrasser de leurs fils, aux femmes gênées par leurs maris, etc., etc. Saint-Florentin en vendit à lui seul plus de cinquante mille; on ne saura jamais le nombre des lettres de cachet qui furent signées. Jamais on ne fut plus prodigue du plus cher trésor de l'homme, de la liberté.

C'est pour cela que la Bastille de Paris fut entre les Bastilles, exécrable et maudite. Le peuple en avait fait une chose vivante, comme une gigantesque Tarasque, comme une de ces bêtes du Gévaudan qui dévoraient impitoyablement les hommes; le monde entier la connaissait, la haïssait. Bastille, tyrannie étaient, dans toutes les langues, deux mots synonymes.

La Bastille n'était pas cependant la prison du peuple, c'était la géhenne aristocratique. On y enfermait les gens de conséquence soit par leur rang soit par leurs actes politiques, soit par leurs pensées. La Bas-

tille, à toutes les époques, était l'asile impénétrable des plus grands secrets d'Etat. Un de ces secrets fut sans doute ce personnage masqué, que l'on servait à table dans de la vaisselle plate, à qui le gardien ne parlait que chapeau bas. Cet homme, au masque de fer, passa cinq ans à la Bastille et y mourut, sans que l'histoire soit parvenue à lever le voile jeté sur son nom et sur ses destinées. Cette étrange légende du masque de fer est restée une énigme historique, dans laquelle les plus habiles investigateurs ont essayé de reconnaître tour à tour un frère jumeau de Louis XIV, un fils naturel de la reine Anne d'Autriche, le duc de Montmouth, le duc de Beaufort, le fils de la duchesse de la Vallière et de son royal amant et d'autres encore. Mais la Bastille a bien gardé son secret et il est probable qu'il ne sera jamais dévoilé.

Mais qui pouvait songer à prendre la Bastille ? Elle avait une garnison, des vivres, une artillerie formidable, des murs de vingt pieds d'épaisseur au sommet des tours et de quarante à la base. Elle avait un gouverneur exécré par ses exactions, un concierge en grand qui ajoutait à ses soixante mille francs d'appointements soixante autres mille en vendant le pain, l'eau et jusqu'à l'air aux prisonniers. Une seule puissance pouvait prendre la Bastille, le peuple, c'est-à-dire un élément ; il n'y eut pas de plan, ce ne fut pas une action de guerre, ce fut un acte de foi. Et pourquoi pouvant tenir des mois, n'a-t-elle pas tenu un jour ? C'est que les assiégeants avaient avec eux quelque chose de plus grand que la force, il désarma la Bastille et la fit capituler. Ce fut un grand fait moral.

La prise de la Bastille voulait dire l'abolition des lettres de cachet, des condamnations sans jugement.

Pourquoi, lorsqu'il s'est agi de choisir la date d'une fête nationale, a-t-on choisi le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille? Les royalistes qualifient cette cérémonie du 14 juillet, la fête de l'assassinat. Ils seraient bien bons de nous indiquer la réforme qui a été obtenue sans combat; or, tout combat comporte des morts et des blessés; à ce compte-là il n'y aurait pas de fête qui ne fût celle de l'assassinat.

A la nouvelle de la prise de la Bastille, il y eut en France un cri de joie immense qui, d'écho en écho, s'entendit de toute l'Europe, et jusque en Amérique. Voilà pourquoi le 14 juillet est le véritable anniversaire de la République. La nation répudie les excès, les meurtres qui accompagnèrent la prise de la Bastille, mais elle glorifie cette journée comme le point de départ d'une ère nouvelle, comme notre avénement à la liberté, à l'égalité, au droit, à la justice.

En 1790, le soir de la fête de la fédération, le peuple de retour du Champ-de-Mars, organisa un bal de patriotes sur le sol nivelé de la Bastille. Sur le seuil de la porte du bal improvisé, on posa cette inscription : *Ici l'on danse* à l'endroit même où tant de siècles auraient pu lire : *Ici l'on pleure.*

La Bastille prise, on en remit les clefs à l'Assemblée Nationale; on les plaça dans l'armoire de fer des archives de l'Etat où elles sont encore. Ces clefs, je les ai vues, elles sont monstrueuses, grossières, informes, rongées par la rouille, comme si les larmes des prisonniers avaient coulé sur elles pendant cinq siècles.

Après la démolition, on tailla dans les assises du monument de petites Bastilles qu'on expédia dans les départements. Le reste des matériaux fut employé à la construction du pont de la Concorde.

En 1792, une loi prescrivit la formation d'une place sur le terrain de la Bastille. En 1810, Napoléon résolut d'y élever une fontaine monumentale d'un genre tout à fait nouveau ; un éléphant colossal, chargé d'une tour de quarante mètres de haut, versait de sa trompe des flots inépuisables. Il était destiné à perpétuer le souvenir de la grande révolution. L'éléphant devait être coulé en bronze avec les métaux des pièces de canon prises dans la campagne de Friedland ; il fut modelé provisoirement en plâtre, les événements de 1815 arrêtèrent les travaux. L'éléphant disparut en 1832.

Après la révolution de 1830, on décida qu'un monument funéraire serait élevé sur la place de la Bastille, en l'honneur des victimes des trois journées. La colonne fut inaugurée en 1840, c'est celle que nous voyons aujourd'hui.

Cette place, bordée par la Seine, traversée par le canal Saint-Martin, est un centre animé auquel aboutissent de grandes voies de communication par terre ou par eau rayonnant dans tous les sens à travers Paris.

Une des attractions de la grande exposition de 1889 a été la reconstruction de la Bastille sur un vaste terrain au Champ-de-Mars ; des entrepreneurs ont loué ce terrain pour trois ans, ils ont reproduit la célèbre prison d'Etat et tout le quartier du faubourg Saint-

Antoine, tels qu'ils étaient en 1789, non en toile peinte mais en vraie charpente, en vraie maçonnerie. Quand on veut se représenter la Bastille, on la voit morne et noire avec ses tours géantes, avec ses créneaux, ses machicoulis, ses ponts-levis. Au Champ-de-Mars on la voit telle qu'elle était, on fait le tour des plates-formes, on visite les cachots où étaient enfermés les prisonniers; tout a été reproduit avec une exactitude minutieuse, avec le souci de la vérité historique.

LES TUILERIES

Le palais des Tuileries, l'œuvre de Philibert Delorme et de Jean Bullant, de Du Cerceau, de Fontaine, de Visconti, le palais auquel avaient travaillé Catherine de Médicis, Henri III, Louis XIV, Napoléon Ier, Louis-Philippe, Napoléon III, n'est plus rien. Un jardin dessiné par MM. Alphand et Guillaume recouvre son emplacement. Mais tout détruit qu'il est, le vieux palais n'est pas mort tout entier ; trois siècles de souvenirs lui survivent et ces souvenirs dureront ce que durera le monde, dont il raconte l'histoire en racontant l'histoire de France. Il n'y avait pas à Paris d'édifice plus essentiellement historique, plus essentiellement mêlé aux événements de toute nature qui ont si profondément influé sur les destinées de la France. Les autres monuments, et ils sont nombreux, représentent chacun un certain côté de notre pays et une époque distincte dans les annales de sa capitale. Pour ne parler que des résidences, les Thermes, le palais de la Cité, l'hôtel Saint-Pol, l'hôtel des Tournelles, le palais du Luxembourg personnifient : l'un la période Romaine

et Mérovingienne, l'autre la période Féodale et Parlementaire, celui-là un caprice de souverain. Seuls, l'ancien Hôtel-de-Ville et les Tuileries, solidaires de toutes nos idées, associés à tous nos actes politiques, gardaient le secret de nos révolutions et ont été les témoins de notre histoire.

Suivons rapidement les destinées des Tuileries à travers leurs grandeurs et leurs vicissitudes, depuis leur construction jusqu'à leur embrasement final.

Les origines du palais des Tuileries sont connues de tous; chacun sait que l'idée première de sa construction appartient à la reine Catherine de Médicis.

Le 3 juin 1559, le roi Henri II fut mortellement blessé par un éclat de lance dans le tournoi qui eut lieu au palais des Tournelles. Ne voulant plus l'habiter, Catherine de Médicis prescrivit de le démolir et de mettre le terrain en vente. Elle résolut de créer, à peu de distance du Louvre, un palais digne de sa grandeur. Elle acquit à cet effet de vastes terrains qui paraissent avoir été originairement une fabrique de tuiles.

Elle choisit pour sa construction Philibert Delorme, un des merveilleux génies de la Renaissance, et Jean Bullant.

Catherine habita le palais avec ses enfants, François II, l'époux de Marie Stuart, Charles IX, Henri III qui fut roi de Pologne. C'est là qu'elle réunissait ses amis, ses partisans, qu'elle préparait les fils de ce qu'on appelait sa politique.

Brantôme nous a raconté des détails de la grande fête qui y fut donnée quelques jours avant la Saint-

Barthélemy, le 14 août 1572, à l'occasion du mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre, depuis Henri IV. Marguerite de Valois y parut éblouissante de beauté.

Un jour cependant Catherine prit tout à coup en horreur ces Tuileries qu'elle avait fait construire avec tant d'amour et résolut de les abandonner. Le motif de cette brusque détermination était la prédiction de son astronome de Florence, Ruggieri, lequel prétendait avoir lu dans les astres que Catherine mourrait près de Saint-Germain. Or les Tuileries se trouvaient dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois.

On sait qu'au moyen-âge l'astrologie exerçait un très grand empire. Les astrologues étaient d'importants personnages; les grands, les princes, les rois, les consultaient. La superstition, dans l'antiquité, soumettait les résolutions humaines au vol des oiseaux, aux entrailles des victimes, aux inspirations des Pythonisses; au moyen-âge on avait une foi absolue dans certains signes célestes, tels que l'apparition d'un nouvel astre, la conjonction des étoiles, le passage d'une planète à travers telle ou telle constellation, etc., etc. De cette superstition de l'influence des astres, est venue l'habitude de dire proverbialement qu'un homme est né sous une malheureuse ou une heureuse étoile. Catherine de Médicis était très superstitieuse, elle croyait aveuglément aux pronostics astronomiques; elle avait fait construire pour son astronome Ruggieri, aux Tuileries, un magnifique observatoire, dominant le palais, pour qu'il pùt étudier les astres et lire dans le ciel à livre ouvert. Cette

Reine croyait à la magie plus qu'en Dieu ; elle abandonna les Tuileries et alla habiter l'hôtel qu'elle avait fait construire, qu'on appela plus tard l'hôtel Soissons. Le hasard fit accomplir la prédiction de Ruggieri et porta au plus haut degré sa réputation d'astrologue. Le confesseur qui assista Catherine à son lit de mort se nommait Laurent Germain.

Henri IV n'habita que fort rarement les Tuileries, il leur préférait le Louvre et Fontainebleau et c'est alternativement dans ces deux palais que se donnèrent les grandes fêtes de son règne. Louis XIII négligea aussi les Tuileries pour le Louvre, Louis XIV y donna quelques fêtes, mais il ne s'en servit que comme d'un pied à terre. Le Carrousel de 1662 où l'on fit des merveilles de dextérité, présidé par lui, dépassa en magnificence les plus fameux tournois. Son souvenir est resté attaché à l'emplacement où il eut lieu et qu'il garde encore; ce souvenir donna l'idée à Louis XIV de construire, dans la partie septentrionale du palais des Tuileries, une salle de spectacle. C'est sur ce théâtre, le plus grand que l'on connût alors, que fut jouée pour la première fois la Psyché de Molière et que se vit le triomphe de Voltaire. Le théâtre avait pour annexe des mansardes dans lesquelles on plaçait les machines, les décors : de là le nom de salle des machines qui lui fut donné. Il était dans la destinée du théâtre des Tuileries de servir de logis intérimaire aux comédiens et aux chanteurs en quête d'asile. L'Opéra, situé au coin de la rue de Valois, fut incendié en 1764, les chanteurs s'installèrent dans la salle des Tuileries. En 1790 la Comédie-Française déposséda

l'Opéra du théâtre des Tuileries; Corneille y remplaça Lulli; la troupe comptait dans ses rangs des interprètes d'un grand mérite : Molé, Caron, Lequin, Surville, Dugazon, etc., etc. Elle y séjourna jusqu'à la construction de l'Odéon vers 1804.

Pendant que le Régent était au Palais-Royal le jeune Louis XV habita les Tuileries, mais dès qu'il fut majeur, il courut à Versailles. Après la minorité de Louis XV, les Tuileries restent désertes, un silence se fait dans ses grands salons jusqu'en 1789. Ce Palais n'occupe une place importante dans notre histoire politique qu'à dater de cette époque; il joue dès lors un rôle considérable dans les troubles qui ont agité le pays, il devient la résidence officielle des divers pouvoirs qui gouvernent la France. Amené de force à Paris par les bandes furieuses des 5 et 6 octobre, Louis XVI vient habiter les Tuileries, tandis que l'Assemblée Nationale s'installe dans le manège, vaste bâtiment construit par ordre de Louis XV, sur l'emplacement des écuries de Catherine de Médicis, et destiné à l'Académie Royale d'équitation des jeunes gentilshommes. Ce manège, si fameux dans l'histoire de la Révolution, occupait avec ses dépendances tout le terrain qui forme aujourd'hui la partie de la rue de Rivoli comprise entre la rue des Pyramides et la rue Castiglione; on y pénétrait par la terrasse des Feuillants qui prenait son nom du couvent des Feuillants de la rue Saint-Honoré.

L'année 1792 vit s'accomplir dans le palais des Tuileries deux des journées les plus néfastes de la Révolution, celles du 20 juin et du 10 août. Les Tui-

leries prirent le nom de Palais National, dès que la famille royale eut cessé de les habiter.

On s'occupa de disposer pour les séances de la future Convention la salle de spectacle dite des machines. Ce fut le 10 mai 1793 que la Convention quitta le manège pour s'installer aux Tuileries; là siégea le comité de dix membres de Salut Public, et quels dix! Barrère, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, Carnot, Couthon, Robert Lindet, Bon Saint-André, Saint-Just. L'Assemblée Nationale lui avait donné tous les pouvoirs et, comme le Conseil des dix de Venise, qui pouvait décapiter le doge, le comité de Salut Public avait établi un gouvernement révolutionnaire au-dessus de tous les autres; il fit trembler le monde. Mais c'est de ce comité que partirent les grandes mesures qui devaient sauver la France; c'est de là qu'on vit le 31 mai, la Commune et les faubourgs dicter des lois à la Convention et faire proscrire les Girondins. Le 9 thermidor Tallien et le reste des Girondins renversèrent Robespierre, une populace furieuse envahit la salle en demandant du pain et la Constitution de 1793; c'est là enfin que le 1er prairial la Convention fut assaillie de nouveau et ensanglantée par la mort du député Féraud.

Le 16 février 1800, Bonaparte n'était encore que Premier Consul; les grandeurs du Luxembourg ne suffisaient plus à ses ambitions et à ses espérances, il donna l'ordre de réparer les Tuileries dévastées. Le 10 août il en prit possession.

Le règne de l'Empereur Napoléon Ier a certainement été l'une des plus glorieuses et plus brillantes périodes

de l'histoire des Tuileries; le Palais de Catherine de Médicis devint le rendez-vous de toutes les grandeurs et de toutes les gloires. Rois de naissance et rois de fortune, princes, ambassadeurs, maréchaux, vainqueurs et vaincus se pressèrent autour de l'homme du destin. Napoléon Ier isola complètement la partie occidentale du jardin des Tuileries et fit percer de ce côté une large voie carrossable qui prit le nom de la victoire de Rivoli.

L'ouverture de cette rue eut pour résultat de faire disparaître le couvent des Bénédictins, plus connu sous le nom de Feuillants et la salle du manège qui joua un si grand rôle pendant la période révolutionnaire.

Au milieu des tristesses de l'invasion en 1815, les Français eurent, au palais des Tuileries, une satisfaction ; on sait que l'idée fixe de la grandeur, de la majesté de sa race donnait à Louis XVIII un véritable empire. On en sentait la domination. Les généraux de Bonaparte la confessaient, ils étaient plus intimidés, devant ce vieillard impotent, que devant le maître terrible qui les avait commandés dans cent batailles. Quand Louis XVIII accordait aux monarques triomphants l'honneur de dîner à sa table, il passait sans façon le premier devant les princes dont les soldats campaient dans la cour du Louvre. Il les traitait comme des vassaux qui n'avaient fait que leur devoir en amenant des hommes d'armes à leur seigneur suzerain.

Cette superbe du descendant de saint Louis plaisait à l'orgueil national, les Français jouissaient de

voir des souverains qui, vainqueurs, acceptaient l'attitude hautaine de ce représentant d'une grande race.

Les appartements des Tuileries furent, sous Louis-Philippe, les muets témoins de bien des scènes d'anxiété et de douleur. Aucun règne ne fut plus tourmenté par les insurrections, les complots et les attentats : il nous suffit de rappeler l'émeute terrible qui éclata le 5 juin 1832 aux obsèques du général Lamarque, l'épouvantable attentat de Fieschi, plusieurs autres tentatives d'assassinat.

En 1841, il semblait que l'horizon politique se débarrassait peu à peu des teintes sombres qui l'avaient enveloppé jusque-là ; un événement imprévu vint, en quelques minutes, renverser toutes ces espérances. Le 15 juillet 1842, le duc d'Orléans se rendait à Neuilly en voiture, il tomba mortellement blessé sur le chemin de la Révolte ; les chevaux s'étaient emportés, en sautant à terre il s'était fracturé le crâne ; le roi et la reine, accourus en toute hâte, n'eurent pas la consolation de recevoir son dernier soupir. Il a manqué un Bossuet au dix-neuvième siècle, pour raconter cette mort fatale, pour faire sortir de cette catastrophe de hautes et retentissantes paroles montrant une fois de plus ce qu'il y a de précaire dans les destinées humaines, tout ce qu'il y a de mystérieux dans les volontés de Dieu.

La fin du règne de Louis-Philippe se ressentit de ce grand deuil. Le palais des Tuileries redevint triste.

En 1848 la populace l'avait envahi et se livrait au pillage des appartements ; ceux qui ne pillaient pas détruisaient ou brûlaient, peu s'en fallut que le pa-

lais tout entier ne devînt la proie des flammes. Dans les excès révolutionnaires on s'en prend aux monuments comme s'ils assumaient la responsabilité de ceux qui les habitent ou les ont édifiés. L'incendie des Tuileries était arrêté, lorsqu'un inconnu eut l'heureuse inspiration de faire écrire en grosses lettres, sur le mur d'appui de la grille, cette inscription : Hospice des invalides civils. L'inscription plut à la foule qui applaudit avec enthousiasme et le palais ne fut pas brûlé cette fois ; cette spirituelle initiative nous conserva l'un des plus grandioses et des plus curieux monuments de la capitale.

A la naissance du Prince Impérial l'Empire était à l'apogée de sa puissance et rien ne pouvait faire prévoir les événements qui amenèrent sa chute. Les Tuileries étaient toujours en fête, les bals succédaient aux bals, les réceptions aux réceptions. L'année 1867 fut pour les Tuileries une année exceptionnellement brillante. Attirés à Paris par les splendeurs de l'Exposition Universelle, cinquante-huit souverains, princes et princesses, vinrent successivement rendre visite à l'Empereur et à l'Impératrice.

L'almanach de Gotha défila dans les salons des Tuileries ; les grands bals étaient un magnifique spectacle dont il est difficile de se rendre compte aujourd'hui.

Le 25 mai 1871 au soir, lorsque l'insurrection de la Commune pouvait être considérée comme vaincue, on vit tout à coup une immense lueur rouge s'échapper des divers points du Palais. En quelques minutes les lueurs augmentèrent et l'enveloppèrent

bientôt tout entier. L'incendie dura toute la nuit, et dès le matin il n'était plus qu'une immense ruine.

Le jardin des Tuileries avait été dessiné par Le Nôtre ; il ne commença les plantations d'arbres qu'à une certaine distance du palais ; tout l'intervalle laissé à découvert fut occupé par des parterres encadrant des bassins, avec jets d'eau, et peuplés des chefs-d'œuvre de la sculpture. Nous avons vu la vaste allée de marronniers déployant leurs arches de verdure ; malheureusement ils ont presque tous péri, et le jardin a perdu le caractère de magnificence que lui donnaient ces arbres. Un d'eux a survécu, c'est celui que l'on nomme le marronnier du 20 mars ; il a été le témoin impassible de toutes les dynasties de passage au palais. Une légende attribue sa précocité à l'enfouissement, autour de ses racines, des Suisses du 10 août. Edouard Fournier a détruit cette croyance populaire. Le drainage assainit les terres non seulement par l'écoulement des eaux souterraines, mais bien mieux encore par l'introduction de l'air sous le sol. Le fameux marronnier ne doit ses succès qu'à l'influence d'un drainage accidentel ; il se trouve placé près d'un carré dans l'allée circulaire duquel existe un puisard en maçonnerie contenant des tuyaux destinés à l'arrosement. La pierre qui ferme le puisard a été recouverte par le sable de l'allée ; il est hors de doute que l'air chaud et humide du puisard agit sur les racines de l'arbre et se trouve ainsi la cause de sa précocité. Voilà qui met fin à tous les contes en cours au sujet de cet arbre phénoménal.

Les Français de 1815 ont vu, entre autres mer-

veilles, paître dans les gazons des Tuileries, des chevaux qui avaient coutume de brouter l'herbe au pied de la grande muraille de la Chine.

Les gazons verdissent, les jets d'eau lancent leurs cascades irisées au soleil, les cygnes, l'aile gonflée au vent, glissent mollement sur les nappes du bassin. La grande allée dite des orangers, à cause de la double rangée de ces arbres qu'on y place pendant la belle saison, est la plus large et la plus fréquentée de tout le jardin; elle est égayée par les jeux de l'enfance ; elle est le rendez-vous de la belle compagnie parisienne, devant laquelle on défile entre deux rangs de femmes élégantes et gracieuses. On rencontre les enfants jouant au soldat, ou lançant des ballons, criant, riant. Ce tourbillon d'enfants frais et roses, c'est la France future qui joue au cerceau.

La petite Provence est le centre où affluent les jeunes enfants et les vieillards, tout ce qui a besoin d'un chaud soleil.

Ne quittons pas le jardin sans signaler à nos lecteurs le Panorama du centenaire qu'ils trouveront à son extrémité : c'est l'œuvre de MM. Gervex et Stévin. Sous la forme panoramique les deux éminents artistes y ont groupé les faits historiques d'un siècle entier ; tout cela se développe au regard sans confusion, animé de portraits ressemblants, c'est l'histoire peinte aux murs, une sorte de résurrection grandiose.

Pendant près de douze ans les Parisiens ont eu devant les yeux les ruines attristantes du palais des Tuileries brûlé par la Commune le 25 mai 1871. C'est

le 4 septembre 1886 seulement que la démolition en fut adjugée après enchère à M. Achille Picard, moyennant la somme de trente-trois mille francs. M. Picard n'était pas le premier venu ; comme démolisseur il avait attaché son nom à la disparition d'une foule de maisons historiques. parmi lesquelles je me bornerai à citer l'hôtel Lesdiguières, la maison de Corneille, rue d'Argenteuil, la maison où mourut Marat, la maison de la rue des Rosiers, où furent fusillés les généraux Lecomte et Clément Thomas, l'hôtel où descendit Charlotte Corday, rue Coquillière. C'est lui qui a dégagé les abords du nouvel hôtel des Postes. D'autres ont la passion de construire, il a, lui, celle de la démolition. Mais derrière l'entrepreneur de démolition, il y a l'ardent amateur d'objets d'art et de souvenirs historiques. Ses vastes chantiers sont un véritable musée de choses rares, c'est à lui que Sardou doit d'être devenu possesseur de la porte d'entrée de la maison de Corneille et de la porte du cabinet dans lequel Marat fut assassiné.

J'ai essayé de grouper les souvenirs principaux de trois siècles, de ce palais où chacun a pris sa part de royauté ; il n'y en a peut-être pas qui ait vu plus de drames et assisté à plus de péripéties. Si les révolutions détruisent, l'histoire du moins relève ce qu'elles ont impitoyablement rasé ; elle nous permet de voir avec les yeux de l'âme ce que nous ne pouvons plus voir avec les yeux du corps. Il m'est impossible de passer sans émotion devant l'emplacement des Tuileries ; les grandes figures de la Révolution agitent leurs suaires sanglants ; d'un autre côté un

éblouissant passé de fêtes se dresse devant vous. Les vers de Victor Hugo remontent à la mémoire :

« O jours évanouis ! ô grandeurs éclipsées !
» O soleil disparu derrière l'horizon !

Vous êtes assailli en même temps par la pensée de Bossuet sur le néant des grandeurs humaines, sur les vicissitudes du sort.

LES BOULEVARDS INTÉRIEURS

Quel admirable spectacle que cette longue suite de boulevards, l'honneur et l'orgueil des Parisiens, qui s'ouvrent à la Bastille et se terminent à la Madeleine. Ils ont été construits sur les anciens remparts de Paris. Ils en suivent toutes les sinuosités; que serait devenu Paris, si Louis XIV n'avait pas décrété la formation de ces boulevards destinés à devenir la plus belle promenade de l'Europe? Qui croirait que ce mot boulevard ne signifie que jeu de boule. Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart qui entourait Paris; le gazon s'appelait le vert, on courait sur le vert. Voltaire prétendait avoir entendu de bons bourgeois disant qu'ils allaient se promener sur le boule vert, et non pas sur le boulevard.

Les boulevards sont le résumé de Paris. Quelle source de vie et de mouvement! Ils sont, par les produits de l'industrie et de l'art, une sorte d'exposition permanente avant la création des grandes foires internationales; c'est une galerie à ciel ouvert dont les richesses et le prestige se renouvellent sans cesse. Ce

qu'on disait autrefois du Palais-Royal peut s'appliquer aujourd'hui, avec plus de raison, aux boulevards de Paris. Quand il eut hérité du Palais-Royal, dont la police ferma les jeux et chassa les filles en 1838, la fortune du boulevard fut désormais assurée. Il devint le point de ralliement du globe, le forum où se parlent toutes les langues, le royaume des flâneurs, le centre des affaires, un homme, un prince peut se faire volontiers le prisonnier de lui-même. C'est une vaste et admirable hôtellerie dont les splendides ressources doivent suffire à tous les besoins, à tous les désirs, à tous les caprices; des cafés, des restaurants, des bibliothèques, des vêtements à la mode, des bijoux, des fleurs, de jolies femmes, des chevaux, des voitures, toutes les délices de la fantaisie qui sait vivre.

Cette longue promenade se divise en plusieurs boulevards et plusieurs quartiers. Chacun a la physionomie qui lui est propre et que lui donnent les mœurs, les habitudes et le genre de vie des habitants. On a pu déserter tour à tour la Place-Royale, le fameux ruisseau de la rue du Bac, le Palais-Royal, les caprices de la mode s'attaquaient aux boulevards; la frivolité parisienne opérera-t-elle un nouveau déplacement? Les boulevards ne sont pas encore à l'heure de la décadence.

Le premier, en quittant la place de la Bastille, est le boulevard Beaumarchais; l'hôtel qui lui appartenait a été détruit, il avait abrité longtemps les loisirs dorés de sa vieillesse.

Le boulevard des Filles du Calvaire eut pour fondateur le fameux capucin Joseph du Tremblay que Ri-

chelieu appelait son bras droit et son œil droit, et que le peuple nommait l'éminence grise. Le boulevard Beaumarchais est bordé d'un côté par le laborieux faubourg Saint-Antoine, cette pépinière de l'industrie parisienne, de l'autre, par le marais ou la petite propriété végète, sans toutefois se permettre de penser. Sur le boulevard des Filles du Calvaire, peu de fringants équipages, plus de vestes que d'habits, collection de mises provinciales; en 1792, la Nation supprima le couvent et confisqua les bâtiments, il n'en reste plus rien.

Le boulevard du Temple, pour conquérir un nom, a retrouvé un souvenir qui remonte à autant de siècles que lui-même compte d'années. Son nom seul raconte son origine. Il dit assez que sur son emplacement et sur les terrains adjacents, existait jadis une vaste commanderie appartenant à cet ordre fameux qui tomba en 1312, sous l'action combinée du roi de France Philippe le Bel et du pape Clément V. Il commence à la place du Château-d'Eau, et se termine à la rue des Filles du Calvaire. Ce boulevard a eu sa célébrité, il était, il y a un siècle, une foire perpétuelle. A vrai dire, l'histoire du boulevard du Temple, c'est l'histoire des théâtres; à Nicolet revient l'honneur d'en avoir le premier établi un : on y jouait des farces italiennes. Les grands seigneurs et les petits abbés, les talons rouges et les robes noires, les duchesses et les mousquetaires, les marquises, les danseuses de l'Opéra s'y rendaient. On aurait à enregistrer beaucoup de renommées, des gloires qui sont venues y briller et s'y éteindre. Vers le milieu du dix-septième

iècle, le sieur Audinot ouvrit un théâtre de marionnettes, mais le théâtre des enfants leur fut bientôt ubstitué; son spectacle fut très goûté; chez Audinot, 'enfance attire la vieillesse, disait l'abbé Delille. Un talien, nommé Lazari, ouvrit un théâtre qui n'a été ermé qu'en 1860. Que d'autres théâtres, dont on pourait faire l'histoire! Le mélodrame y régnait en maître, ussi nos pères l'avaient-ils baptisé du nom de bouevard du Crime. Les figures de cire de Curtius attiaient aussi la foule; le boulevard offrait en tout temps panorama le plus gai, le plus vivant et le plus animé ue puisse présenter la capitale.

En 1820 le joyeux Désaugiers chantait :

La seule promenade qui ait du prix,
La seule où je m'amuse, où je vis,
C'est le boulevard du Temple à Paris.

Au temps de la Régence le restaurant de la Courtille, e mot veut dire simplement jardin), était un cabaet fameux où le peuple se rendait le dimanche; les rands seigneurs et les grandes dames s'y rendaient galement et y nouaient des intrigues galantes. Auefois, les masques qui avaient célébré le mardi-gras, artaient de ce restaurant et opéraient, le mercredi es Cendres, une bruyante descente en voiture. Cette ntrée à Paris bien plus curieuse, bien plus vivante ue le cortège du bœuf gras, s'appelait la descente de Courtille.

C'est sur ce boulevard que se trouvait, dans toute la ureté de son type original, cette physionomie connue u monde entier, le gamin de Paris, immortalisé par

Gavarni en le touchant de son crayon; on le rencontre partout, mais le boulevard du Temple était son quartier général.

Une excursion de quelques pas sur la gauche, vous conduit au Marché du Temple qui est bien aussi une des curiosités de la grande ville; c'est le bazar du vieux, le magasin de la défroque, le cabinet de toilette de Paris qui se déshabille, l'antichambre de Paris qui se rhabille. Aujourd'hui le boulevard du Temple n'est plus une spécialité. C'est un boulevard comme un autre, une rue de Paris. Il a été décapité de sa partie la plus vivante au profit de la place de la République. J'aime à y chercher de l'œil les célébrités d'autrefois qui y entretenaient le franc rire et la gaieté. Des anciens théâtres il ne reste plus rien; la pioche a tout nivelé. Nous n'avons plus sur ce boulevard que le théâtre Déjazet. De tous ceux de Paris, le boulevard du Temple est sans contredit celui qui a le plus perdu aux transformations.

C'est sur ce boulevard que fut commis l'un des plus horribles attentats dont on puisse trouver exemple dans les plus sanglantes pages de l'histoire.

Le 28 juillet 1835, le roi, accompagné de ses trois fils, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, le prince de Joinville et d'un brillant état-major, devait passer une grande revue de la garnison de Paris et de la garde nationale massée sur les boulevards intérieurs, depuis la place de la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille. Lorsque le cortège arriva à la hauteur de la maison portant le numéro 50, remplacé aujourd'hui par le numéro 42, en face le café Turc, une formidable

détonation, semblable à un feu de peloton, retentit. A ce bruit succéda un désordre effroyable, un ouragan humain se précipita sur le boulevard. L'explosion avait fait quarante victimes dont quatre officiers généraux.

La machine infernale avait manqué son but, le roi et ses trois fils, qu'elle devait envelopper dans une même hécatombe, étaient miraculeusement sauvés. Le coup était parti du troisième étage. La garde nationale s'y précipita et trouva les débris fumants de cette machine, composée de vingt-quatre canons reliés ensemble et obéissant à une seule détente, pouvant s'enflammer d'un seul coup, au moyen d'une traînée de poudre.

Le premier cadavre qu'on releva fut le Maréchal Mortier, duc de Trévise, commandant de la garde nationale ; vingt batailles l'avaient épargné ; il semblait n'avoir plus qu'à jouir du respect et de la reconnaissance nationale.

On arrêta le meurtrier dans la maison voisine. L'explosion l'avait couvert lui-même d'horribles blessures ; il fut à grand' peine soustrait à la fureur du peuple.

La charge de chaque fusil était quadruple ; deux d'entre eux ne prirent pas feu, ce qui sauva le roi. L'assassin se nommait Fieschi ; il avait deux complices, Morey et Pepin : le premier, bourrelier, absolument fanatique, nourrissait contre les rois une haine profonde ; le second était un marchand d'épicerie ; son magasin, numéro 1, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, existe encore tel qu'il était. Morey conçut l'idée du crime, Pepin fournit les moyens de l'exécuter.

Il est certain que lorsqu'ils se décidèrent à donner un corps à leur rêverie régicide, ils voulaient faire d'une pierre deux coups, tuer le roi et l'assassin, de façon que le crime restât une sorte de mystère impénétrable.

Pepin déjoua pendant trois mois les recherches de la police. Un triste personnage vint proposer au préfet de police Gisquet, de vendre le secret de sa retraite; on discuta la somme, on s'arrêta à trente mille francs; on lui compta le prix de sa trahison. Le misérable fonda une très importante entreprise qui prospéra et lui permit de faire fortune contrairement au proverbe : bien mal acquis ne profite pas. Aujourd'hui il vit encore, et serre la main à de fort honnêtes gens qui ne se doutent pas du honteux point de départ de sa fortune.

La chambre des Pairs fut érigée en chambre souveraine de Justice. Le 30 janvier 1836 les débats s'ouvrirent. Fieschi, Morey et Pepin furent condamnés à mort et furent exécutés le 15 février.

Le boulevard Saint-Denis va de la porte Saint-Denis à la porte Saint-Martin, et sauf deux monuments, on y chercherait en vain quelque trace du vieux Paris. La porte Saint-Denis, dont l'état de délabrement était complet, a été réparée, elle fut édifiée en 1672 pour célébrer le fameux passage du Rhin par Louis XIV. Le faubourg Saint-Denis est presque aussi vieux que l'antique cité des Parisiens. La rue Saint-Denis vient du Châtelet, c'est-à-dire du berceau même de Paris. Les boulevards Saint-Denis et Saint-Martin sont de vastes artères toujours pleines et tendues, où circule la sève du travail; ces boulevards voient couler à flots pressés le torrent des travailleurs et des industriels,

ici rien pour l'art, rien pour la fantaisie, mais l'activité de la grande ruche humaine.

Ne quittons pas le boulevard Bonne-Nouvelle sans donner un souvenir et un coup de dent à la galette du Gymnase, elle est célèbre dans le monde entier. Il n'y a pas d'établissement dans Paris qui puisse rivaliser avec cette pâtisserie populaire : c'est qu'elle est bonne cette galette feuilletée, beurrée, croquante, tout le monde y mord, trente personnes sont constamment occupées à sa fabrication.

L'église Bonne-Nouvelle s'était d'abord appelée Notre-Dame de Recouvrance en souvenir de l'heureuse journée où Henri IV avait recouvré son royaume, ce n'est que plus tard qu'elle s'appela Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Le boulevard Poissonnière doit son nom aux marchands de marée qui le traversaient quelquefois pour se rendre aux halles.

Chaque pas maintenant nous rapproche des splendeurs du vrai Paris. On a appelé le boulevard Montmartre l'antichambre du boulevard des Italiens ; il est le moins long de tous les boulevards, mais, par contre, le plus animé, le plus vivant. Ses nombreux cafés et restaurants, son théâtre, le passage Jouffroy et le passage des Panoramas qui y débouchent, attirent une clientèle qui se renouvelle sans cesse. Le soir c'est un ruissellement de lumières, des étalages de boutiques qui donnent à ce coin de Paris un véritable air de fête ; ce n'est pas par exemple sur cette promenade publique que la vertu est le plus en honneur et ce n'est pas parmi les habitants du boulevard Montmartre que le

prix Monthyon a coutume de se placer; il n'est pas moins brillant pour cela, au contraire. Le boulevard Montmartre est aujourd'hui le centre de Paris : tout converge vers lui, tout y afflue.

Le passage des Panoramas a bien aussi sa curiosité; les habitants du lieu l'appellent un petit Versailles et ils n'ont pas tort; il offre aux promeneurs comme un résumé brillant de toutes les richesses, de toutes les merveilles du boulevard. Au nombre de ses devantures ruisselantes de lumière voici celle de Duvelleroy dont le merveilleux étalage arrête et captive les passants. C'est chez lui qu'on trouve ces adorables éventails signés d'artistes de talent. Sa réputation lui vaut une clientèle richissisme, il n'est pas rare de trouver inscrits sur les livres de vente de la journée des éventails de trois, quatre, et même cinq mille francs. Si vous êtes connaisseur entrez chez le célèbre artiste et demandez-lui de vous montrer la riche collection d'éventails fermés qu'il conserve dans un meuble ; il a fallu bien du temps et des recherches pour réunir des objets qui ont tous appartenu à des princesses et à de grandes coquettes des siècles derniers.

Le passage des Panoramas a été ouvert vers 1800 sur l'emplacement de l'Hôtel et des jardins du comte Montmorency-Luxembourg.

La rue Drouot est le premier affluent du boulevard des Italiens, voie toute moderne qui, pour bien marquer le début de sa gloire, possède un château pour mairie, l'ancien hôtel Aguado. C'est là que le *Figaro* ce *Times* mignon, le seul journal français qui ait réussi à être européen, s'est bâti un palais délicieux

c'est de ce laboratoire, machiné comme une boîte à surprises, que part tous les matins pour la France, pour la province et l'étranger, une copieuse ration d'anecdotes mordantes, de bons mots, de fantaisies imprévues et de révélations incendiaires.

Pour beaucoup de gens le boulevard des Italiens est le boulevard par excellence ; ceux-là mesurent quatre cents pas de la Chaussée d'Antin à la rue Drouot et quand ils ont fini, ils recommencent. On peut appeler le boulevard des Italiens, le suprême des boulevards, comme on dit dans le langage des gourmets le suprême de volaille. Son large trottoir est la plus brillante des promenades, le quartier général de la mondanéité parisienne ; c'est le lieu des rendez-vous le plus cher aux Parisiens et aux provinciaux qu'attirent la richesse et la variété de ses magasins, le nom de ses restaurants, de ses cafés ; son animation est constante, son mouvement incessant ; tout ce qui fait le charme de Paris est résumé dans son parcours.

Asseyez-vous un instant sur une de ces chaises que les promeneurs se disputent par une belle journée, vous verrez défiler, dans un pêle-mêle incroyable, l'agiotage, le journalisme, la politique, la mode, la galanterie, l'art, la science, l'aristocratie, toutes les existences de la grande cité ; sur ce boulevard on peut tout dire, tout entendre, c'est le Forum idéal de la ville libre.

Tous les restaurants du boulevard des Italiens font assaut de splendeur, de richesse et d'élégance ; on n'y mange pas pour vivre, on y vit pour manger ; ils ont mérité le surnom, dont ils sont fiers, de gour-

mets de l'univers. Les beaux esprits du boulevard, sous le premier Empire, avaient mis cette facétie en circulation : il faut être bien hardi pour dîner chez Riche et bien riche pour dîner chez Hardy. Aujourd'hui que Hardy s'est retiré, ce dicton n'est plus de mode et la paix est faite entre les deux maisons rivales. Le café Riche a gardé une clientèle opulente et le café Hardy est devenu la Maison Dorée, le palais féerique consacré au culte de la bonne chère, des joyeuses et élégantes orgies, le temple des soupers fins, des parties carrées. La Maison Dorée ouvre à la jeunesse, non moins dorée, les portes mystérieuses de ses cabinets particuliers. C'est là que la truffe exhale son parfum pénétrant et que le sillery couronne de mousse le bord léger des mousselines, dans les mille et une nuits joyeuses de l'hiver parisien.

Ernest Verdier, figure bien connue des Parisiens, l'un des propriétaires de la Maison Dorée, est mort en 1886. Il avait vu, pendant 45 ans consécutifs, défiler toutes les personnalités mondaines, les célébrités de la littérature et des arts ; dès sa fondation en 1845, la Maison Dorée fut le rendez-vous de toutes les élégances. Le docteur Véron y occupait tout au fond de la salle une table, où il dînait toujours avec deux ou trois commensaux. Son voisin, le café Anglais, a sa clientèle aristocratique ; les viveurs vont y goûter les raffinements d'une savante cuisine ; elle s'élève à la hauteur d'un principe ; chaque mets y est la dernière expression du mot final de la science, Que de folies se sont passées à son grand Seize ! Le café Anglais a des caves splendides, je les ai visitées ; il y a là des

catacombes de vins exquis qui font le tour de deux ou trois rues : on peut y entrer en voiture.

A Paris il y a des restaurants pour tous les goûts et toutes les bourses. Dans certains d'entre eux on se repait. Dans le restaurant du boulevard des Italiens on mange.

On appelait autrefois le boulevard des Italiens le boulevard de Gand, parce qu'il était la promenade favorite des revenants de la seconde Restauration.

Le boulevard des Capucines n'est pas précisément gai. La rue Basse du Rempart est séparée du trottoir par une tranchée profonde, elle tient tout un côté; peu de monde du reste et encore moins de promeneurs. Il s'étend de la rue Caumartin à la rue de la Chaussée-d'Antin. Il tirait son nom du couvent des Capucines, couvent fort riche, tenant un pensionnat très important, il n'en reste plus rien. Du numéro 37 au numéro 43, des hôtels ont remplacé l'ancien hôtel du Ministère des Affaires Etrangères qui, au moment où éclata la révolution de 1848, était habité par M. Guizot. Le Ministère des Affaires Etrangères devint le prélude de la révolution ; c'est devant sa porte que, dans la soirée du 24 février éclata brusquement le coup de pistolet anonyme qui renversa le trône de juillet. Au numéro 37, au fond de la cour, est la salle des conférences dans laquelle chaque soir des orateurs se font entendre.

Au numéro 14, rive droite, est le Grand Café magnifique établissement dont les galeries s'étendent sous les salons du Jockey-Club. Les plafonds du Grand Café sont de véritables œuvres d'art. Sur son emplace-

ment et celui de la rue Scribe s'élevait l'hôtel de l'Entrepreneur des bâtiments du roi, chef de la famille Sendrier, propriétaire d'une grande partie des terrains sur lesquels on a édifié le Grand Hôtel des Capucines. Son vaste emplacement a absorbé un grand nombre de maisons qui furent au temps jadis la rue Basse du Rempart ; toute la partie décorative de l'incomparable caravansérail parisien présente, dans l'ensemble de sa construction, un très grand caractère. L'hôtel donne sur la place de l'Opéra et la rue Scribe. Toutes les commodités de la vie y sont réunies. En dehors des chambres et des appartements, dont le nombre s'élève à sept cents, existe un service de salons aux larges proportions, pour les bals, les dîners de corps, les fêtes de charité. Cette maison est devenue le type le plus complet du progrès. Dans ses caves sont emmagasinées plus d'un million de bouteilles. Pour huit francs on dîne très bien, en bonne compagnie, dans une salle à manger somptueusement décorée, éclairée admirablement, chargée d'un service aussi riche qu'abondant, où les groupes de statuettes en argent pyramident parmi les corbeilles de fleurs. On est servi par des garçons en grande tenue.

La voie de l'avenue de l'Opéra est la plus riche et la plus fréquentée de Paris ; il faut constater la magnificence singulière et l'animation fiévreuse de cette partie de Paris. Le coup d'œil dont on y jouit en se plaçant sur le refuge central de la place de l'Opéra est inoubliable. Une foule de voitures qui s'y croisent et s'enfuient, débouchent de sept voies. L'œil plonge jusqu'au Louvre, et sur les boulevards depu

la rue Richelieu jusqu'à la rue Royale, et partout on aperçoit de superbes magasins où le luxe le dispute au goût.

En suivant le boulevard des Capucines nous ne pouvons passer sans admirer la serre embaumée de M. Labrousse, véritable jardin d'hiver, avec ses merveilleux bouquets de fleurs naturelles éternellement fraîches ; ils rappellent les vers de Delille :

> Tout vous charme à la fois ; là bravant les saisons
> La rose apprend à vivre au milieu des glaçons,
> Et les temps, les climats vaincus par des prodiges,
> Semblent de la féerie épuiser les prestiges.

Autour du Grand Hôtel, dans les magasins qui le contournent, se sont établis des négociants qui jouissent d'une légitime renommée ; nous remarquons l'importante parfumerie de Paris, la maison Violet ; elle occupe dans sa vaste usine de Saint-Denis, cent cinquante ouvriers ou ouvrières. Ses produits sont exportés aux quatre coins du monde. La maison Odiot, rue Basse du Rempart 74, un des noms le plus hautement recommandables de l'industrie parisienne. Ce que l'art de l'orfévrerie a créé de plus délicat depuis deux siècles, est sorti des mains de ces maîtres argentiers dont la filiation remonte à l'an 1679.

La rue Royale débouche dans le boulevard de la Madeleine qui a l'aspect le plus brillant, la physionomie la plus animée.

Les boulevards sont encombrés de cafés. Je ne sais pas si l'on a jamais compté tous ceux qui s'alignent de la Madeleine à la Bastille, mais je suis sûr que le

nombre en est effrayant. Il est curieux de suivre la progression ascendante de ces établissements d'abord humbles, infimes au point de départ, puis se tapissant par degrés de velours et d'or, décorés avec la magnificence orientale à mesure qu'ils approchent des grands centres de l'élégance parisienne. Un bataillon serré de consommateurs vient, à certaines heures de la journée, s'établir devant les cafés célèbres et se noyer dans la bière, comme Clarence se noyait dans un tonneau de malvoisie. Le Dieu antique c'était Bacchus ; le Dieu moderne c'est Cambrinus.

En 1885 M. Gragnon, préfet de police, prit une mesure qui reçut l'approbation générale. Il débarrassa les boulevards des petites filles qui vendaient des bouquets sur la voie publique et souvent à des heures très avancées de la nuit. Il était démontré que ce prétendu commerce ne servait qu'à déguiser la mendicité, et ce qui était plus grave la prostitution. Par les temps chauds, dès que Paris s'allumait, les petites filles s'abattaient comme une nuée sur les terrasses des cafés du boulevard ; elles allaient de table en table, la mine hardie, offrant aux consommateurs en mal de digestion, avec les fleurs de leur panier, la fleur de leur perversité précoce.

LA PLACE ET L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

Si la place de la Madeleine n'est pas le cœur de Paris, on peut dire qu'elle en est la tête. N'est-ce point là que se termine la ligne des boulevards ? Ne sont-ils pas le fleuve gigantesque, toujours animé, qui traverse la ville, où viennent aboutir les riches affluents des rues les plus populeuses ?

Sur les deux côtés de la place de l'Eglise, à droite et à gauche, deux terre-pleins ombragés servent de marché aux fleurs, les mardi et vendredi de chaque semaine. C'est l'entrepôt des fleurs le plus coquet de Paris, est-il besoin de le dire, aux matins et aux soirs de printemps ; les femmes abondent en cet endroit. Plus d'une maison, plus d'un magasin sur la place de la Madeleine méritent d'être mentionnés ; à tout seigneur tout honneur : cette construction qui porte le numéro 20, a le privilège d'abriter, depuis des années déjà, un homme que la philosophie, les lettres et la politique ont rendu célèbre. Les fenêtres de ce cinquième étage sont celles de l'appartement de

Jules Simon ; à l'encoignure de la place où demeure l'illustre académicien, s'ouvrent deux grands établissements : d'un côté, c'est le célèbre restaurant Durand et de l'autre le vaste et modeste abri des dîneurs à bon marché, le bouillon Duval. L'or, les marbres, les glaces et les fleurs, sont répandus à profusion chez les deux rivaux. Toutefois le prix des repas diffère singulièrement. Avec deux louis on vivrait un mois au bouillon Duval, chez Durand c'est ce que coûte souvent un seul déjeuner. Ce restaurant n'héberge que les riches, les parvenus et les heureux de la terre.

Encadrée par les monuments du garde-meubles et du Ministère de la marine, l'église de la Madeleine termine d'une façon grandiose la perspective de la large et somptueuse rue Royale.

Louis XV posa la première pierre de l'église en 1764, les travaux furent suspendus à la fin du siècle. Napoléon Ier décréta en 1806, qu'un temple de la gloire, dédié à la grande armée, et portant sur le fronton : « L'empereur Napoléon aux soldats de la grande armée » serait érigé sur cette place. Les constructions étaient fort avancées, quand arrivèrent le désastres de 1814 et 1815. La Restauration écarta naturellement l'idée conçue par Napoléon : une ordonnance royale de 1816 rendit au monument son titr primitif d'église de la Madeleine, et l'on s'occup d'approprier l'ancien temple de la gloire à sa nouvell destination. L'église ne fut consacrée qu'en 1842, pa l'archevêque de Paris. La Madeleine, entourée de s cinquante-deux colonnes corinthiennes rangées su

une seule ligne, est empreinte de cette beauté que produit la grandeur, mais un sens manque à l'église, l'appropriation, en un mot l'idéal chrétien : c'est un temple grec.

La décoration intérieure de l'église a été ordonnée avec magnificence; le cintre qui surmonte le maître-autel est occupé par une magnifique peinture, le sujet de l'œuvre de Ziegler est l'histoire du Christianisme.

Pendant longtemps, à l'église de la Madeleine, s'attachera le douloureux souvenir de l'abbé Deguerry, le pasteur illustre qui, pendant vingt ans, demeura chef de cette paroisse. Ce courageux et inoffensif vieillard, fit le bien jusqu'au jour où aligné contre le mur de la Roquette, il tomba frappé au cœur par un peloton d'assassins.

Dans les magnifiques églises de la Madeleine, de la Trinité, de Saint-Augustin, de Saint-Roch, la pompe des cérémonies religieuses règne avec une rare science de la mise en scène. On se rappelle le mot de Voltaire : « L'église les jours de fête, est l'opéra des gueux. » C'est une de ses impertinences philosophiques, mais ce n'est pas un vain mot. L'église enseigne la morale, mais elle initie les pauvres à tous les arts, à la musique, à la peinture, à l'architecture.

Les exhaussements de terrain qui ont disparu n'étaient pas de formation géologique, ils étaient factices et étaient autrefois des dépôts d'immondices.

Une cause de l'inégalité du sol dans Paris, a consisté dans l'usage, fort ancien, d'entasser sur différents points les immondices et les graviers de la ville. Ces amas étaient nommés Buttes, Copeaux, Monceaux. La plupart présèntaient l'image de petites montagnes, comme la butte de Bonne-Nouvelle, comme la butte de Saint-Roch, aplanie en 1645, comme la butte des Moulins, supprimée en 1879 pour le percement de l'avenue de l'Opéra. Cette percée permit d'en étudier le terrain couche par couche, depuis le sommet jusqu'au tuf. Rien de ce qu'on y découvrit ne remontai plus haut que le seizième siècle : ce fut en effet l'époque de sa formation. La butte des Copeaux, au Jardin de Plantes, existe en son entier; c'est le produit d'une agglomération successive d'immondices, de graviers de terre rapportés ; elle est devenue un des ornement du Jardin des Plantes. On l'a recouverte de plantation dessinées en labyrinthe. Le mot copeau dans le vieu

langage signifie butte, on en a fait le nom de la rue Copeau.

Les exhalaisons malsaines qui s'échappaient, dans le faubourg Saint-Marcel, de ces amas d'immondices portaient le nom de Mouffettes. On donna à sa grande rue le nom de Mouffetard, ce nom enferme avec lui son étymologie.

A l'époque où Jeanne d'Arc assiégea Paris, il était protégé par des fortifications et par la Seine. Le côté le plus faible était à la porte Saint-Honoré et à la butte des Moulins, à l'endroit où est aujourd'hui la place du Théâtre-Français. Sur la butte on voyait des moulins, ailes déployées, attendant la brise.

Jeanne d'Arc pressa le roi d'ordonner l'assaut; à la tête d'une troupe de gens à pied, elle marcha vers la brèche, chassant devant elle les Anglais que sa vue frappait d'épouvante. A ce moment un trait d'arbalète lui perça la cuisse et la renversa baignée de sang sur le talus. La Hire, Dunois, Xaintrailles et l'élite des chevaliers qui combattaient avec elle, luttèrent pour l'empêcher de tomber entre les mains des Anglais. Cet échec répandit la consternation parmi les troupes royales et on leva le siège.

Quel charme dans ces deux figures : Jeanne d'Arc et Geneviève! Tour à tour ces deux héroïnes ont accompli le même prodige, l'une en faveur de Lutèce, l'autre à l'égard de la France. Geneviève empêcha le pillage et la destruction de Lutèce appelé à devenir la grande capitale, Jeanne chassa les Anglais du territoire.

Leur légende, où le merveilleux est étroitement as-

socié à la réalité, a été attaquée et tournée en ridicule par les philosophes du dix-huitième siècle. Aujourd'hui Jeanne d'Arc est une sorte d'idole. Elle est vénérée comme une sainte par ceux mêmes qui ne croient ni à Dieu ni aux Saints.

LE PAVILLON DE HANOVRE

L'élégant pavillon de Hanovre est un fragment de l'hôtel du Duc Maréchal de Richelieu. Le duc avait acheté à un riche financier l'hôtel, qui avait appartenu au comte de Toulouse et au Duc d'Antin le numéro 120 de la rue Neuve Saint-Augustin. Il s'étendait avec son parc jusqu'à l'extrémité du boulevard actuel des Italiens; on peut se rendre compte de ce que, au dix-septième et au dix-huitième siècle, un hôtel seigneurial occupait de terrain dans Paris.

Après la guerre de Hanovre si heureusement accomplie, le duc s'y était enrichi de tout ce qui avait manqué à ses soldats et même de tout ce que ses soldats avaient pris à l'ennemi. Il prolongea son hôtel et y ajouta le pavillon de Hanovre; c'est dans les salons du premier étage qu'il donnait ses fins soupers.

Que le maréchal de Richelieu ait commis des exactions, des compressions dans la Saxe et le Hanovre, il n'en resta pas moins l'ami et le héros de Voltaire. Le duc est une grande figure, il est le type le plus complet qui ait jamais existé du caractère et de l'esprit fran-

çais ; il en réunit toutes les brillantes qualités et tous les défauts. Nul homme n'a été plus aimable dans le commerce de la vie, plus intrépide à la guerre, plus habile dans les négociations diplomatiques. Le revers de la médaille est moins flatteur. Un profond mépris des hommes et des femmes, un dédain sans borne pour les mœurs en composent les principaux traits ; il y a, dans le vainqueur de Port-Mahon, du César, du Machiavel et du Borgia ; il est resté aussi célèbre par ses succès de boudoirs que par ses faits d'armes. Il mourut à 92 ans dans son hôtel, heureux de ne pas voir mourir avant lui le roi et la monarchie.

Après sa mort on perça deux rues à travers son parc, celles de Hanovre et de Port-Mahon.

Après Richelieu le pavillon changea de destination. La réaction de 1795 y installa le bal des victimes ; on n'y était admis qu'en prouvant qu'on appartenait à une des innombrables familles décimées par la Terreur.

En ce moment le pavillon de Hanovre sert d'écrin à cette orfévrerie qui est, auprès de la vraie, ce que nos élégants, nos petits Richelieu d'aujourd'hui sont auprès du véritable.

Nous venons de parcourir les lignes du Boulevard, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine ; revenons sur nos pas, et esquissons, dans les rues adjacentes, tout ce qui mérite un coup de crayon.

LE PERCEMENT DE L'AVENUE DE L'OPÉRA

Raser la butte des Moulins et percer l'avenue de l'Opéra a été l'une des plus colossales entreprises de voirie exécutées depuis le commencement du siècle. Il a fallu triompher de difficultés inouïes.

Quelle avenue magnifique, splendide, que celle de l'Opéra, digne du monument qui en forme le point de vue. Pour bien voir la façade de l'Opéra, pour recevoir l'impression juste de ce monument, il faut se placer au milieu de l'avenue : il est unique au monde par l'étendue de ses dimensions, l'originalité de son plan et la richesse de son ornementation. L'Opéra, tel que l'a conçu d'ensemble la vaste imagination, disons le génie de Charles Garnier, est un chef-d'œuvre. Les groupes dorés sur la façade me paraissent comme les images matérielles de la vie riche de Paris, et l'Apollon qui est là-haut, dans le plein jour et le soleil, me fait l'effet d'une sorte de Dieu du luxe debout au-dessus de toutes les maisons de la grande ville.

LE PONT-NEUF

Le Pont-Neuf est le plus vieux de Paris, le plus long aussi, puisqu'il traverse les deux branches de la Seine à l'endroit de leur réunion.

On a fait mieux que de le rajeunir, on l'a rétabli à peu près tout entier, sauf les piles. Il fut construit sur les dessins d'Androuet Du Cerceau. Henri III en posa la première pierre en 1578, mais il ne fut achevé et livré à la circulation que sous Henri IV, vingt-cinq ans après.

Assis aux confluents des trois grands quartiers, la Ville, la Cité, l'Université comme on disait autrefois, il fut dès le début admiré, chanté, célébré sur tous les tons.

Sur chaque pile de petites tourelles offraient aux marchands autant de plates-formes circulaires.

Il fut tout de suite la merveille de Paris, la grande voie préférée; à partir du dix-septième siècle, si le cœur de Paris bat quelque part, c'est assurément au Pont-Neuf, là est sa vie. C'est vers ce point que rayonne son action, qu'aboutissent les flots d'une foule agis-

sante et pressée; il devient le centre de la vie parisienne, le rendez-vous des oisifs, des désœuvrés, le bazar de tous les petits commerces, des poètes, des chansons en plein vent. Le fond de cette population flottante était les voleurs, les coupeurs de bourses; les tire-laine si habiles à enlever les manteaux des épaules des passants attardés, trouvaient là un emploi lucratif de leur talent de société.

Tout ce qui se débitait de nouvelles vraies ou fausses, de gazettes à la main, de pamphlets, de libelles, était là. Le Pont-Neuf ne se contentait pas d'être le plus gigantesque et le plus varié des spectacles en plein vent, c'était aussi le plus immense des cabinets de lecture; il ne fut qu'une grande et perpétuelle foire.

Quand la rue Dauphine fut percée, on lui donna ce nom comme expression de la joie populaire au moment de la naissance de Louis XIII. C'est au début de cette rue que Tabarin avait dressé ses tréteaux, il était le beau-père de Gauthier Garguille. Tabarin, Mondor, Turlupin, Gauthier Garguille, étaient les bilboquets de l'époque. Joyeux acteurs en plein vent qui aspergeaient d'esprit les badauds ébahis devant leurs tréteaux, ils sont les pères du vaudeville, et les véritables créateurs des joyeuses chansons qui coururent si longtemps sous le titre de Pont-Neuf; ils furent des bouffons homériques. Au commencement du dix-septième siècle, Tabarin remplit Paris de ses lazzis. Turlupin étincelait de saillies, éclatait en bons mots, il enrichit la langue du mot turlupinade qui a eu l'insigne honneur d'être adopté par l'Académie. Ces bouffons furent célèbres et la rumeur de leur vogue lointaine est venue

jusqu'à nous. Boileau et La Fontaine les font intervenir, ils étaient d'un demi-siècle plus jeunes, il fallait qu'ils eussent laissé des souvenirs bien vivants. Ces illustres farceurs firent passer tout Paris sur le Pont-Neuf, ils ont fait la joie de nos pères, ils sont des ancêtres plébéiens de la Comédie française. Ils ont servi de transition entre les jeux de la basoche et ceux de l'hôtel de Bourgogne, ils eurent un tel succès que le public désertait l'hôtel de Bourgogne pour les petits théâtres du Pont-Neuf.

Lorsqu'ils eurent passé de vie à trépas, ce fut un deuil profond au théâtre et dans le public, la foule pleura les bouffons qui l'avaient fait rire si longtemps.

Un homme de notre temps chercherait vainement la fameuse pompe qui distribuait l'eau au quartier du Louvre et des Tuileries; elle était ornée d'un bas-relief représentant la belle Samaritaine au puits de Jacob, offrant à boire à Jésus-Christ et d'une horloge à carillon. Quand l'heure était prête à sonner on entendait de très loin un certain nombre de clochettes au tintement harmonieux. Cette horloge fit autrefois le bonheur et l'admiration de nos pères; la machine hydraulique était presque aussi vieille que le Pont-Neuf, elle avait été élevée par Henri IV, et disparut en 1813. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un souvenir et un nom donnés aux bains chauds qui avoisinent le Pont-Neuf; c'est une gloire qui s'en est allée.

Arrêtez-vous à la première heure du soir et regardez autour de vous, un majestueux spectacle se déroule sous vos yeux. Du terre-plein dominé par la statue de Henri IV, on découvre une grande partie du cours de

la Seine; elle semble saluer en passant ces rives resplendissantes des arts et animées de toute la vie de la civilisation. A l'ouest l'horizon est borné par les collines verdoyantes de Saint-Cloud et de Meudon; dans cette direction, et sur la rive droite, le Louvre étale sa masse majestueuse, le Pont des Arts, construction légère et gracieuse, coupe admirablement le plan du tableau, tandis que le fleuve, chargé d'embarcations de toutes sortes, lui donne l'activité et la vie. Mais c'est surtout à l'est que la scène a un caractère merveilleux : derrière vous, c'est Paris dans sa jeunesse et sa virilité, c'est la grande ville; mais ici c'est le vieux Paris, le Paris de Hugues-Capet et de Marcel Prévôt des marchands, où se déploient tous les monuments d'un autre âge noircis par le temps, tous les souvenirs de l'histoire nationale, la chère Lutèce de Julien. On lui a laissé le nom de Cité qui consacre son droit d'aînesse. Il n'est pas une de ses voies qui ne rappelle les événements racontés dans nos vieilles chroniques. Le soir le spectacle n'est pas moins beau; quand le gaz s'allume il renvoie au ciel étoile pour étoile; de longs chapelets de feu retombent en grappes du haut des ponts et plongent dans la Seine, comme des fusées qui filent sous l'eau et qui frissonnent dans les remous de la rivière. A toutes les heures de la journée une foule considérable circule sur le Pont-Neuf. Quelle immense variété de physionomies, de costumes, de langages! Vous croiriez être à l'entrée d'un bazar où toutes les nations du monde sont représentées; et quelle diversité morale ne doit-il pas exister dans ces foules inquiètes qui passent devant vous

comme les eaux du fleuve. Qui pourrait dire les joies, les misères, les vices, les vertus, qui animent ces longues chaînes d'êtres humains dont les anneaux se succèdent avec une étonnante rapidité.

Quelques années avant la Révolution, Bonaparte âgé de dix-sept ans, quand il venait à Paris passer les jours de congé accordés aux élèves de son école, logeait dans une mansarde de la maison qui est au coin à droite de la ruelle de Nevers. Comme il n'était pas riche, il allait lui-même acheter ce qui lui fallait pour son déjeuner et son dîner, et descendait de bon matin de son nid d'aiglon. Le propriétaire de la maison avait fait mettre au coin de la façade une inscription en lettres d'or qui rappelait le séjour du grand homme; on appelait autrefois cette maison le nid de l'Aigle. Après le 4 septembre on a enlevé cette inscription.

La vie d'autrefois ne se trouve plus au Pont-Neuf, il a perdu sa vogue, on ne s'y arrête plus, on y passe.

Entre le Pont-Royal et le Pont des Arts sur la berge droite est établi le port Saint-Nicolas : là stationnent les navires à vapeur allant de Londres à Paris.

LE PALAIS DE L'INSTITUT, LE COLLÈGE DES QUATRE NATIONS, LA TOUR DE NESLE

On ne peut s'empêcher d'admirer la fortune de Mazarin, qui né d'un intendant des Colonna, fut cardinal à quarante ans. Ministre après la mort de Richelieu, il assura la prépondérance de la France, et parvint à ce but en dépit de tout le monde, en dépit des grands qui le jalousaient, des parlementaires qui le méprisaient, du peuple qui le chansonnait. Il disposa jusqu'à la fin de ses jours, non seulement de toute l'autorité politique de la France, mais encore du cœur de la reine Anne d'Autriche.

Par son testament il avait fondé un collège splendide où l'on pouvait entretenir gratuitement soixante jeunes gens, fils de gentilshommes ou de bourgeois notables nés dans les quatre provinces réunies à la Couronne de France, sous son ministère : Pignerol et son territoire, l'Alsace, la Lorraine, le Roussillon. Le collège, qui était exclusivement consacré à ces jeunes gens se nomma le collège des Quatre Nations. L'édi-

fice ne fut achevé qu'en 1694, on l'éleva sur l'emplacement de l'ancienne porte de Nesle, sur des terrains occupés jadis par l'hôtel de ce nom et par la fameuse tour. Le collège subsista jusqu'en 1792 et servit de prison à l'époque de la Terreur; il devint, en 1806, le siège de l'Institut. L'Institut, l'une des créations glorieuses de la Révolution qui l'établit en 1795, est la représentation du génie du pays; il est une chose tout à fait propre à la France. Plusieurs pays ont des académies qui peuvent rivaliser avec les nôtres par l'illustration des personnes qui les composent et par l'importance de leurs travaux; la France seule a un Institut où tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le philologue, le mathématicien, le physicien, l'astronome, le naturaliste, l'économiste, le sculpteur, le peintre, le musicien, peuvent s'appeler confrères.

Dans son organisation actuelle l'Institut se compose de cinq Académies : l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Sciences, furent fondées en 1662 et en 1666, par Colbert. L'Académie Française par Richelieu, en 1635; elle n'a pas cessé d'être populaire. On peut le dire avec raison, tout a changé en France depuis deux cent soixante ans excepté l'Académie; au milieu de tant de ruines, elle seule reste debout, elle tire sa force de sa liberté. Elle se compose de la fleur de l'aristocratie lettrée, des politiques, des grands poètes, des grands prosateurs; le jour où elle ne s'ouvrirait qu'à des écrivains de profession, elle cesserait d'être l'Académie Française : ce qui fait sa parure, sa dignité, à travers toutes les vicis-

situdes, c'est le mélange de toutes les supériorités, elle représente tout ce qui honore la France.

LA TOUR DE NESLE

Au point précis où s'élève aujourd'hui le pavillon oriental de l'Institut se dressait la célèbre Tour de Nesle. La Seine tourbillonnait à son pied, une plaque commémorative indique cet emplacement.

Un seigneur de Nesle, dans la seconde moitié du treizième siècle, acheta à l'Abbaye de Saint-Germain, un terrain sur lequel il fit construire un magnifique palais, vendu ensuite à Philippe le Bel. Sous François Ier, l'hôtel de Nesle fut supprimé et transformé en hôtel des Monnaies.

Brantôme parle d'une princesse qui se tenait à la Tour de Nesle, et faisait le guet aux jeunes gens pour les attirer. Elle se donnait à eux; à minuit ils étaient assassinés, leur cadavre précipité dans la Seine afin de se débarrasser d'eux plus sûrement.

Brantôme tait son nom; Villon qui écrivait un siècle plus tard n'est pas moins discret, comme le prouvent les vers suivants :

Semblablement où est la Reine,
Qui commanda que Buridan,
Fut jeté en un sac sur Seine,
Mais où sont les neiges d'antan ?

Ce Buridan avait échappé au guet-apens par miracle; les chroniqueurs font peser cette terrible accusa-

tion de luxure et d'assassinats, les uns sur la femme de Philippe le Bel, les autres sur Marguerite de Bourgogne, femme de Louis le Hutin. Le peuple, dans ses veillées, parlait sans cesse des orgies de la Tour de Nesle, et des scènes sanglantes dont elle était le théâtre, on comprend que ces souvenirs aient inspiré un drame. Il y a réellement quelque chose d'attachant et de terrible dans cette histoire de débauche et de tueries princières, consommées le soir entre les murs éteints d'une tour, et n'ayant pour témoins que les lampes qui brûlent, les assassins qui attendent. Il y a quelque chose qui saisit l'âme dans l'égorgement de ces hommes qui tous étaient jeunes et beaux.

L'ANCIEN HOTEL DE NESLE

L'ancien hôtel de Nesle fut la dernière habitation de Catherine de Médicis ; la nouvelle Bourse de Commerce est construite sur son emplacement.

Avant d'abandonner les Tuileries, Catherine de Médicis choisit pour demeure l'ancienne habitation des seigneurs de Nesle. Cet hôtel avait eu des maîtres différents ; les seigneurs de Nesle en firent présent au roi Louis IX. Le roi le céda à sa mère Blanche de Castille, elle y fit son séjour ; Thibaut, comte de Champagne, ce vaillant capitaine et le plus gentil des troubadours, avait soupiré bien des lais amoureux aux échos plaintifs de l'oratoire de la reine mère. L'hôtel passa ensuite à Jean de Luxembourg, roi de Bohème tué à la bataille de Crécy. Après sa mort il fit retour à la couronne.

Il appartint à Louis d'Orléans, frère de Charles VI ; c'est à ce prince que la rue d'Orléans Saint-Honoré doit le nom qu'elle porte encore. Le roi donna l'hôtel au couvent des filles repenties. Cet état de chose dura

jusqu'à la mort de Charles IX. Toujours obsédée de la prédiction de son astrologue, Catherine de Médicis résolut d'abandonner les Tuileries, elle choisit pour demeure nouvelle l'ancien hôtel des seigneurs de Nesle. Mais, comme depuis un siècle et demi il n'avait plus rien de la splendeur des anciens propriétaires, Catherine le fit magnifiquement réparer ; on l'appela l'hôtel de la reine.

Pour remplacer son observatoire des Tuileries, Catherine de Médicis fit élever par Jean Bullant, une longue colonne élancée, haute de cent pieds, cannelée de la base au sommet et percée à l'intérieur, comme la colonne Trajane, d'un escalier à vis ; elle montait à ce nouvel observatoire pour espionner les étoiles, tâchant de deviner les destinées des rois, la sienne propre. Son hôtel devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de jeune et de beau à la cour de France. Les fêtes s'y succédaient ; à la faveur du masque et des travestissements les chefs de la Ligue y coudoyaient les mignons d'Henri III ; c'est dans une de ces fêtes que Saint-Mégrin puisa dans les beaux yeux de Catherine de Clèves, Duchesse de Guise, cet amour qui devait le perdre. Catherine de Médicis habita cet hôtel quatorze ans ; elle mourut en 1589, chargée de dettes, les créanciers vendirent le palais à Charles de Bourbon, comte de Soissons, fils du prince de Condé et mari de la fameuse Olympe de Mancini, nièce de Mazarin. Cet hôtel eut la gloire d'être la maison natale d'un des plus grands généraux du siècle si célèbre sous le nom de prince Eugène ; là commença et grandit l'enfance d'un homme qui devait balancer avec le

plus d'avantage la destinée vieillie de Louis XIV, et tirer la plus cruelle vengeance de ses dédains.

En 1779 l'hôtel de Soissons fut mis en vente ; la ville s'en rendit acquéreur.

C'est sur cette souche glorieuse rappelée par nous, que le Prévôt des marchands M. de Viarmes, et ses échevins MM. de Varenne et Oblin, greffèrent un rameau plébéien, en construisant sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons la halle au blé et aux farines.

On respecta l'observatoire de Catherine de Médicis. La colonne reposait à sa base sur une fontaine aux armes de la ville et dont les eaux étaient d'une grande utilité pour les habitants du quartier.

La Bourse du Commerce a remplacé l'ancienne halle au blé et aux farines. L'aspect du monument est simple et gai. On a dégagé ses abords, le quartier a été transformé de fond en comble par la percée de la rue du Louvre ; des hôtels somptueux s'élèvent en bordure sur la nouvelle voie. Les constructeurs de la Bourse du Commerce ont tenu à conserver, à leur tour, le seul souvenir d'art de l'hôtel de Soissons ; l'observatoire de Catherine de Médicis est adossé au monument et apparaît, comme une merveille improvisée aux Parisiens, à ceux-là mêmes qui avaient l'habitude de passer par là naguère sans y jeter les yeux.

LE PALAIS-ROYAL

Il y a des monuments qui se recommandent à la fois et par les souvenirs et par leur magnificence, tel est le Palais-Royal.

Quand je parcours ses galeries presque solitaires, les fantômes des temps anciens m'apparaissent, j'ai la sensation de la vie morte et du mouvement disparu. Le cardinal de Richelieu avait fait édifier le petit Luxembourg, mais quelque luxe qu'il eût apporté dans la construction de cette demeure, elle ne pouvait cependant être appelée que du nom d'hôtel.

Richelieu voulait avoir un palais ; le petit Luxembourg n'était pas digne d'un ministre qui avait toute la puissance d'un roi. Il fit élever pour lui près de la porte Saint-Honoré, sur l'emplacement des hôtels de Mercœur et de Rambouillet, ce célèbre Palais Cardinal, qui sous un nom ou un autre, devait rester jusqu'à nos jours une des merveilles de Paris et donna à sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, le petit Luxembourg.

Parmi les grandeurs du Palais-Royal était une salle de spectacle ; c'est sur ce théâtre que Richelieu fit représenter sa tragédie de *Mirame*. Dans son orgueil, il la plaçait bien au-dessus du *Cid*. Sous Louis XIV la foule vint y applaudir Molière, elle l'applaudissait encore le 17 février 1675. Molière jouait ce jour-là le rôle du malade imaginaire ; à l'intermède du dernier acte il dit à Baron : j'ai un froid qui me tue. Baron lui donna son manteau pour le réchauffer, il fit avancer ses porteurs qui le conduisirent chez lui ; une heure après, le sang qu'il vomissait l'étouffa.

Après la mort de Molière le théâtre du Palais-Royal fut consacré à l'opéra. Les opéras de Lulli et de Rameau y firent longtemps fortune. Détruit par des incendies en 1764 et 1780, il fut reconstruit et devint avec Talma, le théâtre classique de la littérature française.

A sa mort en 1639, Richelieu fit don de son palais au roi dont il avait fait son esclave. Anne d'Autriche vint presque aussitôt l'habiter avec la cour et ses deux fils Louis XIV et le duc d'Anjou. Le séjour qu'elle y fit, qui ne dépassa pas le temps de la jeunesse de Louis XIV, suffit néanmoins pour que la demeure de Richelieu prît à jamais le nom de Palais-Royal. Ce séjour fut d'ailleurs marqué par de grands événements, notamment par l'arrestation de Broussel, et les barricades qui en furent la suite. La longue procession des magistrats du Parlement qui vinrent solliciter de la reine l'éloignement du prisonnier, la forcèrent à quitter Paris et à se réfugier à Saint-Germain.

Le duc d'Anjou épousa la célèbre Henriette, petite-

fille d'Henri IV. Louis XIV comprit le Palais-Royal dans l'apanage du duc d'Orléans.

En 1786, sous le Duc de Chartres (Philippe Egalité), le Palais-Royal fut l'objet d'immenses travaux qui en modifièrent complètement l'aspect. Les galeries furent reliées entre elles, c'est là ce qui amena la dépréciation des beaux hôtels de la rue des Bons-Enfants. La construction des galeries leur fut fatale. Ces hôtels avaient leur vue sur le jardin, on leur laissait à la place le fangeux horizon des rues de Valois, Montpensier, Beaujolais, c'était assez pour mettre en fuite les gens de qualité. La plupart de ces hôtels sont devenus des maisons de commerce ; au lieu de l'air du jardin, on n'y respira plus que les émanations d'une rue infecte et les parfums des restaurants.

Le Palais-Royal devint le centre de l'animation, la véritable capitale de Paris. Sous le Régent il fut le siège du gouvernement : c'est là qu'il donnait à ses intimes, à ses roués : le duc de Brancas, le duc de Broglie, le comte de Nocé, le marquis de Canillac, ces fameux soupers présidés par mesdames de Parabère, de Phalaris, de Phalerne, etc., où l'emportement du plaisir prenait souvent les proportions des débauches césariennes. A partir de dix heures le Régent se renfermait là avec ce personnel ; une fois les portes closes, Paris pouvait brûler, la France s'engloutir, le monde crouler, il y avait défense absolue de venir le troubler.

Ce fut dans le jardin du Palais-Royal que le 13 juillet 1789, Camille Desmoulins, monté sur une table, harangua la foule et lui distribua des feuilles vertes, en signe de ralliement, pour la grande insurrection

qui devait devenir aboutir le lendemain à la prise de la Bastille. A partir de ce jour le Palais-Royal fut un club en permanence, on y débita les nouvelles vraies ou fausses qui exaltaient les esprits, on y fit des motions patriotiques. On put y voir madame Roland au bras de Barnave, parée des trois couleurs, ivre d'enthousiasme et d'illusions ; elle demeure une expression de la physionomie du Palais-Royal dans la période de 1789 à 1790.

L'horizon s'assombrit, le Palais-Royal continua à être le forum de la révolution. Dans cette phase de la fermentation révolutionnaire il fut le théâtre des passions les plus exaltées et quelquefois de sanglantes tragédies. C'est dans la salle du restaurant Février, situé à peu près sur l'emplacement de la maison occupée par le petit Véfour que le 20 janvier 1793, le jour même de la condamnation de Louis XVI, le garde du corps Paris tua d'un coup de sabre le conventionnel Lepelletier de Saint-Fargeau. Poursuivi par la foule, le meurtrier se fit sauter la cervelle dans le jardin.

Le premier café du Palais-Royal avait été fondé en 1749. Là se réunissait une société choisie d'écrivains, d'artistes, d'hommes du monde ; là Horace Vernet peignit la fameuse hirondelle ; il semble que l'oiseau de bon augure ait porté bien longtemps bonheur à la maison, car tous les propriétaires y firent fortune.

Le café de la *Régence*, forcé par les démolitions de déguerpir du rez-de-chaussée qu'il occupait au delà de la place du Palais-Royal s'est réinstallé en face, avec son ancienne réputation qu'il tient des souvenirs

de Diderot, de Jean-Jacques Rousseau, de Robespierre, de Philidor, le grand joueur d'échecs.

Tous les magasins du Palais-Royal sont consacrés aux objets de luxe et aux brillantes superfluités, toutes ces vitrines sont éblouissantes.

Lorsque le prince, que le peuple devait mettre sur le trône en 1830, revint de l'exil en 1814, et qu'il se présenta pour la première fois au palais de ses pères, le suisse, qui portait la livrée impériale, fit beaucoup de difficultés pour le laisser entrer. Mais lorsqu'il le vit tomber à genoux et baiser la marche du grand escalier, il reconnut à l'émotion de celui qu'il avait pris pour un étranger, que c'était le Duc d'Orléans.

En 1830 le Duc d'Orléans donna dans ses appartements un bal splendide à son beau-frère, le roi de Naples François Ier. Charles X y assista avec le dauphin et la duchesse de Berry. Mais l'inquiétude, occasionnée par les envahissements continuels du pouvoir, fermentait alors sourdement et on entendit circuler les mots célèbres : *C'est bien une fête napolitaine, car nous dansons sur un volcan.*

Devenu roi, Louis-Philippe fit construire la grande galerie vitrée étincelante de marbre et d'or ; par son éclat et sa grandeur elle peut figurer parmi les monuments de la capitale.

Pendant cinquante ans le Palais-Royal a joui d'une réputation universelle ; il a été la kermesse, le lupanar, le paradis matériel, l'émerveillement de l'Europe.

Les célibataires logés au Palais-Royal y passaient leur vie. Il était reconnu en effet qu'il n'est pas un

besoin, un luxe, une fantaisie, un caprice, une passion qu'on ne pût satisfaire dans l'enceinte du palais. Il était une ville dans la ville.

Sous l'Empire, la vogue du Palais-Royal ne fit que s'accroître ; aux sans-culottes avaient succédé les culottes de peau ; après chaque campagne les héros de l'Epopée Impériale venaient se reposer ou se fatiguer dans les délices de cette Capoue. Pendant la Restauration, il fut pour Paris ce que l'Agora avait été pour Athènes, ce que le Forum avait été pour Rome ; le Boulevard d'aujourd'hui n'est qu'une ombre banale de ce qu'était le Palais-Royal d'alors. Il a été la grande foire des vices où l'univers a passé ; où se coudoyait, où se heurtait, tout un monde interlope de joueurs, de libertins, d'hommes cherchant des femmes, de filles cherchant des hommes. Là le plaisir, la misère, l'orgie, la faim, le crime, la ruine, les particularités parisiennes, les naïvetés provinciales, des rôdeurs en guenilles comme Chodruc Duclos, le Diogène de cette Athènes pourrie, vivaient dans la plus étonnante des promiscuités. On y comptait dix-huit maisons de jeux, vingt cafés, quinze restaurants, sans parler des bals, des concerts, des divertissements de toute nature. Avec ses deux théâtres, ses magasins étincelants, avec la verdure égayante des arbres de son jardin et les fleurs de ses parterres, le Palais-Royal offrait un ensemble incomparable.

L'époque des deux invasions fut son âge d'or. Les officiers étrangers affluaient dans tous les établissements ; les économistes affirmèrent qu'ils laissèrent dans les restaurants, les cafés, les maisons de jeux,

et les industries annexées une bonne partie des millions que la coalition avait imposés à la France à titre de contribution de guerre.

Voir le Palais-Royal et mourir! tel était le vœu de l'Europe. Deux événements précipitèrent la décadence du Palais-Royal : les locataires des galeries se laissèrent persuader, que les promenades des filles publiques le souillaient et en éloignaient les honnêtes gens ; ils pétitionnèrent, leur vœu fut exaucé, les filles en furent expulsées.

Le 31 décembre 1836, à minuit, on ferma les jeux, et avec le dernier tour de la roulette expira la fortune du Palais-Royal, il était dépouillé des vices qui faisaient sa réputation. Le public émigra vers les Boulevards. Quand on parcourt ces galeries, toujours à moitié désertes, on ne se douterait pas que la vie d'autrefois avait atteint là son maximum d'intensité.

Aujourd'hui, ce n'est pas le calme mortuaire de la Place-Royale, ou de cette rue de l'Ancienne-Comédie que tout Paris jadis remplissait de tumulte et de mouvement ; la vie y subsiste encore mais elle semble somnolente et lourde. Dans ces derniers temps beaucoup de plans ont été proposés pour rappeler à la vie cette Pompéia ensevelie dans l'oubli ; vaines tentatives ! Semblables aux fleuves, les foules ne remontent pas à leur source, le Palais-Royal s'en va comme d'autres puissances s'en sont allées.

LA PLACE ROYALE AUJOURD'HUI PLACE DES VOSGES

La Place Royale, est une des plus belles, des plus intéressantes de Paris. Le coup de lance du régicide Montgommery fit cette place ; le Palais des Tournelles, une des merveilles du vieux Paris, à jamais regretté par les archéologues, ne fut plus pour Catherine de Médicis, après la mort d'Henri II, qu'une masure sinistre et désolée. Elle ordonna sa démolition, la France perdit son Alhambra. Sully suggéra à Henri IV l'idée d'y établir une grande place. Autour d'un préau s'élevèrent trente-six pavillons de briques et de pierres, construits sur un modèle uniforme qui fut à la mode sous Henri IV. Le coup de couteau de Ravaillac l'empêcha de terminer son œuvre. La Place Royale ne fut achevée que sous Louis XIII.

Un paysan du Languedoc Claude Charlot, qui devint un riche financier, fut le principal constructeur de la place. Le peuple donna son nom à une rue qui l'a conservé ; ce nom avait une allure plébéienne qui lui allait ; la ville a consacré ce baptême populaire. Le Marais, dont la ruine des Tournelles avait fait une

nécropole renaquit ayant une âme nouvelle. La Place Royale devint le plus brillant quartier de Paris. C'est à cette place que l'on a le mieux vécu il y a deux cents ans. Ces pavillons furent habités par l'élite de la noblesse, par la haute magistrature. Les d'Aligre, La Rochefoucault, Lesdiguières, les beautés à la mode, madame de Longueville, madame de Sablée, etc., etc., attirèrent à la Place Royale la jeunesse dorée de Paris. Dans les temps de pluie, la Place offrait aux promeneurs un abri sous ses arcades; dans les beaux jours les jeunes gentilshommes y exhibaient leurs fraises les plus excentriques, les dames y étrennaient leurs plus extravagants vertugadins. Les gens de qualité, en revenant des petits levers de la cour, se trouvaient là. A cette époque la Place Royale a été le centre de la politesse, de l'urbanité française. Que de personnages illustres en tous genres ont habité ces beaux pavillons! C'est en se promenant sous leurs galeries que Descartes, causant avec Pascal, lui suggéra l'idée de ses belles expériences sur la pesanteur de l'air. C'est là aussi qu'un soir, en sortant de chez madame de Guéménée, le mélancolique de Thou reçut la confidence de la conspiration qui devait le mener à l'échafaud. Le pavillon de Rohan a été occupé longtemps par le duc de Rohan, l'un de nos grands généraux et le plus grand écrivain militaire de son siècle.

Marion Delorme, quoique courtisane, n'en était pas moins une femme de bel esprit et de bon ton. Elle passa une partie de sa vie galante dans le pavillon nº 6 que le duc de La Meillerai lui avait acheté. C'est dans cet hôtel, nous dit Tallemant des Réaux, qu'elle

mourut en 1650. La célèbre Rachel est morte en 1858 dans le voisinage de ce pavillon, au nº 9.

Tirer l'épée pour une bagatelle était devenu l'accompagnement obligé des bonnes manières, et comme la galanterie avait ses élégants, les duels avaient leurs raffinés. En quelques années, plus de deux mille gentilshommes périrent dans des combats particuliers. On se battait sur cette Place à toute heure de la journée. Ces duels en plein jour étaient d'autant plus fréquents, que les balcons et les fenêtres des hôtels se garnissaient de spectateurs et de spectatrices comme pour une représentation théâtrale, dès que deux adversaires avaient mis l'épée à la main.

Ces sanglantes rencontres mirent ce coin de Paris à la mode; on ne pouvait se couper la gorge ailleurs que là. On y faisait assaut de vanité et de fanfaronnade. Là furent tués les mignons d'Henri III; ils furent inhumés dans l'église Saint-Paul. Henri III leur fit élever un magnifique mausolée. Le chroniqueur Pierre de l'Etoile, appela l'église le sérail des Mignons.

Richelieu voulut s'opposer à cette épidémie de duels qui décimait la noblesse; il fit rendre son édit terrible qui les punissait de mort; le duc de Montmorency Bouteville brava l'édit, il se battit avec Bussy d'Amboise et tua son adversaire. Le duc fut condamné à mort, et décapité malgré la protestation de toute la noblesse.

Le duel le plus célèbre fut celui de Coligny et de Guise, tous les deux jeunes et braves. On prêta au duc de Guise un mot qui répandit sur cette scène une grandeur inattendue; en mettant l'épée à la main

Guise dit : « Nous allons vider les anciennes querelles » de nos maisons; on verra quelle différence il faut » mettre entre le sang de Guise et celui de Coligny. » Celui-ci mourut deux jours après des suites de ses blessures. L'issue de ce duel eut, dans Paris et en France, un retentissement terrible et demeura quelque temps l'entretien des salons. Coligny avait soupiré longtemps pour madame de Longueville; on raconta qu'au moment de la rencontre elle était chez la duchesse de Rohan et que là, cachée à une fenêtre derrière les rideaux, elle avait vu le dramatique duel et son dénouement tragique.

Derrière ces fenêtres, ces volets fermés, nous lisons à chaque pas : Cy-gìt; sur cette Place est venue la foule des seigneurs, des poètes, des politiques, des belles dames, des amoureux. Que de rendez-vous galants, que de tournois d'amour, de fins coups d'épée, on pourrait évoquer!

En 1682, un courant irrésistible, créé par la translation de la cour à Versailles, attira l'élite sociale vers l'ouest de Paris. Le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré se peuplèrent des émigrés de la Place Royale. Le Marais changea de caractère, il devint le refuge de la bourgeoisie. Le cœur de Paris cessa de battre à la Place Royale.

PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Le premier maître de l'Elysée, celui qui le fit construire, fut le comte d'Evreux, un des roués du régent, un des princes de la maison de Bouillon; il ordonna à son architecte, en 1728, de lui bâtir un palais digne d'une Altesse, un raccourci de Versailles, en plein faubourg Saint-Honoré. Il avait épousé mademoiselle Crozat, la fille du plus riche financier du commencement du XVIIIe siècle; madame de Bouillon appelait sa belle fille son petit lingot d'or ; ce fut ce lingot d'or qui paya la construction de l'hôtel d'Evreux.

Le comte de Turenne, héritier du comte d'Evreux, le vendit à madame de Pompadour, qui en fit le boudoir et la salle du conseil de la Royauté; elle l'embellit merveilleusement, en fit décorer les salons de trumeaux rococos par Boucher. Madame de Pompadour posséda l'hôtel d'Evreux jusqu'à sa mort; elle le légua au roi qui l'affecta à la résidence des ambassadeurs extraordinaires. Un des financiers les plus magnifiques de l'époque, Beaujon, l'acheta au roi; à la mort de Beaujon, ce fut la duchesse de Bourbon qui en

fit l'acquisition; elle n'en jouit pas longtemps, deux ans après elle émigra; il devint propriété nationale.

Murat, en 1805, en fut le propriétaire. Lorsqu'il monta sur le trône de Naples, Napoléon se l'appropria et en fit sa résidence favorite; là le Roi de Rome marcha ses premiers pas, aux yeux du père enchanté; c'est là que Napoléon venait, entre deux batailles, se reposer loin des fastueuses représentations des Tuileries; c'est là qu'il se retira après la bataille de Waterloo. Qui pourrait dire ce que ces murs entendirent durant la nuit qu'y passa Napoléon après cette grande bataille?

Sous la Restauration l'Elysée fit partie de l'apanage du Duc de Berry. Le Duc, après avoir échappé aux traverses d'un long exil, revenait dans sa patrie, il commençait à y goûter le bonheur lorsqu'il fut tout à coup frappé, dans les bras de sa femme, à sa sortie de l'Opéra, place Louvois, dans la nuit sinistre du 13 février 1820; le prince était sorti plein de jours de l'Elysée, il revint là cadavre ensanglanté.

En 1830, l'Elysée rentra dans le domaine de l'Etat. Il ne servit, pendant tout le règne de Louis-Philippe, que de caravansérail aux souverains étrangers qui venaient à Paris. En 1848 un vote de l'Assemblée Nationale assigna l'Elysée pour résidence au Président de la République; il fut agrandi et isolé par l'ouverture de la rue de l'Elysée sur l'emplacement de l'hôtel où fut assassinée la Duchesse de Praslin.

Là s'accomplit le 2 décembre. L'Elysée est aujourd'hui le palais le plus remarquable, le plus complet de Paris; les jardins se prolongent jusqu'à l'avenue Ga-

briel ; ils sont plantés de beaux arbres bien entretenus. M. Carnot sait en faire une grande maison, hospitalière à tout ce que la France compte d'éminent dans la politique, la littérature, les arts et la science.

LA PLACE DE LA CONCORDE ET L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR

La place de la Concorde ne fut d'abord qu'un marais. En 1741, l'édilité parisienne décida qu'elle recevrait la statue équestre de Louis XV qu'elle lui avait votée. Dès qu'eut lieu son inauguration, on donna à la place, dite aujourd'hui de la Concorde, le nom de place Louis XV. Le roi était représenté, dans cette statue équestre, en costume romain et couronné de lauriers. Quatre statues en bronze, œuvre de Pigalle, figurant la force, la prudence, la paix et la justice, décoraient les quatre angles du piédestal. Un poète anonyme mit un jour sur la base de la statue les deux vers suivants :

> Grotesque monument, infâme piédestal,
> Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

LA CATASTROPHE SANGLANTE DU 30 MAI 1770

A cette époque, les Champs-Elysées n'étaient ni

percés ni plantés. Le pont Louis XVI n'existait pas ; les quais des Tuileries n'étaient qu'un sentier de halage. La rue Royale avait été ouverte sur l'emplacement des anciens remparts et de l'ancienne porte Saint-Honoré ; elle n'était pas tout à fait bâtie. L'architecte Gabriel avait commencé la construction qui devait être le ministère de la marine, des matériaux et des fossés encombraient la rue Royale jusqu'au boulevard ; il n'existait donc alors que deux issues pour arriver sur la place Louis XV et pour en sortir, c'est-à-dire la route de Versailles et la rue Royale.

Le 30 mai 1770 la ville de Paris donna une fête magnifique aux jeunes époux, Marie Antoinette et le Dauphin à l'occasion de leur mariage. Une foule immense s'était dirigée sur la place Louis XV pour voir tirer un feu d'artifice. Les ordonnateurs de la fête auraient dû prévoir que le peuple qui viendrait par le boulevard, ne manquerait pas de se diriger du côté de la place où l'on devait tirer ce feu d'artifice, et que la foule se porterait, aussitôt que le feu serait terminé, du côté du boulevard. Ces deux colonnes opposées devaient inévitablement se rencontrer et s'entrechoquer. Une horrible catastrophe se produisit, une terreur panique, un effroi magnétique parcoururent la foule et la firent onduler : des femmes, des enfants, des vieillards furent foulés aux pieds ; les cris, l'effroi, la confusion, que les voleurs augmentèrent par leur audace, portèrent le désordre à son comble ; on n'avait jamais poussé des hurlements plus atroces ; c'étaient des cris d'angoisse à fendre l'âme. Les chutes se multiplièrent, sous la pression irrésistible de la foule ;

quiconque tombait ne se relevait plus, les cadavres, s'aplatissaient dans les matériaux, dans les fosses. Il y eut une affreuse bagarre ; trois mille personnes furent tuées ; des familles entières disparurent ; point de maison qui n'eût à pleurer un parent ou un ami.

Cette sanglante catastrophe a été reproduite sur la scène dans *Joseph Balzamo*, drame à grand spectacle d'Alexandre Dumas.

En 1792, la statue de Louis XV est remplacée par une statue de la liberté à proportions colossales, la place prend le nom de place de la Révolution. Vers la fin de 1792, l'échafaud s'y dressa en permanence, là s'est accomplie la plus effroyable et la plus longue hécatombe humaine dont se soit flétrie l'histoire des nations civilisées. Là nos pères ont vu la magistrature antique, le Parlement, disparaître dans le lit de justice de la démagogie ; là l'administration, les finances, le clergé, la noblesse sont venus, par charretées, apporter leur contingent de morts ; là le tiers état eut aussi sa carte de sang à payer. Qui ne sait qu'une foule de banquiers, de jurisconsultes, de notaires, d'écrivains se pressent en foule sur la liste de proscrits immolés. Là les lettres et la science demandèrent à ce pavé muet Chénier, Boucher, Lavoisier, etc., etc. Là, l'armée vit périr ses chefs, Custines, Biron, Beauharnais. Là Charlotte Corday expia son crime héroïque ; là les femmes de la cour se rencontrèrent avec la femme forte de la Révolution, madame Roland, dans ce pêle-mêle de l'échafaud ; là périrent Louis XVI et la reine Marie Antoinette. Arrivée au sein de la France, entourée de tant d'amour, faite pour régner par la ma-

gie de la grâce et de la beauté plus que par la majesté du rang suprême, cette Princesse ne trouve sur cette terre de chevalerie et d'honneur, au lieu de la brillante hospitalité du trône, que des calomnies, des insultes, un cachot, puis la mort, la mort des criminels, la mort sur le tombereau infâme. Là tombèrent les plus illustres victimes en attendant que les bourreaux vinssent y tomber eux-mêmes.

En 1826 la place reprit le nom de Place de la Concorde pour ne plus le quitter ; en 1844 les fossés de la place furent supprimés, ils furent comblés et remplacés par des promenoirs bitumés. On y édifia deux fontaines monumentales symbolisant la navigation fluviale, et la navigation maritime ; de distance en distance on plaça des candélabres et des colonnes rostrales, huit pavillons furent pourvus de huit statues allégoriques des villes de Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Rouen, Brest, Strasbourg et Lille. La place de la Concorde est une des merveilles de Paris.

L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR

Déplacera-t-on l'Obélisque ? le placera-t-on comme c'était l'avis du commandant de l'expédition M. Verdinac de Saint-Maur, au milieu de la cour du Louvre, comme pour ajouter une curiosité de plus au Musée Egyptien dont les fenêtres lui eussent fait face. On se décida pour le centre de la place de la Concorde, sans considérer combien désagréablement il coupe en deux la vue de l'arc de triomphe de l'Etoile, de la Made-

leine, du Palais Législatif. J'ai entendu un jour, dans un dîner au grand treize du café Anglais, Léon Gozlan s'élever éloquemment contre cet emplacement : L'O-
» bélisque, disait-il, est planté là sans parenté de
» rang, de langue, de nom, d'origine avec nous. C'est
» un vol fait au désert, à l'antiquité, à la poésie. La
» statue de Pierre le Grand transportée de Pétersbourg
» sur la place de la Concorde, la cathédrale de Reims
» mise au centre d'une promenade du Mexique, la
» colonne de la place Vendôme volée par des Arabes
» et vissée au milieu du désert du Sahara, ne seraient
» pas de plus monstrueux accouplements que l'Obé-
» lisque de Louqsor et Paris. »

Il est vrai que chaque chose n'a de valeur qu'en son lieu propre que sur son sol natal, que sous son ciel ; il y a une corrélation, une harmonie intime entre ces monuments et le pays qui les a édifiés, mais la faute d'avoir placé l'Obélisque sur la place de la Concorde se perd dans la grandeur de l'ensemble ; il s'harmonise avec les grandes lignes qui s'étendent sur les quatre côtés de la place. Il n'a pas de couleur politique. Il semble porter avec lui un haut enseignement ; il parle éloquemment de la fuite des générations ; symbole de l'infini, il détourne la pensée des choses mobiles et irritantes du temps ; il nous reporte vers l'immuable, et proclame la grandeur, la puissance, le génie des races passées ; il est le monument humain qui éveille le plus puissamment l'idée de la durée. Formé d'un seul bloc de granit rose d'une hauteur de vingt-cinq mètres, il est tout constellé d'hiéroglyphes taillés dans la pierre et célébrant dans leur langue les travaux de Rhamsès et les exploit

de Sésostris. Son extrait de naissance lui donne trente-quatre siècles.

A première vue, son parfait état de conservation frappe d'étonnement, on a peine à croire qu'il ait déjà bravé trois mille ans, sans que le poli de ses faces, la vivacité de ses arêtes, la pureté de ses sculptures aient subi la moindre altération. Il fait naître une pensée étrange à l'esprit, on devine qu'il s'ennuie et que de cet air qui n'est jamais bleu il regrette l'éternel azur du ciel africain ; il frissonne sous la pluie, sous le givre, et sous la neige.

La place de la Révolution, devenue place de la Concorde, attendait toujours une décoration lorsque, en 1829, M. d'Hauzes, ministre de la marine, adressa à Charles X un rapport où, mettant en avant la bonne volonté de Méhémet-Ali, il engagea Sa Majesté à aller chercher à Louqsor une de ces aiguilles de Cléopâtre que le vice-roi se faisait un plaisir d'offrir au roi de France. Charles X approuva ; un navire tout exprès fut construit, il s'appela le Louqsor ; le commandant Verdinac de Saint-Maur fut chargé de l'expédition ayant pour collaborateur l'ingénieur Lebas, mais l'obélisque ne devait arriver que sous le règne de Louis-Philippe et après d'incroyables efforts dont M. Lebas avait triomphé. Le Louqsor débarqua à Paris sous le pont de la Concorde en 1835. L'obélisque fut solennellement dressé le 23 octobre 1836 en présence du roi et de la famille royale et aux applaudissements d'une foule immense, comme il est dit sur le piédestal, dans une inscription en français. M. Lebas eut l'idée fort ingénieuse d'y faire graver en creux les figures

des diverses opérations qu'exigèrent le déballage de l'Obélisque à Louqsor et son érection à Paris.

A trois heures et demie tout était terminé, il n'arriva aucun accident, tout se passa conformément aux prévisions de la science. Le triomphe de M. Lebas et de la mécanique moderne fut complet. On suivait avec anxiété la suite des opérations qui signalèrent le dressement de l'Obélisque. L'appareil inventé par M. Lebas, fonctionna avec une merveilleuse facilité, on vit l'énorme masse se poser lentement, sans secousse, sur son piédestal par le seul effet du relâchement des chaînes de retenues ; la foule battit des mains au succès de cette grande et difficile entreprise. Les acclamations redoublèrent quand on vit le roi se découvrir pour saluer le drapeau tricolore, qui venait d'être planté sur la pointe de l'Obélisque par un marin.

Après avoir vu passer tant de caravanes, après avoir vu tomber Pompée et mourir Cléopâtre cet Obélisque est venu s'asseoir à la place où fut dressé l'échafaud de Louis XVI.

La place de la Concorde est une des merveilles de Paris. Son enceinte est majestueuse ; si vous voulez avoir une juste idée de l'opulence, du luxe, de l'éclat des élégances de Paris, allez par quelque radieuse journée d'avril ou de mai sur la place de la Concorde. Vous y verrez incessamment passer le défilé brillant des équipages, des cavaliers, des amazones et des promeneurs.

LES SQUARES OU LES JARDINS DE PARIS

On ne saurait trop louer dans le nouveau Paris, la création de nouveaux squares ou jardins. Grâce à cette innovation le bourgeois de Paris, alléché d'ombre et de verdure, n'est plus condamné à les aller chercher au loin, jusqu'au bois du Luxembourg et au jardin des Plantes ; il a maintenaut l'un et l'autre à quelques pas de sa porte, les jeux des enfants n'ont plus exclusivement le ruisseau pour arène.

Les squares ont des dimensions fort diverses ; ils sont jetés à peu près dans le même moule, ont des formes allongées, des allées sablées, une fontaine jaillisssante, une pelouse couverte çà et là de petits massifs de fleurs agréablement disposés ; des chaises, des bancs, attendent les promeneurs. Un des plus complets parmi ces jardins est celui du Temple, rien ne lui manque en effet ni les eaux, ni les fleurs, ni les rochers, ni les beaux arbres, les gazons sont superbes ; des massifs d'arbustes à feuilles persistantes rappellent le printemps éternel (ver assiduum) de Virgile.

Les bonnes d'enfants et les nourrices forment la

population des squares la plus assidue ; des légions d'enfants roses y tourbillonnent semant partout, comme des rayons de soleil, leurs frais éclats de rire et leur joyeux babil.

Les Champs-Elysées ont été dotés de magnifiques jardins, autour des cafés-concerts, des Panoramas ; les végétaux les plus beaux et les plus rares forment de charmants cadres à ces lieux de plaisir.

Le parc Monceau (le petit mont) occupe l'emplacement des anciennes *Folies* de Chartres, magnifique résidence créée par Philippe Egalité, en 1778 ; le nom de *Folies* de Chartres lui vint des sommes folles prodiguées par le Duc d'Orléans pour cette splendide maison de plaisance ; elle devint propriété nationale. Sous le second empire, le parc fut entièrement restauré : ponts, cascades, ruisseaux, pelouse verdoyante et gracieusement vallonnée, massifs de fleurs, frais ombrages, allées sinueuses, tout était à refaire ; on a respecté la grotte formée de rochers amoncelés dans un capricieux désordre. Parmi les grands arbres qui ombragent ce parc, on remarque un superbe géant de la Californie.

Quand parut en Angleterre et en France l'annonce de la découverte de ce Titan des arbres, personne n'y voulait croire, mais on vit bientôt dans le palais de Sydenham un de ces arbres (mammouth), représenté par un tronc de plusieurs mètres de diamètre ; il fallut bien se rendre à l'évidence. Restait à dénommer l'arbre, un Anglais l'avait découvert, il était juste de le dédier à l'un des grands noms de l'Angleterre et la nouvelle conquête s'appela Wellingtonia. Cet arbre est

assurément une des plus belles importations végétales de notre siècle.

On ne se lasse pas d'admirer le parc de Monsouris, situé dans le quartier de la Glacière.

La ville de Paris dispose pour la création et l'entretien de ces jardins d'immenses pépinières, elles sont situées sur plusieurs points, notamment à Auteuil et au bois de Boulogne.

Les parcs et les jardins de Paris sont la joie et l'orgueil de ses habitants.

LE JARDIN DES PLANTES

Le Jardin des Plantes est assurément l'institution la plus populaire, non seulement de Paris mais du monde entier ; il est le premier monument que visite tout étranger dans notre capitale. Il est pour ainsi dire une réduction de l'univers ; on y trouve le résumé de la création : animaux vivants et morts, toutes les plantes, ornementales et industrielles, sauvages et cultivées, en serre, en orangerie, en aquarium, en caisse et en pleine terre, des spécimens de tous les minéraux. Autour de vous toutes les merveilles accumulées de la nature, tous les mystères, tous les secrets dévoilés par la science, toutes les productions du globe à grands frais ramassées, l'univers dans un jardin.

Le Jardin des Plantes fut créé par Richelieu en 1628, Guy Delabrosse, médecin de Louis XIII en eut la premier la direction ; il a été successivement agrandi, plusieurs portes lui donnent accès, entrez de préférence par la porte d'Austerlitz, la porte d'honneur. Vous pouvez vous abriter sous le premier acacia venu de l'Amérique septentrionale, planté par Pierre Robin,

démonstrateur de l'établissement en 1638. Cet arbre vénérable a pour famille l'innombrable postérité, qui est l'ornement de nos jardins et de nos parcs. La science reconnaissante lui donna le nom de *Robinia.*

Dans la partie haute du jardin des allées sinueuses sont pratiquées ; peuplées de toutes sortes d'arbres verts, elles forment le grand labyrinthe où l'on voit le cèdre du Liban, qui a couvert de son ombre des générations de visiteurs, on connaît sa légende : lors de son voyage sur le plateau du Liban, Bernard de Jussieu en rapporta un petit pied ; il se servit de son chapeau pour y mettre le brin de verdure qui devait être plus tard un arbre géant. Le voyage fut long, tempêtueux, l'eau douce manqua, on la mesura à chacun, le cèdre fut l'enfant du savant, il lui donna la moitié de son eau et le ranima, Jussieu faillit mourir de soif pour sauver son arbuste. Quand il fut de retour au Jardin des Plantes, il y chercha un coin de la meilleure terre pour y faire sa plantation ; c'est près de la butte dont on a fait le labyrinthe qu'il trouva ce coin béni ; le sol en était excellent. Jussieu savait que pendant des siècles le Montfaucon de Paris, de la rive gauche, s'était créé là et que le monticule, ou copeau du labyrinthe, avait été formé par un amas d'immondices, qui sont pour la terre un si merveilleux engrais. Le cèdre qu'on devait y planter devait certainement pousser là on ne peut mieux. En effet Jussieu eut le bonheur de le voir croître comme par magie.

Lorsqu'il mourut, quarante-trois ans après, il pouvait admirer la cime de son arbre chéri qui dominait les plus grands arbres. Il serait beaucoup plus élevé

encore si la flèche n'eût été cassée par mégarde. Ces sortes d'arbres poussent par le sommet des branches et quand ce sommet est coupé ils ne croissent plus. Le vieil acacia et le cèdre du Liban, ces témoins séculaires du passé, sont deux monuments du Jardin des Plantes, car la nature a ses monuments comme les arts.

Engagez-vous dans les spirales du labyrinthe, elles vous mèneront au sommet de la butte de la colline, vous y jouirez du panorama de Paris.

Près de là on vous montre une maison d'apparence modeste : là fleurit un de ces génies qui font époque dans les siècles, la sublime intelligence qui exhuma de la poussière du globe les archives éteintes des créations disparues, c'est là qu'habitait Cuvier.

Dans le voisinage demeurait Buffon; c'est là qu'il recevait les hommages de l'Europe savante et que s'accomplissaient ses immenses travaux.

Dans votre course arrêtez-vous devant la rotonde des singes; ils sont les favoris de la foule, ils amusent le public, ils sont pour lui une source inépuisable de rire et de distractions. Les singes gambadent, jouent, grimacent et mangent; on construisit pour eux en 1836, ce palais à jour soutenu par des colonnettes de fer; à gauche vous avez la ménagerie des animaux féroces : elle est rarement au complet, les tigres y périssent d'ennui, les lions ont la nostalgie du désert. On peut assister à leur dîner, en un clin d'œil, chair, os, et peau, tout est englouti. Près de là s'étendent de grands parcs ombragés, divisés en compartiments; ces parcs abritent toute une population d'animaux charmants,

qui viennent manger dans la main le pain que vous leur tendez derrière les barreaux. Parmi ces espèces de ruminants, je signale à votre attention les yacks ou vaches à queue de cheval, récemment importées du Thibet, remarquables par leurs formes trapues, la queue touffue et par la longue laine qui traîne jusqu'à terre.

Les oiseaux de proie perchent ou volent à leur gré derrière d'élégants treillis. Un condor est à la ménagerie depuis 1826. Les oiseaux aquatiques se livrent aux délices du bain dans une onde transparente; parmi eux on remarque le pélican et l'ibis sacré; un hémicycle de fils de fer retient prisonniers dans des cages spacieuses de beaux oiseaux de toutes sortes.

Dans le Musée des reptiles vivants, les serpents reçoivent les soins les plus intelligents qui permettent d'étudier leurs mœurs et surtout celles des terribles crotales.

Dans la galerie de la zoologie, vous voyez des squelettes gigantesques d'animaux antédiluviens qui couvraient la surface du globe.

Dans les cabinets d'anatomie comparée sont rangées toutes les races d'animaux connues. On remarque le squelette du jeune assassin de Kléber, général en chef de l'armée française en Egypte; il a été donné au Musée par le célèbre chirurgien Larrey; le squelette de Bébé, le nain du roi Stanislas, la Vénus hottentote, l'homme préhistorique, etc., etc.

Dans la nouvelle galerie de paléontologie ouverte au public en 1883, allez voir le squelette de l'*Elephas meridionalis*, découvert dans un marais du départe-

ment du Gard; il a été trouvé en place tout entier, ses os très friables risquaient de tomber en poussière, on les enduisit de blanc de baleine, au fur et à mesure qu'on les extrayait; il surpasse le squelette des plus grands mammouths et des mastodontes.

Par l'ensemble des curiosités que renferme le Jardin des Plantes, il mérite d'être au premier rang des merveilles de Paris; il est l'abrégé du monde, son prestige il le doit à ses riches collections, mais aussi à l'auréole de gloire qui entoure les noms des savants qui s'y succédèrent. Jamais en effet aucune institution ne nous offrit une si magnifique pléiade : les Buffon, les Tournefort, les Jussieu, les Bernardin de Saint-Pierre, les Cuvier, les Lamarck, les Daubenton, les Lacépède, les Geoffroy Saint-Hilaire; de nos jours les Blinville, les Daubrée, les Milne Edwars, les Fremy, etc., etc., continuent avec non moins d'éclat l'œuvre de leurs prédécesseurs.

Une circonstance détourne du Jardin des Plantes le courant des classes riches. C'est la création à l'autre bout de Paris du Jardin d'Acclimatation.

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Ce jardin n'est pas seulement une des plus char-
ıantes et des plus agréables promenades de Paris, il
;t un des établissements les plus utiles; il est appelé
acclimater, à multiplier, à répandre dans le public
utes les espèces animales ou végétales, introduites
ı France et dignes d'intérêt par leur utilité ou par
ur agrément.

En mai 1864, une société d'acclimatation se fonda
Paris, la ville lui céda vingt hectares du bois de Bou-
gne; les travaux, sous l'habile direction de M. Geof-
oy Saint-Hilaire, avancèrent rapidement, et bientôt
rès le Jardin put être ouvert au public. Il obtint,
s le premier jour, un succès que rien encore n'a
menti et qui ne fait que s'accroître; les entrées
gmentent chaque jour.

Après avoir visité la grande serre vous avez devant
us une immense volière; vous admirez des perro-
ets superbes, rouges, bleus, jaunes, verts à huppe
ınche, à front blanc, à gorge rose. Là s'ébattent dif-
entes espèces volatiles, c'est une cacophonie de

chants variés se croisant dans l'air, un éblouissement de plumage. Visitez aussi la volière des petits oiseaux. Quel groupe charmant que ces petits êtres dans leur cage sur leur petite tige de bois; on les voit se blottir les uns contre les autres comme des bijoux animés, comme une brochette multicolore.

Un peu plus loin sont en groupes les palmipèdes les oiseaux d'eau, les ravissants canards de la Chine et de la Caroline.

Le Jardin d'Acclimatation possède, répandus dan ses volières, toutes les variétés de pigeons domesti ques que les amateurs recherchent, tant pour la tabl que pour l'ornement. Les races varient entre elle autant par les formes que par le plumage. On a établ dans le Jardin un colombier militaire où de pigeon voyageurs; chacun sait quels furent les services ren dus par ces pigeons pendant la guerre franco-alle mande, ces gentils messagers firent correspondr Paris investi avec les provinces. Ils devinrent les pr cieux auxiliaires des ballons. Le Jardin d'Acclim tation a un conservatoire de ces pigeons. Ils ont u merveilleux instinct pour retrouver le chemin de le colombier, on s'en sert pour porter les ordres bourse, les dépêches de la presse et des particulier ils font un kilomètre de parcours par minute.

Dans des chenils spacieux vous voyez des représe tants des plus belles races canines : races de chass d'utilité ou d'agrément, de fort beaux lévriers, d dogues, des danois de taille colossale, des chiens d Pyrénées et du mont Saint-Bernard.

Visitez les bâtiments consacrés à l'engraisseme

mécanique de la volaille. Les poulets sont placés dans les compartiments d'une grande épinette circulaire et tournant sur un pivot, ce qui permet à l'employé chargé de les gaver, de les amener successivement en face de lui. Les volailles sont saisies par la tête à mesure qu'elles se présentent; il leur introduit dans le bec, au moyen d'un tube de caoutchouc, la ration indiquée par l'expérience, en dix-huit jours un poulet a doublé de poids et peut être livré à la consommation.

Un homme, grâce à ce système, peut gaver à lui seul quatre cents poulets à l'heure; les visiteurs se procurent à l'établissement même des volailles grasses, toutes prêtes à mettre à la broche; on est étonné de la blancheur de leur peau et de la finesse de leur chair.

La laiterie est très fréquentée pendant la belle saison, il s'y débite jusqu'à six cents tasses de lait par jour, sortant tout chaud et mousseux du pis de la vache.

Voyez les fameux lions de mer des glaces polaires. Ils se rapprochent des poissons, ne peuvent marcher sur terre qu'en rampant sur le ventre, n'ont point de pattes, s'apprivoisent facilement, ont un goût prononcé pour la musique. Ils montent au sommet du rocher qui surplombe leur bassin et sur un signe de leur gardien, se précipitent dans l'eau la tête la première.

Les kanguroos offrent un spectacle aussi intéressant. Non seulement ces animaux se meuvent sur les pieds de derrière avec une espèce de secousse convulsive, mais la femelle porte son petit dans une poche

ouverte au milieu du ventre. Le petit kanguroo met le nez à cette fenêtre.

L'attelage le plus merveilleux, c'est celui de l'autruche, le plus haut des oiseaux connus, et devenu un agent de locomotion. Sa voiture est une occasion de grands plaisirs pour les enfants; ils la préfèrent à une promenade sur l'éléphant.

En Algérie et au Cap, les tentatives faites pour domestiquer l'autruche ont pleinement réussi. On comprend de quelle importance peut être son élevage au Jardin d'Acclimatation lorsqu'on songe qu'en 1870 le Cap a exporté pour quatre millions de ses plumes; elles provenaient pour la plupart d'oiseaux élevés en captivité.

On sait que la voracité de l'autruche et ses facultés digestives sont extraordinaires. J'ai été témoin du fait que voici : Un jour, un brave soldat qui portait fièrement sur sa poitrine la médaille du Mexique et la croix de la légion d'honneur, s'était arrêté devant le parc des autruches; il racontait à un jeune conscrit, qu'en Afrique il avait vu tuer et manger beaucoup d'oiseaux pareils. Le conscrit écoutait religieusement son ancien; une autruche avança la tête, happa les croix du vieux brave, les avala et continua paisiblement sa promenade. Laissez des cailloux à la portée des autruches, elles en déjeuneront.

On verrait difficilement un plus bel assemblage de plaisirs et de curiosités. Le Jardin d'Acclimatation est un coin du paradis terrestre.

LE BOIS DE BOULOGNE

Au temps des premiers rois de France, tout l'espace
ompris entre Paris et Saint-Cloud était occupé par une
aste forêt qui s'appelait Rouvray. Ce mot venait de
ouvre(en latin robur), espèce de chêne qui y était en
rande abondance. Elle fut longtemps le théâtre des
xploits cynégétiques des rois mérovingiens chasseurs
t chevelus, des souverains du Moyen-Age et de la Re-
aissance. La forêt résonna du cor des piqueurs, son-
ant l'hallali et la curée ; elle conserva ce nom jusqu'à
e que quelques pèlerins, qui revenaient de Boulogne-
ur-Mer après un naufrage, obtinrent en 1319, la per-
nission d'élever sur les bords de la Seine une église
l'instar de celle de Boulogne-sur-Mer. Le nom de
oulogne resta à la forêt et au village. Ce qui contribua
donner de la notoriété au bois et à y attirer ce que
'aris avait de plus riche et de plus élégant, ce fut une
bbaye de religieuses, établie dans un village appelé
ongchamps ; elle avait été fondée par madame Isabelle
e France, sœur du roi Louis IX. Les recluses étaient

jeunes et jolies, c'en était assez pour attirer l'attention des Muguets et des Verts galants de la Cour; voilà donc la jeunesse en pèlerinage. Voici les regards à travers les grilles, les billets doux par dessus les portes, les visites nocturnes par dessus les murs. L'archevêque de Paris mit fin à ces scandales, on cessa ces pèlerinages à l'abbaye; mais on vint à parler de concerts spirituels qui s'y donnaient le mercredi, le jeudi et le vendredi saints. Les voix les plus mélodieuses et les plus fraîches chantèrent les saints cantiques bientôt ce ne fut plus une mode, mais une frénésie tout Paris, toute la Cour se ruèrent dans l'allée qui conduisait à l'abbaye, les femmes éblouissantes de parures, les équipages dorés, c'était Paris représent par ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche. E 1793, les religieuses furent proscrites; mais la mod ne voulut pas que la promenade subît le sort de l'abbaye, elle continua à être la réunion de toutes le aristocraties; on y faisait assaut de fraîches toilette de modes nouvelles. C'était comme un tournoi de tout les élégances mais, hélas! les promenades, comme le empires, ont leur grandeur et leur décadence, la mo abandonna celle de Longchamps.

En 1852, M. Varé fit subir au Bois de Boulogne u transformation générale; son sol était entièreme plat, les anciennes routes, monotones et à perte de vu furent remplacées par des chemins en labyrinthe, d échappées, des pelouses et des massifs combinés la manière la plus ingénieuse. M. Varé perça deux la et du produit des déblais forma la butte Mortema cette charmante terrasse d'où la vue embrasse le mo

Valérien et sa forteresse, Saint-Cloud, puis Paris dans le lointain. Ces lacs, bordés de chalets, couverts de gaies embarcations charment le paysage, et l'on évoque cette image du poète norvégien qui appelle les lacs les yeux bleus de la terre. Le Bois de Boulogne est un parc que tout l'Europe vient admirer et nous envier; il est le lieu le plus enchanteur et le plus délicieusement complet qui soit sur la terre.

Presque toujours, un sentier latéral permet au piéton solitaire et rêveur une promenade que ne trouble ni la roue étincelante des équipages, ni le galop fougueux des cavaliers; on y éprouve la plus agréable impression de solitude. Que d'illustrations politiques j'y ai rencontrées, n'étant plus condamnées à la pose d'une attitude, aimant à passer inaperçues, regardant et non regardées! C'était leur joie.

Le Pré Catelan forme à lui seul une charmante promenade, tous les plaisirs s'y donnent rendez-vous; on a groupé autour, des théâtres, des salons de toutes sortes. Catelan était un troubadour, un élève de la gaie science, célèbre par ses lais, ses fabliaux, ses poésies; mandé à Paris par Philippe le Bel, il quitta la Cour de Provence et fut assassiné par des routiers et des malandrins. Au quatorzième siècle, le Bois de Boulogne était infesté de voleurs et d'aventuriers et longtemps sa réputation ne valut guère mieux que celle de la forêt de Bondy, de sinistre mémoire. D'après la légende, Catelan fut assassiné sur l'emplacement où s'élève la pyramide enveloppée de plantes grimpantes et de lierre touffu.

On sait des voyageurs qui se sont écriés à l'ombre

du Vésuve : Voir Naples et mourir! Combien de femmes de Lisbonne à Moscou ont dit en soupirant : Voir le Bois de Boulogne et s'y promener! Ce bois représente quelque chose comme les Jardins d'Armide où tous les luxes, toutes les coquetteries, toutes les élégances, toutes les aristocratiques oisivetés et tous les caprices, se mêlent dans un perpétuel tourbillon.

François Ier, la plus brillante personnalité de cette race élégante et fastueuse des Valois, à son retour de Madrid, voulut qu'ane partie du Bois de Boulogne lui rappelât sa captivité et se fit bâtir une maison de plaisance qui fut une des plus merveilleuses du temps; elle fut avec Chambord sa retraite favorite. Louis XIV fit jeter le château par terre et sur ses débris s'est élevé un restaurant très à la mode. Qui pourrait calculer le nombre de petits pieds, finement chaussés, que le restaurateur a vus traverser gaiement son enceinte? On remplirait un fleuve avec le vin de Champagne qu'on y a consommé.

Les rochers de la cascade de Longchamps furent amenés par eau de la forêt de Fontainebleau que traverse la Seine; tous ceux qui étaient trop énormes furent divisés en soixante ou quatre-vingts fragments afin d'en faciliter le transport; on numérota les morceaux pour les rajuster et conserver aux rochers leur forme primitive. La cascade se brise sur eux de la manière la plus pittoresque.

Le bois appartient à la ville de Paris depuis 1852, il contient plus de sept mille hectares, il a seize portes : la ville ne tolère aucune habitation particulière dans l'intérieur.

L'arc-de-triomphe de l'Etoile est la porte triomphale
u Bois de Boulogne, il voit passer chaque jour toutes
es pompes, toutes les folies, toutes les fureurs du luxe
arisien.

LE PARC DES BUTTES CHAUMONT

Ce fut en 1864 que commença la transformatio des Buttes Chaumont en un parc magnifique. Situé entre les quartiers populeux de Belleville et de la Villette, ces Buttes n'étaient en 1858, comme l'indiqu leur dénomination latine (Mons Calvus, Mont Chauve qu'un terrain vague, inculte, et les alentours des en droits mal famés, où s'abritait misérablement une po pulation d'Allemands pauvres. Ce sol triste, don l'aspect semblait le témoignage vivant des atrocit qui s'y étaient entassées pendant des siècles, est d venu un séjour plein d'enchantements.

La mode adopta vite ce parc superbe : ici rien n été fait à demi ; le grandiose s'allie au beau et le be à l'utile. Les points de vue saisissants et pittoresqu abondent de toute part, ils se déroulent multipl variés, harmonieux. Le parc occupe une superficie vingt hectares ; on a merveilleusement utilisé les ac dents du terrain qui tantôt présente de molles collin tantôt s'évase en coupe d'émeraudes où les arbres, l

fleurs, les eaux claires versent à profusion la fraîcheur et l'ombre.

Un cours d'eau traverse le parc tout scintillant au soleil entre ses deux rives vertes et va s'égarer dans une grotte aux proportions cyclopéennes, aux voûtes si hardies qu'elles ne mesurent pas moins de vingt-deux mètres du sol au sommet ; du haut de cette grotte descendent des aiguilles de pierre et des stalactites.

Une cascade, d'un volume considérable, se précipite avec fracas, pareille à une cataracte des Alpes, au travers de roches immenses.

Dans ce quartier autrefois maudit, qui possédait le privilège de symboliser le moyen-âge par ses tragiques et lugubres souvenirs, on a déployé le luxe et les plus splendides effets.

LES PONTS

Les plus anciens ponts de Paris sont le Pont au Change, et le Petit Pont qui datent du temps des Gaulois; ils joignaient les deux extrémités de la voie tortueuse qui traversait la Cité. Le premier, appelé d'abord grand pont, prit en 1140, son nom actuel des Changeurs qui s'y établirent. Ces changeurs étaient presque tous Italiens, Lombards, ils faisaient le commerce de l'or et de l'argent, nos rois avaient souvent recours à ces banquiers. On rebâtit le pont complètement pour qu'il fût dans l'axe du boulevard; il était autrefois couvert de maisons qui furent abattues en 1788. Du reste, excepté le Pont-Neuf, les ponts de la Cité étaient autrefois couverts d'habitations qui leur donnaient l'aspect d'une rue; le Pont de Notre-Dame où le Petit Pont a subi une reconstruction à peu près complète.

Quand le quartier Saint-Honoré d'un côté et le faubourg Saint-Germain de l'autre commencèrent à se bâtir, il fallut les unir par un pont, comme nous l'avons dit dans un chapitre spécial sur le Pont-Neuf.

La suppression de la foire de Saint-Germain en 1806 enleva la vie, la foule à la rive gauche.

Le Pont des Arts traverse la Seine du Louvre à l'Institut.

Le Pont Royal date de 1685. Avant sa construction on traversait la Seine sur un bac.

Le Pont Solférino, le moins fréquenté de tous, a été construit après la guerre d'Italie en 1859.

Un édit du roi, en 1786, prescrivit la construction d'un nouveau pont, le Pont de la Concorde en face de la place Louis XV. M. Perronnet, ingénieur architecte, fut chargé de dresser le projet; en 1787 eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre, les travaux furent terminés en 1792, le pont fut achevé avec une partie des pierres enlevées à la Bastille.

Un jour, en 1810, Napoléon traversant le pont fut frappé de sa nudité, de l'absence de toute œuvre décorative; il donna l'ordre au Ministre de l'Intérieur de lui soumettre un projet de décoration, qui n'eut pas de suite. En 1816 une ordonnance royale porta qu'on élèverait douze statues sur le pont de la Concorde, mais ce ne fut qu'en 1828 que l'on plaça sur les piédestaux de ce pont les statues colossales en marbre blanc de Sully, l'abbé Suger, Duguesclin, Colbert, Turenne, Duguay-Trouin, Suffren, Bayard, Condé, et Richelieu; en 1837 on reconnut que ces statues écrasaient le pont et compromettaient sa solidité. Ces grands hommes du temps passé formaient la haie aux hommes vivants de la Chambre des Députés, qui leur demandaient sans doute de nobles et utiles inspirations; ces statues furent transportées à la Cour d'honneur du

palais de Versailles. Depuis, les piédestaux sont demeurés vides ; on se demande ce que l'administration substituera à ces statues : la question est à l'étude depuis 1837.

Le pont nous dépose en face de la Chambre des Députés. Mirabeau fonda la tribune française. Que de choses contient ce mot! Elle est depuis soixante ans la bouche ouverte de l'esprit humain, disant tout, mêlant tout, le bien, le mal, le vrai, le faux; que de talents, d'aptitudes variées elle a produits! La tribune est l'espoir de tout ce qui est opprimé, une prodigieuse turbine d'idées, la garantie des citoyens, la liberté de discussion, le contrôle de l'impôt, la sécurité de chacun, l'éclat de la France.

Le Pont d'Iéna doit son nom à la bataille gagnée sur les Prussiens en 1806. A l'époque de l'invasion étrangère, Blücher qui commandait l'armée prussienne, voulut faire sauter le pont, espérant ainsi effacer le souvenir d'une honte et d'une défaite; Louis XVIII s'opposa vivement à cet acte de vandalisme et alla jusqu'à dire : Si vous persistez à détruire le pont vous me ferez sauter aussi; Blücher transigea avec Louis XVIII; le Pont d'Iéna s'appela Pont des Invalides et fut conservé.

Le quai d'Orsay commence au Pont d'Iéna. Charles Boucher, seigneur d'Orsay, fut Prévôt des marchands de la ville de Paris de 1700 à 1708 et a donné son nom au quai d'Orsay. C'est près de ce quai que fut guillottiné en 1794, l'intègre magistrat Bailly; la proclamation de la loi martiale et la fusillade qui en fut la conséquence servirent de thème à l'accusation; il

fut condamné à être exécuté le 11 novembre 1793 au Champ-de-Mars, pour purifier par son sang la place où son prétendu crime avait été commis. Bailly fút conduit à pied, escorté par une populace assez lâche pour insulter le vieillard qui l'avait nourrie; pendant le trajet de la Conciergerie au Champ-de-Mars, on lui brùla sous le nez le drapeau rouge, d'autres lui jetaient des ordures, le bourreau se hâta de mettre fin à ses souffrances.

L'HOTEL CARNAVALET

La rue Culture Sainte-Catherine possède l'hôtel Carnavalet, à deux pas de la place Royale. Il fut construit par Pierre Lescot et orné de belles sculptures par Jean Goujon. Cet hôtel est un joyau, l'expression admirable de l'art du temps de la Renaissance. Il fut acheté par un gentilhomme breton dont le nom parut trop dur aux Parisiens qui, peu à peu, en adoucirent les angles suivant leur coutume et en firent Carnavalet. Madame de Sévigné le loua et l'habita pendant vingt ans jusqu'à sa mort en 1706. Elle écrivait à sa fille : nous y serons tous et nous aurons « bel air, une » belle cour, un beau jardin, un beau quartier. » En 1856 sous l'administration de M. Haussmann, la ville acheta l'hôtel, le fit restaurer pour y établir son musée et y installer une bibliothèque parisienne. On y trouve en effet une des plus curieuses collections de l'histoire de Paris.

La bibliothèque de la ville était encore dans les combles de l'Hôtel-de-Ville quand l'incendie de mai 1871 la détruisit. L'habile bibliothécaire M. Cousin la

reconstitua, aujourd'hui elle est digne de la grande cité. Les travailleurs y sont reçus tous les jours. Le musée historique municipal fut inauguré le 1er mai 1881. Il est un assemblage de reliques de l'histoire de Paris. Dans les galeries du rez-de-chaussée on a réuni des antiquités de l'âge de pierre, des tombeaux mérovingiens ; on y voit la reproduction des squelettes découverts en 1870 dans les Arènes de la rue Monge ; au deuxième étage, sont entassées les collections relatives aux époques révolutionnaires et de l'histoire moderne de Paris. Je citerai une vitrine contenant les présents offerts, comme hommages nationaux, au sergent Mercier qui refusa d'arrêter Manuel le 4 mars 1826.

Autour d'une salle sont placés des portraits historiques authentiques. Je distingue celui de Robespierre à l'âge de 24 ans, par Boily, il était très blond ; celui de Danton peint le jour où il prononça ces paroles à la Convention : « Que m'importe ma popularité, que » la France soit libre et que mon nom soit maudit. » Celui de Barbaroux, l'Antinoüs de la Gironde ; on voit le fauteuil où Voltaire rendit le dernier soupir en mai 1777.

Que d'objets curieux dans ces salles ! Il faudrait tout passer en revue, car tous attirent et méritent l'attention.

Dans les vitrines, je remarque des débris de la parure révolutionnaire, objets de toilette, breloques, montres, éventails. L'époque de la révolution y est tout entière dans les détails, sous toutes les formes.

La bibliothèque possède un document bien précieux : c'est le budget de la ville de Paris, de cinq mil-

lions, il y a cent ans. Ce volume, magnifiquement relié en maroquin rouge, en apprend plus long que toutes les histoires sur les changements accomplis, en l'espace d'un siècle, dans les conditions sociales de la cité; il fut présenté au roi en 1777, par M. de la Michodière, Prévôt des marchands; l'employé chargé de ce travail produisit un chef-d'œuvre de calligraphie.

Un souvenir s'impose aux visiteurs pendant tout le temps qu'ils restent à l'hôtel, c'est celui de Madame de Sévigné. C'est là que furent écrites, au moins en partie, ces délicieuses lettres qui n'ont pas moins contribué que les chefs-d'œuvre de Molière et de La Fontaine à fixer les règles de la langue française. Quand on traverse ces salons qui sont demeurés intacts avec leurs mêmes décorations, leurs panneaux, leurs plafonds, comme si les murs eussent gardé l'écho des soirées d'autrefois, où se réunissaient les amis intimes de Madame de Sévigné, le Grand Condé, Larochefoucault, le Cardinal de Retz etc., etc., il semble que l'on entend encore la voix de la Marquise. Les journées passent rapides au milieu de ces fantômes du passé, qui de toutes parts accourent converser avec vous; tout est curieux ici, tout y est intéressant, à titre d'ouvrage d'art ou à titre de souvenir. Visitez l'hôtel Carnavalet, vous ne regretterez pas d'avoir entrepris ce petit voyage.

L'OBSERVATOIRE

L'observatoire fut établi en 1669. Pérault illustré
ar la colonnade du Louvre, fut chargé par Colbert
'en diriger les travaux, il manda auprès de lui le fa-
ıeux Cassini pour collaborer avec lui. Les fondations
nt une profondeur de vingt-cinq mètres, égale à la
auteur de l'édifice au-dessus du sol; sur la plate-
orme, sont placés les instruments météorologiques
ıdiquant la direction et la force du vent, la tempé-
ature. L'observatoire est relié à tous les observatoi-
es de l'Europe par un télégraphe électrique.

En octobre 1875, M. Leverrier que je connaissais
eaucoup, voulut bien m'inviter à visiter le fameux
élescope commencé en 1865 et terminé seulement
n 1875. Il avait quinze mètres de longueur et deux
ıètres de diamètre pour le champ de vision. M. Le-
errier me fit connaître les difficultés que l'on avait
encontrées dans l'installation et l'emploi de cet instru-
ıent; il pèse sept mille kilogrammes et tourne sur
n poids de dix mille kilogrammes. Les oculaires que
on adapte au télescope n'ont pas tous la même puis-

sance; on se sert tour à tour, et suivant les observations, d'oculaires grossissant trois cents fois, douze cents et jusqu'à deux mille quatre cents fois. L'observatoire est bâti sur les catacombes; cette masse énorme est semblable à une forteresse; c'est de là que l'œil de la science dit les phénomènes célestes, trace la marche des astres.

LES STATUES DE PARIS

Paris a peuplé ses places et ses squares de statues. :e fait ne lui est pas particulier ; sur chaque point du erritoire, nos cités dressent des statues à ceux de leurs nfants qui les ont servies et honorées ; il y a là un nouvement admirable de gratitude pour ceux qui ont ait la France grande et glorieuse. A Paris toutes les ranches de l'activité humaine y figurent ; les unes ersonnifient l'illustration guerrière, d'autres l'élo- uence, la royauté, la science, les beaux arts, le ro- nan, la poésie ; ces statues maintiennent le culte des rands hommes dans les esprits et dans les cœurs. lles rappellent à ceux qui vivent la mémoire de ceux ui ont vécu et laissé dans le pays leur trace lumi- ieuse.

L'ARSENAL

L'arsenal, sous le règne de Philippe-Auguste, étai dans le château du Louvre, c'est là que l'on fabriquai les munitions de guerre ; c'est là qu'on les enfermai jusqu'à l'époque de l'invention de la poudre. Cette dé couverte créa tout un nouveau système d'artillerie il fallut alors des ateliers pour la fabrication de l poudre, des fonderies pour la fonte des canons. L'ar senal fut construit sous François Ier et agrandi sou Henri IV. Le plus grand maître de l'artillerie fu Sully, il avait à l'Arsenal le siège de sa charge. L'hô tel à cette époque était un véritable palais, Sully tenait une véritable cour. Henri IV qui résidait ha bituellement au Louvre, venait sans cesse à cheval o en carrosse visiter Sully à l'Arsenal et passer de lo gues heures avec lui, pour s'entretenir des affaires d l'Etat. Ces entretiens étaient par fois interrompus pa des incidents piquants : J'ai la fièvre aujourd'hu Sully. Oui, sire, répliquait le grand maître de l'a tillerie, je viens de la voir passer en robe vert On sait qu'en se rendant à l'Arsenal, Henri IV. fu

frappé par Ravaillac dans la rue de la Ferronnerie.

On lisait sur la grande porte de l'établissement ces vers célèbres :

Hic Henrico Vulcanio ministrat,
Telos giganteos de bellatura furores.

Santeuil disait de ces vers : « Dussé-je être pendu, je voudrais en être l'auteur. »

Les successeurs de Sully furent les plus grands seigneurs de la Cour ; la charge de grand maître de l'artillerie fut supprimée sous Louis XV et confondue avec les attributions du ministre de la guerre.

En 1792, l'Arsenal devint une bibliothèque publique. L'abbé Grégoire, qui avait puissamment contribué à sauver celles des couvents supprimés, fut l'un des premiers fondateurs de cette bibliothèque. Elle est magnifique, son importance lui assigne le second rang parmi les bibliothèques de France. Sous la Restauration, Charles Nodier en fut nommé le bibliothécaire; il était un des chefs les plus aimés de la jeune Ecole romantique. Son salon de l'Arsenal fut le berceau de cette Ecole qui y était représentée par d'illustres poètes : Sainte-Beuve, Emile Deschamps, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Théophile Gautier.

LE PALAIS DU TROCADÉRO

Au temps où Lutèce n'était qu'une méchante bourgade, il n'y avait, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le magnifique palais du Trocadéro, qu'une forêt épaisse baignée par des marais. Napoléon en 1810, y avait jeté les fondations du palais du roi de Rome. En avril 1823, cent mille Français commandés par le duc d'Angoulême entrèrent en Espagne. Reçus partout comme des libérateurs, ils n'éprouvèrent de résistance sérieuse que devant Cadix. Nos troupes s'emparèrent du fort du Trocadéro près de cette ville, son nom fut donné depuis à une hauteur à l'ouest de Paris, en face du Champ de Mars.

Le gouvernement de 1830 laissa le Trocadéro dans un état complet d'abandon. L'approche de l'Exposition Universelle de 1867 ramena l'attention publique sur ce lieu désert. M. Alphand aplanit le sommet du coteau, gazonna les pentes et créa un magnifique jardin ; on y bâtit le palais du Trocadéro comme annexe des bâtiments de l'Exposition Universelle, il nous a été conservé.

Le soir, de la terrasse du Trocadéro, le coup d'œil est magique, le spectacle est incomparable. Au-dessous de vous Paris, comme Venise, étincelle de mille feux ; les toits bleus, les clochers géants, les flèches pointues, les dômes dorés se décomposent lumineusement dans l'azur, la Seine comme un serpent argenté atteint les masses noires des édifices.

Deux Musées de sculpture comparée et d'ethnographie, retiennent un grand nombre de visiteurs.

NINON DE LENCLOS

Rien n'a survécu du bel hôtel de Beaumarchais et de son jardin que le nom de Beaumarchais donné à cette partie du boulevard.

En remontant la rue des Tournelles, on trouve au nº 28 un vieil hôtel ; il avait vue sur le boulevard dont il était séparé par un jardin. Ce qui a rendu cet hôtel célèbre ce ne sont pas les traditions royales d'un palais, c'est le souvenir illustre d'un boudoir ; il avait appartenu à la célèbre Ninon de Lenclos, cette merveilleuse pécheresse qui fut toujours jeune. Elle fut l'Aspasie de son époque. Le jeune Sévigné fut son Alcibiade, le grand Condé fut son Socrate. Ninon fut la protectrice de l'esprit, des belles manières, du bon goût, des beaux arts et des lettres ; elle est la personnification la plus exquise de la vie parisienne, elle en représente tous les raffinements, toutes les délicatesses. Elle n'avait jamais aimé plus de trois mois ; le billet du confiant La Châtre, avait été bien des fois protesté, mais elle gardait comme amis tous les amants qu'elle avait congédiés, elle avait tant d'intelligence, tant de tact, qu'elle en-

noblissait jusqu'à ses souillures. Les plus grandes dames étaient presque fières d'avoir été ses rivales et même ses victimes.

Tenez, elle avait enlevé successivement le mari et le fils de madame de Sévigné. Eh bien ! madame de Sévigné l'appelle en souriant sa bru. Elle faisait des parties fines avec la régicide Scarron.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, elle reçut dans son hôtel la cour et la ville ; c'est chez elle que La Bruyère esquissait ses portraits, Molière fit dans son salon la première lecture de *Tartufe*. Sa galanterie reçut l'hommage de la Royauté elle-même : Christine de Suède, la reine philosophe, arrivée à Paris voulut la voir, elle avoua qu'elle n'avait jamais rien vu de plus charmant.

Ninon avait eu un enfant du marquis de Villarceaux ; il avait été élevé loin de sa mère, elle lui était restée toujours inconnue ; il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde, malheureusement il en devint éperdûment amoureux. Il lui fit un jour une déclaration si vive et si pressante, qu'elle fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu à cheval dans son jardin, alla prendre un pistolet à l'arçon de sa selle et se tua raide.

Ninon mourut dans son hôtel en 1706, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après avoir légué sa bibliothèque à un enfant, François Arouet de Voltaire, dont elle avait deviné le génie et pressenti le brillant avenir.

LES CIMETIÈRES DE PARIS

Autrefois à Paris, chaque paroisse, chaque couvent avait son cimetière ; à chaque coup de pioche donné dans le vieux Paris on découvrait des sépultures ; autour de l'église on enterrait les paroissiens ordinaires, et dans l'église les grands seigneurs, les hommes illustres, les bienfaiteurs. Emprisonnée dans les murailles de la cité, cette population y semait la peste, la fade odeur de cadavres. Les cimetières intérieurs furent abolis sous Louis XVI ; aujourd'hui les cimetières à Paris sont des mondes si vastes, si grands, qu'ils finiraient par dévorer l'autre en nous combattant de leurs atomes. Heureusement ils ont fini leur temps ; Paris vomira ces dépouilles extra muros sur la banlieue.

Le cimetière du Père-Lachaise est l'aîné des cimetières parisiens ; l'emplacement occupé par lui avait appartenu à l'évêque de Paris. Les Jésuites en 1626 en firent l'acquisition. A la mort du Père-Lachaise, confesseur de Louis XIV, cette propriété devint la maison de campagne des Jésuites. En 1755, après la

destruction de leur ordre, ces terrains furent mis en vente. Le Préfet de la Seine les acheta pour les convertir en cimetière. Peu de sites offrent une vue plus belle et plus variée ; à gauche, se détache du milieu des bois le Donjon de Vincennes, à droite et en face Paris se développe tout entier ; ses tours, ses flèches, ses coupoles le dominent.

Parcourez les immenses nécropoles de nos cimetières, vous assisterez à un assemblage de douleurs qui se coudoient, à une promiscuité de regrets et de larmes, autel immense où, tour à tour, les puissants et les faibles viennent déposer leur offrande à cette fédération de la mort. Il faut à l'homme je ne sais quel souvenir palpable, qui représente comme le fantôme de ceux qui ne sont plus, il faut que les vivants aient avec les morts un lieu de rendez-vous où l'on est sûr de les rencontrer. Ils conversent avec eux, par delà l'infini, ils leur parlent, ils les consolent et ils les embrassent de leurs sanglots.

Marchez au hasard dans ces allées, passez dédaigneux devant les tombes vaines. On ne peut que sourire à l'aspect de ces tombes prétentieuses ; des gens qui n'ont pu acquérir l'immortalité de leur nom par leur vie, demandent cette immortalité à leur mort. Des sommes de trois cent, quatre cent mille francs, ont été consacrées à élever des monuments à des gens dont l'obscurité contraste avec ces constructions dispendieuses. Arrêtez-vous attendris devant les noms aimés et les grands noms ; il sort de ces tombes des conseils, ces cadavres parlent, agissent encore, ces poussières vous pénètrent, la parole du passé est là ;

tout ce qui est beau, tout ce qui est bon survit, voilà l'immortalité véritable, celle de l'exemple.

On ne devrait plus faire de concessions à perpétuité, ces sortes de concessions sont trop envahissantes, on devrait les convertir en concessions indéfiniment renouvelables, moyennant un paiement déterminé d'échéance en échéance. On a constaté que par un affaiblissement graduel des souvenirs chez les survivants ou par la mort des survivants eux-mêmes, au bout de quarante ans, quatre-vingt-quatorze de ces constructions sur cent sont abandonnées. La perpétuité absolue des sépultures ne correspond pas à un véritable besoin. Il ne faut à notre poussière que des tombes qui durent autant que nos affections, que nos souvenirs, que les êtres aimés que nous laissons après nous, c'est-à-dire viagères comme tout ici-bas.

Le culte des morts à Paris est profond ; le peuple de Paris est sceptique, mais avant tout, il est respectueux pour le corbillard qui passe ; tout le monde salue le convoi du pauvre comme celui de première classe.

UNE VISITE A UN BUREAU DE PRÊT DU MONT-DE-PIÉTÉ

La fondation du Mont-de-Piété de Paris remonte à 1777 ; il était institué pour défendre le commerce contre les usuriers clandestins qui prêtaient à des taux exorbitants. Le siège du Mont-de-Piété est rue des Francs Bourgeois ; mais il existe trois succursales et vingt bureaux auxiliaires.

Pour qui sait regarder et deviner, le public d'un bureau du Mont-de-Piété est un spectacle fort intéressant. Ces maisons qu'en leur pittoresque langage le peuple appelle *le clou*, les étudiants, les bohêmes *ma tante*, ont l'aspect de toutes les maisons parisiennes. Rien ne les désignerait plus qu'une autre à l'attention de l'observateur, pas même le va-et-vient incessant des visiteurs, n'étaient les allures particulières que prennent ceux-ci pour entrer et sortir, une sorte de honte d'abord ; on dirait presque que c'est un mauvais lieu. Ah ! comme on entre avec plus d'assurance à la Banque de France et comme on sort avec plus de fierté.

Si vous ne connaissez pas l'intérieur d'un bureau

de prêt, prenez la peine de me suivre, nous allons en visiter un ensemble ; la salle est partagée en deux compartiments : la partie réservée au public et la partie réservée aux employés. Ceux-ci sont graves, couchés sur leurs registres, impassibles sur leur fauteuil; là se rendent tous les besoigneux de la société de Paris, les hauts comme les plus humbles. A un moment donné, les plus réfractaires à l'emprunt, ceux qui se croyaient pour jamais à l'abri de cet ennemi impitoyable qu'on appelle la nécessité, viennent à ce guichet.

Le public d'un bureau de prêt est un spectacle fort intéressant ; on entre par la pensée dans toutes ces existences si diverses, échouées là par des raisons si opposées, par des motifs si différents ; on en sort souriant quelquefois, attristé presque toujours. La misère n'a rien de gai, même la misère la plus joyeuse, et c'est la misère ou sa sœur honteuse, la gène, qui amène tous ces gens-là, si différents de costumes, d'âge et de position.

L'homme qui engage son matelas, la femme qui engage son linge, sa robe, c'est beaucoup sans doute ; cela doit leur coûter de se séparer ainsi d'objets indispensables, et cependant ce n'est rien comparé aux poignantes angoisses de la femme qui, pour nourrir son enfant, est forcée de se séparer de bijoux de famille sacrés comme des vases d'église. La montre de l'aïeul, qui a sonné tant d'heures de joie et de peine, le médaillon où sont enfermées des boucles de cheveux blancs ou blonds, les hochets d'ivoire du baby, source d'éternels regrets; enfin toutes ces choses d'une valeur

inappréciable que l'employé, sans entrailles, estime trois francs, souvent parce qu'il ne peut pas les estimer au-dessous de ce chiffre légal, le dernier échelon du prêt.

Là, des malheureux de tous rangs forcés par une nécessité quelconque, accidentelle ou normale, viennent engager leurs hardes ou leurs bijoux pour ne pas mourir de faim.

Mais à côté de ces visages soucieux, ravagés, désespérés, il y a les visages radieux de ceux qui viennent dégager leurs effets. Ah! ceux-là ne sont pas silencieux comme les autres, ils n'entrent pas en se glissant, ombres furtives, parmi les autres ombres.

Le Mont-de-Piété arrive au chiffre énorme de trente millions d'affaires annuelles, les bénéfices sont versés dans la caisse de l'Assistance Publique.

Si l'imprévoyance ou l'inconduite amène des emprunteurs, le plus grand nombre y vient poussé par d'autres causes et par des sentiments honnêtes; l'histoire de beaucoup de nantissements, est une page lamentable du drame de la vie humaine si pleine de misères sans nom et d'infortunes ignorées.

LE PALAIS DU LUXEMBOURG

De grands souvenirs le recommandent à notre attention. Passant de maître en maître et d'usage en usage; tour à tour, sanctuaire de plaisirs et sanctuaire de douleurs, poussant des cris d'allégresse ou des cris de terreur, ayant à ses portes des geôliers ou des gardes, tribunal et prison en même temps; se parant un jour pour une fête, se voilant le lendemain pour un mort. Voilà quelles ont été ses destinées.

Catherine de Médicis, croyant satisfaire un caprice tout personnel, prépara sans s'en douter, les logements d'une longue suite de souverains; il est curieux que ce soit à deux femmes de la maison de Médicis que Paris ait dû ses plus beaux palais : les Tuileries, bâties par Catherine, le Luxembourg, bâti par Marie. Il est remarquable aussi que lorsque nos rois allaient demander les Boccador, les Primatice, les deux Princesses Italiennes qui occupèrent vers le même temps le trône de France s'adressèrent de préférence au génie français; Catherine de Médicis avait mis à l'œu-

vre Philibert Delorme, Marie de Médicis mit à l'œuvre Jacques de Brosse.

A l'endroit où s'élève le Palais du Luxembourg, il n'y avait, sur la fin du seizième siècle, qu'une grande maison de campagne entourée de jardins, qui appartenait à un gentilhomme, M. Harlay de Sancy. Le Duc de Piney-Luxembourg l'acheta quelques années après, elle devint alors l'hôtel du Luxembourg.

En 1612, deux ans après l'assassinat de la rue de la Ferronnerie, Marie de Médicis voulut rompre avec les tristes souvenirs du Louvre. Devenue régente et maîtresse absolue d'elle-même, elle voulut se construire une demeure plus commode que le Louvre; elle acquit d'abord l'hôtel du duc de Piney-Luxembourg et y joignit de vastes terrains qui formèrent un magnifique emplacement; la reine confia la construction de son palais à un architecte de grand mérite, Jacques de Brosse; les jardins furent également dessinés par lui. Il s'occupa des moyens de faire arriver l'eau nécessaire aux services généraux et à l'embellissement des jardins. Dans l'ancien village d'Arcueil se trouvaient les restes d'un aqueduc romain, construit sous Constance Chlore, destiné à conduire les eaux de Rongis au palais des Thermes. Jacques de Brosse fit élever un nouvel aqueduc, c'est celui que l'on voit aujourd'hui; le palais fut terminé en cinq ans; on dit qu'il est une copie du palais Pitti à Florence, c'est une erreur; il ne présente aucune ressemblance avec le palais italien. L'architecte de Brosse lui a donné une disposition complètement française; il est un des plus beaux palais qui existent. Son architecture extérieure porte

un remarquable caractère de grandeur et de force imposante.

Marie de Médicis eut à peine le temps de l'habiter; le Cardinal de Richelieu, en qui elle avait cru d'abord trouver un instrument docile, la persécuta. Elle fut forcée de s'exiler et alla mourir de misère dans une auberge de Cologne à l'âge de soixante-neuf ans. Les titres d'honneur de Marie de Médicis, aux yeux de la postérité, sont d'avoir bâti le Palais du Luxembourg, et construit l'aqueduc d'Arcueil, œuvres vraiment royales; d'avoir commandé à Rubens cette splendide galerie de tableaux qui retracent les principaux actes de sa vie et de celle d'Henri IV; d'avoir pensionné Malherbe et construit l'hôpital de la Charité.

M. Louis Favre, archiviste du Sénat, ancien secrétaire du vieux chancelier Pasquier, a publié en 1882 un livre couronné par l'Académie française sous ce titre : « Récits et confidences sur un vieux palais, le » Luxembourg 1700-1882. » M. Louis Favre est doué de ces qualités aimables qui font aimer l'homme autant qu'on estime le savant. Son ouvrage est un nid vivant de souvenirs ; j'en ai peu lu d'aussi instructifs, d'aussi curieux. Personne mieux que M. Louis Favre ne connaît le palais, ses hôtes, ses origines, ses traditions; faisons un court récit des principaux événements qui s'y sont passés :

En s'exilant, Marie de Médicis donna le Luxembourg à son second fils, Gaston, duc d'Orléans, toujours occupé de trahisons. Gaston avait épousé en premières noces une héritière immensément riche, mademoiselle de Montpensier Guise; il en eut une

fille connue sous le nom de la grande demoiselle qui, à quarante-deux ans, s'éprit de Lauzun. Le Luxembourg passa en ses mains ; c'est là qu'elle recevait les frondeurs qu'elle excitait à la révolte ; elle mourut sans enfant et légua le Luxembourg à Louis XIV. A sa mort, le Palais retourna à la famille d'Orléans. Sous la régence, on sait qu'il était de bon ton d'avoir sa petite maison, Richelieu et le duc d'Orléans en comptaient au moins une dans chaque quartier. Ces petits harems étaient indispensables à un homme né. La petite maison fit donc fureur et les dames elles-mêmes voulurent prendre exemple sur les hommes ; la fille du Régent, madame de Berri, tenait beaucoup à avoir la sienne ; son père le Régent, lui donna le Luxembourg : que de débauches alors, que de dîners le palais ne vit-il pas ! La noblesse française y célébra ses dégoûtantes saturnales, y épuisa tous les raffinements de la luxure.

Le Luxembourg et ses dépendances furent donnés en apanage par Louis XVI à son frère le Comte de Provence, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris.

La Terreur arrive ; le Luxembourg devient prison : des grilles aux fenêtres, des gardiens aux portes, il remplace la Bastille démolie ; tout est plein jusque sur les toits. Plus de mille prisonniers y sont écroués. De pauvres inconnus, des hommes célèbres, des noms qui rappellent d'émouvants souvenirs, y viennent attendre successivement les arrêts du terrible tribunal. Les Girondins, Beauharnais le mari de Joséphine, la future impératrice, Fabre d'Eglantine, Danton, Camille Desmoulins y sont enfermés, etc. Camille Des-

moulins, le journaliste ardent, l'auteur de pamphlets qui égratignaient jusqu'au sang les abus et ceux qui les commettaient, le mari de la belle Lucile, douce figure qui jette la poésie de l'idylle au travers des journées sanguinaires de 1793.

La chambre où il fut enfermé était située au-dessus du cabinet occupé aujourd'hui par le président du Sénat, prenant jour sur l'allée des Platanes. Sa jeune femme errait à toute heure autour de la prison de son mari, elle s'était épuisée en vaines tentatives pour le sauver ; son désespoir passa pour une conspiration, elle fut arrêtée, condamnée et exécutée.

Le Petit Luxembourg qu'habite le Président fut bâti en 1629 par Richelieu, il lui servit de demeure en attendant que le palais Cardinal fût construit.

Après le 9 Thermidor, le Luxembourg ferma ses portes et redevint désert; on lava, on nettoya les vestiges de ce triste passé. Les monuments comme les cités ont leurs périodes de prospérité et de décadence. La Convention vota la Constitution de l'an III (16 mai 1795); elle décida la division du pouvoir législatif en deux Chambres : Conseil des Anciens, Conseil des Cinq Cents et l'institution du pouvoir exécutif, prenant le titre de Directoire. Ces dispositions irritèrent les royalistes qui prirent les armes le 13 vendémiaire et marchèrent contre la Convention. Bonaparte, nommé général, foudroya les insurgés en face de l'église Saint-Roch. Son énergie, sa rapidité d'action sauvèrent la Convention. Le Conseil des Anciens prit possession du local des Tuileries que venait d'abandonner la Convention. Le Conseil des Cinq Cents

alla s'établir dans la salle du manège situé sur la terrasse des Feuillants (aujourd'hui rue de Rivoli). Les cinq Directeurs s'installèrent au Luxembourg. A cette période de l'histoire du Sénat se rattache une mémorable solennité : la réception triomphale du jeune vainqueur d'Italie. La fête eut lieu dans la cour du palais, elle fut splendide ; les Directeurs étaient rangés sur une estrade ; autour d'eux les ministres, les ambassadeurs, les membres des deux Conseils, la magistrature, les chefs des administrations étaient placés sur des sièges rangés en amphithéâtre. Des trophées, formés par les innombrables drapeaux pris sur l'ennemi, s'élevaient tout autour de la cour, les galeries portaient la plus brillante société de la capitale ; des corps de musiciens étaient placés dans l'enceinte du Palais. Après avoir été harangué par M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, le jeune vainqueur remit au Directoire le traité de Campo-Formio, au bruit des acclamations et des détonations de l'artillerie.

Les cinq Directeurs vivaient au Luxembourg sans faste ; un seul, Barras, le héros du 9 Thermidor, tenait une véritable Cour ; il donnait des dîners, des concerts, de magnifiques fêtes nocturnes. Alors se renouvelèrent les saturnales, et les orgies dont le palais avait été déjà le théâtre, Barras était un fort bel homme, un Alcibiade de caserne, aimant les roses et les vins, les musiques, les parfums, les femmes, brusquant l'amour, pressant les fêtes, oubliant la France, cueillant l'heure présente, n'ayant nul souci de sa dignité, méritant l'épithète que Napoléon lui donna

plus tard de chef des pourris. Là trônait la belle madame Tallien, l'idole de la jeunesse dorée de l'époque. Madame Tallien était de la famille des Cléopâtres, enchanteresses qui charment la postérité. Quel rôle ne joua-t-elle pas sous le Directoire : elle reconstitua Versailles; tout, autour d'elle, prêchait les dépenses, l'amour, les élégances. Elle entraînait à la danse, à la musique, elle avait la tutelle des théâtres et de leur monde. Circé, au temps des échafauds et des bonnets rouges, elle obligeait les bourreaux à se poudrer à la poudre d'œillets, elle protégeait les proscrits. La révolution de Thermidor fut sa victoire : c'est elle qui mena dans les salons de Barras, madame Récamier, madame de Staël, Joséphine de Beauharnais; c'est chez Barras que Joséphine et Bonaparte se rencontrèrent pour la première fois. Madame Tallien fut vraiment la fée du Directoire, ce fut elle qui fit adopter le costume des courtisanes grecques, le déshabillé des Phrynés et des Laïs. Une tunique de gaze, dessinant la taille, découvrait la gorge, les bras, les jambes, et laissait voir le reste sous la transparance du tissu.

Quelle mode singulière chez les femmes! Quelques-unes étaient à demi nues, elles se chaussaient de cothurnes qui laissaient briller à chaque doigt de leurs pieds nus des diamants ou des émeraudes.

Une autre mode, chez les femmes, était de desserser le nœud des ceintures avec affectation. Les femmes simulaient la grossesse, on appelait cette mode demi-terme; beaucoup de demoiselles portaient cette enseigne, espèce de promesse de la bonne volonté des femmes de réparer les pertes que venait de subir la

génération française, sous la hache du bourreau. Les muscadins et les incroyables portaient leur habit haut et court, le pantalon attaché sous les aisselles; plastronnés de gilets à dix-huit boutons de nacre, ils avaient la jambe pavoisée de jarretières flottantes, le menton engouffré dans une cravate énorme, qui masquait le nez; leur costume donnait une vague ressemblance avec l'autruche. De leur bouche minaudière on entendait sortir un petit zézaiement, mouillé, flûté, dont les *r* étaient bannies; leur suprême bon ton était d'affecter un gosier si faible qu'une lettre sonore l'aurait déchiré. Leur exclamatiou ordinaire était : *en vérité, c'est incroyable*, de là le nom d'incroyable qui leur fut donné. Leur chanteur attitré était le fameux Garat, le modèle d'un incroyable; son langage fit école, on parla le garatisme. Garat était l'Orphée moderne, la musique faite homme, son gosier était un opéra, il contrefaisait toutes les voix et tous les timbres. Barras l'envoyait chercher à six chevaux; on le payait dix mille livres pour chanter deux ariettes. Ce joli insolent ne menaçait-il pas M. de Talleyrand de ne plus venir dîner chez lui pour l'avoir fait attendre une demi-heure. Garat fut l'enfant gâté du succès.

La hache même avait donné une mode, c'était chez les jeunes royalistes celle de porter les cheveux de derrière très courts, à la victime; ils savaient imiter, dans un salut où le front ne s'inclinait qu'une fois et brusquement, la convulsion d'une tête qui tombe.

On pénètre dans le palais du Luxembourg par deux façades principales, l'une qui regarde la rue de Tournon, l'autre qui regarde le jardin. Comme le palais

a bonne façon et grand air de ce côté! Devant la façade un parterre garni de fleurs et de gazon, renferme un bassin octogone; de chaque côté le bassin se relève en talus; ce talus porte de vastes terrains plantés d'arbrisseaux, qui laissent tomber avec leurs fleurs une douce pluie de parfums; puis dans le grand massif des marronniers, toutes les gloires du Panthéon féminin de la France divinisées dans le marbre. Avant toutes les autres, comme la plus pure et la plus rayonnante, saluons Jeanne d'Arc, cette jeune fille qui fut un grand homme; sainte Clotilde, Anne de Bretagne, Anne de Provence, Anne d'Autriche, Anne de Beaujeu, Valentine de Milan, mademoiselle de Montpensier la grande demoiselle, Jeanne Hachette, Clémence Isaure, Catherine de Médicis; n'oublions pas la grande prêtresse des Gaules, la Druidesse sacrée, couronnée de verveines.

A certaines heures de la journée, des centaines d'enfants envahissent le jardin. Quelle gaieté dans leurs jeux! Les uns lancent le ballon, les autres la toupie, ou poursuivent le cerceau qu'ils font rouler devant eux; des groupes s'attellent; leur joie est faite d'ignorance, (vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas). Qu'elles sont jolies, ces petites filles si blanches, si fraîches, si rieuses, qui sautent au milieu d'une corde que tournent deux bonnes, et celles-ci qui dansent des rondes; les vers de Victor Hugo remontent à la mémoire :

Dansez, les petites filles, toutes en rond;
Vous êtes si gentilles que les bois riront,
Dansez, mes toutes belles, toutes en rond,
Les oiseaux avec leurs ailes applaudiront.

Allez voir ces enfants, ils parviendront à dérider votre front soucieux.

Tous ceux qui aiment les belles promenades pleines de fraîcheur et d'ombre, au milieu des souvenirs et des fleurs, passeront des heures entières dans ce magnifique Jardin du Luxembourg. Les vastes terrains qui occupent aujourd'hui la grande allée de l'Observatoire étaient la propriété des Chartreux; ils résidèrent sur ce sol pendant plus de cinq siècles. Leur monastère étant devenu en 1792 bien national, comme toutes les propriétés des couvents, la Convention en profita pour annexer leur enclos au Jardin du Luxembourg.

Deux des trois pièces d'eau que renferme le Jardin, celle qui forme la fontaine de Médicis et celle qui se trouve en face du nouveau Musée sont, depuis peu de temps, peuplées de nombreux canards de toutes espèces, plus jolis les uns que les autres, les petits surtout.

L'existence de ces palmipèdes, est en somme une fête continuelle, car ils ont tout ce qui peut satisfaire la félicité des canards : onde pure, nourriture excellente et assurée, friandises fournies par les promeneurs, cabanes élégantes et commodes pour s'abriter la nuit, enfin gazon toujours vert pour folâtrer à sec. Quand les baignades et les plongeons les ennuient, ces palmipèdes fournissent un spectacle amusant aux spectateurs qui regardent leurs ébats.

Les fastes judiciaires du Sénat abondent en procès célèbres, ils sont dans toutes les mémoires. Le souvenir de celui du Maréchal Ney est le plus pénible et le plus triste; on est tenté de s'écrier : Anathème aux corps politiques jugeant des délits politiques.

Le général s'était trouvé un jour entre un serment solennel et une affection de quinze ans. L'affection l'emporta ; il fut condamné à mort par la Cour des Pairs et fusillé le 7 décembre 1815, à huit heures du matin, au bout de l'allée de l'Observatoire. Le général qu'on immola était le pacificateur de la Suisse, le conquérant du Tyrol, le héros d'Elchingen, de Friedland, de la Moscova ; c'est lui que la grande armée avait salué du titre de brave des braves ; son corps avait été abandonné au milieu des ordures parmi lesquelles il était tombé, comme le cadavre d'un animal immonde. Rappelons ici la protestation éloquente et indignée que prononça Armand Carrel, aux applaudissements du pays dans la circonstance que voici : le 10 décembre 1834 le *National* publia au sujet de la compétence de la Cour des Pairs un article injurieux à l'excès ; la Chambre des Pairs s'en offensa et elle traduisit le journal à sa barre dans la personne de son gérant ; celui-ci se fit assister par Armand Carrel, ils comparurent l'un et l'autre devant la Chambre des Pairs. Dans sa plaidoirie Armand Carrel cita des paroles de M. Thiers et de M. Mignet dont la violence dépassait celle qu'on imputait au *National*. En même temps il reprocha à la Cour des Pairs d'opposer une fin de non recevoir à des lois votées par la Chambre des députés, et notamment à la révision du procès du Maréchal Ney. « Ici » je m'arrête, dit Armand Carrel, par respect pour » une glorieuse et lamentable mémoire. Les temps » ont prononcé, aujourd'hui le juge a plus besoin de » réhabilitation que la victime. » Le Président debout et alarmé : « Défenseur, vous parlez devant la Cour

» des Pairs, vos expressions peuvent être considérées » comme une offense. » Alors, avec un accent d'admirable fierté, de courage, d'indignation : « Si parmi » les Pairs qui ont voté la mort du Maréchal Ney, si » parmi les Pairs qui siègent dans cette enceinte, il » en est un qui se trouve blessé de mes paroles qu'il » fasse une proposition contre moi; qu'il me dénonce » à cette barre, j'y comparaîtrai, je serai fier d'être » le premier homme de la génération de 1830 qui » viendra protester ici, au nom de la France indignée, » contre cet abominable assassinat. » Les auditeurs s'étaient levés dans les tribunes, saisis d'un transport d'enthousiasme, les Pairs étaient consternés : « Défenseur », s'écrie le président Pasquier, « je vous retire la parole. » Mais à ce moment même, le général Excelmans s'écria à son tour : « Je partage l'opinion du défenseur, oui, la condamnation du Maréchal Ney, a été un assassinat juridique, je le dis, moi! » Des applaudissements répétés se firent entendre, la séance fut suspendue. La Cour fut cruelle, la Chambre des Pairs lâche comme un sénat des mauvais jours de Rome; que chacun prenne sa part du sang d'un héros, la France n'en veut pas.

La petite chambre où fut enfermé le Maréchal, pendant son procès, existe encore; elle est contiguë à la galerie des Archives du Sénat, au deuxième étage du palais. Je l'ai visitée et fait visiter à plusieurs de mes amis. La pièce est triste, éclairée par un plafond en verre dépoli; elle a conservé la petite cheminée qu'elle avait à cette époque.

Mentionnons aussi un épisode dramatique du fa-

meux procès d'avril 1835 qui produisit une forte sensation. Les républicains parlèrent par leurs organes les plus énergiques et les plus éloquents, Michel de Bourges, Trélat, Raspail, Jules Favre, etc., etc. Parmi les juges du procès d'avril figuraient plusieurs Pairs, qui avaient trempé autrefois dans les conspirations formées par les sociétés secrètes contre la Restauration. Parmi eux était M. B... qui avait appartenu à la secte des Carbonari. Dans sa défense, Trélat évoqua des souvenirs de complicité et de solidarité, qui leur étaient imputés, avec les principes professés, formulés en doctrine et en serments par les hommes qui tenaient actuellement le pouvoir : « Oui, Messieurs, il y a ici » tel juge qui a consacré dix années de sa vie à déve- » lopper des sentiments républicains dans l'âme de » ces jeunes gens. Ne sent-il donc pas qu'il a une part » de responsabilité dans leurs actes; et qui lui dit que » nous serions ici sans son éloquence républicaine. » Voilà, M. B... le poignard sur lequel vous avez juré » haine à la royauté. »

De nombreuses modifications ont été apportées à la distribution intérieure du palais pour la création du Sénat actuel. L'habile architecte M. de Gisors, s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de tact et de goût. Parmi les œuvres d'art exécutées pour décorer l'intérieur, figure dans la coupole de la bibliothèque, une des plus belles pages que le génie de Delacroix ait écrites sur les murs de nos monuments.

La salle des séances est très favorablement disposée pour l'acoustique, elle joint à la beauté toutes les douceurs du confort; un vaste système, de chauffage

et de ventilation y entretient une chaleur toujours égale. Le palais est magnifique à l'extérieur, il ne l'est pas moins au dedans.

Louis XVIII décida que le musée du Luxembourg serait consacré aux ouvrages des artistes nationaux vivants. C'est donc un musée de passage, habité temporairement par des artistes plus ou moins célèbres, au milieu desquels s'élèvent quelques glorieuses renommées. Les génies et les talents, les grands et les médiocres, attendent tous dans ce vestibule que le temps ait jugé leurs œuvres et les ait pesées. S'ils résistent à cette longue critique, si l'admiration ou la faveur que leurs ouvrages avaient obtenues survivent aux modes de leur époque, ils sont admis dans les salles du Louvre, cet auguste Elysée de l'art. Si l'épreuve ne leur est pas favorable, leurs ouvrages rentrent dans l'obscurité des musées de province ou des monuments de l'Etat.

Le Palais a été appelé tour à tour le palais de la reine, le palais Médicis, le palais d'Orléans, le palais de Monsieur, le palais de la Chambre des Pairs, le palais du Sénat. Tant que le monument restera debout, il sera le palais du Luxembourg.

LES CONDÉ

L'hôtel des Condé était situé dans le vaste emplacement qui comprend aujourd'hui la rue de Condé, la rue, la Place et le Théâtre de l'Odéon, jusqu'à la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince.

Le vaste et beau domaine de Chantilly vint aux Condé par Charlotte de Montmorency.

Montmorency, le Grand Condé, ces deux ombres vivront à jamais dans l'histoire de notre pays, tant que restera parmi nous quelque piété patriotique, quelque orgueil national. Ces noms sont ceux des deux plus grandes familles militaires de l'ancienne France.

Après la bataille de Rocroi, où tout fut merveille, la jeunesse du général, la hardiesse et la nouveauté des manœuvres, la grandeur des résultats; où les desseins de Henri IV et de Richelieu furent justifiés par la victoire, et qui fit succéder la France à l'Espagne dans la suprématie morale et militaire de l'Europe, on appela Condé, le héros de Rocroi, Monsieur le Prince une rue porte encore ce nom.

Louis de Bourbon trouva l'hôtel de la rue de Vaugi

rard trop modeste; il se fit bâtir un superbe château, une retraite d'été, sur le terrain qui faisait partie du fameux Pré aux Clercs, dans un site incomparable, sur les bords de la Seine. Les Condé en firent leur demeure favorite; elle était princière, port majestueux, riche colonnade, vaste cour, élégant portique.

L'étincelant marquis de Lassay, cet émule des Lauzun et des Grammont, fit construire un hôtel à côté, il était l'ami de la duchesse. Sainte-Beuve parle de lui avec délices, il cite quelques-uns de ses mots entre autres celui-ci à propos de Louis XIV : « Roi de » théâtre pendant la paix, roi d'échecs pendant la » guerre. » Tous les frondeurs n'étaient pas morts. Son hôtel est aujourd'hui l'hôtel de la présidence de la Chambre des Députés.

Ce fut en 1795 que le palais Bourbon, devenu propriété nationale à la suite de l'émigration des Condé, reçut la destination qu'il a toujours conservée depuis; l'asile de nos assemblées législatives.

Ce qui manquait aux deux Condé en 1814, à leur rentrée en France, c'était le Duc d'Enghien, leur fils et leur petit-fils, leur souvenir et leur avenir. La Révolution et le champ de bataille l'avaient épargné, l'ambition l'avait immolé. Depuis le Grand Condé et Rocroi, l'héroïsme du sang des Bourbons semblait s'être perpétué dans cette race. La gloire militaire de leur aïeul était pour eux une seconde noblesse qu'ils préféraient même à leur parenté avec le trône. Le Duc d'Enghien était né soldat, il ne respirait que la bravoure. Sa belle figure, mélange de la grâce féminine des d'Orléans et de l'enthousiasme martial des Condé,

son ardeur au plaisir, en avaient fait le favori de l'armée à vingt-deux ans.

Dans son testament à Sainte-Hélène, Napoléon revendique sa mort pour lui seul. On lui pardonne les millions d'hommes que la guerre a moissonnés; il en a tué un seul lâchement, cruellement, par la conscience de juges prévaricateurs. Ni les hommes, ni l'histoire ne lui pardonneront cette goutte de sang.

Rien de plus dramatique que l'histoire des Condé, que la vie de ces héros de tant d'aventures, rivaux des rois, et tous, l'un après l'autre, de père en fils, assassinés, emprisonnés, exilés, embastillés, fusillés, pendant trois siècles.

ORIGINE DES OMNIBUS, PASCAL, LA DUCHESSE DE BERRY

L'omnibus est devenu plus qu'un besoin, c'est une nécessité. Privé de ces voitures si utiles, si populaires, Paris ne se reconnaîtrait plus : il serait paralysé.

L'omnibus est une invention toute française ; on l'attribue à Pascal qui lui donna le nom latin : « à tous et pour tous. » Ce fut seulement au siècle dernier que l'on tenta l'application de son idée. La grande gloire n'est pas d'inventer, mais de réaliser. Celui qui trouve une idée et l'abandonne, est moins grand que celui qui la recueille et la fait valoir.

C'est de 1645 que date l'invention des voitures publiques appelées fiacres. Ce fut un nommé Fiacre qui le premier en eut l'idée.

En 1672, un certain nombre de voitures de transport roulèrent dans Paris. L'entreprise dura peu, d'années.

En 1819, M. Godot de Mauroy demanda l'autorisation au préfet de la Seine d'établir un service de voitures publiques sur les boulevards. On la lui refusa ;

ce serait, dit-on, un embarras pour la voie publique.

La même autorisation fut vainement sollicitée par d'autres entrepreneurs. En 1828, l'un d'eux plus tenace obtint un service sur les boulevards. Cette concession fut un des grands événements du règne de Charles X. La jeune duchesse de Berry fit la gageure de monter en omnibus et l'institution fut sauvée. La duchesse s'était révélée en donnant au conducteur un billet de banque de cinq cents francs. L'anecdote fut vite répandue. Le succès de ce mode de locomotion était assuré près du public. Les lignes se multiplièrent. En 1855, toutes les compagnies se réunirent en une seule.

En remontant du côté droit de la Madeleine, arrêtez-vous au bureau des omnibus installé au nº 2 du Boulevard; c'est une des stations les plus importantes, c'est peut-être l'endroit le plus foulé de Paris. Le vaste trottoir est encombré de nombreux voyageurs et voyageuses épiant l'arrivée de l'équipage; tous les rangs sont confondus, les grands et les petits, la vieillesse et l'enfance.

En 1879, on vit circuler sur la ligne de la Madeleine à la Bastille un nouveau modèle d'omnibus. Ces voitures marchaient avec trois chevaux attelés de front; elles contenaient quarante places; on montait à l'impériale par un escalier suffisamment commode. Leur première apparition fut saluée avec enthousiasme par tous les Parisiens. Avec les omnibus proprement dits, Paris possède beaucoup de tramways, sorte d'omnibus roulant sur des rails. Les voitures se divisent en voitures de place et en voitures de remise stationnant

sur la voie publique. A ces divers moyens de transport, ajoutez le mouvement très important de bateaux faisant le service des voyageurs sur la Seine ; nous aurons bientôt aussi le chemin de fer métropolitain.

LE CARNAVAL, BŒUF GRAS, LA MI-CARÊME

Le Carnaval à Paris a changé depuis plusieurs années : plus de mascarades courant les rues, plus de descentes de la Courtille. L'âge d'or du carnaval a été sous le règne de Louis-Philippe. C'est de cette époque que date la grande vogue et la renommée de la descente de la Courtille. Les masques populaires, qui avaient passé la nuit du Mardi-Gras dans tous les cabarets et les bals, descendaient tumultueusement des hauteurs de Belleville, le matin du mercredi des cendres, au petit jour, et les curieux venaient assister à ce spectacle hideusement pittoresque, à ce long charivari du carnaval. Pendant deux ou trois heures, le long du faubourg du Temple, le flot infect coulait sans interruption. C'était comme un débordement d'égout, un déballage insensé d'oripeaux et de haillons, un vomissement de masques avinés, débraillés, les uns à pied, les autres en voiture, ou juchés sur le haut des voitures d'où les masques insultaient les passants. Les disputes, les ripostes grossières, les chansons obscènes, s'élevaient de cet océan fangeux de

pierrettes, de laitières, de vivandières, de marquises, de bergères, de débardeuses, d'arlequins enfarinés, souillés de vin et de boue, coiffés de claques prodigieux à plumets gigantesques. Les folies du riche et excentrique anglais lord Seymour, sont demeurées légendaires ; il a été le dernier des viveurs carnavalesques.

Sous le second empire, le Carnaval alla toujours en déclinant. De diurne il s'est fait nocturne ; on danse sur tous les points de Paris. Les bals de l'Opéra sont toujours très suivis. Pour avoir une idée de ces bals, il faut se placer dans une loge et dominer cette vaste cuve où fermente, pendant six heures, la folie du carnaval. Les mille couleurs des costumes, papillonnant dans un fourmillement perpétuel, offrent un spectacle des plus étranges. La foule est si compacte qu'il faut renoncer à toute individualité. Qui que vous soyez, vous n'êtes qu'un atome de plus dans le tourbillon. Mais le moment splendide du bal, c'est le galop ; la ronde du sabbat est quelque chose de mesquin en comparaison de cette ronde infernale ; quand ce galop court et bondit, une charge de cavalerie enfonçant un front de bataille ne ferait pas un bruit plus sourd et plus pesant. Des masques quelquefois tombent ; ils sont foulés aux pieds, car le galop une fois lancé ne peut plus s'arrêter. Ce galop final, c'est la danse macabre moderne, la ronde irrésistible qui entraîne tout dans sa course, le symbole des puissances de la foule formidable dans sa joie comme dans sa colère.

La promenade du bœuf gras est supprimée depuis la guerre de 1870. A-t-elle définitivement vécu ? faut-il lui dire adieu pour toujours ? Elle amenait à cette

fête un million de badauds. Que de Parisiens demeuraient plantés, des heures entières, sur un trottoir du boulevard, pour y apercevoir les cornes dorées du successeur du bœuf Apis. Il était la joie, la passion de nos enfants. Pourquoi ne rétablirait-on pas ces promenades ?

Les masques ne sont plus qu'à l'état de souvenir, si ce n'est à la Mi-Carême. Le corps des blanchisseuses est riche et, depuis quelques années il déploie, ce jour-là, une grande magnificence. Chaque lavoir de Paris élit une Reine; celles-ci choisissent à leur tour l'une d'elles pour être la Reine des Reines. Elle est en général jeune et jolie. Placée sur le plus beau des chars, elle est entourée d'une cour élégamment costumée. Tous les lavoirs, tous les marchés, envoient à cette fête un char avec sa Reine et un brillant entourage. Chacun rivalise de goût dans l'ornementation de ces chars et d'originalité dans les costumes. Car un concours a été ouvert par le Conseil Municipal qui accorde des récompenses à la Reine des Reines et aux décorations les mieux réussies. Grâce à ces encouragements, cette fête, très populaire, prend chaque année plus d'éclat. Les innombrables curieux, dont les boulevards sont bondés de la Madeleine à la place de la République, se battent gaiement, à coups de confetti en papier. Cette pluie multicolore, qui tombe des balcons, des voitures, des mains du voisin qui passe, inonde la foule, produit un charmant effet, et ajoute encore à l'animation générale, surtout au moment du passage de ce brillant cortège.

LE CHATEAU DE BERCY

En 1860, on commença à jeter par terre le magnifique château de Bercy. Le propriétaire était M. de Nicolaï, comte de Bercy. M. Péreire et le Crédit Mobilier en firent l'acquisition au prix de dix millions. Le pic et la pioche l'attaquèrent de tous côtés pour le démembrer. Le château n'avait toujours été d'ailleurs qu'un assez calme séjour. Les Bercy n'étaient pas des gens de grand tapage, ils n'ont fait de bruit ni par l'histoire, ni par le scandale. Ils se contentaient d'être tranquillement riches, mais ils furent avares, ils thésaurisèrent. Le Président. qui fut le premier du nom de Bercy sous Louis XIII, commença la renommée de ladrerie de sa race, on en faisait cent contes dont le plus célèbre servit à Molière pour une scène de son *Avare*.

Le Président rencontra un jour son fils, chez un notaire qui prêtait de l'argent à gros intérêts : le père lui cria : « Ah! débauché, c'est toi. Ah! vieux usurier, c'est vous », dit le fils; Molière immortalisa l'anec-

dote dans l'admirable scène de sa pièce. La vilenie de père en fils ne se perdit pas dans cette maison.

Ce château est devenu l'Entrepôt des vins, construit lui-même sur l'emplacement de l'abbaye Saint-Victor en 1808.

LA CHAPELLE EXPIATOIRE

Louis XVI et Marie-Antoinette furent enterrés dans le cimetière de la Madeleine; en 1815 ce cimetière fut fermé et désaffecté; un Monsieur Desclozeaux en acheta la partie qui bordait la rue d'Anjou. Des fouilles furent entreprises; et l'on retrouva les restes de Louis XVI; ceux de Marie-Antoinette furent reconnus à une jarretière qu'elle portait le jour de son exécution. Leurs ossements furent recueillis et portés en grande pompe dans les caveaux de la basilique de Saint-Denis, où ils sont encore; cette translation eut lieu en 1816. L'année suivante Louis XVIII décida qu'un monument commémoratif serait élevé sur la partie du cimetière où le roi et la reine avaient été inhumés, il fut l'œuvre de l'architecte Fontaine. Au point de vue de l'art, ce monument n'a rien de remarquable, mais il est approprié à sa destination, il affecte la forme d'un grand catafalque.

La Commune, en 1871, ordonna sa démolition sous prétexte que le monument était une insulte à la Révolution, et une protestation perpétuelle contre la justice

du peuple. L'entrée des troupes dans Paris ne lui permit pas d'exécuter son projet. Le Conseil Municipal a suivi l'exemple de la Commune, il a voté une somme de vingt-cinq mille francs pour subvenir aux frais de démolition de la Chapelle Expiatoire. A la suite de ce vote, les héritiers de M. Desclozeaux ont fait signifier à M. le Préfet de la Seine, par ministère d'huissier, un acte aux termes duquel ils demandent la restitution de trois mille mètres, donnés à la ville en 1816 par leur aïeul, sous la condition expresse que ces terrains seraient affectés à l'exécution du monument de Louis XVI. Le Préfet, paraît-il, n'a pas encore répondu. Ratifiera-t-il le vote du Conseil Municipal?

LA TOUR DU VERTBOIS

A l'encoignure de la rue Saint-Martin et de la rue du Vertbois, on trouve une tour fort ancienne coiffée en poivrière : elle faisait autrefois partie de l'enceinte fortifiée de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, et a été construite vers 1150. En 1880, cette tour l'échappa belle; sa démolition entrait dans le plan de l'architecte chargé de continuer les bâtiments neufs en façade sur la rue Saint-Martin; les archéologues s'émurent, Victor Hugo écrivit à ce sujet une lettre qui commençait par ces mots : « Démolir la tour, non; » démolir l'architecte, oui. » Le Conseil des bâtiments civils intervint à son tour, et imposa la conservation de la tour.

ALEXANDRE LENOIR

Après que l'Assemblée Constituante eut déclaré les biens du clergé propriété nationale, une commission

de savants et d'artistes fut chargée de mettre à l'abri des dévastations les monuments les plus intéressants et les plus précieux de nos antiquités nationales. Le couvent des Petits-Augustins fut choisi pour les recevoir. Alexandre Lenoir fut nommé Conservateur de ce musée, c'est lui qui, notamment, acheta la façade du château d'Anet, transportée par ses soins dans le palais actuel des Beaux-Arts, élevé sur les décombres du couvent des Petits-Augustins.

L'ÉGLISE DU SACRÉ CŒUR SUR LA BUTTE MONTMARTRE

A peine appelé au siège de Paris, Monseigneur Guibert conçut l'idée d'élever une basilique au sommet de la butte Montmartre. Vainement, M. Thiers essaya-t-il de lui faire préférer l'emplacement du Trocadéro à celui de la vieille montagne; non seulement il lui offrait le terrain, mais il faisait les frais de la voie d'accès, il lui allouait en même temps un secours de deux millions. Le cardinal fut inflexible. Arrosé du sang de saint Denis et de ses compagnons, Montmartre a été le berceau du Christianisme à Paris. C'est pour cela que le cardinal voulut y planter la croix, et non pour attester la domination des Jésuites comme affecte de le dire un groupe de républicains.

La direction des travaux fut confiée à M. Abbadie. Grâce aux plus touchants élans de joie, des souscriptions affluèrent de la France entière; pendant quinze ans, les dons s'accumulèrent, souvent par sommes infinitésimales, et ont formé des millions. M. Abbadie n'a pas goûté la joie de l'*exegi monumentum*. L'éminent architecte était un colosse bâti comme son église;

il fut foudroyé par l'apoplexie en pleine vigueur intellectuelle et physique.

La continuation des travaux a été confiée à de très habiles mains.

La basilique est construite dans le style roman le plus pur; à cette hauteur les délicates merveilles de l'art ogival n'auraient pas été à leur place. La basilique est le triomphe du plein cintre et rappelle les premiers temps de la chrétienté, pleins de force dans leur majestueuse solidité.

Quelle grande œuvre! On est véritablement frappé d'admiration à la vue des travaux accomplis, en présence de ces piliers énormes, de ces murailles cyclopéennes et en même temps des harmonieuses proportions de l'édifice. La basilique sera plus vaste que Notre-Dame de Paris, elle aura cent seize mètres de long sur cinquante-deux de largeur. Le Paris moderne aura son temple, comme le Paris du moyen-âge a le sien dans la vieille et superbe cathédrale de la cité, mais plusieurs années encore s'écouleront avant son achèvement. La basilique de Montmartre restera une des merveilles de Paris et, après Saint-Pierre-de-Rome, le temple le plus magnifique de la chrétienté. Elle sera toujours respectée comme une manifestation de la liberté de conscience. Pourquoi la détruirait-on? Les monuments religieux donnent satisfaction à la piété de ceux qui croient et ne blessent en rien les sentiments de ceux qui ne croient pas.

Au pied du maître-autel le cardinal avait marqué sa place : là dort du sommeil éternel le saint prélat fondateur de l'immense basilique.

LA BOURSE

Nous arrivons à la Bourse, le temple du Veau d'or, devant lequel juifs et chrétiens sont éternellement prosternés.

Chez nous, les lieux de réunion destinés à l'échange des valeurs et des marchandises datent du quinzième siècle. La hanse des Nautes de Paris, les banquiers de la rue des Lombards, donnèrent lieu à de grands centres commerciaux. La cour du Palais de Justice fut le premier point de réunion des marchands de Paris, nous les retrouverons plus tard, en 1719, à l'hôtel de Soissons, rue Quincampoix. Les négociants attendaient depuis plus de deux siècles un local affecté à leurs assemblées commerciales. La Bourse actuelle, en 1808, fut construite sur l'emplacement de l'ancien couvent des filles Saint-Thomas. Les travaux ne furent achevés et le monument inauguré qu'en 1827.

LA RUE DE LA ROQUETTE, LA MAISON DE MICHELET

Au commencement du siècle, le quartier de la Roquette ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis, un centre d'industries populeux et bruyant. L'étroite et tortueuse rue qui monte au Père-Lachaise, telle que nous la voyons aujourd'hui, était percée de passages étroits et de ruelles, pour faire passer un peu d'air et de lumière dans cette ruche humaine ; sur des terrains vagues et incultes, fleurissait un champ entier de roquettes dont les fleurs jaunes ont été les marraines de la rue, et l'ont baptisée de son nom. La roquette est une crucifère qui se plaît dans les endroits abandonnés ; on mange en salade ses jeunes feuilles.

En 1816 Michelet découvrit, vers le milieu de la rue de la Roquette, un petit hôtel entre cour et jardin aujourd'hui le numéro 49, et en fit l'acquisition. Il y passa, nous a-t-il dit, dix ans, les plus belles années de sa vie ; c'est là qu'il posa la première pierre de son monument historique. Cette rue est consacrée par le souvenir d'une grande célébrité ; il y a là plus qu'un souvenir ; ce n'est pas seulement par leurs œuvres que

nos grands hommes continuent à vivre parmi nous ; une partie de leur âme reste attachée à ces demeures où ils ont vécu, qu'ils ont aimées.

C'est dans cette rue, non loin du cimetière, que se trouve la prison des condamnés à mort, la Grande Roquette. Ils attendent là l'heure de l'expiation. On peut voir à la porte de ce sinistre édifice, les quatre dalles où l'exécuteur des hautes œuvres dresse les bois de justice. Bien que les exécutions aient lieu à l'aube, une foule immonde se presse et attend de longues heures pour assister à ces terrifiants spectacles. En face est la prison des jeunes détenus, appelée la Petite Roquette.

LA COLONNE DE JUILLET

La première pierre de la Colonne de Juillet fut posée par le roi Louis-Philippe, le 28 juillet 1831. Elle ne fut inaugurée qu'en 1840. Elle est située sur la place de la Bastille, à l'endroit même où le premier consul Bonaparte voulait faire élever en bronze, son fameux éléphant. Elle se compose d'un massif circulaire entouré d'une grille. Au-dessous sont déposés les corps des six cents combattants de juillet dont les noms sont inscrits en lettres d'or sur la colonne. Toute en bronze, elle est creuse, on monte au sommet par un escalier. Sur le chapiteau est une lanterne surmontée du Génie de la Liberté.

LE CANAL SAINT-MARTIN

Avez-vous souvenir de ce qu'était l'ancien canal Saint-Martin, avec ses ponts tournants, ses écluses, ses eaux noirâtres, ses bords escarpés. Encombré le jour, la nuit il était d'un aspect sinistre; la physionomie du lieu semblait inviter au suicide ou à l'assassinat. Que de sanglantes histoires ensevelies dans ce canal! il n'a rien à envier au canal Orfano; ses eaux ont caché presque autant de cadavres; il a été un des plus grands pourvoyeurs de la Morgue; sa légende, comme celle de la forêt de Bondy, a été grossie à plaisir par la terreur superstitieuse des riverains.

LA MORGUE

Voici après l'échafaud, le plus hideux des monuments de la civilisation. La Morgue est la chapelle ardente de l'infortune et du crime; c'est là que l'on

dépose les morts qui n'ont pas de nom; c'est une espèce de tribunal où l'on déchiffre l'anonyme du cadavre avant de le donner au cimetière.

Ce lugubre monument est au bord de la Seine, non loin de Notre-Dame.

LES ENSEIGNES DE PARIS

Depuis que nous assistons à la transformation de Paris, les anciennes rues se sont élargies, les grands hôtels historiques ont disparu. L'aspect général de la ville devient d'une beauté uniforme. Le caractère particulier des rues s'est altéré, et leur physionomie perd chaque jour quelque chose de ce pittoresque qui rappelait les mœurs si curieuses de nos aïeux. L'histoire de l'institution des enseignes a joué un rôle important dans la décoration de nos rues.

C'est en 1720 seulement qu'on commença à mettre le nom des rues sur un écriteau. Avant cette époque, la tradition seule désignait la rue; les noms avaient été peints en gros caractères noirs sur des feuilles en fer-blanc à l'angle des rues, plusieurs de ces plaques sont conservées aujourd'hui à l'hôtel Carnavalet. On voit les noms gravés sur une pierre de grès encastrée dans le mur de la maison. Les enseignes des maisons étaient en usage avant les enseignes des boutiques, car les boutiques, avec leur étalage de marchandises, annonçaient suffisamment ce qu'elles offraient aux

passants, tandis que les maisons, n'étant pas numérotées, n'offraient aucun signe extérieur qui les fît distinguer l'une de l'autre. Faute de numéros, les habitations avaient leurs enseignes distinctes. Les hôtels des grands seigneurs n'en portaient pas d'autre que leurs armoiries sculptées. Au quinzième siècle, l'usage des enseignes règne partout : pas une boutique, pas une échoppe qui n'ait son enseigne modeste ou triomphante, religieuse ou libertine, sévère ou plaisante, bizarre ou ridicule. Dans les siècles croyants, l'enseigne refléta les idées religieuses et offrit toutes sortes d'images de saints, de saintes et de madones. Les images de Notre-Dame étaient fort nombreuses, il faut les attribuer à la dévotion ardente qu'on avait pour la Vierge Marie; beaucoup de ces statues étaient placées dans des niches, on leur rendait une espèce de culte. Chaque métier avait un saint pour protecteur; pendant quatre siècles les saints et les madones ont été les gardiens respectés des métiers et de la marchandise.

Les enseignes pendaient à de longues potences de fer, criaient au moindre vent; se heurtant entre elles, elles étaient un danger permanent pour les passants. Le vent les secouait et les arrachait quelquefois de leur pivot. On força plus tard les marchands à enlever ces potences et à appliquer leurs enseignes sur les murailles. Cette multitude d'enseignes variées était très singulière et très amusante, elle témoignait des caprices ingénieux du bourgeois de Paris. Celles à double sens, les jeux de mots étaient les plus appréciés. Par exemple Monsieur X... à la Roupie, une roue

et une pie; Monsieur X... au signe de la Croix, un cygne tenant une croix. Ces sortes de rébus faisaient la joie de nos pères. Un très grand nombre de rues doivent leur nom à des enseignes, j'en citerai quelques-unes : rue du Croissant, quartier Montmartre, une enseigne représentait la lune, dans son croissant. Le nom de la rue Laharpe lui vient d'une enseigne, le roi David jouant de la harpe. A la fin du dix-septième siècle, on voyait dans la rue Saint-André des Arts la maison de Jacques Coitier, le médecin de Louis XI, laquelle conservait la représentation figurée d'un arbre chargé de fruits, avec cette devise en rébus : à l'abri Coitier. Cette maison était à l'endroit même où s'ouvre le passage du Commerce. Rue du Cherche-Midi, quartier de la Croix rouge, selon Sauval, était une enseigne où l'on avait peint un cadran, et des gens qui y cherchaient midi à quatorze heures. L'enseigne fut remplacée par une autre sculptée en pierre qui subsiste encore.

Depuis le numérotage des maisons, au dix-septième siècle, la plupart des enseignes, que ce numérotage rendait inutiles avaient disparu.

La préfecture de police en 1871, s'est occupée de relever les enseignes de Paris, elles forment plus de vingt volumes in-folio. De nos jours l'étalage, l'annonce, la réclame, l'affiche illustrée ont remplacé l'enseigne.

LES FOIRES DE PARIS

Les foires, mortes aujourd'hui dans le souvenir du peuple, sont présentes dans la mémoire des Bibliophiles ; elles ont joué un rôle prépondérant dans la vie de nos pères. Par leur commerce, elles sont l'embryon de nos Expositions Universelles. Les foires, du latin *feria*, fête, grand marché, avaient au moyen-âge une importance qu'elles n'ont pu conserver dans les temps modernes.

A une époque où les communications présentaient de très grandes difficultés, il était nécessaire qu'à des jours déterminés, les habitants des villes et des campagnes pussent venir s'approvisionner dans quelques centres principaux.

Ce fut sous le règne de Dagobert que fut donnée la Charte la plus ancienne dont nous ayons connaissance au sujet des foires; ce fut ce prince qui fonda en 669 celle de Saint-Denis. Par le même acte il autorisait l'abbé de Saint-Denis, à percevoir à son profit tous les péages de la foire; une foire semblable à celle de Saint-Denis fut celle de Saint-Germain, tenue

sur l'emplacement du marché Saint-Germain. On y venait de la France et de l'étranger. L'abbé de Saint-Germain des Prés en touchait les revenus, elle commençait quinze jours après Pâques et durait trois semaines. Tout s'y trouvait : jeux, théâtres, cafés, guinguettes, marchands de toutes sortes, le peuple y allait le jour, la noblesse y allait le soir masquée et déguisée. Les plus jolies filles, les filous les plus adroits y faisaient foule; il y arrivait les aventures les plus singulières en fait de vols et de galanterie. Le roi Henri III prenait souvent plaisir à se promener à cette foire. Le roi et ses mignons si bien frisés et goudronnés, étaient devenus le plastron des écoliers qui les poursuivaient de leurs quolibets; ils s'écriaient : à la fraise on reconnaît le veau. La foire de Saint-Germain fut supprimée en 1806. Il y eut d'autres foires dans Paris : celle d'Ovide se tenait à la place Louis XV et celle de Saint-Laurent entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin.

La foire la plus célèbre fut celle qui succéda à celle de Saint-Denis et qui s'appelait Landit (indicebatur) parce que son ouverture était annoncée par des trompes, elle durait quinze jours, du 30 mai au 14 juin; tous les genres de commerce y étaient représentés, mais celui qui occupait la plus large place était le commerce du parchemin, c'est pour cette raison que le Landit devint la fête des écoliers. L'Université s'y rendait en corps, le recteur et ses régents y faisaient la provision nécessaire à tous les collèges. Les membres du chapitre leur offraient à boire d'excellent vin; au retour, plus d'un de ces graves régents se trou-

vaient dans un état de gaieté qui amusait fort les élèves. La foire du Landit commença à perdre sa vogue, quand le papier remplaça le parchemin.

Le nom de Landit est donné encore aujourd'hui à la grande foire qui se tient à Saint-Denis le 14 juin. Les halles remplaçaient les foires, la vente des vivres n'y était qu'accessoire. Les vieilles halles sont le coin de la capitale qui présente le singulier caractère d'avoir conservé le moins de traces du passé après avoir été le quartier où le passé a le plus vécu.

Tout contribue à faire des Halles Centrales une des merveilles de Paris : ces constructions en fer, ces aménagements admirables qui permettent à des transactions colossales de s'opérer sans trouble en quelques heures ; l'eau, le gaz, l'air y circulent à profusion. Mais pas un des débris du monument, pas une pierre ne vient rappeler la physionomie des anciennes Halles.

Elles furent cependant un des centres les plus importants de la vie populaire de jadis. Si le Louvre, le Palais de Justice, Notre-Dame représentaient le Paris féodal par ses côtés supérieurs et personnifiaient, en quelque sorte, les pouvoirs qui dirigeaient la société d'alors, c'est aux Halles qu'il faudrait aller, si l'on voulait évoquer pour une minute l'antique cité, dans ses manifestations extérieures, dans son existence de chaque jour.

C'est au douzième siècle que les Halles des Champeaux, près de l'église de Saint-Eustache, commencent à exister. Le marché Palu était devenu insuffisant, celui des Champeaux fut installé sur leur terrain, situé alors en dehors de la ville et couvert de cultures en

plein champ (campelli), petits champ, de là le nom des Champeaux. Les Halles n'étaient pas, comme maintenant, le point central où se réunissaient les immenses approvisionnements nécessaires à l'appétit de ce Gargantua qu'on nomme Paris. Elles n'étaient pas un marché exclusivement destiné à ces approvisionnements, on y voyait les merveilles du temps, des étoffes, des joyaux, etc., etc. Toutes les corporations de Paris y avaient leur place ; on était sûr de trouver là tous les objets venus des contrées les plus lointaines.

L'ANCIEN APPARTEMENT DE MARAT PORTE AUJOURD'HUI LE NUMÉRO 20 DE LA RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ANCIENNE RUE DES CORDELIERS

Avant que la pioche eût jeté bas la maison, je la visitai ; elle était bien telle que je me la figurais : sombre, noire, affreuse, tenant de la cave et de la tanière.

Lorsque Danton logeait Cour du Commerce et qu'il allait aux Cordeliers, il s'arrêtait parfois sous les fenêtres de la maison de Marat et de sa voix puissante : « Hé! Marat, » disait-il, une des fenêtres s'ouvrait et la tête livide de Marat se montrait : « Je descends » et tous deux allaient au club célèbre d'où partirent tant d'arrêts sanglants ; aux jours de la puissance de Robespierre, il se tenait dans l'église du couvent des Jacobins, et ne fut fermé que le 8 Thermidor. C'est sur l'emplacement du couvent qu'on ouvrit le marché Saint-Honoré.

L'OPÉRA-COMIQUE

Quel sera le destin de l'Opéra-Comique ? La nouvelle salle renaitra-t-elle des ruines de l'ancienne, sur le même emplacement ?

Au nom du bon sens et de l'intérêt général on le reconstruira, espérons-le, avec façade sur le Boulevard. Cela donnerait une vie nouvelle à ce quartier, aujourd'hui un peu assombri par le palais du Crédit Lyonnais ; c'est la partie la plus vivante de Paris ; nulle part on ne trouve un va-et-vient plus animé.

Si l'Opéra-Comique étendait sur le Boulevard sa façade majestueuse, le projet entraînerait une dépense de huit millions. La Commission du Budget accédera-t-elle à cette demande de crédit ? Une autre combinaison, beaucoup plus économique, consiste à ne pas donner à l'Opéra-Comique sa façade sur le Boulevard et à le réédifier sur son emplacement avec une légère augmentation de surface obtenue par une emprise sur la place Boïeldieu ; ce projet provoquera des protestations dans le Parlement, dans la presse, dans la population parisienne tout entière.

Comment et par qui le théâtre incendié fut-il bâti ?

Au début du règne de Louis XVI, l'Opéra-Comique, qualifié à tort de Comédie Italienne, habitait encore la rue Mauconseil. Or cette situation topographique, dans un quartier boueux, devenait indigne ; d'autre part la vie active de Paris se déplaçait et se portait du côté des Boulevards. Les comédiens italiens, amenés en France par Catherine de Médicis et qui avaient diverti les contemporains, avaient perdu, malgré leur privilège, la faveur du public. Il courait de préférence aux spectacles renommés des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, où du moins on parlait français. Pour faire cesser cet état de choses, Louis XVI par lettres patentes, réorganisa la troupe de ses comédiens ordinaires et, sous le nom de Comédiens Italiens, établit en réalité l'Opéra-Comique Français tel qu'il a subsisté jusqu'à nos jours. Voici un passage de ces lettres patentes :

« Désirant conserver dans notre bonne ville de » Paris, un spectacle qui puisse contribuer à l'amu- » sement du public, nous avons établi une nouvelle » troupe qui, sous le titre ancien de Comédiens Ita- » liens, représentera à la Comédie-Française, des » opéras mêlés de chant, et leur accordons la per- » mission de construire, à leurs frais, une nouvelle » salle de théâtre. »

C'est alors que le duc de Choiseul, ancien ministre de Louis XV, et propriétaire de l'hôtel dont les jardins s'étendaient de la rue Neuve des Petits-Champs au Boulevard des Italiens actuel, céda une partie de

son terrain pour construire la nouvelle salle de l'Opéra-Comique.

On peut se demander pourquoi la façade du théâtre ne se trouvait pas sur le Boulevard. Cette disposition singulière, qu'on a peine à comprendre aujourd'hui, fut imposée à l'architecte Heutier, par les comédiens qui voulaient éviter, par là, d'être confondus avec les acteurs forains établis sur le Boulevard. On dut céder aux exigences de la vanité de ces comédiens. Il fut convenu que le monument tournerait le dos au Boulevard ; les épigrammes vengèrent le bon goût outragé par un orgueil imbécile ; il en plut de tous côtés. Voici celle qui eut le plus de succès :

Dès le premier coup d'œil on reconnaît très bien
Que ce nouveau théâtre est tout Italien,
Car il est disposé d'une telle manière
Qu'il lui fait aux passants présenter le derrière.

L'inauguration de la nouvelle salle eut lieu le 28 avril 1783. On y donna bientôt après l'opéra de Grétry, *Richard Cœur de Lion.*

Le théâtre incendié avait donc célébré son centenaire le 28 avril 1883.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

Cet hôtel s'était élevé sur l'emplacement de l'hôtel Noirmoutier, devenu l'hôtel Pizani.

Jean de Vivonne, marquis de Pizani, épousa une Italienne fort lettrée, une Savelli. Vers 1600, ils marièrent leur fille à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, elle lui apporta l'hôtel en dot. Le marquis était fort riche, il possédait le château de Rambouillet où mourut François Ier.

A l'époque où les journaux, les sociétés savantes et les assemblées politiques ne donnaient aucun essor à l'expression de l'opinion publique, les salons littéraires tinrent lieu de ces institutions. L'hôtel Rambouillet fut le plus célèbre, il devint le rendez-vous de toutes les illustrations du siècle autour de madame de Rambouillet et de sa fille, la belle Julie d'Angennes qui épousa le comte de Montausier, après quatorze ans d'attente. Là se groupèrent : Malherbe dans sa vieillesse, Corneille dans sa jeunesse, le cardinal de Richelieu, Condé, Bassompierre, Manserade, Pellisson, Larochefoucauld, Racan, Tallemant des Réaux, Voi-

ture — A l'hôtel, affluaient les illustrations les plus diverses, tout ce qui avait le goût des lettres, des plaisirs délicats, des occupations élégantes. Les femmes y étaient représentées par la duchesse de Longueville l'héroïne de la Fronde, mademoiselle de Scudéri, madame de Sablé, madame de Sévigné, mademoiselle de Lafayette, la belle marquise de Souvre, si passionnément aimée par le beau et infortuné duc de Montmorency décapité à Toulouse en 1632, etc., etc. Bossuet à treize ans, y débuta comme prédicateur. Là fut dressée la fameuse guirlande de Julie ; la belle marquise de Rambouillet avait fait de son hôtel non seulement une académie de beau langage, mais un sanctuaire de bonnes mœurs. Ce salon, pendant trente ans, jeta un vif éclat ; il rendit d'incontestables services au goût national ; mais, après avoir eu la plus délicate influence sur les mœurs de la société, il devint ridicule par l'affectation de son langage et la pruderie de ses sentiments. Il tomba sous les sarcasmes de Molière dans sa pièce des *Précieuses ridicules*.

La rue Saint-Thomas du Louvre, dont on ne voit plus qu'un tronçon, est le seul souvenir qui nous reste de l'hôtel Rambouillet.

LA BANQUE DE FRANCE

C'est en 1620 que fut bâti par Mansart l'hôtel de Toulouse pour Phélippeaux, duc de la Vrillère. Acheté en 1713 par le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV et de madame de Montespan, il fut successivement habité par le duc de Penthièvre et la princesse de Lamballe. En 1811 il fut vendu à la Banque de France, qui y est installée depuis cette époque.

Toutes les précautions ont été prises pour mettre la Banque à l'abri d'un coup de main : murailles d'une solidité à toute épreuve, escalier fait en forme de puits et ainsi facile à combler, porte de fer munie d'une inextricable combinaison de serrures, bassin immense dont, sur un signal, l'eau submergerait tout, réservoir rempli d'un gaz méphitique qui, lâché dans les caves, en rendrait l'accès mortel.

Tout a été disposé dans l'appréhension d'une attaque révolutionnaire. La valeur représentative des sommes qui courent le monde sous la forme ailée du billet de banque, doit se trouver dans l'éta-

blissement soit en lingots, soit en espèces. On ne peut se faire une idée des trésors enfouis dans les caves, et l'on s'explique les précautions qu'il a fallu prendre pour mettre la Banque à l'abri d'une surprise.

L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

L'église Saint-Eustache appartient par son style au genre gothique fleuri ; elle mérite d'être classée parmi les plus curieux monuments de la capitale. Mais c'est l'intérieur surtout qu'il convient d'admirer. La voûte, dont l'élévation est prodigieuse, est soutenue par des faisceaux de colonnettes qui montent avec une merveilleuse hardiesse ; elles s'étalent en cul-de-lampe et en gracieux pendentifs. Cette église est après Notre-Dame, la plus vaste et la plus haute de Paris ; les proportions de son vaisseau et la hauteur de ses colonnettes donnent à l'intérieur l'aspect le plus imposant. Elle fut payée en partie sur la propre cassette de François Ier qui la considérait comme la basilique des Halles.

L'HOTEL FIEUBERT

L'hôtel Fieubert s'élève quai des Célestins, sur une partie du terrain de l'ancien hôtel Saint-Pol. Fieubert était le chancelier de la reine Anne d'Autriche. Mansart décora l'hôtel. La façade est monumentale et enrichie de magnifiques sculptures et en particulier de six cariatides qu'on admire. M. Adrien de Lavalette, rédacteur de l'Assemblée Nationale, en 1857, en fit l'acquisition; il est devenu aujourd'hui la propriété des Pères de l'Oratoire.

LA COLONNE ET LA PLACE VENDOME

La colonne Vendôme a été élevée à la mémoire de la grande armée et de son chef. Elle a, sur sa rivale la colonne de Juillet, l'avantage de ne pas rappeler le sang versé dans les guerres civiles; elle perpétuait le

souvenir de la bataille d'Austerlitz. Douze cents canons pris sur l'ennemi fournirent le métal; elle fut inaugurée en 1810.

La Commune jeta bas la colonne et la statue en 1871 ; elles tombèrent au milieu d'un nuage de poussière avec un bruit qui ressemblait à la fois à une plainte et à une protestation. Le gouvernement de M. Thiers les fit relever et réédifier.

La place Vendôme a pour parrain un bâtard de roi. Sur le terrain occupé par les religieuses de la passion, le duc de Vendôme, fils d'Henri IV et de la belle Gabrielle, éleva un hôtel. Louis XIV fit démolir cet hôtel qu'il avait acquis. Il établit sur son emplacement ce vaste et monumental parallélogramme que nous voyons aujourd'hui. La place est tout à la fois sévère et magnifique. Rien de plus imposant que ces grands hôtels uniformes, splendides décorations de pierre encadrant le piédestal de la colonne.

L'hôtel du Rhin, sur cette place, fut le premier logis que prit Louis Napoléon au retour de l'exil ; il y occupa des appartements jusqu'au 10 décembre.

Le quartier de la place Vendôme est tout napoléonien, car chaque nom de rue y rappelle une victoire du Directoire, du Consulat et de l'Empire. La rue Castiglione fut ouverte sur le terrain qu'occupait le couvent des Feuillants. Elle reçut ce nom pour perpétuer le souvenir de la bataille gagnée, le 3 août 1796, par les Français sur les Autrichiens que commandait le Feldmaréchal Wurmser, elle est ornée d'arcades comme la rue de Rivoli ; ici c'est la rue du Mont-Thabor et la rue des Pyramides, deux souvenirs de la campa-

gne d'Egypte, puis la rue de Mondovi et la rue de Rivoli.

Le cloître des Jacobins, de terroriste mémoire, où le club tint ses séances, est devenu le marché de la rue Saint-Honoré, il reste du cloître dans la rue de la Sourdière, une porte cochère qui servait d'entrée au club.

La rue de la Paix est bordée de maisons superbes : c'était, avec la rue Royale, le plus beau spécimen de rue jusqu'au moment où on a créé le superbe quartier de l'Opéra et des Champs-Elysées. Les magasins qui occupent les rez-de-chaussée, sont tous excessivement beaux ; presque tous appartiennent à des spécialités véritablement célèbres, dont le renom a contribué à faire de Paris le centre de l'élégance et la capitale du goût. Ces magasins présentent toutes les merveilles de l'industrie parisienne appliquées aux besoins distingués de la vie oisive et riche.

La rue de la Paix fut percée sur l'emplacement des immenses terrains du couvent des Capucines, elle est encore une des plus belles de Paris ; pas une n'est mieux habitée, mieux fréquentée ; c'est le *Regent Street* de Paris ; ses hôtels meublés sont pleins de riches étrangers de tous les pays.

Le 16 avril 1831, les émeutiers se formèrent en bandes sur la place Vendôme. Averti de ce qui se passait et ne voulant pas faire verser le sang. Le maréchal Lobeau, imagina un ingénieux moyen de dissiper les rassemblements, il fit avancer des pompes à incendie et inonda d'eau les émeutiers. Surpris par ces douches inattendues, ils se sauvèrent dans toutes les directions, et la place Vendôme fut évacuée aussitôt.

PLACE DES VICTOIRES, LA STATUE DE LOUIS XIV

Le vicomte d'Aubusson, duc de La Feuillade e Maréchal de France, était un admirateur fanatiqu de Louis XIV. Voulant laisser à la postérité un monu ment durable de son admiration, il acheta en 168 plusieurs maisons sur l'emplacement desquelles o créa une place publique qui prit le nom de place de Victoires. Il y fit élever à ses frais la statue d Louis XIV.

C'est un monument probablement unique en so genre, car il est dù à la munificence spontanée d'u sujet passionné pour la gloire de son roi.

Cette place était autrefois un véritable repaire gueuseries. La rue Vide-Gousset qui existe encor vous conseillait de vous défier des passants. La stat fut renversée en 1793 et brisée. La Restauration releva : l'homme et le cheval ont sans doute des pr portions un peu colossales pour la place qui lui s de cadre, mais l'ensemble est d'un grand caractè L'inauguration eut lieu en 1828, le jour de la Sai Louis.

L'EGLISE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

Louis XIII en posa la première pierre en 1640 et lui donna le nom de Notre-Dame des Victoires pour célébrer la prise de la Rochelle.

C'est dans cette église qu'aux années de guerre, les femmes, les mères, les sœurs de nos soldats viennent faire bénir les petites médailles de Notre-Dame des Victoires, espérance de conservation et de retour glorieux.

LE SAC DE L'EGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Cette église était l'ancienne paroisse royale.

Le 14 février 1831 un service fut annoncé à Saint-Germain pour l'anniversaire de la mort du duc de Berry; le peuple y vit une bravade, une insulte à la Révolution qui venait de renverser la Royauté; il

envahit l'église pendant la célébration du service, et saccagea tout : les vitraux furent brisés, les bancs et les stalles détruits, les tableaux crevés, les chapelles mutilées et profanées. Le gouvernement, quoique prévenu, eut le tort grave de ne prendre aucune mesure pour s'opposer à la dévastation. On décida la démolition de l'église pour l'ouverture d'une rue entre le Louvre et l'Hôtel-de-Ville. Les protestations de tous ceux qui aiment Paris se produisirent. Châteaubriand dans une lettre célèbre, plaida pour un des plus anciens monuments de Paris, il fut écouté, l'église fut sauvée, elle fut complètement restaurée sous la direction de M. Lassus.

ORIGINE DU NOM COURS LA REINE

En 1616, Marie de Médicis qui cherchait tous les moyens de se distraire de son veuvage, fit tracer et planter pour elle et ses courtisans dans l'espace compris maintenant entre la place de la Concorde et l'Allée des Veuves, le long du quai, une promenade à laquelle on donna le nom de Cours la Reine. C'est là que les d'Epernon, les Concini, les ducs de Guise et de Nevers, etc., etc., venaient étaler autour de la Régente leurs costumes brillants, les petits manteaux de velours, les longs cheveux en boucles, les amples

feutres ombragés de plumes de coq, les fraises tuyautées, les riches aiguillettes, les grandes épées. C'est là que passaient et repassaient à pied ou en litière tant de jeunes et jolies femmes en robes de soie brochée d'or et d'argent aux longues collerettes empesées.

L'HOTEL DE SENS

L'hôtel de Sens, rue du Figuier, est l'un des plus rares et des plus curieux spécimens de l'architecture civile du quinzième siècle. Tout l'édifice était construit dans le style flamboyant, ce style si léger, si gracieux menacé d'une ruine définitive.

Son histoire est intéressante ; elle rappelle l'époque lointaine où Paris était un simple évêché dépendant de l'archevêché de Sens ; ses archevêques l'habitèrent pendant plus de cent ans. Lorsque le diocèse de Paris fut érigé en métropole, les archevêques de Sens n'eurent plus la même raison de posséder dans la capitale un palais épiscopal. L'hôtel eut divers hôtes, il eut notamment : Louis de Bourbon, le cardinal Duprat, ce singulier prélat dont la perversité égala les talents, le cardinal de Guise, qui s'occupait beaucoup plus de bonne chère que de politique et qui mérita le sobriquet de pape des bouteilles. La reine Margot, après son divorce, obtint du roi la permission de résider à Paris et y transporta sa cour galante. En 1793 le Palais fut vendu comme bien national ; il est classé au

nombre des monuments historiques et le comité des inscriptions parisiennes l'a décoré d'une plaque commémorative. Il est du devoir de la société de l'histoire de Paris de provoquer une tentative près du conseil municipal en faveur de ce joyau de notre trésor artistique et d'insister près de lui pour qu'il vote son acquisition. Conservons avec un soin pieux tous nos grands monuments, qui correspondent aux diverses périodes de notre histoire. Cette série d'attestations matérielles, d'époques disparues répandues sur notre sol, nous rappellent les vicissitudes de notre goût et de nos arts.

UN RETOUR DES COURSES DE LONGCHAMPS

C'est une merveilleuse chose, que ce retour des courses de Longchamps. Il est cinq heures de l'après-midi, par un temps d'été splendide, des curieux et des curieuses assis sur des chaises le long des Champs-Elysées, contemplent le Paris brillant et doré de la vie oisive, aventureuse ou facile, fleuve brillant, tumultueux et rapide. De beaux cavaliers, une rose ou un camélia à la boutonnière, juchés sur des bréaks conduisent et emportent des femmes du monde en toilettes élégantes. Des filles galantes, courant après l'occasion, sont couchées dans des victorias attelées à la Daumont que mènent des jockeys à veste de soie ; beaucoup d'hommes les saluent avec grâce. Des appels sont échangés, des éclats de rire retentissent ; un orage de bruits dans un fourmillement de flots de soleil.

Beaucoup de spectateurs à cette comédie de vanité semblent se dire : entre ceux qui vont à pied et ceux qui vont en voiture, il n'y a que la différence du marchepied, la question d'y mettre le pied ; après tout, parmi ceux qui sont en voiture combien voudraient aller à pied.

LES CHAMPS-ELYSÉES, LA MAISON DE FRANÇOIS Ier

Les Champs-Elysées forment l'entrée de Paris, la plus majestueuse entre toutes. Cette immense et magnifique promenade commence à l'arc-de-triomphe de l'Etoile, poùr finir à la place de la Concorde et se continue, de l'autre côté, par le jardin des Tuileries. Cette avenue, avec ses beaux arbres, ses larges allées, ses ronds points, ses bassins, ses fontaines monumentales, ses massifs de fleurs et d'arbustes, mérite bien le nom mythologique dont on l'a décorée.

On sait qu'elle commence par deux chevaux de marbre qui se cabrent, maintenus par deux esclaves; ils ont subi un grand nombre de transformations; il fut un temps où les Champs-Elysées étaient la grande promenade des Parisiens, aujourd'hui ce n'est qu'un passage grandiose qui conduit au bois de Boulogne.

Un hôtel aux Champs-Elysées représente une fortune princière; il serait long d'énumérer les illustrations de la fortune, de la naissance et des arts qui ont fixé leur domicile dans ce domaine privilégié.

Nous sommes loin de l'époque où Marie de Médicis,

en 1616, fit planter le long du quai de Billy, une promenade à laquelle on donna le nom de Cours la Reine. Ce fut, en ce temps, le lieu de rendez-vous de tous les jeunes seigneurs et de toutes les grandes dames de la cour; plus tard, Louis XIV en 1670, fit planter et dessiner par Le Nôtre le grand espace nu qui, du faubourg Saint-Honoré, rejoignait les bords de la Seine et qu'on appela dès lors les Champs-Elysées. Le Cours la Reine ne fut plus qu'une annexe. A partir de ce moment-là les Champs-Elysées deviennent l'asile de tous les plaisirs, le centre de toutes les fêtes: revues, réjouissances publiques, marches triomphales s'y succèdent à l'envi. La solennelle promenade de Louis XIV est devenue aujourd'hui un jardin anglais. Des massifs de fleurs épars dans les pelouses, parfument le pied des vieux ormeaux. L'uniformité des longues avenues est brisée, la fantaisie a succédé à la règle.

Le plaisir de la promenade n'y a rien perdu, le plaisir des yeux y a gagné; les rhododendrons, les azalées, les géraniums ont conquis une large place de l'espace qui appartenait autrefois à la poussière, c'est pour tous de la verdure, de la fraîcheur et des parfums. Le duc d'Antin donna ses soins à une partie des Champs-Elysées; il fit planter d'arbres l'avenue dont, en souvenir, on l'a fait le parrain. Madame de Pompadour avait mis son frère à la surintendance des bâtiments, changé son nom roturier par le titre de Marigny, il créa le carré Marigny, le nom lui en est resté.

On enchâssa dans ce quartier, comme une perle

égarée, cette merveilleuse maison qui, en 1827, fut rapportée pierre par pierre de Moret dans la forêt de Fontainebleau, où elle servait de rendez-vous de chasse et qu'on appelle la maison de François Ier, elle est signée de l'emblème du roi : la Salamandre. C'était l'hôtel galant, que François Ier avait fait bâtir et orner pour la duchesse d'Etampes, avec tout le soin d'un amour en sa fleur.

LES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, DU BON MARCHÉ ET DU PRINTEMPS

L'idée de fonder de grands bazars, d'y grouper tous les objets nécessaires à la vie, appartient à des hommes de génie; plusieurs négociants l'ont appliquée, le succès n'a pas été égal pour tous; la liste des morts qui n'ont pu supporter le choc de leurs rivaux est longue ; dans cette lutte de grands bazars, contre la bourse du public, on compte plus de défaites que de triomphes. Pour quelques-uns les bénéfices ont été prodigieux, insensés, comme l'ont prouvé l'immense fortune laissée par madame Boucicault, la propriétaire du *Bon-Marché* et l'admirable création philantropique d'un des directeurs du Louvre. Le commandant Hériot, en quittant l'armée, voulut lui laisser sa carte de visite; il fonda à la Boissière près de Rambouillet, un palais pour y loger des orphelins militaires, un palais qui lui coûta plus de trois millions. L'inauguration eut lieu le quatre novembre 1883. Le ministre de la guerre, au nom de l'armée reconnaissante, du pays tout entier, accepta officiellement cette magnifique do-

nation aux enfants de l'armée ; il voulut que le nom du fondateur restât attaché à l'œuvre qu'il avait créée et que l'orphelinat de la Boissière s'appelât désormais orphelinat Hériot.

Parmi les grands bazars trois colosses tiennent la corde : le *Bon Marché*, le *Louvre* et le *Printemps*, ils sont les maîtres absolus du commerce et défient toute concurrence. Ils achètent par exemple au comptant pour cent millions de marchandises, cela leur permet de revendre les produits à des prix souvent invraisemblables de bon marché. Comment les petits commerçants ne seraient-ils pas broyés, anéantis au profit de ces grands magasins ? Mais c'est la conséquence du libre jeu de l'activité industrielle qui se manifeste ainsi. On ne peut interdire aux gens d'associer, d'utiliser leurs capitaux de la façon la plus fructueuse en vue de la concurrence, tant pis pour ceux qui sombrent ; c'est l'éternelle lutte du faible contre le fort, les protestations de l'économiste n'arrêteront pas ce mouvement.

Est-il un spectacle plus merveilleux que celui de ces grands magasins, ouverts à tout le monde comme des Halles ; où l'on entre sans acquérir, où les richesses du monde entier sont accumulées, exposées, exhibées ; qui attirent indifféremment le riche et le pauvre, la femme du monde et l'ouvrière en cheveux, course effrénée de tous et de toutes au meilleur marché.

J'ai visité un jour, dans tous ses détails, le grand bazar du Louvre, celui où l'on remue les millions à la pelle comme au Bon-Marché. Je me demandais comment vivait cette armée d'hommes et de femmes em-

ployés aux rayons et aux comptoirs, plus de trois mille? On les nourrit dans l'établissement, ce qui fait environ six mille repas toutes les vingt-quatre heures. Mais aussi quelle cuisine, quels offices, quels réfectoires! Les deux sexes dînent au Louvre dans les sous-sols qui sont immenses, mais afin d'éviter la promiscuité de tous ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes, on a établi une barrière qui les sépare.

J'ai vu ce jour-là deux hommes ramer positivement à tour de bras dans une gigantesque marmite ; en me penchant sur le rebord de cet abîme, je reconnus que les deux travailleurs pilaient de la purée de pommes de terre : il y en avait là-dedans pour trois mille hommes.

Un immeuble entier est affecté au logement des demoiselles qui n'ont pas de domicile à Paris ; les employés ont des appointements fixes, plus une part sur la vente de chaque jour. On a créé pour eux une caisse de prévoyance alimentée par les bénéfices de la maison, tous ces avantages rendent les admissions d'employés des deux sexes assez difficiles.

Le Louvre porte les colis à domicile. Il a derrière les Invalides des logements considérables pour loger les chevaux ; il y en a des centaines estimés par les connaisseurs, dix mille francs la paire. Ce sont les grands bazars qui ont donné la plus vigoureuse impulsion à l'annonce, ils dépensent en publicité quotidienne depuis cent mille francs jusqu'à deux millions par an.

Le petit commerce souffre et se plaint, mais comment y remédier? Est-ce qu'il est permis d'intervenir

dans la libre concurrence que se font les diverses formes de commerce, et la liberté du travail ne fait-elle pas une loi de rester neutre dans la lutte qui s'engage entre les commerçants ? D'ailleurs, si le petit commerce est digne d'intérêt comme étant la pépinière d'une bourgeoisie voisine du peuple, laborieuse et indépendante, on ne peut méconnaître que les grands magasins sont une forme de commerce plus économique en ce qu'elle répartit les frais généraux sur une plus grande masse d'affaires ; elle offre aux consommateurs l'avantage du bon marché et assure à l'employé plus de sécurité et plus d'avenir.

Madame Boucicault est morte le 7 décembre 1887. Son testament fut un événement, il peut être considéré comme un monument de la bienfaisance la plus large et la plus éclairée. Le nom et la fortune de madame Boucicault sont intimement liés à l'histoire commerciale de notre temps.

La petite marchande de nouveautés, devenue l'associée intelligente de cet administrateur de génie qui fut son mari, a dépassé M. de Montyon ; elle a donné plus et mieux, elle n'a oublié aucune religion, aucune institution, aucune association, aucune corporation. Ce qui frappe le plus dans son testament, c'est moins le chiffre énorme de ses libéralités, que le soin apporté par la donatrice à reconnaître les services de son personnel, elle n'a eu d'autres soucis que de pourvoir aux besoins de l'immense famille qui l'entourait, elle a fondé des asiles pour les vieillards, créé des caisses de retraite pour ses employés. Aucun d'eux n'a été oublié, elle a mesuré la part de chacun à l'impor-

tance, à la durée des services qu'il avait pu rendre.

Madame Boucicault a fait d'excellent socialisme en associant ses employés à la fortune de sa maison, elle a donné là un grand et noble exemple qui devrait être suivi. Si les patrons et les chefs d'industrie qui se sont enrichis, grâce au travail des ouvriers qu'ils employaient, laissaient tomber un peu de cette manne bienfaisante sur leurs modestes collaborateurs, les revendications du socialisme deviendraient moins âpres.

Les légataires de madame Boucicault ont pris l'initiative de lui ériger un monument sur le square qui fait face au magasin, sur son champ de bataille en quelque sorte, au lieu où s'éleva la prodigieuse et légitime opulence du *Bon Marché*. Les Boucicault firent des collaborateurs de leurs œuvres autant d'associés à leur fortune généralement répandue en une pluie de bienfaits universels : c'est la vertu, la générosité, la charité qu'on a voulu récompenser, on a fait là un acte de moralisation sociale. Les obsèques de madame Boucicault furent une apothéose : plus de cent mille personnes suivirent son cortège.

L'HOTEL DES INVALIDES

Plus que tous ses ancêtres, Louis XIV avait fait des invalides par ses guerres multipliées, il se jugea tenu à leur payer la dette du pays. Il résolut de faire élever tout exprès, sur le bord de la Seine, à l'extrémité occidentale du faubourg Saint-Germain, un établissement assez vaste pour recevoir jusqu'à six mille invalides. Ce fut en 1670, qu'il posa la première pierre de l'hôtel ; les travaux furent dirigés par Bruant et Mansart. Dans ses *Lettres persanes* Montesquieu dit : « Si j'étais prince, j'aimerais autant » avoir fait cet établissement que d'avoir gagné cent » batailles. »

Quel spectacle en effet, de voir rassemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la Patrie, qui n'ont respiré que pour la défendre ! Grâce à Louis XIV, ces vieux soldats usés par l'âge et la fatigue, criblés, tronqués et mutilés par les blessures, ont trouvé ce qu'ils n'avaient point eu jusqu'alors, suivant l'expression du poète : un asile pour vivre, un tombeau pour mourir. L'hôtel fut moins l'œuvre de Louis XIV

19.

que celle de son ministre Louvois. Louvois qui, pour l'orgueil, ne le cédait qu'à son maître fit, en plusieurs endroits de l'hôtel, sculpter ses armes auprès de celles du roi ; il fixa aussi aux Invalides son souvenir d'une manière immuable et parlante. Entrez dans la cour, regardez les mansardes qui couronnent les façades : un loup s'y trouve sculpté. Le loup était l'emblème de Louvois comme Colbert avait pris la couleuvre, on la voit à son hôtel de la rue du Mail. Derrière la grille, dominant l'esplanade, s'aligne une rangée de canons d'un fort calibre, conquis sur l'ennemi et chargés d'annoncer au peuple les grands événements de l'Etat et de la Cité. Cette grande voix de bronze s'est mêlée à tous les *Te Deum* de l'église et aux hosanna de la foule, toujours prête à recommencer le lendemain sur le même ton pour une autre cause ; symbole impassible et railleur de la mobilité de nos enthousiasmes et de la vanité de nos ovations populaires. A la vue de ces canons j'évoque ces beaux vers de Victor Hugo :

Sombres canons rangés devant les Invalides
Comme des sphinx au pied des Pyramides,
Dragons d'airain, verts, hideux, énormes, béants,
Gardiens de ce palais bâti pour des géants,
Qui dresse et fait reluire à la lumière
Un casque monstrueux sur sa tête de pierre.

Le principal événement dont l'hôtel ait gardé le souvenir, c'est le retour des cendres de l'Empereur Napoléon. Elles y firent leur entrée le 15 décembre 1840, au milieu d'une pompe qui dépassa en éclat tout ce

que les historiens nous racontent des triomphes antiques. L'Empereur se trouvait là, au milieu de ses compagnons d'armes, l'hôtel était son œuvre, presque autant pour ainsi dire que celle de Louis XIV ; pendant 15 ans il l'avait peuplé sans relâche. Le principal élément de curiosité de l'hôtel était autrefois sa cuisine : on voyait là, la marmite légendaire qui faisait l'ébahissement des voyageurs et partageait, dans le monde des touristes, la renommée de la tonne d'Heidelberg. Lorsqu'on faisait la soupe pour deux mille personnes, et que des bœufs entiers y mijotaient sur une litière de choux, de poireaux et de carottes, il s'échappait de ce récipient, emprunté aux cuisines de Gargantua, un parfum qui mettait en éveil les appétits les plus blasés. Goûter cette soupe, telle était la faveur ambitionnée par tous les visiteurs. Dans les inspections des généraux, dans la visite de souverains, d'étrangers de distinction, la dégustation du bouillon de la marmite monstre était de tradition obligatoire ; elle a disparu et avec elle en grande partie l'originalité de la maison. On l'a remplacée par des appareils modernes suivant les formules les plus récentes de la science ; mais ce n'est plus ça, la marmite partie, c'est une splendeur qui s'en est allée, un météore qui a disparu, une gloire qui s'est éteinte.

L'effectif aux Invalides diminue tous les ans. C'est l'indice d'une prochaine suppression de l'établissement. Chaque année il se trouve un ou plusieurs députés acharnés contre l'institution, on veut chasser de pauvres vieux soldats de la maison qui fut bâtie

pour abriter leur vieillesse. M. le général Billot alors ministre de la guerre, prit éloquemment en 1888 la défense de ces braves gens, de ces malheureux, qui se trouveraient sans foyer, incapables de pourvoir à leurs besoins et qui recevaient, comme compensation et comme couronnement d'une existence ruinée au service du pays, un lit d'hôpital. Sauvera-t-on quelques années encore la grande et touchante institution de Louis XIV ? N'est-il pas surprenant que le soldat qui est le peuple, ait été honoré, ait vu sa vieillesse prolongée par les rois, et que ce soit d'Assemblées démocratiques que s'élèvent les expulseurs déchaînés contre lui ?

Espérons-le, on sauvera la maison de refuge de nos vieux soldats, mais je le crains, l'entêtement de l'attaque finira par avoir raison de la défense ; la France, une des plus grandes nations militaires du monde, sera la seule qui n'aura pas ses invalides.

Le musée d'artillerie, qui occupait les bâtiments de l'ancien couvent des dominicains de Saint-Thomas d'Aquin, a été transporté à l'hôtel des Invalides. On y trouve des spécimens de toutes les armes connues, depuis la hache en silex, jusqu'aux armes modernes en usage actuellement.

L'EGLISE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, LE QUARTIER BRÉDA, LA LORETTE

Au point de vue monumental l'église de Notre-Dame-de-Lorette est une œuvre insignifiante, mais elle est si bien parée, si bien dorée, qu'à force de grâce, de charmante coquetterie, elle s'est fait une place et des plus belles parmi les immeubles de la capitale ; on lui a souvent reproché l'exagération de sa coquetterie ; elle est accusée de ressembler beaucoup plus à un boudoir qu'à un temple chrétien.

Vers 1840, deux ou trois ans après qu'on eut élevé l'église, on vit se promener dans les environs, dans le quartier Bréda surtout, de charmantes petites femmes proprettes, coquettes, élégantes, toutes nées d'hier, ayant l'âge des hirondelles, des papillons ; on ne pouvait les classer dans aucun genre connu, ce n'était ni le genre fille, ni le genre grisette, ni le genre courtisane, ni le genre bourgeois. Un homme d'esprit, M. Nestor Roqueplan, dans un numéro des nouvelles à la main du 20 juin 1841, reconnut que c'était un genre absolument nouveau, une variété de

l'espèce féminine, le produit de la civilisation contemporaine, il les appela lorettes. Le nom était joli, il fut adopté, mais ce qui le répandit, ce furent les ravages que ces femmes firent bientôt dans la société ; on raffola de la lorette ; pendant de longues années elle a eu ses jours de grandeur. Aujourd'hui son empire est détrôné, elle a émigré un peu partout et l'on peut prononcer le nom de Bréda sans faire sourire les gens mariés et froncer le sourcil aux belles-mères.

LES CONFRÈRES DE LA PASSION ; ORIGINE DU THÉATRE FRANÇAIS

Au moyen-âge, à la suite des croisades, se manifesta un goût très vif pour jouer ce qu'on appelait des mystères. Les premiers essais de l'art dramatique furent puisés dans l'histoire de l'ancien et du nouveau testament. Des pèlerins qui revenaient de la terre sainte, s'organisèrent pour représenter ces événements : des personnages figuraient l'un Jésus-Christ, l'autre la Vierge, d'autres tel ou tel saint. Pendant le XIIIe et le XIVe siècles on représenta les mystères dans toute la France. C'est surtout à l'un d'eux, celui de la Passion, qu'est due la création du Théâtre-Français ; les confrères de la Passion, tout à fait organisés, acquirent un terrain sur l'emplacement de l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil. En 1447, l'hôtel fut réuni à la couronne, François Ier le démolit à l'exception d'une grosse tour qui subsiste encore. Jean-sans-Peur l'avait fait bâtir ; elle est percée de baies ogivales et couronnée de machicoulis, à l'intérieur un

large escalier à vis, monte en serpentant. Cette tour, un des plus précieux spécimens de l'architecture du XIVe siècle, a sa façade sur la rue Marcel ; à l'imitation de ce qu'on a fait pour la tour Saint-Jacques, on l'a dégagée des constructions qui l'obstruaient.

Le Parlement ayant fait défense aux confrères de la Passion de jouer les mystères sacrés, ils abandonnèrent leur salle à une troupe de comédiens qui ont marqué dans l'histoire dramatique, sous le nom bien connu de comédiens de l'hôtel de Bourgogne. On n'y représentait plus de mystères, mais des tragédies et des comédies interprétées par la troupe de Molière. Quand celui-ci commença à jouer en 1648, son théâtre s'appelait le petit Bourbon ; il était situé en face du Louvre, dans la salle de l'ancienne résidence du connétable de Bourbon. Sous François Ier cet hôtel était en quelque sorte une annexe du Louvre et les ballets de la Cour s'y donnaient. Il fut démoli ; la troupe de Molière vint alors s'installer au théâtre du Palais-Royal, ancien palais Cardinal. Forcée d'abandonner cette salle pour la laisser à la troupe de Lulli, celle de Molière s'installa sur la rive gauche de la Seine, d'abord rue Mazarine, puis rue Guénégaud, près du passage du Pont-Neuf. Le Roi décida alors qu'il n'y aurait plus que deux troupes de comédiens français à Paris, l'une à l'hôtel de Bourgogne et l'autre à la rue Mazarine. La réunion s'opéra en 1680 ; la troupe y séjourna 80 ans, elle alla ensuite dans la salle des machines des Tuileries, puis à l'Odéon ; en 1799 elle prit possession des bâtiments de la Comédie-Française.

Les usages, en fait de théâtre, étaient bien différents autrefois de ce qu'ils sont aujourd'hui ; les représentations n'avaient pas lieu le soir, mais bien dans l'après-midi, de quatre à huit heures.

La Comédie-Française a l'honneur d'être, après l'Académie française, la seule institution de l'ancien régime qui ait mérité de lui survivre. Elle compte deux siècles d'existence, longévité de plus en plus rare chez nous ; elle est non seulement un monument national, mais un monument historique qui se lie intimement à l'histoire de notre littérature. Cette vitalité de la Comédie-Française, au milieu de tant de théâtres éphémères qui naissent et meurent autour d'elle, s'explique d'un mot : elle est un établissement d'utilité publique, le conservatoire d'un art cher aux Français, l'art français par excellence. Elle a eu, en même temps, une influence heureuse sur la profession des comédiens ; leur conférant en quelque façon un caractère de fonctionnaires, elle les a rattachés à l'ordre social et n'a pas peu contribué à détruire l'absurde préjugé qui les frappait.

Le foyer des acteurs au Théâtre-Français a été un des plus brillants salons de Paris ; c'est encore un des plus agréables parloirs de la capitale. Le foyer, depuis l'escalier jusqu'au corridor, conserve un air de grande maison qu'on ne trouve pas ailleurs ; partout on voit des bustes ou des portraits des ancêtres et l'on a sous les yeux la glorieuse généalogie de la famille : Molière, Baron, Préville, Lekain, Dugazon, Molé, Fleury, Thomas, Lafon, Firmin, Monrose père, Armande Béjard, Champmeslé, Adrienne Lecouvreur, Clairon,

Contat, Mars et Rachel, etc., etc. Voilà les images illustres qui protègent la Comédie-Française.

Une autre série de bustes et de statues, exposées celles-là dans le foyer public, complètent le musée rétrospectif de l'art dramatique en France ; c'est la famille des auteurs. Quelques-uns de ces marbres sont des chefs-d'œuvre, en première ligne la statue de Voltaire, par Houdon, puis le buste de Molière par le même.

Les artistes actuels n'ont pas dégénéré, ils figureront avec leur contingent de noms célèbres à l'arbre généalogique de la maison.

LE CAFÉ PROCOPE

Le café Procope est mort en 1885, faute de clients. Procope ! Qui n'a entendu prononcer ce nom? Il évoque tout un monde de souvenirs ; dans ce vieux café parisien, défilèrent toutes les personnalités marquantes du dix-huitième siècle. Un Sicilien, Procope, sur la fin du règne de Louis XIV, vint l'ouvrir, rue de l'Ancienne-Comédie, en face de la salle de spectacle. Il n'eut pas de peine à s'élever au niveau d'un café artistique et littéraire. C'était le café succédant à la taverne. L'antique Pomme de Pin où passèrent Villon, Gringoire, Rabelais, Marot, Molière, Régnier et Lafontaine, cède la place aux nouveaux venus ; en quelques mois, ce café est lancé. On y voit d'abord, des auteurs et des acteurs célèbres ; les beaux jours commencent dès 1740. Un des premiers clients est Gresset, l'auteur de ce fringant Vert-Vert, qu'on relit encore avec plaisir quoiqu'un siècle et demi ait un peu défraîchi ses grâces ; puis viennent Sainte-Foy, Marmontel, d'Holbach, Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Diderot, Voltaire. Le plus endiablé des causeurs

était le chevalier de la Morlière, ce bohème grand seigneur, l'une des curiosités de Paris, détestant et détesté ! Diderot, possédait le plus bel organe de l'établissement ; sa voix, vibrante et passionnée, faisait retentir les échos de la salle, on l'entendait de la rue, dominant le petit fausset de Voltaire, et la voix aigre de d'Alembert.

C'est dans la salle Procope que Diderot et d'Alembert conçurent le plan gigantesque de l'Encyclopédie ; dans un coin on voyait Fréron, ennemi implacable de Voltaire. Voltaire écrivit un jour sur une table le quatrain suivant :

Car devant l'institut
Un serpent mordit Jean Fréron,
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Piron venait y décocher ses traits salés, ses grivoiseries à l'emporte-pièce. Là venaient aboutir les nouvelles de la cour, de la ville, des boudoirs et des salons. Tous les écrivains de l'époque passèrent dans cette salle ; c'est à ce café que se montaient des cabales, que se fabriquaient des épigrammes.

Le café était un véritable journal ; journal du matin, journal du soir, toujours spirituel. Après le départ de la comédie pour la rive droite, le café Procope ne fut pas ruiné, mais il perdit la plus grande partie de sa clientèle. Dédaigné par les lettrés, il devint un café d'étudiants ; vers la fin du second empire, le vieux café retrouva une sorte de célébrité en abritant la jeunesse républicaine du barreau et des

écoles. Gambetta fut le plus illustre de cette période, et à la table où Dorat récitait ses quatrains à Gentil Bernard et à Voltaire, Gambetta a esquissé les plus grands points de politique contemporaine ; du café Procope et de sa célébrité il ne reste plus qu'un souvenir vague.

Sic transit gloria mundi.

LA PORTE SAINT-DENIS ET LA PORTE SAINT-MARTIN

La construction de ces deux monuments est une galanterie que l'édilité parisienne fit à Louis XIV. Ces deux Arcs de Triomphe sont deux sœurs presque jumelles, inégales par la taille et par la beauté, nées à la même époque et d'une mère commune : la gloire de Louis XIV.

Si l'on mit plus d'art et de soins à bâtir la porte Saint-Denis, si l'on eut à cœur de lui donner une apparence, plus grandiose, c'est que l'entrée solennelle des rois dans leur capitale, se faisait toujours par la rue Saint-Denis ; c'est aussi parce qu'elle était la plus importante de Paris. On l'appelait la grande rue, elle méritait l'espèce de supériorité qui lui était reconnue, par l'animation dont elle était le foyer, par l'immense commerce dont elle était le centre.

Les chroniques de Saint-Denis, Froissard, Christine de Pizan, décrivent les entrées des rois, des reines, des princes, avec les plus curieux détails. Après avoir reçu des hommages de ses sujets et les clefs de la ville, que lui offraient les échevins, le roi à cheval,

la reine en litière, se mettaient en marche vers Notre-Dame au son des cloches, au chant des *Te Deum* entonnés par la voix retentissante du clergé ; ils se rendaient ensuite au Parlement, et mangeaient en public sur la fameuse table de marbre.

Les plus fameuses entrées dont les annales parisiennes fassent mention, sont celle de Louis XIV et de Marie Thérèse à la suite de la paix des Pyrénées, et celle d'Isabeau de Bavière. La jeune reine, qui devait être le mauvais génie de la France, fut splendidement fêtée. Dans une litière richement ornée, suivie des dames et des seigneurs de la Cour, elle traversa la rue Saint-Denis aux cris répétés de Noël, Noël ! C'était le grand cri d'enthousiasme et de joie populaire ; le mot qui désignait la venue au monde de l'enfant Dieu était devenu, en ce temps de foi, où la vie civile ne se séparerait pas de la vie religieuse, synonyme de liesse, de réjouissance ; sur tout le parcours, on avait improvisé des jeux publics.

La porte Saint-Denis fut élevée en 1672, aux frais de la ville, pour célébrer l'occupation de la Hollande, la gloire de cette étonnante campagne, qui en moins de soixante jours fit tomber quarante villes fortifiées et trois forteresses devant les armes du monarque victorieux. La porte Saint-Denis est imposante d'aspect avec ses quatre pyramides chargées de trophées.

C'est en 1674 que fut construite la porte Saint-Martin. L'érection de ce monument est expliquée par l'inscription latine suivante : « A Louis le grand pour » avoir pris Besançon et la Franche-Comté, écrasé les » armées allemande, espagnole et hollandaise. »

Le Prévôt des marchands et ses échevins.

La porte Saint-Martin est un peu mesquine d'ornementations ; des figurations triomphales parent l'Arc-de-Triomphe ; de loin on croit admirer des géants soutenant le grand roi, approchez, ce sont des esclaves qui ont les mains nouées et la tête aplatie sous le pied de Louis XIV.

L'ASSISTANCE PUBLIQUE A PARIS

L'Assistance Publique dispose de ressources considérables, mais qui seraient insuffisantes si elle n'était vaillamment secondée par le concours d'un grand nombre d'institutions de bienfaisance, qui fonctionnent sans cesse. Lorsque les étrangers parlent de Paris, c'est toujours la ville élégante, joyeuse, aux fêtes splendides, au luxe féerique, aux promenades ravissantes, mais ils ne disent pas, parce qu'ils l'ignorent, que Paris est la patrie de la charité et du dévouement. Pour soulager une misère collective: les victimes d'un incendie, d'une inondation, d'une température anormale prolongée, ou même d'une misère individuelle, les journaux font appel à leurs lecteurs. Tous y répondent avec un magnifique élan ; les partis, divisés dans leur nuance, je le dis à leur honneur, se donnent tous la main sur le terrain de la bienfaisance ; si l'on organise une représentation à bénéfice, acteurs et chanteurs offrent à l'envi un concours gratuit. Rien n'est plus touchant que de voir de nobles dames, appartenant à toutes les classes de la société,

aristocratie de la naissance, du rang, de la richesse, consacrer leur temps, leur fortune au soulagement de toutes les misères, et si la source de tant de secours venait subitement à tarir, on n'ose dire dans quel désordre, dans quelle crise roulerait la société. L'Assistance Publique s'est surtout préoccupée des enfants et des vieillards qui sont dans la misère, elle a des hospices pour les deux ; l'extrême enfance, l'extrême vieillesse sont les deux débilités par excellence, les deux âges impuissants.

Un journal, le *Figaro*, est devenu une sorte de petit ministère de la charité publique et le succès inouï des souscriptions ouvertes par lui pour des calamités publiques, est là pour apprendre à l'initiative privée les merveilles qu'elle peut réaliser.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Paris possède un grand nombre de bibliothèques dont l'ensemble représente, sans aucun doute, la plus vaste collection qui existe au monde des œuvres de l'esprit humain. La plus importante est notre grande Bibliothèque Nationale.

Quelle en fut l'origine ? Le cardinal Mazarin s'était préparé une immense et somptueuse demeure à peu de distance de celle que le cardinal de Richelieu avait fait élever au Palais-Royal. L'hôtel et les jardins couvraient l'emplacement aujourd'hui occupé par la rue des Petits-Champs, la rue Vivienne, la rue Richelieu, la rue Colbert. A sa mort l'hôtel se vendit et se morcela. La plus grande partie fut affectée à la Bibliothèque Nationale vers 1720. Le premier fondateur de cette Bibliothèque fut Charles V : une des tours de la redoutable enceinte du Louvre était la tour de la Librairie ; ses neuf cents volumes ont été le premier noyau de la Bibliothèque Nationale. On doit à la suppression des ordres religieux en France une grande partie de ses richesses, elle hérita en effet de la plu-

part des livres et manuscrits, accumulés dans les bibliothèques des couvents et des monastères, elle s'est enrichie de dons, de legs, d'achats. Louis XV acquit le cabinet de d'Hozier, recueils immenses de documents généalogiques pouvant intéresser quatre-vingt-dix mille familles. La Bibliothèque est divisée en quatre départements. Celui des imprimés se compose de plus de deux millions de volumes ; dans le département des estampes, un des plus riches qui existent, sont réunis depuis la sainteté la plus mystique, jusqu'à la caricature la plus libre, tout ce qu'ont produit le burin des graveurs, la plume ou le crayon des lithographes. La seule division des portraits renferme plus de quatre cent mille pièces. Le département des médailles est fait pour éblouir ; il y a là des trésors provenant de toutes les nations et de tous les temps.

La salle de lecture est garnie de trois cent quarante places, elle est fermée par un hémicycle où sont placés les bibliothécaires chargés de recevoir les bulletins des demandes et de transmettre leurs ordres aux commis préposés aux recherches. Si l'on est quelquefois embarrassé, les bibliothécaires, gens érudits et d'une inépuisable complaisance, sont toujours disposés à vous aider de leurs lumières.

On entre maintenant à la Bibliothèque par une porte monumentale qui fait face à la place Louvois ; elle a pris possession de tout le quadrilatère, compris entre les rues de Richelieu, Vivienne, Colbert et rue des Petits-Champs. L'expropriation des maisons en retour de la rue Vivienne l'a isolée. Cet agrandissement s'imposait doublement si l'on réfléchit à l'insuffi-

sance des locaux actuels, aux accroissements de plus en plus considérables des collections, et aux périls d'incendie qui sont moins à craindre. La Bibliothèque est désormais garantie contre tous accidents extérieurs. L'éminent directeur de l'établissement a besoin d'espace pour loger tant et de si beaux livres, toutes les richesses enfouies dans les greniers de l'ancien palais Mazarin.

On garde sous clef une certaine quantité de volumes qui ne sont jamais donnés en lecture ; ils sont au fond d'armoires cachées que l'on nomme l'Enfer. Ce sont des ouvrages de pornographie (sept cent cinquante volumes). Dans la réserve de la Bibliothèque, il y a deux cent mille volumes dont chacun est une merveille sans prix. Les Aldes, les Etiennes, les Elzévirs y sont innombrables; le premier livre imprimé par Guttemberg est là.

On peut se rendre compte de l'immensité des richesses de la Bibliothèque, quand on saura que la superficie des rayons occupés intégralement par les volumes ne mesure pas moins de cinquante-cinq kilomètres.

Quand on parcourt ces salles immenses, on est ému par la pensée de tout ce qui est dans cette vaste nécropole de l'esprit et du génie humain.

La Bibliothèque Nationale est pour moi un lieu aussi sacré qu'un champ de sépulture. N'est-ce pas là, en effet, que sont déposées les pensées immortelles des hommes dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable ?

MONSIEUR HAUSSMANN; LE PARIS MODERNE

En 1853, M. Haussmann quittait la préfecture de Bordeaux pour celle de Paris. Son arrivée fut l'ouverture de l'ère de la transformation de Paris ; jamais ensemble de plus splendides travaux ne fut entrepris. On avait pensé qu'il était impossible de démolir Paris pour le rebâtir, cela s'exécuta aisément par deux lignes du code : l'expropriation pour cause d'utilité publique. M. Haussmann se mit à l'œuvre avec cette intrépidité de démolition et de reconstruction qui en vingt-cinq ans, fit de lui l'étonnant créateur de Paris moderne. Aux trouées timides d'abord, succèdent des trouées immenses, elles se poursuivent de tous les côtés à la fois; des îlots de maisons, des quartiers entiers disparaissent comme par enchantement, la vieille ville est jetée par terre et rebâtie, la pioche renverse, bouleverse, broie tout sur son passage. Les morts vont vite, dit la ballade. M. Haussmann prouva que les vivants d'aujourd'hui vont plus vite que les morts.

Pendant des siècles des générations s'étaient étiolées dans des bouges sans air, dans l'ombre et l'humidité,

sans avoir vu le lever du soleil, réceptacles du rachitisme et des scrofules, du mal ardent, du choléra ; on vit sortir de leurs décombres des constructions saines, bien ordonnées. Ces démolitions sauvèrent la vie à des milliers d'enfants qui seraient morts au berceau.

On reprochait à M. Haussmann d'être trop peu scrupuleux du passé, de sacrifier les souvenirs de la vie d'autrefois aux nécessités de ses plans rectilignes. On n'assainit pas une grande ville, sans atteindre les reliques du passé ; plus que personne nous les aimons et les vénérons, mais nous ne sommes pas assez archéologue pour regretter à l'excès les verrues, les gibbosités de Paris. Est-ce que Paris n'est pas une superposition de tombeaux ? Tout homme qui fait un pas, foule la cendre de ses pères, tout édifice qui s'élève, a dans ses substructions, les pierres d'un édifice démoli et le présent marche sur le passé. Que de Paris se sont stratifiés l'un sur l'autre depuis Philippe-Auguste ! Des villes différentes d'aspect et de grandeur ont fondu tour à tour sur le même pavé, ne laissant que de rares vestiges de leur existence et puis chaque génération a ses formes d'existence qui s'ajusteraient difficilement aux cités anciennes.

Le Paris nouveau serait impossible dans le Paris d'autrefois. Où passait l'homme de robe avec sa mule et l'homme d'épée avec son cheval, dans ces rues étroites , faites donc circuler les omnibus, ce léviathan de la carrosserie et ces milliers de voitures qui se croisent entre elles avec la rapidité de l'éclair.

Les gares de chemin de fer sont les principales entrées de Paris. M. Haussmann comprit que les met-

tre en relation avec le cœur de la ville par de larges artères était une nécessité de premier ordre. Il ouvrit des boulevards, des avenues, des places, élargit les rues ; il dégagea nos monuments des masures qui les masquaient, ils se sont montrés pour la première fois dans toute leur beauté. Cette multiplication de voies publiques sillonnant la ville du nord au sud, de l'est à l'ouest, développa le commerce et l'industrie dans d'énormes proportions. On ne saurait trop admirer le réseau stratégique dont M. Haussmann enlaça Paris ; sur tous les points l'émeute fut destituée ; il poursuivit un système général d'armement offensif et défensif contre l'émeute ; dans ses larges voies les régiments peuvent se développer, la cavalerie cheminer à l'aise ; le canon peut les enfiler. Jetez les yeux par exemple sur l'Hôtel-de-Ville, le but naturel de toutes les émeutes, le siège de tous les gouvernements provisoires, le point le plus important et le plus disputé de Paris, on commença par le dégager de toute part, il ne peut plus devenir l'objet d'une surprise ou d'un coup de main. Chaque jour fit Paris plus beau, plus riche, plus splendide, M. Haussmann lui donna partout de l'air, de la lumière, de l'espace ; une voirie incomparable le rendit la ville le plus salubre du monde.

M. Haussmann a eu ses détracteurs, ses ennemis ; les attaques ne le détournèrent jamais de son but, il était convaincu qu'il accomplissait une œuvre humanitaire, indispensable. Nous vivons encore aujourd'hui sur les plans tracés par lui pour l'embellissement de Paris. M. Haussmann a été le vice-empereur de Paris ;

il est mort dans la petite chambre de la rue Boissy d'Anglas dont la simplicité est un titre de plus à l'estime publique. Après avoir eu pendant dix-sept ans dans ses mains un budget formidable, il est mort pauvre ; les dépenses sous son administration s'élevèrent à deux milliards cent quinze millions. Son nom, si justement maintenu sur l'un de nos principaux boulevards, restera dans l'histoire indissolublement attaché à ce Paris qui a été son œuvre, sa gloire, sa vie.

La Seine, son étymologie ; elle a été mêlée à l'histoire de Paris ; ses inondations. M. Forjas. Paris port de mer

Chaque grande époque historique semble avoir eu un fleuve inséparablement lié à ses souvenirs ; l'âge biblique a eu l'Euphrate, l'âge héroïque, le Simoïs, Rome, le Tibre, l'Allemagne, le Rhin. Les Parisiens ont eu la Seine. D'où vient ce nom ? du celtique *squamm*, serpent. C'est en effet le fleuve aux cent détours, la plus errante des rivières. Elle est mêlée de très près, à travers les âges, à l'histoire de Paris, dont elle est elle-même une partie vivante et animée. Les Nautes qui la possédaient et en avaient la navigation exclusive étaient les personnages les plus riches et les plus considérables de la cité. Leur chef, Prévôt de la marchandise d'eau, devint Prévôt des marchands, puis maire et enfin préfet de la Seine. C'est à cette origine, plus qu'à la forme de la cité, qu'il faut attribuer les armes de Paris, le vaisseau et la devise : *Fluctuat sed non mergitur*. La Seine était le fleuve nourricier par excellence, elle déposait sur les marchés le blé, le vin, le bois et les fruits.

La Seine a connu toutes nos discordes civiles et y a pris part. Les Northmans l'ont envahie sur leurs barques d'osier recouvertes de peaux; elle a vu le bûcher du chef des Templiers sur le môle où s'élève la statue de Henri IV; elle a vu le corps de Louis Bois Bourdon, l'amant d'Isabeau de Bavière; elle s'est refermée sur les cadavres des d'Armagnac. Lors du grand massacre de 1572, elle a charrié douze cents Huguenots à l'époque de la Saint-Barthélemy; en 1832, elle a porté jusqu'à la mer, les livres, les manuscrits, les vêtements sacerdotaux, les vases de l'archevêché. Elle a sa légende amoureuse, mais elle est sinistre et sans Villon nous ne la connaîtrions guère :

Semblablement où est la Reine
Qui demanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine,
Mais où sont les neiges d'antan!

C'est par la Seine qu'Henri IV affama les Parisiens. Elle n'est pas seulement faite pour la joie des yeux, pour le canotage, la pêche à la ligne; pour les fêtes vénitiennes avec barques illuminées et feux d'artifice, la Seine aujourd'hui, comme au temps de l'empereur Tibère et des Nautes parisiens, demeure malgré la concurrence des routes et des chemins de fer, la grande approvisionneuse de Paris et d'une partie de la France. A la remonte et à la descente, tant par les canaux que par la Seine le tonnage s'est élevé en 1885 à près de sept mille tonnes. Pour mesurer l'énormité de ce chiffre, il suffit d'apprendre que Marseille, le premier port maritime de France, atteint

à peine quatre millions de tonnes, et le Havre notre second port, deux millions et demi de tonnes. Ce chiffre prouve que l'importance primordiale de la Seine n'a fait que s'accroître dans de grandes proportions. Sa canalisation maritime s'impose, et les pouvoirs publics vont prochainement être appelés à se prononcer sur le projet de Paris port de mer, dû à l'initiative de M. Bouquet de La Grye, ingénieur hydrographe de la marine. Paris port de mer, Paris devenu le marché géant où, du nord et du midi, convergeront les grands courants commerciaux de l'univers. Quel rêve ! ce fut celui de Vauban, un voyant qui n'eut que la faute de naître un siècle trop tôt, mais du temps de Vauban, ce ne pouvait être qu'une inutile utopie. Qu'est-ce aujourd'hui pour l'industrie contemporaine, en un siècle qui a vu l'isthme de Suez et qui verra bientôt celui de Panama, qu'un fleuve artificiel de trois cents kilomètres à creuser sur quelques mètres de profondeur et quatre-vingts mètres de largeur ? Un avenir magnifique est réservé à cette voie de transport. Paris port de mer, ce sont les richesses du globe, ce sont les navires de tous pavillons, nos transatlantiques, nos cuirassés affluant aux portes de Paris.

Les inondations de la Seine étaient autrefois fréquentes et quelquefois terribles, les deux rives du fleuve n'étaient pas enfermées comme elles le sont aujourd'hui dans de fortes murailles de pierre infranchissables, les eaux faisaient irruption dans la ville et ne se retiraient qu'au bout d'un mois de ses rues inondées. L'histoire a mentionné plusieurs inondations à la suite desquelles l'eau se précipitait tout à coup comme une

marée montante. Ces débordements étaient désastreux. La Seine était bordée de maisons, de moulins, les peaussiers, les mégissiers, les tanneurs y avaient leurs établissements, l'inondation les emportait et tout s'effondrait dans les flots; la Seine s'enrichissait d'objets précieux ; elle a caché longtemps au fond de son lit, un véritable musée. Un passionné de Paris, M. Forjas, riverain de la Seine, eut l'idée de racheter aux ouvriers chargés des travaux de dragage, les trouvailles qu'ils faisaient ; il arriva à former une collection qu'il a dédiée au musée de Cluny : débris de la vie usuelle d'autrefois, plombs historiés comprenant des enseignes de pèlerinages, jetons de confréries. Les anciennes corporations frappaient des médailles ou méreaux sur lesquelles elles mettaient l'image de leur patron et les emblèmes de leur profession ; jadis l'artisan était fier de l'état qu'il exerçait, la médaille qui en faisait foi était son blason. M. Forjas a dégagé de la rouille des âges tous ces objets dont il a offert le dessin fidèle. Il a créé ainsi une sorte de numismatique populaire et ouvert aux annales du commerce et de l'industrie des documents précieux.

Sous Louis XVI on commença à démolir les maisons bâties qui avaient l'inconvénient de cacher les bords de la Seine, mais qui abritaient des passants du soleil en été et de la bise en hiver; nos pères pardonnaient à la Seine ses caprices, ses colères, pourvu qu'ils pussent jouir sur ses bords de la fraîche verdure des roseaux et des saules. Quand elle était, faute de grands chemins, la route unique du commerce, les quais

étaient plus fréquentés, plus commerçants qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Au sortir de Notre-Dame la Seine se divise en deux bras pour enlacer la cité; elle baignait le mur de l'Hôtel-Dieu, le plus ancien hôpital du monde et pendant deux siècles le seul hôpital de Paris. Plus d'un homme illustre y est mort, entre autres le poète Gilbert enlevé à la fleur de sa vie. J'ai vu, avant la démolition de l'hôpital, la plaque de marbre sur laquelle on avait gravé les fameux vers empreints d'une si pieuse et si touchante douleur :

Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour et je meurs,
Et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.
Etc., etc.

La Seine coule dans Paris entre des monuments merveilleux et de superbes quais qui resserrent son cours et la retiennent dans son lit. Quoi de plus charmant qu'un voyage à travers Paris sur l'un de nos bateaux-mouches, ni de plus économique, puisqu'il n'en coûte que dix centimes pour parcourir douze kilomètres, compris entre le pont de Bercy en amont et le viaduc du Point du jour en aval.

L'ÉCLAIRAGE A PARIS

L'éclairage des rues de Paris a été pendant longtemps abandonné à la bonne volonté des habitants. Vers la fin du règne de Louis XIV, le lieutenant de police La Reynie, conçut le projet d'éclairer Paris avec quelque régularité; on suspendit de distance en distance, et à chaque extrémité de la rue une lanterne garnie de mèche allumée, nommée réverbère.

Louis XIV fut si content de cette innovation qu'il fit frapper une médaille avec cette légende : Clarté et sécurité de la ville. Madame de Sévigné admira cette nouvelle invention: « nous trouvâmes plaisant, écri- » vait-elle à sa fille, d'aller ramener madame Scarron » au fin fond du faubourg Saint-Germain; nous parvîn- » mes là gaîment à la lueur des nouvelles lanternes. »

La lumière électrique tend aujourd'hui de plus en plus à se substituer au gaz ; elle a des propriétés essentielles; l'intensité, l'innocuité, mais elle est plus chère que le gaz.

Quand on pénètre au cœur des institutions de Paris, mettant tout en œuvre pour que rien ne lui manque,

ni le nécessaire ni le superflu, on est saisi d'admiration. On subvient aux besoins de Paris, à ses fantaisies, par des miracles de prévoyance, comme dans les féeries ; chaque objet vient se ranger sous la main ; rien n'est plus simple en apparence, nous ne nous doutons guère que pour arriver à ce résultat il a fallu l'expérience de plusieurs siècles, le génie de plusieurs hommes et des efforts sans cesse renouvelés.

LE SERVICE DES EAUX DE PARIS

Une des premières conditions de salubrité d'une ville aussi peuplée que Paris est d'avoir de l'eau potable, en abondance et de l'eau pour la voie publique, l'industrie, les cours, les écuries, les jardins.

Paris a eu ses temps de soif. La capitale des deux premières races de nos rois, à peine sortie de ses langes et contenue dans l'étroite limite de la cité, pouvait se contenter des eaux de la Seine pour son alimentation. Elles devinrent insuffisantes à mesure que les habitants s'éloignaient du fleuve. Les moines de Saint-Laurent trouvèrent moyen de boire de l'eau sans avoir recours à la Seine. Ils captèrent des sources sur les hauteurs de Romainville, des Bruyères, de Ménilmontant et les rassemblèrent dans un vaste réservoir au voisinage des prés Saint-Gervais; de là elles se répartissaient par des tuyaux de plomb.

L'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, qui est aujourd'hui le Conservatoire des arts et métiers, capta les eaux de Belleville. Elle construisit un acqueduc qui

les amena jusqu'au lieu de consommation; c'est là le point de départ, très humble, du système de distribution des eaux de Paris; ces eaux chargées de sel calcaire étaient aigres, rudes, prenant peu le savon.

Sully fit élever au Pont-Neuf la première machine hydraulique que connut Paris, ce fut la Samaritaine; elle alimenta d'eau le quartier du Louvre et des Tuileries. Le monument était orné d'un bas-relief représentant la Samaritaine offrant à boire à Jésus-Christ et surmonté d'une horloge à carillon qui faisait chanter ses centaines de clochettes ; elle fut une des curiosités les plus populaires de Paris, jusqu'à sa disparition en 1813. En 1771 on construisit la pompe à feu de Chaillot; elle élevait par minute deux cent mille litres d'eau de la Seine ; les Parisiens la saluèrent avec enthousiasme, ils répétaient le distique suivant :

Ici vois, par un sort nouveau,
Le feu devenu porteur d'eau.

Le 26 février 1841 le forage du puits artésien de Grenelle, sous la direction de l'ingénieur M. Mulot, fut achevé. Après sept ans de travaux, M. Mulot atteignit le but si longtemps poursuivi; l'eau jaillit comme une trombe. Ce jour-là fut un jour de fête, fête du travail opiniâtre vainqueur des plus insurmontables obstacles. Le gouvernement ne fut pas ingrat pour M. Mulot. L'argent qu'il avait dépensé en plus des prévisions primitives lui fut rendu par le conseil municipal; en outre, il fut gratifié d'une rente viagère

de trois mille francs et décoré de la légion d'honneur.

Il y a une trentaine d'années, la ville traita avec différentes communes pour l'acquisition des eaux de la Dhuis et de la Vanne; le grand édile parisien emmagasina ces torrents d'eau, venus de la Champagne et de la Basse Bourgogne, dans de gigantesques acqueducs et de magnifiques châteaux d'eaux. Ces eaux abreuveront Paris dans plusieurs siècles, comme les dérivations romaines alimentent encore la ville éternelle malgré les ravages du temps et des barbares. J'ai visité un de ces châteaux d'eau, celui de Ménilmontant, creusé sur la hauteur près de la rue Haxo, de sinistre mémoire. Ce réservoir est un des plus imposants spectacles qu'on puisse contempler, il a deux hectares et cinq mètres de profondeur, c'est un lac. La voûte est soutenue par des forêts de piliers, il y en a six cent vingt-quatre; elle est recouverte par cinquante centimètres de terre gazonnée, système excellent qui maintient l'eau à une fraîcheur salutaire. Ce réservoir a deux étages: au premier il reçoit la Marne, au second, la Dhuis. Quel travail colossal! Il faut être du métier pour comprendre ce qu'un tel labeur représente de conception hardie, de science acquise.

La ville possède plus de deux cents fontaines publiques auxquelles tout le monde peut puiser. Un riche philanthrope Sir Richard Wallace, anglais de naissance, parisien d'adoption, a doté la ville d'élégantes fontaines qui portent son nom et où chacun peut s'approvisionner ou se désaltérer à loisir.

Le Parlement a récemment sanctionné l'acquisition

par la ville de la dérivation de l'Avre, néanmoins Paris n'a pas encore toute l'eau qui lui serait nécessaire et les habitants, pendant les grandes chaleurs, manquent souvent d'eau de source.

LES ÉGOUTS DE PARIS

Un jour, en 1805, le ministre de l'intérieur vint au petit lever de l'Empereur. Sire, dit-il à Napoléon, j'ai vu hier l'homme le plus intrépide de votre empire. — Qu'est-ce que cet homme, dit brusquement l'Empereur, et qu'est-ce qu'il a fait ? — Il vient de faire une chose, Sire. — Laquelle ? — Visiter les égouts de Paris !

Au commencement de ce siècle l'égout de Paris était le trou punais du moyen-âge. Pendant des siècles l'égout a été la maladie de Paris, les pestes en sortirent ; les dix derniers siècles y avaient travaillé sans le terminer. On confiait le curage des égouts aux averses qui encombraient plus qu'elles ne balayaient. L'égout était sans fond, tortueux, crevassé, dépavé, coupé de fondrières fétides, infectes. Tel était rétrospectivement l'ancien égout de Paris ; rien n'égalait l'horreur de cette crypte. L'idée d'explorer ces régions lépreuses ne venait à personne, pas même à la police.

Quelqu'un se présenta pourtant ; cet homme se nommait Brunessaut. Le cloaque eut son Christophe Colomb, la visite eut lieu ; ce fut une campagne redou-

table, les procédés désinfectants étaient à cette époque très rudimentaires; à peine Brunessaut eut-il franchi les premières articulations du réseau souterrain, que dix des travailleurs sur vingt refusèrent d'aller plus loin. On avançait péniblement; les échelles de descente plongeaient dans quatre pieds de vase, les lanternes agonisaient dans les miasmes; de temps en temps on emportait des égoutiers évanouis, à certains endroits l'égout se changeait en puits perdu, on ne trouvait pas le solide. Quelle exploration! Elle dura sept ans, de 1805 à 1812. Entre l'égout ancien et l'égout actuel il y a une révolution; qui fit cette révolution? L'homme que tout le monde oublie et que nous avons nommé.

A partir de 1812 l'œuvre fut reprise et continuée, le système des égouts s'améliora sensiblement. Lorsque le grand ingénieur Belgrand, conçut son système, il y avait encore un grand nombre d'égouts qui tous descendaient des parties hautes de Paris et venaient se déverser par vingt exutoires dans la Seine qui en était ainsi infectée. Les canaux souterrains furent divisés en deux catégories : les égouts et les collecteurs. Les égouts passent sous nos rues, en recueillent les eaux souillées et les conduisent dans les collecteurs, qui les emportent dans la Seine. Les égouts sont des rivières, les collecteurs des fleuves; on peut comparer l'ensemble à un squelette de poisson : l'épine dorsale c'est le collecteur, les arêtes qui s'y emmanchent sont les égouts; ils ont des ramifications qui s'étendent sous nos ruelles les plus infimes et jusqu'aux maisons.

Belgrand, occupera dans les fastes de Paris un rang éminent; le système des égouts construits par lui constitue une œuvre magistrale à laquelle ne saurait être comparé aucun travail similaire en Europe; son système fait l'admiration des étrangers. Jamais la science appliquée aux soins de la santé publique ne s'est élevée aussi haut; il a créé une seconde ville saine, aérée, spacieuse. L'égout reçoit le contrecoup de la croissance de Paris, il grandit au-dessous en même temps que la ville au-dessus. Chaque fois que la ville perce une rue, l'égout allonge un bras. Paris a sous lui un autre Paris, un Paris d'égouts, lequel a ses rues, ses carrefours, ses artères et sa circulation, les collecteurs sont propres, corrects, tirés au cordeau. Au premier abord on les prendrait pour un de ces souterrains si communs jadis et si utiles aux fuites des souverains et des princes.

C'est une partie de plaisir de visiter les collecteurs. Tous les mois on y fait une promenade publique, le voyage commence place du Châtelet et finit à la place de la Madeleine.

Victor Hugo, dans son ouvrage paru en 1861, *Les Misérables*, dit : Paris jette par an 25 millions à l'eau, comment? au moyen de son intestin : quel est son intestin? C'est son égout.

Victor Hugo était dans le vrai à cette époque. Aujourd'hui le problème du traitement des eaux d'égout est résolu. On en tire la valeur agricole, les collecteurs débouchent à Asnières et à Saint-Denis; une grille retient au passage les immondices les plus grosses. On recueille parmi ces dépôts les matières

précieuses comme engrais : les alcalis, les phosphates, l'azote. On clarifie les eaux d'égouts comme une pièce de vin, les bassins d'épuration sont très nombreux ; il y a donc près de la Seine une fabrique d'engrais qui peut expédier ses produits dans toute la France. On sait que le plus fécondant et le plus efficace des engrais, est l'engrais humain. Les Chinois le savaient avant nous. Grâce à l'engrais humain, la terre en Chine est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham. Le froment chinois rend jusqu'à cent vingt fois la semence, il n'est aucun guano comparable en fertilité aux détritus d'une capitale ; tout l'engrais humain qui se perd, rendu au sol au lieu d'être jeté à l'eau, décuplerait le produit de la terre.

Ainsi, grace au système de Belgrand, la Seine ne reçoit plus dans l'intérieur de la ville, comme autrefois, les immondices de Paris. Les eaux ménagères des maisons s'écoulent dans les égouts de la rue, celle des égouts dans l'un des collecteurs et toutes celles des collecteurs dans la basse Seine. Si Paris avait été égoïste il aurait considéré que son œuvre était accomplie, mais dans un intérêt de solidarité avec les populations qui l'avoisinent, il a pensé qu'il ne suffisait pas que Paris fût désinfecté, il ne fallait pas qu'il portât dans les localités voisines l'infection dont il ne voulait pas pour lui-même. Paris a considéré qu'il était de son devoir de chercher les moyens d'assainir les eaux d'égouts avant de les jeter dans la Seine. On a jugé que l'épuration par le sol et l'utilisation par la végétation étaient le moyen le moins défectueux ; il est appliqué depuis 20 ans à la porte de Paris dans la

plaine de Génevilliers. Il lui a apporté la richesse. Cette vaste plaine était stérile, l'hectare s'y louait 70 francs, il s'y cultivait de maigres légumes, on en a fait un jardin maraîcher d'une fertilité extraordinaire, grâce aux eaux d'égouts que l'on y conduit et que l'on y distribue. Ces détritus sont d'une richesse agricole de premier ordre, ils transmutent le sable en terre promise, les légumes y prennent des proportions colossales, les arbres fruitiers, au printemps, ploient sous le poids des grappes de fleurs, les champs de blé ressemblent à des taillis. Les terrains fertilisés par les eaux d'égouts à Génevilliers valent aujourd'hui de dix à douze mille francs l'hectare. Quand les ingénieurs y vinrent pour la première fois, il fut nécessaire d'organiser un service d'ordre, et d'avoir recours à la gendarmerie pour les protéger. Les populations étaient exaspérées et aujourd'hui, tous les habitants se cotiseraient pour élever une statue à M. Alphand sur la place de Génevilliers. En 1888, le gouvernement d'accord avec la ville de Paris, proposa aux chambres l'extension sur les terrains domaniaux d'Achère du système pratiqué à Genevilliers. Des débats très vifs s'engagèrent. Les habitants de ces régions protestèrent, on allait infecter le pays. Les terrains à Achère sont insubmersibles, on formerait des marais pestilentiels, on y créerait des fièvres intermittentes, la propriété y serait avilie. Il fut démontré qu'il ne fallait pas se laisser arrêter par des réclamations qui n'étaient pas fondées, les habitants n'éprouveront aucun dommage des travaux qui se feront dans la presqu'île de Saint-Germain, on doit considérer comme

une cause de salubrité la végétation de toutes les parties irriguées.

La commission sénatoriale a envoyé à Berlin pour s'assurer que l'application des eaux d'égouts aux irrigations avait été pratiquée sur une vaste échelle et se continuait dans d'excellentes conditions. Il y a, disaient les adversaires du projet, une autre solution : envoyez les produits des vidanges par un canal à la mer. Mais, sur cette côte de Normandie, se trouve toute une population de villégiature, là vous serez en butte aux plus vives réclamations de la part des habitants du littoral qui vivent des nombreux établissements de bains de mer ; ces établissements seront dépeuplés le jour où vous verserez sur cette côte normande une quantité formidable d'eau contaminée.

Il s'est trouvé dans le Parlement une majorité considérable pour voter le projet relatif à Achère. La loi ayant pour objet l'utilisation agricole des eaux d'égouts de Paris et l'assainissement des eaux de la Seine par le déversement des eaux d'égouts de Paris élevées au moyen de machines a été promulguée le 6 avril 1889.

La longueur des égouts qui, au commencement du siècle, n'atteignait pas vingt-six kilomètres, dépasse aujourd'hui cent vingt.

Les actes de la municipalité peuvent être l'objet d'interprétations diverses ; mais il faut lui rendre cette justice que jamais elle ne déserte le devoir de faire tout ce qui est nécessaire pour maintenir Paris au premier rang de capitale du monde civilisé, et la rendre non seulement la plus belle mais la plus salubre ville du monde.

AVENUE VICTOR HUGO N° 130

Je m'arrête avec émotion devant la maison numéro 130 de l'avenue Victor Hugo, ancienne avenue d'Eylau. J'ai été là le témoin de la plus belle, de la plus imposante manifestation du siècle !

Le 27 février 1881 les amis de Victor Hugo résolurent de fêter le jour où il entrait dans sa quatre-vingtième année ; ses admirateurs qui n'ont pas assisté à cette journée si pleine d'entrain et de mouvement, me sauront gré d'en tracer les principales lignes. Ce jour-là Paris se leva spontanément pour saluer et acclamer Victor Hugo.

Les membres du Comité d'organisation avaient décidé que les corporations, les diverses delégations, les sociétés orphéoniques, se concentreraient à midi sur la place de l'Etoile pour, de ce point, se mettre en marche et défiler devant le numéro 130 de l'avenue d'Eylau. Dès dix heures les trottoirs de l'avenue sont couverts d'une foule énorme, les maisons sont pavoisées ; il y a du monde jusque sur les toits.

Les petites filles qui devaient dire un compliment au maître sont introduites les premières dans le salon de Victor Hugo. Il embrasse la plus petite en disant : Je vous embrasse toutes en elle, vous êtes *charmantes*. La petite embrassée récite de jolies strophes de Catulle Mendès ; je me rappelle l'une des plus gracieuses :

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle
Qui viennent chanter des chansons
à l'aigle.
Nous sommes en boutons encore,
Les fleurs de l'aurore prochaine.
Etc.

Le conseil municipal est ensuite admis.

A midi, Victor Hugo l'air jeune et souriant, paraît à la fenêtre de son salon ayant à ses côtés ses deux petits enfants Georges et Jeanne. A cette heure la place de l'Etoile est bondée de monde, a l'air d'un lac, et les nombreuses voies qui y aboutissent ressemblent à des torrents qui versent des flots de plus en plus pressés. Les groupes se sont formés avec une discipline admirable, les manifestants se réunissent en un immense flux qui s'engouffre dans l'avenue d'Eylau. Les fanfares sonnent au vent, les hymnes patriotiques retentissent, répétés par des milliers de voix ; chaque députation jette sur l'estrade de l'hôtel qui en est bientôt couverte, des palmes d'or, d'argent et d'immenses bouquets. De midi à six heures plus de sept cent mille personnes, comme une mer toujours

montante, défilent en criant: Vive Victor Hugo ! Tout était mêlé dans cette foule : des habits noirs, des blouses, des casquettes, des chapeaux, des soldats de toutes les armes, des vieillards, des jeunes filles. Des mères en passant, élevaient leurs enfants vers le grand homme, bien des gens pleuraient, c'était un spectacle merveilleux, inouï, unique et tel qu'on n'en vit jamais. Victor Hugo ne se lassait pas de regarder toutes ces figures, que l'émotion rendait radieuses, tournées vers lui, toutes ces mains levées, toutes ces têtes découvertes ; de temps en temps le poète essuyait du doigt une larme qui lui voilait la vue. C'était le plus attendrissant des spectacles, il remuait tout ce qu'il y a de bien au fond de l'âme humaine. Il fallait s'incliner devant l'homme à qui l'on rendait un hommage si éclatant, car à qui s'adressaient ces innombrables vivats ? Etait-ce à un de ces puissants de la terre, à un de ces maîtres qui disposent des richesses et des faveurs ? On acclamait un vieillard qui n'avait jamais eu une minute de pouvoir officiel, qui n'avait exercé que la souveraineté du génie. Tous ces manifestants se montraient reconnaissants de tout le bien que le poète leur avait fait et lui payaient soixante ans en un jour. Pour contenir la foule point d'appareil menaçant ; le caractère de cette fête fut la spontanéité et la sincérité, elle n'eut rien d'officiel, il ne se trouvait pas un seul gardien de la paix sur le passage du défilé. Voltaire ne fut fêté que par Paris, Victor Hugo le fut par la France entière, et plus que par la France. Combien dans l'histoire auront eu de leur vivant, l'enivrement d'une pareille apothéose !

J'ai aimé passionnément Victor Hugo. Depuis le jour où je sus lire, j'aimai avec fureur toutes les étrangetés, toutes les hardiesses de ce génie fougueux, bondissant, et parfois si suave ; j'admirai sa manière large, son inspiration haute, son souffle puissant, sa richesse d'image ; à l'évocation de son nom, ses plus beaux vers, s'allument dans ma mémoire, je me suis constamment nourri de sa chair et de son miel. A Victor Hugo sont dus les plus beaux vers et la plus vigoureuse prose qui aient été écrits dans ce siècle ; il a infusé un sang nouveau à la langue, il en possédait tous les secrets et toute la magie ; il lui a donné une vigueur et une magnificence inconnues jusqu'à lui. Que dire de son œuvre ? Elle est un monde, elle embrasse l'humanité entière ; il a chanté ce que chantent les poètes ; il a célébré les harmonies de la nature, les joies et les tristesses, tous les sentiments humains et divins, l'amour, l'admiration des femmes, l'adoration des enfants. N'est-ce pas lui qui a trouvé pour eux cette délicate formule : « le vrai bonheur » serait d'avoir des parents toujours jeunes, et des » enfants toujours petits. » Sa vie entière a été un chant multiple et sonore, où toutes les sensations, toutes les croyances, toutes les colères qui ont agité, ému l'âme humaine, ont trouvé une expression souveraine. Pendant soixante-dix ans, il a amoncelé poèmes sur poèmes, romans sur romans, drames sur drames ; toutes ses œuvres, sous des formes diverses, affectent la même hauteur, la même force de pensées ; par un privilège unique, Victor Hugo n'eut pas d'enfance, il n'eut pas non plus de vieillesse, il a créé

jusqu'à la fin de sa vie. Son génie semblait se renouveler à chaque œuvre nouvelle. Enfant sublime, il fut un vieillard sublime.

Quelque grand que soit le génie de Victor Hugo, je sais quelque chose de plus grand que son génie. C'est l'emploi qu'il en a fait. La postérité n'aura pas tout dit sur Victor Hugo, lorsqu'elle aura dit qu'il fut un poète incomparable, que dans le monde des lettres, il atteignit tous les sommets, que dans tous les genres : romans, drames, ballades, poésies lyriques, poésies légères, il se fit un rang, une place qui, éternellement, restera sienne : est-il une cause juste, qu'il n'ait pas défendue ou soutenue, un acte de cruauté contre lequel il n'ait pas élevé la voix ? Il a promis à nos neveux la fin de la guerre, l'avénement du droit international. Les semences de paix et de justice, jetées au vent par le poète, germeront dans l'esprit des peuples. Partout où l'équité était violée, la liberté enchaînée, la parole étouffée et la faiblesssе foulée aux pieds, on était sûr d'entendre la grande voix de Victor Hugo s'élever pour affirmer les justes revendications ou proclamer les protestations de la conscience indignée.

La pitié est le caractère de son génie ; elle s'épanche dans son œuvre entière et la pénètre ; elle en est l'âme et l'inspiration perpétuelle. Il a réchauffé de ses rayons, non seulement la patrie, mais le monde du travail, des douleurs ; l'amour de l'humanité misérable fut sa passion, il a toujours été enflammé du désir de voir décroître les souffrances humaines. Il a eu pitié du bouffon, du laquais, de la courtisane, de l'empoi-

sonneuse, il a refait une virginité à Marion, et un cœur à Lucrèce ; tous ses chefs-d'œuvre peuvent se résumer en un mot : consolation et réhabilitation ; plus de parias.

Il disputa victorieusement à l'échafaud la tête de Barbès ; la veille de l'exécution, il adressa au roi Louis-Philippe, qui venait de perdre sa fille, la princesse Marie, et à qui un petit-fils, le comte de Paris était né, ces vers touchants :

Par votre ange envolé ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant doux et frêle roseau,
Grâce au nom de la tombe,
Grâce au nom du berceau.

S'il ne sauva pas la tête de John Brown, du moins en le défendant il rendit la victime immortelle, et flétrit à jamais les défenseurs de l'esclavage. John Brown allait être livré au bourreau pour avoir essayé la délivrance des esclaves de la Virginie ; Victor Hugo adressa à l'Europe, par la voie de tous les journaux, une lettre qui se terminait ainsi : « il y » a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant » Abel, c'est Washington tuant Spartacus. »

L'ardent défenseur des inspirations modernes, l'évocateur de la République Universelle a bel et bien été catholique et royaliste. Il ne tarda pas à dissiper ses erreurs de jeunesse. Quelles qu'aient été les causes qui modifièrent sa pensée, il respecta ce qu'il y a de respectable en tout ; il a dit, comme personne, les splendeurs de l'épopée impériale, il a adressé au passé royaliste de nobles adieux.

De l'homme politique, je ne dirai qu'un mot : il aima la liberté, et sut un jour tout sacrifier pour elle. C'est une grandeur aussi, et elle est peu commune ; il s'exila volontairement avec la résolution inébranlable de tenir le serment prêté en 1853 dans les *Châtiments* :

Je ne reverrai pas la terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours ;
Parmi les éprouvés je planterai má tente ;
Je resterai proscrit voulant rester debout ;
J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Je braverai toujours Sylla, et s'il n'en est qu'un seul
Je serai celui-là.

On sait s'il fut fidèle à son serment, Victor Hugo ne rentra en France que le lendemain de la chute de l'empire, le 5 septembre 1870.

Il est très hasardeux de déterminer la longévité par la naissance, Victor Hugo en est la preuve. Dans les *Feuilles d'automne*, il a écrit la magnifique paraphrase de son apparition dans la vie en vers d'une délicatesse inimitable :

Le siècle avait deux ans ; Rome remplaçait Sparte.
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix,
Si débile, qu'il fut ainsi qu'une chimère
Abandonné de tous excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un faible roseau
Fit faire en même temps sa tombe et son berceau ;

Cet enfant, que la vie effaçait de son livre,
Qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'était moi...

Quinze mois après sa naissance, Victor Hugo n'était pas encore parvenu à redresser sa tête sur ses épaules, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe ; elle s'obstinait à retomber sur sa poitrine. Il n'en devait pas moins vivre d'une vie superbe jusqu'à plus de quatre-vingt-trois ans, il a donc dépassé la durée ordinaire de la vie humaine.

Le 27 février 1882, nous organisâmes à l'Hôtel Continental un banquet pour célébrer ses quatre-vingt-un ans ; à ce banquet étaient venus s'asseoir des écrivains, des artistes, des sénateurs, des députés, des journalistes de toutes nuances, des comédiens, des comédiennes qui avaient interprété les œuvres du maître. Car le nom de Victor Hugo avait le privilège de grouper autour de son rayonnement, les hommes des opinions les plus opposées ; sa gloire n'appartient en effet à aucun parti ; elle est l'apanage, l'héritage de tous. Nous étions là cent cinquante pour l'applaudir, mais beaucoup songeaient à lui à la même heure. Arsène Houssaye indisposé, écrivit une lettre, sorte de toast des absents, « songez que si vous êtes » cent cinquante à la fête, il y a cent cinquante mille » esprits hors ligne qui acclament Victor Hugo, et » lui votent cent ans comme à Titien, pour ne pas » parler des patriarches. »

Victor Hugo était là, souriant, robuste, fort d'épaules et d'encolure, jeune d'allure et de costume ;

sa jeunesse éternelle nous frappait tous et nous nous disions : il échappe aux années, elles semblent ne pas exister pour lui, elles passent sans l'effleurer.

Quel est l'hommage qui n'ait pas été rendu à Victor Hugo ; l'admiration lui a donné tout ce qu'elle peut accorder à un homme ; elle a épuisé pour lui ses fleurs et ses encensoirs, sa vie a été splendide. Vivant, il a assisté pendant quarante ans à sa gloire et a pu saluer sa statue ; il lui aurait fallu une vie d'homme pour lire toutes les lettres que lui adressaient ses admirateurs et il aurait fallu une autre vie d'homme pour répondre seulement une ligne à chacune. Il n'en a pas toujours été ainsi ; il rencontra à ses débuts, tous les obstacles qui se dressent devant les novateurs ; il planta le drapeau de la liberté dans l'art sur la scène, par *Hernani* en 1830.

L'enthousiasme du présent ne comprend plus le dénigrement du passé, et l'on s'étonne de la bataille livrée autour d'*Hernani*, comme de l'assaut que soutint le *Cid*. Dès lors Victor Hugo ne compta plus que des admirateurs fanatiques et des détracteurs acharnés ; nul poète n'a été plus attaqué, plus insulté, plus nié que lui ; il est vrai que ces diatribes et ces négations ne l'ont jamais fait dévier ni reculer d'un pas. La sottise et la haine se sont unies pour produire les plus stupides calomnies : Henri Heine a bien dit que Victor Hugo était bossu, des feuilles n'ont-elles pas imprimé qu'il était ivrogne ? Jadis on l'a appelé fou. De nos jours, pour avoir prêché la concorde, l'amour et le pardon, il a été traité d'assassin ; il en souriait, et pour repousser en bloc toutes

ces injures, il écrivit au bas de son portrait ce distique :

« Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
» Folie, assassinat, ivrognerie et bosse.

Si ce demi-siècle a été pour Victor Hugo plein de grandeur, il a été aussi pour lui plein de tristesse. On ne peut avoir tous les bonheurs ici-bas. La destinée s'acharna à le frapper dans ses enfants. Quelle famille plus bénie, mais plus mutilée que la sienne ? Ses deux fils morts en pleine force de l'âge, sur le seuil de la patrie retrouvée ; sa fille, qui avait épousé le frère d'Auguste Vacquerie, noyée, une autre fille, qui est comme si elle n'était pas ! *L'Art d'être grand-père* sortit d'une immense affliction calmée par une immense affection. Un petit-fils et une petite fille lui restèrent, ils lui rendirent les fils absents. L'amour paternel, si cruellement atteint, guérit dans l'adoration de l'aïeul pour Georges et pour Jeanne ; dans l'*Art d'être grand-père*, il a consacré et illustré ces noms. Ils voltigeront à jamais sur la bouche des hommes.

Avant d'acquérir la gloire et la fortune, que d'épreuves Victor Hugo eut à traverser. Jamais jeunesse ne fut plus stoïque, plus sevrée de plaisirs. Le jeune Marius dans *les Misérables* est son portrait, il vécut un an avec sept cents francs ; dans les sombres heures de son adolescence, il subit comme lui les jours sans pain, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu.

Nous avions remarqué au Sénat, que Victor Hugo avait un grand plaisir à grimper le matin sur l'im-

périale des omnibus et des tramways ; il allait d'un bout d'une ligne à l'autre absorbé, sans rien voir, sans rien entendre de ce qui se passait autour de lui, vivant dans son cœur. Il traversait ainsi tout Paris. Je l'y ai rencontré bien souvent, mais je savais respecter son incognito.

Le 1er juin 1885 laissera une trace lumineuse dans la mémoire de l'humanité.

La France fit des funérailles de Victor Hugo un triomphe. Jamais peut-être, dans le passé, l'histoire n'a enregistré un pareil hommage : la vie de tout un peuple suspendue pour la glorification du plus admirable génie qui ait illustré sa race et les yeux du monde tournés vers ce spectacle d'une grandiose et presque fabuleuse splendeur. Il fallait à Victor Hugo un mouvement d'opinion gigantesque. Il se produisit plus grand encore qu'on ne l'avait rêvé.

On avait dressé son catafalque, sous cet arc de triomphe qu'il avait chanté : monceau de pierres sur un monceau de gloire. Il n'avait demandé que le corbillard des pauvres, le monde lui fit des funérailles inoubliables, immortelles comme son œuvre. Si grandiose que fût le cortège, dans lequel figuraient les Ministres, le Sénat, la Chambre des députés, le Conseil d'Etat, les Académies, le Conseil municipal, les auteurs dramatiques, les gens de lettres, les délégations accourues à ce pèlerinage du génie, eh bien ! si grandiose que fût ce cortège, ce n'est pas lui qui fit la grandeur de cette journée, ce qui en fit la grandeur inouïe, c'est la foule immense. Les rues étaient des avalanches humaines. Ceux qui ont vu cette journée

s'en souviendront jusqu'à leur dernière heure. Nous conduisîmes Victor Hugo, avec ce cortège triomphal, dans le temple que la Révolution française avait consacré aux grands hommes. Il était bien juste qu'il se rouvrît pour lui. Ces hommages universels, qui changèrent en apothéose ses funérailles, sont tellement rares qu'ils se produisirent pour la première fois ; c'est la première fois que les cœurs ouverts aux nobles sensations du grand, du bien et du beau, battirent à l'unisson dans une communauté d'émotion aussi parfaite. C'est la première fois qu'un sentiment aussi absolu d'admiration et de respect courba tous les fronts devant le cercueil d'un homme.

Le dix-neuvième siècle, malgré ses prodigieuses conquêtes et ses découvertes scientifiques, malgré ses guerres glorieuses, s'appellera pour la postérité le siècle de Victor Hugo. Il tient le dix-neuvième siècle, pour ainsi dire tout entier.

Lorsque dans quelques années, les renommées éphémères se seront depuis longtemps évanouies et les bruits du jour éteints, quand une à une les voix du siècle se seront tues, seule la grande voix de Victor Hugo sonnera dans l'avenir. Les années peuvent s'écouler, elles peuvent s'amonceler par centaines, *et par milliers*, toujours, à quelque époque que ce soit, on portera sur notre grand poète, le jugement d'André Chénier sur Homère :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

Honneur au Conseil Municipal qui a donné le nom de Victor Hugo, à la partie principale de l'avenue d'Eylau ; il doit compléter son œuvre, la maison où Victor Hugo a vécu jusqu'à son dernier souffle, doit devenir la propriété de Paris : ce serait une profanation que de l'abandonner aux hasards des intérêts privés. Les Anglais ont conservé avec piété la maison de Shakespeare ; il est de l'honneur de Paris de conserver la maison de Victor Hugo. Cette maison, grandie par sa vie et immortalisée par sa mort, est désormais comme un lieu sacré où toutes les nations de l'univers viendront d'âge en âge s'incliner devant le domicile de son génie.

Des lettres inédites de Victor Hugo sont toujours un document précieux, j'en ai trois ; un incident de ma vie m'a permis d'avoir ces autographes, et j'ai la bonne fortune de les livrer à la publicité. Victor Hugo avait un oncle, Louis mort à Tulle, fin décembre 1853, général de brigade ; il l'a immortalisé dans la *Légende des Siècles*, par les vers sublimes del'épisode du cimetière d'Eylau. Il avait épousé une Tulliste. De ce mariage naquirent deux enfants, Léopold et Marie; je devins l'allié du général. Victor Hugo avait pour son oncle la plus vive affection ; à sa mort il reporta cette affection sur ses enfants, et entretenait avec eux une correspondance assez suivie. En quittant Jersey, Victor Hugo s'établit à Hauteville-House, dans l'île de Guernesey ; voici la lettre qu'il écrivit à Léopold qui lui avait annoncé la mort de son père :

Hauteville, 1er janvier 1854.

« Ta lettre nous arrive, mon cher Léopold, c'est » un triste premier janvier ; ne plaignons pas ton » père, envions-le, il a quitté la terre des lâches pour » monter au ciel des vaillants, c'était mieux sa place ; » sois digne de ton nom, deviens homme. Je t'em- » brasse. »

Victor Hugo, avait mis sur l'enveloppe de cette lettre ; ces mots : « lettre de famille inutile à ouvrir. »

Marie Hugo, douée de toutes les grâces et de tous les mérites de son sexe, se maria à un avocat de Tulle, qui mourut au bout de quelques mois. Bien qu'elle n'eût connu que les douceurs d'une existence aisée, elle résolut d'entrer en religion et qui plus est dans un ordre très austère ; elle se réfugia dans le couvent des Carmélites à Tulle, où elle est encore, heureuse d'y murer sa vie. Elle écrivit à Victor Hugo qu'elle allait prononcer ses vœux tel jour, il lui adressa la lettre suivante, où il apparaît comme un esprit plein d'émotions, rayonnant de tendresse, dans laquelle il y a des phrases délicieuses d'expression, d'une pureté, d'une grâce, d'une suavité charmantes.

Hauteville-House, 22 juillet 1859.

« Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. » Ta petite peinture est charmante, les roses res- » semblent à ton visage et la colombe à ton âme ; » c'est presque un portrait de toi que j'ai, en atten-

» dant l'autre. Les vers que tu m'as envoyés ont » beaucoup de grâce ; il y a sur toi particulièrement, » des strophes très douces et très heureuses, dis-le » de ma part à l'auteur qui doit être charmante » si elle ressemble à sa poésie. Chère enfant, tu vas » donc bientôt faire ce grand acte de sortir du » monde, tu vas t'exiler toi aussi, tu le feras pour » la foi, comme je l'ai fait pour le devoir.

» Le sacrifice comprend le sacrifice ; aussi est-ce » du fond du cœur que je te demande ta prière, et » que je t'envoie ma bénédiction.

» Je serais heureux de te voir encore une fois dans » cette suprême journée de famille, Dieu nous refuse » cette joie, il a ses voies, résignons-nous ; j'enverrai » près de toi l'ange que j'ai là-haut. Chère enfant, » nous sommes toi et moi dans la voie du renonce- » ment ; nous nous côtoyons plus que tu ne le pen- » ses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un » reflet de la mienne. Aime, crois, prie, sois bénie. »

VICTOR HUGO.

Marie lui apprit la mort de son frère Léopold ; il lui répondit :

6 janvier 1867.

« Le coup qui te frappe, ma chère Marie, m'atteint » douloureusement. Léopold était jeune et fort ; il ne » semblait pas que son heure fût venue ; ta douce » lettre me va au cœur ; tu es une véritable âme, et » Dieu a mis en toi un de ses rayons. Léopold a dis-

» paru de ce monde visible mais tu sais, toi, qu'on ne
» perd pas les morts ; ils sont là meilleurs, mêlons-
» les à nos prières toi vers ton Christ, moi vers mon
» Dieu, je te bénis, chère enfant. »

VICTOR HUGO.

J'étais devenu, comme je l'ai dit plus haut, l'allié du général Hugo, c'est pourquoi j'ai ces lettres en ma possession. Mes liens avec le général et ses enfants me valurent de la part de Victor Hugo, à mon entrée au Sénat, en 1876, un accueil particulièrement bienveillant. J'allais souvent le saluer sur ce banc que la piété de ses collègues a consacré. Les mains croisées sur sa poitrine, son front olympien, attirait tous les regards, tous les hommages.

D'après les détails que je viens de donner, on ne sera pas étonné d'apprendre que je revendique l'initiative de l'ovation que lui fit le Sénat. Le surlendemain du 27 février 1881, à un dîner chez le ministre des affaires étrangères, M. Barthélemy Saint-Hilaire, j'eus un entretien avec Gambetta et M. Lockroy. Je ne saurais admettre, leur disais-je, que le Sénat ne fît pas à son tour sa manifestation ; ils donnèrent à mon idée la plus chaleureuse adhésion. Le lendemain je fis part à MM. Schœlcher et Peyrat, deux amis intimes de Victor Hugo, de ma conversation avec ces messieurs ; ils approuvèrent à leur tour mon projet et il fut convenu avec eux que le Sénat joindrait l'expression de ses hommages à Victor Hugo.

Dans la séance du 5 mars, se produisit un inci-

dent touchant et imposant à la fois, qui fut comme l'écho de l'éclatante journée du 27 février. Au moment où Victor Hugo entrait dans la salle, et où il se dirigeait vers sa place, il fut arrêté à mi-chemin par une formidable salve d'applaudissements. La gauche et le centre gauche lui firent une ovation. D'une voix assourdie par l'émotion, Victor Hugo prononça ces simples paroles : « Je suis profondé-
» ment touché de cette manifestation ; j'exprime au
» Sénat toute ma reconnaissance. » Les applaudissements redoublèrent. Le président Léon Say eut une phrase heureuse : « Messieurs », dit-il : « le Génie
» a pris séance, le Sénat a applaudi et il continue
» le cours de ses délibérations ».

Le Triomphe de Voltaire comparé à celui de Victor Hugo

On est frappé des analogies nombreuses que présentent les ovations faites à Victor Hugo et à Voltaire.

Le 30 mars 1778, Paris fêta Voltaire. J'ai ouvert à ce sujet la correspondance de Grimm et les mémoires de Bachaumont. Le peuple qui voulait des flambeaux à la porte de la Comédie-Française, afin que tout le monde pût voir l'auteur de *Zaïre*, vint couvrir de fleurs le 27 février 1881, la maison de l'auteur d'*Hernani*. L'histoire dira que le même phénomène se produisit à ces deux époques chacune glorifiant son représentant le plus illustre ; mais la manifestation pour Victor Hugo fut plus grandiose.

Voltaire, âgé de 84 ans, oubliant son grand âge, secoua la neige des ans, se coiffa de sa perruque poudrée, prit sa canne à pomme d'or, et s'achemina vers Paris, après 28 ans d'absence. Il y arriva, le 16 février 1778, et descendit dans l'hôtel du marquis de Villette, rue de Beaune, au coin du quai des Théatins ; l'hôtel existe encore et le quai s'appelle aujourd'hui quai Voltaire.

La grande nouvelle se répand sur tout Paris, Voltaire est arrivé ; la population s'émeut comme un seul homme. Le quai des Théatins est encombré d'une multitude immense, chaque fois que Voltaire se montre à la fenêtre, les acclamations retentissent jusque sur les ponts ; tout Paris vient frapper à sa porte, les Ambassadeurs, l'Académie française, tout l'armorial de France : les Richelieu, les Montmorency, les Polignac, le prince de Ligne, etc., etc., se rencontrent à son petit lever. A tous ces grands noms, Voltaire préfère ceux de Turgot et de Franklin. Quand l'ex-ministre de Louis XVI se montre à la porte, Voltaire s'élance de son fauteuil et lui serre les mains avec effusion : « voilà donc la main qui a signé le sa-
» lut de la France ; Turgot, vos pieds sont d'argile,
» mais votre tête est d'or. Franklin lui présente son fils :
» Mon enfant, mettez-vous à genoux devant Voltaire
» et demandez-lui sa bénédiction. » Voltaire se lève et dit avec une religieuse émotion : « Dieu et la liberté », l'ancien et le nouveau monde venaient de communier.

Il est difficile de se faire une idée de l'ivresse qui accompagnait ses promenades dans Paris ; les arbres des boulevards ployaient sous les spectateurs, les fenêtres semblaient murées avec des têtes, les toits en étaient couverts. Le cœur battant bien fort, Marie-Antoinette déguisée, se cachait, curieuse de voir passer l'auteur de *Candide* ; la jeune reine venait saluer le vieillard roi.

Voltaire règne, il règne sur la ville et sur la cour ; toutes les classes de la société, la noblesse, le clergé,

le tiers état concourent à ce triomphe, car Voltaire avait des amis partout, dans tous les ordres. Mais, au milieu de cette foule mêlée, qui se distinguait le plus par la ferveur de son admiration et de ses vivats, qui se pressait autour de la voiture traînant le triomphateur et répandant des fleurs sur la route ? Ceux qui ne connaissaient de la vie que les épines.

Voltaire était salué, acclamé, béni, par ceux qui ne savaient pas même lire. Quiconque avait souffert, pleuré, espéré, se consolait dans l'ovation de ce vieillard. Ce que le peuple aimait en lui surtout, c'était sa bonté, sa pitié pour tous les déshérités et les opprimés, c'est sur ce beau chemin que Victor Hugo et Voltaire se rencontrent. On ne découvre dans ses écrits qu'une haine implacable, la haine du mal, la haine des lois sanguinaires, la haine des supplices immérités ou des châtiments qui rendent la victime intéressante, en dépassant la limite de l'expiation ; il est l'adversaire ardent de tous les abus, de l'intolérance religieuse, de toutes les violences.

Toutes les réclamations des villes et des campagnes avaient été visées par lui ; il a préparé la Révolution Française en désarmant la résistance des classes privilégiées. Quand, dans la nuit du 4 août, l'Assemblée Constituante donna l'exemple d'un sacrifice unique dans l'histoire, c'est que l'âme de Voltaire avait passé par ses écrits dans l'âme de la noblesse et du clergé.

Toute violation du droit, tout outrage à l'humanité lui arrachaient un de ces cris qui traversent les âges ; ses sympathies ne connaissaient aucune limite de

secte ou d'école, sa charité était universelle. Il eût arrêté la main qui présentait la coupe à Socrate ; il aurait éteint le bûcher de Jean Huss, en prouvant au bourreau que le bûcher brûle mais n'éclaire pas ; il eût dit aux moines qui serraient les jambes de Campanella dans des bottes de fer : est-ce ainsi que vous croyez apprendre au genre humain à marcher droit ? Il eût fait rougir les juges de Savonarola, et ceux de Jordano Bruno en leur demandant s'ils croyaient éteindre le soleil en lui jetant des pierres. Ce sera l'éternelle gloire de Voltaire d'avoir fait jaillir l'idée de tolérance, d'avoir proclamé la liberté religieuse, les droits de la conscience ; d'avoir, pendant cinquante ans, plaidé la cause des vaincus et des proscrits, d'avoir pris la défense des victimes, des Calas, des Labarre et autres. Le marquis de Villette raconte dans ses Mémoires que tous les ans Voltaire éprouvait un accès de fièvre le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy.

Le 30 mars 1778, vit son triomphe à la Comédie-Française. Jamais monarque ou héros n'en obtinrent de semblable ; tout Paris ce soir-là fut sur son chemin ; un cri de joie universel, des acclamations, des battements de mains éclatèrent sur son passage. Dès que Voltaire parut dans sa loge, tous les spectateurs furent debout ; ce fut plus que de l'enthousiasme, ce furent de l'adoration, des convulsions de joie ; les femmes portèrent Voltaire, pour ainsi dire dans leurs bras, jusqu'à son carrosse ; des flambeaux, des flambeaux, criait-on, que tout le monde puisse le voir. On s'accrochait aux portières, on montait sur les roues,

il lui fallut donner sa main à baiser, la foule de plus en plus ivre d'enthousiasme, faisait retentir l'air de son nom; Voltaire répondait d'une voix brisée : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses. »

Il mourut expirant des fatigues de sa gloire en nous laissant la conquête des droits de l'homme ; on lui donna un temple pour sépulture, mais à son avénement, comme après sa mort où ne retrouve-t-on pas ce roi dont la légitimité se prouve d'un seul mot. Quels sont les souverains que vous craignez le plus en Europe demandait-on à Frédéric le Grand ? — Le roi Voltaire, répondit-il.

Voltaire a été pendant quarante ans le plus grand événement de son siècle, aussi, dit-on le siècle de Voltaire comme on dit le siècle de Louis XIV. Il est assez haut placé sur son piédestal pour défier toutes les colères, même les colères éloquentes : ses ennemis passeront et Voltaire ne passera pas.

La fête de Victor Hugo c'est l'acclamation qui saluait Voltaire, mais centuplée par le téléphone, le fil électrique qui envoya au poète le salut de l'Amérique ; c'est le peuple courant à son poète comme la reine au philosophe ; ce fut le triomphe de Voltaire multiplié par les forces du dix-neuvième siècle.

AR C-DE-TRIOMPHE DE L'ÉTOILE

Il n'est pas une ville dans le monde qui puisse se vanter d'une entrée comparable, pour la majesté et la grandeur, à celle que présente Paris, lorsqu'on y arrive par la barrière de l'Etoile.

L'Arc de Triomphe de la grande armée, car c'est là son vrai nom, est sans doute l'hommage le plus grandiose qui puisse être rendu à la gloire guerrière ; ainsi considéré, le monument frappe et impose. Mais si on l'examine comme entrée de Paris, comme frontispice de la ville immense, il faut l'admirer davantage. Commencé en 1806, il ne fut achevé qu'en 1836 ; de son sommet se déroule sous les yeux le panorama le plus vaste et le plus varié ; on voit la Seine qui semble s'être complu dans les sinuosités qu'elle décrit, pour apporter la fraîcheur à tous les villages, à toutes les villes éparpillés dans les alentours.

Quand de ce sommet on tourne les yeux non plus vers la campagne mais vers la ville, le point de vue est plus magnifique encore ; partout des hôtels, des

palais, et pour animer le tableau, partout du mouvement, du bruit, des files de promeneurs, des cavalcades, des voitures allant et venant par centaines, tout cet ensemble est vraiment prestigieux.

Route de la Révolte. Chapelle Saint-Ferdinand

Louis XV, sur la fin de sa vie, était très impopulaire, il rompit avec Paris où il avait été tant aimé. Paris était devenu la ville des insultes et des menaces, et pour bien faire comprendre à la capitale qu'il n'y avait rien de commun entre elle et le roi, il ne la traversait plus, même pour aller aux châteaux de Compiègne et de Fontainebleau ; il fit ouvrir cette vaste avenue qui joint le bois de Boulogne à Saint-Denis, et que l'on appelle encore aujourd'hui route de la Révolte. C'est sur cette route, chose étrange ! que le 13 juillet 1842, fut tué le duc d'Orléans. Il devait partir pour Saint-Omer à onze heures, et monta en voiture dans l'intention d'aller à Neuilly, faire ses adieux au roi et à la reine. Arrivé à la hauteur de la Porte-Maillot, le cheval monté par le postillon s'effraya et prit le galop. Voyant que le postillon était dans l'impossibilité de maîtriser l'attelage, le duc descendit sur le marchepied de la voiture et sauta sur la route. Ses deux pieds touchèrent le sol, mais la force de l'impulsion le fit trébucher, la tête porta sur le pavé ; la

chute fut horrible, il resta sans connaissance, et ce prince jeune, aimé, brave, généreux, qui voyait s'ouvrir devant lui de longs jours de bonheur, expirait à quatre heures. Sur l'emplacement de la maison où il rendit le dernier soupir s'élève la chapelle Saint-Ferdinand, souvent visitée par des hommes de tous les partis.

Promenade à travers les rues de Paris qui rappellent des faits intéressants, glorieux, un événement, un personnage

Paris a une physionomie spéciale qui lui vient de la dénomination de ses rues. Il y en a qui glorifient des saints, d'autres qui rappellent des églises, des couvents. Ces noms prouvent que la vieille société française s'est constituée sous l'égide de la religion catholique, ils ont l'avantage d'une longue possession. Pourquoi les proscrire? Qu'on jette bas les rues malsaines, qu'on ouvre des voies spacieuses, qu'on donne à Paris des poumons là où il a de la peine à respirer, il le faut puisque l'hygiène l'ordonne et que le progrès l'exige; mais pourquoi l'édilité parisienne se montrerait-elle impitoyable pour le vieux Paris? Grâce pour les restes visibles de ce passé que le présent ne saurait détruire! En agissant ainsi, en laissant subsister ces vieux noms, elle assurera à Paris le souvenir de son histoire.

Le nouveau Paris est formé de deux types de maisons qui représentent l'un l'économie, l'autre la ri-

chesse. Le premier se fait remarquer par la simplicité de ses formes, la sobriété de son ornementation, le second se distingue par de magnifiques proportions : des balcons, des cariatides, des colonnades, des détails de sculpture, des portes de hautes dimensions. Dans vos promenades vous rencontrez partout la même simplicité ou la même magnificence, la même ligne rectiligne.

Rien ne me plaît autant, me trouvant dans les quartiers neufs, que de les démolir par la pensée, faire table rase de ces belles demeures, de ces hôtels superbes pour retrouver ce qui fut sous ce qui est, pour ressusciter le passé.

Au début le peuple nommait ses rues ; ces rues énonçaient dans leurs titres tantôt leur genre de commerce, l'enseigne la plus remarquable de leur boutique, tantôt leur aspect physique, comme nous le devinons, au nom générique et significatif de certaines rues du moyen-âge, si sales, si infectes : rue Troupunais, rue Brenneuse, etc., etc...

Le nom de beaucoup de rues s'est modifié en passant de bouche en bouche. Les anciens noms de ces rues se sont perpétués jusqu'à nous, mais avec des variations de forme qui ont fait perdre souvent la trace de leur origine, par exemple la rue de Vaugirard. Un abbé de Saint-Germain-des-Prés, appelé Gérard, donna son nom au village de Vaugérard, par corruption Vaugirard ; la rue où l'on faisait cuire les oies, le peuple l'a appelée la rue aux Ours ; la rue des Jeux-Neufs reçut le nom de rue des Jeûneurs, etc., etc... Les anciens lieux de supplice en ont conservé les noms : on pen-

dait rue de l'Echelle, on donnait l'estrapade rue de l'Estrapade, on faisait bouillir les faux monnayeurs rue du Bouloi.

Les noms créés par le peuple étaient parfois burlesques, ridicules ou obscènes.

Le tableau des rues de Paris changea un peu sous Philippe-Auguste. Un jour, en son palais de la Cité, il s'approcha d'une fenêtre ; en ce moment une charrette traversait la rue; ses roues, s'enfonçant dans les ornières, remuèrent une fange si fétide que le roi n'y put tenir, il se retira en se bouchant le nez, et la puanteur le poursuivit jusque dans ses appartements. Il fit appeler le Prévôt des marchands et donna des ordres pour faire paver les principales rues.

Philippe-Auguste est grand pour avoir repoussé une invasion formidable, mais il est grand aussi parce qu'il fut essentiellement le roi de Paris. Il s'occupa le premier de son édilité, de sa voirie et de sa défense en l'entourant d'une nouvelle enceinte flanquée de tours. Paris sous son règne prit un essor rapide.

De nos jours les dénominations de rues sont attribuées à titre d'hommage public. On les désigne par des noms célèbres qui éveillent dans l'esprit un écho de gloire ou d'admiration ; qu'on débaptise les rues dont le vilain nom fait tache dans le nouveau Paris, qu'on les remplace par des noms illustres soit dans les sciences, soit dans la guerre, soit dans les lettres, soit dans les arts, soit dans l'industrie. A ce sujet, j'avais souvent exprimé le regret que le Conseil municipal n'eût pas encore songé à donner le nom d'une rue à Théophraste Renaudot, le fondateur du journa-

lisme en France. Après un long oubli, justice vient d'être rendue à ce philanthrope. Sa statue, due à Alfred Boucher, vient d'être érigée rue de Lutèce : elle a été inaugurée avec solennité le 4 juin 1893.

LA RUE SAINT-JACQUES ET LA RUE DE LA HARPE

Nul quartier, plus que le Quartier latin, n'a été plus profondément modifié par les travaux qui ont transformé Paris. Nul pourtant n'a mieux gardé sa physionomie propre; il y a en lui une virtuosité, quelque chose comme une âme contre laquelle le marteau et la pioche ne peuvent rien. Sur les Grands Boulevards le bruit, la foule, le tumulte d'une vie affairée; dans le Quartier latin c'est l'étude, le calme et le silence.

La rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe ont été les deux premières grandes artères de Paris; elles mettaient en communication l'île de la Cité, qui fut le berceau de Paris, avec la montagne Sainte-Geneviève qui fut le berceau de l'Université. Le boulevard de Sébastopol, dans son parcours, prend tour à tour le nom de boulevard du Palais et de boulevard Saint-Michel; il a presque supprimé la rue de la Harpe dont il ne reste plus qu'un tronçon. L'ouverture de la rue des Ecoles, la plantation du jardin qui entoure l'hôtel de Cluny, ont modifié l'aspect des rues Saint-

Jacques et de la Harpe. Près de l'église du Haut-Pas existe encore le couvent des Carmélites, la duchesse de Longueville y ensevelit sa beauté ; elle y mourut : une inscription commémorative dans l'église le constate.

Au numéro 254, on rencontre dans la rue Saint-Jacques l'établissement des Sourds-Muets. C'est à la France que revient l'honneur de l'enseignement de ces déshérités. L'abbé de l'Epée en 1760, à ses frais, sans encouragements, fonda l'institution. L'abbé de l'Epée et Constantin Haüis sont des bienfaiteurs de l'humanité ; ils ont des noms immortels. Leur génie et leur charité ont fait le miracle de restituer la parole aux muets et la vue aux aveugles ; ils ont inventé des méthodes pour les instruire : les yeux remplacent l'oreille, le toucher remplace la vue.

Dans la cour de l'établissement des Sourds-Muets s'élève un arbre célèbre, le fameux ormeau surnommé le panache de la montagne Sainte-Geneviève. Sa tige file droit à la hauteur de 50 mètres et est couronnée d'une touffe de verdure ; il a sa légende : on prétend que Sully lui-même l'a planté en 1600.

LA RUE SAINT-HONORÉ

La rue Saint-Honoré coupe transversalement Paris ; elle a été la rue brillante du vieux Paris, elle est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur ; elle conduisait à la rue des Lombards, aux Innocents, aux Halles, ce centre des affaires et des plaisirs.

A l'extrémité de la rue de l'Arbre-Sec, du côté de la rue Saint-Honoré, François Miron, le Prévôt des marchands, éleva une fontaine qui existe encore. En face, est la place de la Croix du Trahoir célèbre dans les tristes annales des exécutions judiciaires. Là étaient mis à mort les condamnés de la juridiction de Saint-Germain-l'Auxerrois (Trahoir vient de trahérer, écarteler).

La maison où naquit Molière, était dans la rue des Vieilles-Etuves, remplacée par la rue Sauval. Sauval a été un des meilleurs historiens des antiquités de la ville de Paris. Les étuves, au moyen-âge, étaient des lieux de plaisirs et de débauche. La rue Saint-Honoré est mêlée fréquemment à l'histoire de la capitale. Le 8 septembre 1429, Jeanne d'Arc attaqua la porte Saint-

Honoré, située entre les rues actuelles de l'Echelle et de Rohan.

Bonaparte, au 13 vendémiaire, sauva la Convention menacée par toutes les sections armées ; elle siégeait aux Tuileries. C'est dans les environs de l'église Saint-Roch que Bonaparte concentra ses moyens de défense. Au frontispice de l'église on voit encore les traces des balles.

Au coin de la rue de la Ferronnerie, près des Halles et de la rue Saint-Honoré, est une vieille maison qui étalait sur sa façade le buste d'Henri IV ; on a fait disparaître ce buste. C'est le côté ridicule des révolutions de gratter les surfaces, d'essayer sans cesse d'anéantir le passé comme si le passé, qui est l'histoire, pouvait être anéanti.

La rue Duphot a été ouverte sur la maison qu'habitait Robespierre. A l'époque où notre armée occupait Rome, en 1797, des fanatiques en délire entreprirent de mettre à sac le palais de notre ambassade. Le brave général Duphot accourut au secours de l'ambassadeur ; il fut tué dans cette émeute, la veille du jour où il devait s'unir à la belle-sœur de Joseph Bonaparte, devenue plus tard la femme de Bernadotte, roi de Suède.

Au numéro 2 de la rue Saint-Florentin et près de la rue Saint-Honoré, est l'hôtel Saint-Florentin, construit en 1767 par Phélippeaux, duc de la Vrillère, ancien ministre de Louis XV ; il fut un des principaux distributeurs des lettres de cachet, et en délivra à lui seul plus de cinquante mille. Le prince de Talleyrand occupa cet hôtel sous l'empire et y offrit l'hospitalité à l'empereur de Russie en 1814. C'est là que fut réso-

lue la déchéance de Napoléon et le rappel des Bourbons.

Talleyrand y mourut en mai 1838.

Sur la façade de la maison portant le numéro 8 de la rue d'Anjou Saint-Honoré, une plaque en marbre blanc porte l'inscription suivante : « Le général La-
» fayette, défenseur de la liberté en Amérique, un
» des fondateurs de la liberté en France, né le 5 sep-
» tembre 1757 au château de Chavagnac en Auver-
» gne, est mort dans cette maison le 20 mai 1834. »

La rue du faubourg Saint-Honoré est aujourd'hui pour la grande aristocratie, le monde élégant, ce qu'était le quai des Tournelles sous Charles IX, Henri III et Henri IV.

LA RUE DES MARMOUSETS DANS LA CITÉ

Elle devait son nom à un hôtel décoré de ces petites statues peintes et dorées que fabriquaient les tailleurs d'images ; elle fut supprimée en 1867 pour la construction du nouvel Hôtel-Dieu. Une légende lugubre s'y rattache.

Vers la fin du quatorzième siècle, un barbier et un pâtissier tenaient boutique dans l'hôtel. Le pâtissier augmentait chaque jour sa clientèle et sa fortune ; on estimait, on recherchait les pâtés qu'il préparait lui-même. Le barbier avait mérité la faveur du public par son adresse, cependant un bruit sinistre avait plus d'une fois circulé dans la rue des Marmousets : on parlait d'étrangers massacrés la nuit. Un soir, des cris perçants sortirent du laboratoire du barbier chez lequel on avait vu rentrer un écolier qui arrivait d'Allemagne. Cet écolier se traîna tout sanglant, le cou mutilé par une large blessure ; on l'entoura, on l'interrogea et il raconta comment le barbier l'avait attiré chez lui. Il n'eut pas plutôt livré son menton au barbier qu'il sentit le rasoir entamer sa peau, il cria,

se débattit, détourna le coup, parvint à saisir le barbier à la gorge et le précipita dans une trappe ouverte. On pénétra dans la cave commune au pâtissier et au barbier, on surprit le pâtissier occupé à dépecer le corps de son complice qu'en égorgeant il n'avait pas reconnu. C'est avec de la chair humaine, parce qu'elle est plus délicate, qu'il composait ses pâtés. Le pâtissier fut brûlé vif. Le temps n'effaça pas ce souvenir et pendant des siècles il servit d'épouvantail aux enfants de la rue des Marmousets.

LE CABARET DE LA POMME DE PIN

Qui ne voudrait revoir ce cabaret, de la cité, déjà illustré par Villon et Rabelais, où venaient Racine et Molière, Lulli et Mignard, où Chapelle entraînait Boileau? Le lieu n'était pas brillant mais la chère y était bonne. On n'y voyait ni glace ni dorure, mais de grosses tables dans des retraits bien clos où l'on fêtait à loisir la dive bouteille et la *purée septembrale*. Que d'esprit s'est dépensé dans cette obscure taverne! que de joyeux propos, d'entretiens charmants!

LA BOURBE OU HOSPICE DE LA MATERNITÉ

Le vaste et bel établissement du faubourg Saint-Jacques, la Bourbe, comme on dit dans le peuple, la maison d'accouchement comme on dit officiellement, est une Ecole pour les personnes qui se destinent à la profession de sages-femmes ; c'est en même temps un hospice pour les malheureuses qui ne peuvent supporter seules les charges que la naissance d'un enfant impose. L'établissement occupe les constructions de l'ancien couvent d'une célèbre abbaye de femmes près de Chevreuse. Ce monastère avait été bâti vers 1600 sur un fief qu'on appela Pourri, nom dont on fit plus tard Port du Roi et Port Royal. Angélique Arnaud, sœur d'Arnaud d'Andilly, entreprit de réformer ce couvent; il prit un accroissement considérable. En 1625, l'insalubrité, causée par les exhalaisons des marais voisins, força les religieuses à chercher une autre habitation; elles s'établirent à l'endroit où est aujourd'hui l'hospice de la Maternité et prit le nom de Port Royal de Paris. L'abbé de Saint-Cyran (J. Duvergier de Hauranne) dirigea la communauté et y fit pénétrer l'esprit janséniste.

LE COUVENT DES GRANDS-AUGUSTINS

Le couvent des Grands-Augustins s'étendait de la rue de ce nom à la rue Dauphine; il fut supprimé en 1790. Le clergé en France, avait ses assemblées dans ce couvent. Un grand souvenir s'y attache; c'est là qu'il vota, sous l'inspiration de Bossuet, la célèbre déclaration de 1682 concernant l'indépendance du pouvoir civil et l'autorité des conciles généraux.

En 1809 un marché à la volaille en occupa l'emplacement il n'eut de l'ancien monastère que le nom.

SAINT-SIMON

Au coin de la rue Saint-Dominique et de la rue des Saints-Pères, numéro 48, se trouvait l'ancien hôtel du duc de Saint-Simon; c'est là qu'il a écrit son livre

implacable, et ce n'est pas sans respect que l'on passe devant cette demeure où le génie a médité.

Voyez le contraste! Savez-vous qui habita un siècle après la maison du Tacite français, le duc et pair si entiché de ses privilèges? Le fils d'une fruitière, Augereau, Duc par la grâce de la Victoire.

MADEMOISELLE LESPINASSE

Au numéro 19 de la rue Saint-Dominique habitait mademoiselle Lespinasse dont les frères de Goncourt nous ont esquissé un ravissant portrait dans les femmes du dix-huitième siècle. Que d'esprit s'est dépensé dans la maison de cette femme presque pauvre, qui ne pouvait donner à souper comme Joffrein ou madame du Deffant et qui se contentait de faire ouvrir, par le seul valet de chambre qu'elle eût, les portes d'un salon où se pressaient depuis cinq heures jusqu'à neuf des hommes de lettres, des hommes d'église, des hommes de cour, des hommes d'épée.

RUE D'ASSAS

Aux numéros 92, 94 et 95 de la rue d'Assas se trouve la très intéressante usine Marinoni.

M. Marinoni est l'inventeur de la presse à tir rapide qui produit quarante mille exemplaires du petit journal, par heure. Cette invention a rendu possible une véritable révolution dans la presse.

L'usine est un établissement modèle; les améliorations qu'a réalisées M. Marinoni l'ont placé très haut dans l'estime des typographes; ces machines satisfont à toutes les exigences de perfectionnement de vitesse. M. Marinoni a fait une révolution complète dans l'impression des journaux.

RUE D'ULM ; MONSIEUR PASTEUR

Un homme dont s'honore tout un siècle, et que saluera l'avenir, a son laboratoire dans la rue d'Ulm. C'est de là que sont sorties tant de découvertes qui

intéressent les destinées mêmes de l'humanité. C'est là qu'il s'est livré à ses recherches sur la maladie des vins, de la bière, des vers à soie, du charbon, de la rage, cette horrible rage qui a tué des millions d'êtres humains, terreur de tant de gens.

LE PONT AU CHANGE; LA RUE DES LOMBARDS

Au treizième siècle des changeurs italiens vinrent s'établir sur le Pont au Change; ils étalaient sur un banc les monnaies diverses qu'on pouvait avoir à leur demander. Peu à peu ils prirent des fonds en dépôt, firent des avances sur cautions, sur marchandises, ils devinrent ce que nous nommons aujourd'hui un banquier. Lorsqu'ils avaient manqué à leurs engagements, que par suite de spéculations hasardeuses ou de mauvaise foi, ils causaient un tort à leurs créanciers, on brisait leurs comptoirs, on disait d'eux alors qu'ils étaient les hommes du banc rompu, *banco rotto*, d'où nous avons fait le mot banqueroute.

Au dix-septième siècle, les confiseurs donnèrent à la rue des Lombards une célébrité à laquelle n'ont pas peu contribué les poètes qui fabriquaient pour les bonbons des devises amoureuses à six francs le cent. Gilbert était le principal fournisseur de ces marchands.

MONSIEUR DÉTOUCHE

Rue Saint-Martin 222, 228 et 256, sont les magasins d'un des industriels les plus considérables de Paris, M. Détouche. Il a reçu les décorations de tous les pays dans lesquels il a été le champion de l'industrie française. Ce qui a fait surtout la popularité de cet horloger c'est l'invention du tourniquet compteur ; il contrôle, avec la plus rigoureuse exactitude, le nombre des entrées jusqu'a cent cinquante mille par jour. Ce compteur est employé dans toutes les expositions et dans les concours régionaux.

LES PORCHERONS, LE TAVERNIER RAMPONEAU

Il y avait sous Louis XV et Louis XVI un lieu de plaisir à bon marché où le peuple trouvait facilement à s'amuser, où le beau monde ne rougissait pas de partager ses joies ; c'était le village des Porcherons.

La rue Saint-Lazare y conduisait. Le nom de Porcherons venait d'un vieux château qu'on appelait le château de Porcheron.

A cette époque, entre le quartier de la Chaussée-d'Antin et le quartier de la Grange-Batelière, existait un abominable marécage formé de lambeaux de prairies où les roseaux poussaient à même. On baptisa cette rue Chemin de la Chaussée-d'Antin, parce que le duc d'Antin avait jeté un pont sur les marais qui l'avoisinaient ; des maisons d'apparence équivoque, des guinguettes, se groupèrent autour du château. Les Porcherons étaient un lieu de débauche, de plaisirs et de duels. Pendant le carnaval, des dames, la comtesse de Genlis, la princesse Potocka et de plus hautes encore se vantèrent d'avoir pris leur part de ces folies, déguisées en cuisinières.

En 1760, le célèbre tavernier Ramponeau vint s'établir aux Porcherons. Son enseigne le représentait assis sur son tonneau ; il triompha de tous ses rivaux par son humeur joviale et ses saillies ; on ne s'entretenait que de lui, on faisait queue pour le voir, on portait des chapeaux à la Ramponeau. Grimm et Voltaire en parlent.

RUES DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN ET DE LA VICTOIRE

La rue de la Chaussée-d'Antin commençait par une danseuse et finissait par un archevêque. La danseuse était la célèbre Guimard, de l'Opéra. Le maréchal de Soubise, un de ses protecteurs, lui avait fait construire un magnifique hôtel. C'était à qui, parmi les grands seigneurs et financiers, lutterait de prodigalités envers cette danseuse. Bachaumont nous apprend qu'elle vivait dans le luxe le plus incroyable. L'archevèque était l'archevêque de Lyon, l'oncle de Napoléon, le cardinal Fesch. Entre la danseuse et l'archevêque brille le nom formidable de Mirabeau. Chénier composa ce distique, gravé en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir, placée devant la maison mortuaire :

L'âme de Mirabeau s'exhala dans ce lieu,
Hommes libres, pleurez ! Tyrans, baissez les yeux.

C'est de la rue de la Chaussée-d'Antin que partit le corps de Mirabeau pour aller au Panthéon. De 1791

à 1793, la rue de la Chaussée-d'Antin porta le nom de Mirabeau, puis on la nomma rue du Mont-Blanc, en l'honneur du nouveau département qui venait d'être annexé à la France. En 1816, la Restauration lui rendit le nom de rue de la Chaussée-d'Antin ; au numéro 64 est mort l'orateur populaire, le général Foy.

Au numéro 2 de la rue demeurait Rossini. Il passait l'été dans sa délicieuse villa de Passy ; c'est là qu'il mourut le 13 novembre 1868. Rossini pendant plus d'un demi-siècle a été l'un des rois de Paris ; on voyait chez lui tous les gens tenant un rang dans les arts, les lettres, la politique.

On voit que la rue de la Chaussée-d'Antin, aussi jeune qu'elle soit, n'est pas trop mal partagée. L'église, le théâtre, la tribune lui font une couronne de souvenirs.

Sa voisine, la rue de la Victoire, ne fut d'abord qu'une rue marécageuse, les grenouilles y faisaient tapage. On l'appela la rue Chante-Reine. L'appellation triomphale qui remplaça ce nom lui vient du général Bonaparte. Talma y possédait un hôtel, il le vendit à la veuve du général Beauharnais. Bonaparte, à son retour d'Italie, l'épousa ; elle lui apporta en dot cet hôtel. C'est là que le vainqueur de Rivoli, après le traité de Campo-Formio, alla cacher sa gloire ; c'est là que tous les partis vinrent sonner à sa porte. L'édilité parisienne donna à la rue Chante-Reine le nom de rue de la Victoire. L'hôtel Bonaparte porte le numéro 52 et se voit encore au fond d'une longue avenue.

LA RUE DE QUINCAMPOIX

Son nom lui vient de l'un de ses habitants. Sur la fin du règne de Louis XIV, elle devint le séjour des Juifs qui y faisaient la banque. Sous le Régent, à l'époque du système de Law, elle fut le centre de l'agiotage effréné dont la fièvre agita toute la France ; elle se trouva alors encombrée de joueurs ; depuis la cave jusqu'au grenier on s'y pressait, on s'y écrasait. C'est dans cette rue que le comte de Horn assassina un des agioteurs pour lui voler son portefeuille, il fut arrêté, condamné et exécuté sur la roue. Ne jetons pas trop la pierre à Law, car à lui revient l'honneur d'avoir produit à la lumière le crédit, jusqu'alors à l'état latent.

LA TOURELLE DE L'HOTEL BARBETTE

Dans la rue Vieille-du-Temple, étroite et tortueuse

aujourd'hui comme jadis, au coin de la rue des Francs-Bourgeois, à l'angle d'une assez laide maison, on aperçoit une svelte et gracieuse tourelle ; elle ornait autrefois une vieille demeure, l'hôtel de Barbette, Prévôt des marchands ; le reste du bâtiment a disparu. C'est là que logeait la reine Isabeau, tandis que son pauvre fou de mari languissait dans son hôtel royal des Tournelles. Louis d'Orléans sortait un soir de cet hôtel, quand les hommes du duc Jean-Sans-Peur l'assassinèrent dans une rue sombre et déserte.

Telle est la lugubre histoire que nous raconte la jolie tourelle.

RUE DES MOULINS

Le baron d'Holhach, philosophe, littérateur français, avait son hôtel au numéro 12 de la rue des Moulins. Riche, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il fit de sa maison une sorte d'institut de libres penseurs; ses dîners sont restés célèbres, il y réunissait les esprits les plus brillants, les plus hautes intolligences du temps: Jean-Jacques Rousseau, Buffon, Diderot, d'Alembert, Helvétius, Marmontel, Raynal, etc., etc. ; il fut surnommé le maître d'hôtel de la philosophie.

LULLI

La rue Sainte-Anne rappelle d'une façon vivante le nom de Lulli, le fondateur de l'Opéra.

Au coin de la rue Sainte-Anne, dans la rue Neuve des Petits-Champs, il s'était fait bâtir un somptueux logis qui existe encore ; dans l'imposte de la fenêtre du premier étage on découvre un faisceau d'attributs lyriques : une timbale, des trompettes, des cornets, une guitare, etc., etc. Il devait à la musique sa fortune et sa gloire, et ne voulait pas d'autre noblesse, c'est à elle qu'il demanda son blason. Pour qu'on sût bien que cette maison était à lui, il y mit son enseigne.

RUE VILLEDO — FONTAINE MOLIÈRE

Le nom de Villedo figure sur l'écriteau d'une des rues aboutissant à la rue Richelieu. Dans sa jeunesse

il avait été un de ces petits limousins qui servent les maçons à Paris. Comme son émule Charlot qui arriva en sabots du fond de sa province du Languedoc et acquit une fortune immense, Villedo devint un fort habile et riche architecte et fut nommé général des œuvres de maçonnerie de Sa Majesté Louis XIV. Dans sa vie de bâtisseur il eut une glorieuse journée, c'est celle du 17 octobre 1667 lorsque Louis XIV suivi de Colbert et de sa cour, étant venu poser la première pierre de la colonnade du Louvre, Villedo figura dans la cérémonie et présenta au roi le marteau de fer poli. La ville de Paris donna son nom à la rue où se trouvaient ses premières constructions.

Le conseil municipal ne songera pas à débaptiser le nom de cet intelligent parvenu du travail.

La fontaine Molière fut inaugurée le 15 janvier 1844. Le choix de l'emplacement était commandé par le voisinage de la maison où mourut Molière, ainsi que le rappelle l'inscription en lettres d'or placée au second étage de cette maison, numéro 34 de la rue de Richelieu; elle donne accès sur la rue Montpensier. Molière s'y trouvait à proximité de son théâtre, situé dans la partie du Palais-Royal voisine de la rue des Bons-Enfants, il n'avait qu'à traverser le jardin pour s'y rendre.

En 1840 le conseil municipal de Paris ayant voté la reconstruction d'une fontaine à ce numéro 34, M. Régnier sociétaire de la Comédie Française, littérateur distingué et moliériste fervent, écrivit au préfet de la Seine, M. de Rambuteau, une lettre éloquente pour lui demander que la fontaine projetée

devînt un monument en l'honneur de Molière; il ajoutait que c'était précisément en face de cette fontaine que Molière avait rendu le dernier soupir.

Molière mourut en effet à Paris le 17 février 1675, vers dix heures du soir, à l'âge de cinquante-et-un ans. L'appel chaleureux de M. Régnier fut entendu, une souscription s'ouvrit et réussit, la fontaine s'éleva sous la direction de M. Visconti. Hommage bien tardif au grand homme, puisqu'il se fit attendre cent huit ans.

FRASCATI

Un Napolitain eut l'idée de doter la rue de Richelieu, d'un Frascati à l'instar de celui de Naples. L'établissement, près du Boulevard, devint bientôt célèbre. Les salons étaient magnifiquement décorés. Les jardins se prolongeaient jusqu'au panorama. Cette maison de jeux et de plaisirs devint le rendez-vous du monde des viveurs et des femmes d'un certain monde. Les pavillons et les jardins furent démolis en 1837 et remplacés par une rangée de belles maisons.

RUE DU HELDER

Le Helder est un fort de Hollande qui défend l'entrée du Texel. Le 10 août 1797 le général Abercromby débarqua dans cet endroit quinze mille Anglo-Russes, le général Brune les força à se réembarquer. En mémoire de ce beau fait d'armes, l'édilité parisienne donna à l'impasse Taitbout le nom de rue du Helder.

JACQUES CŒUR

Jacques Cœur est le premier type du négociant. Parvenu à une fortune immense, il eut partout des agents, en Europe, en Egypte, en Perse, et organisa toutes les grandes affaires de son temps; il fit construire à Bourges un palais que l'on voit encore et qui sert de mairie. Paris était au pouvoir des Anglais, Jacques Cœur prêta à Charles VII l'argent nécessaire pour les combattre, et prépara la délivrance du territoire. Il

fut nommé directeur des monnaies; dénoncé comme les ayant altérées, ses biens furent confisqués, il fut condamné lui-même au bannissement, mais plus tard réhabilité.

Sur la façade de la rue Rambuteau, portant le numéro 49, son buste a été placé avec cette inscription : A Jacques Cœur, probité, désintéressement.

HOTEL DE COLBERT

Près de l'église de Notre-Dame-des-Victoires, dans la rue du Mail, Colbert possédait un hôtel, le seul qui garde de lui un souvenir visible. Des couleuvres, armes parlantes de Colbert, s'enroulent tout autour des chapiteaux des trois pilastres corinthiens qui lui donnent tant de caractère.

LES FERMIERS GÉNÉRAUX. — SAMUEL BERNARD

Des compagnies achetaient de l'Etat, par contrat, la perception de plusieurs branches des revenus publics.

On désignait ces compagnies sous le titre de fermes générales de l'Etat.

Qu'étaient les Fermiers Généraux aux yeux du vulgaire? des maltotiers, des sensualistes hébétés, des vampires gorgés du sang des peuples. Un très grand nombre ont été des hommes éminents, d'habiles administrateurs. Ils créèrent les éléments de l'impôt moderne, ils rendirent les plus grands services à l'Etat.

Les Fermiers Généraux tenaient un haut rang et un grand train, ils étaient magnifiques. Protecteurs des arts et des lettres, leur maison hospitalière s'ouvrait à toutes les renommées. L'ingrate vengeance de quelques pauvres poètes, pouvait railler les Turcarets trompés par les Céphises et les Célimènes; le lendemain ils s'adressaient aux Fermiers Généraux pour solliciter une pension ou demandaient à vivre en parasites chez eux.

En regard de leur prodigalité quelquefois puérile, on peut rappeler à la gloire de l'un d'eux, Bouvet par exemple, un magnifique trait de générosité. Quand la Provence fut menacée de disette en 1744, Bouvet par ses avances conjura le péril et n'accepta d'autre récompense qu'une médaille que les Etats de cette province firent frapper en son honneur.

Les grands seigneurs, les écrivains, les artistes, les philosophes se rendaient avec empressement à leurs dîners où la gourmandise et l'esprit tenaient également leur compte.

Le fermier général Crozat fut mêlé comme banquier aux grandes opérations financières de son époque.

Samuel Bernard avait un de ses hôtels rue Notre-Dame-des-Victoires, numéro 12. Louis XIV recourait à lui pour des avances dont le trésor avait besoin, notamment quand il eut à se défendre contre l'Europe armée contre lui.

Beaujon a laissé un souvenir de sa bienfaisance par l'hospice qu'il a fondé et qui porte son nom.

LA BABYLONE MODERNE

Un grand poète, Victor de Laprade, appelle Paris, la ville où :

> Les palais sont de marbre et les âmes de boue.

D'autres poètes traitent Paris de Babylone moderne où la corruption, la dépravation des mœurs seraient la loi commune; le bon sens fait vite justice d'une pareille calomnie. Il est certain que la population parisienne a ses bas-fonds où s'agite la foule des irréguliers, des déclassés en rébellion contre la société et toutes ses lois ; nous l'avons vue incendiant nos palais, nos bibliothèques, abattant nos colonnes, reniant nos gloires. Mais il en est ainsi dans toutes les grandes agglomérations d'hommes, à Londres, à Vienne, à Berlin et dans toutes les grandes capitales.

En ce qu'il peut y avoir en lui de coupable, Paris appuie tout ce qu'il a de noble et de beau : ses établissements d'instruction, ses académies, ses bibliothèques, ses musées, ses établissements charitables, ses monuments admirables ; à cette population sans aveu, qui est en partie l'écume de toutes les nations du monde, Paris oppose sa population intelligente, laborieuse, économe, généreuse et polie.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

L'Exposition Universelle de 1889 nous a montré les merveilles accumulées de l'art, de l'industrie et du travail de tous les peuples. Le reflet de ces splendeurs est encore dans tous les yeux ; elle a relevé la France et lui a fait une revanche de ses malheurs. Des émigrations de peuples se sont organisées pour venir saluer sa primauté retrouvée ; il n'y a eu qu'une voix dans la presse de tous les pays pour proclamer la richesse de Paris et de la France. L'Exposition a marqué une date dans le progrès : une nouvelle architecture est née, celle du fer et de l'acier, et du premier coup elle s'est affirmée par les œuvres les plus saisissantes. Ces œuvres sont en première ligne la tour Eiffel et le palais des machines. Quels ont été la raison d'être de la tour Eiffel, son intérêt, sa fonction ? Il fallait, pour solliciter l'intérêt de tous et attirer l'attention du monde entier, une exhibition exceptionnelle, unique, extraordinaire, un effort gigantesque, un clou enfin, comme on dit. Un ingénieur, connu déjà par des travaux considérables, M. Eiffel, se présenta. Nous nous rappelons

tous la protestation qu'un groupe d'écrivains, sculpteurs, peintres et architectes produisit au nom du bon goût français méconnu disaient-ils, contre le projet d'élever cette tour vertigineuse et ridicule. Elle devait dominer Paris ainsi qu'une gigantesque et noire cheminée d'usine, écraser de sa masse Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, la tour Saint-Jacques, le Louvre, le Dôme des Invalides, l'Arc-de-Triomphe; tous nos monuments devaient être rapetissés, humiliés. Mais est-ce qu'il n'y a pas dans la hardiesse, dans l'audace d'une construction, dans le colossal, une attraction très grande? Soutiendra-t-on que c'est par leur valeur artistique que les Pyramides ont si vivement frappé l'imagination des hommes? Quel est le visiteur qui reste froid en leur présence? Qui n'en est pas revenu rempli d'une irrésistible admiration? et où est la source de cette admiration, sinon dans l'immensité de l'effort et dans la grandeur du résultat? La tour sera le plus haut édifice qu'aient jamais élevé les hommes. Ne sera-t-elle pas grandiose à sa façon? Pourquoi ce qui est admirable en Egypte deviendra-t-il hideux et ridicule à Paris? M. Eiffel se mit à l'œuvre, riant des attaques de ses adversaires. Cette tour gigantesque, ce colosse de fer, si décrié dès la première heure, monta fièrement vers le ciel, dominant par sa hauteur tous les monuments du monde moderne et ceux de l'antiquité, et quand elle fut achevée, quand on vit le drapeau tricolore frémir sous le vent au-dessus du campanile, il n'y eut plus d'opposants, tout le monde applaudit. Le nom de M. Eiffel reste à jamais attaché à l'un des plus prodigieux tours de force du siècle.

Cette tour a été la plus étonnante des merveilles de l'Exposition ; quand de sa base aux arcs majestueux et légers on lève la tête pour contempler le sommet, on est saisi de stupeur et d'admiration ; c'est un poème, poème de fer et d'acier qui peut être comparé par l'émotion qu'il donne aux plus grandes œuvres littéraires et musicales qui font notre joie et notre orgueil.

La tour peut rendre de grands services dans le cas d'une guerre, soit pour surveiller le mouvement d'une armée ennemie, soit pour entretenir entre Paris et la province des communications permanentes, au moyen de signaux télégraphiques faciles à échanger.

C'est encore un merveilleux observatoire pour étudier la terre, la direction des courants de l'atmosphère.

Le Palais des Machines qui, heureusement, sera conservé, est un chef-d'œuvre de l'art mécanique moderne. Il est aussi curieux comme résultats obtenus que la tour Eiffel ; l'espace qu'il occupe est immense, près de onze hectares ; une armée de trente mille hommes peut y camper à l'aise.

LE COMITÉ DES INSCRIPTIONS PARISIENNES

Un grand nombre de voies publiques, monuments, habitations, etc., etc., de la ville de Paris, rappellent des souvenirs locaux qu'il importerait de conserver et de perpétuer, au point de vue de la science ou dans l'intérêt de l'instruction publique et du développement des sentiments patriotiques.

M. Hérold, Sénateur, Préfet de la Seine, eut une excellente initiative en 1879. Il institua à la préfecture de la Seine une commission administrative qui porta le nom de Comité des inscriptions parisiennes. M. Hérold confia à cette commission spéciale, composée d'hommes compétents, adonnés à l'étude de l'archéologie parisienne, le soin de préparer un système de monuments, de plaques commémoratives, inscriptions quelconques destinés à rappeler les événements et les noms dont le souvenir se rattache à l'histoire de Paris. Depuis cette époque, des plaques commémoratives, après approbation du Conseil municipal, sont apposées tous les ans dans les divers quartiers de Paris, rappelant les événements les plus notables

dont les maisons et les rues de Paris ont été le théâtre et constatant de la même manière l'existence des grands édifices qui ont été détruits. Ces inscriptions apprennent aux Parisiens leur propre généalogie qu'ils ne connaissent guère.

Ne renions pas notre passé ; ne séparons pas l'ancienne France de la nouvelle

Une fraction de républicains n'entend faire dater le point de départ de notre histoire nationale que de la Révolution du 22 septembre 1792. Le mépris du passé est une mauvaise école pour un peuple. On peut rechercher partout des exemples et des leçons; il convient d'admirer toutes les époques glorieuses de notre histoire. La royauté en France a été pendant des siècles le grand facteur de son unité nationale. Elle a fait la carte de la France depuis le Roussillon jusqu'à la Flandre, depuis la Bretagne jusqu'à l'Alsace, la Corse et la Lorraine. Pendant 800 ans par mariages, conquêtes, héritages, nos rois ont construit la France. L'Empire, lui aussi, n'a pas été sans gloire et sans grandeur; on lui a reproché Waterloo et Sedan, mais on peut lui rappeler, si l'on veut être juste et impartial, Austerlitz, Iéna, Friedland, Sébastopol et l'Alma.

Ne renions pas notre passé, ne renions ni les grands hommes ni les grandes choses qui ont créé notre prestige, ne désavouons pas les légendes impérissables :

la légende royaliste, la légende impériale et la légende républicaine ; pourquoi proscrire quelque chose ? Bouvines nous appartient comme Marengo, les fleurs de lys sont à nous comme les N. C'est notre patrimoine, à quoi bon l'amoindrir ? Il ne faut pas plus renier la patrie dans le passé que dans le présent, ne séparons pas l'ancienne France de la nouvelle ; pour nous, nous voulons toute l'histoire, nous aimons toute la France.

CONCLUSION

Notre course à travers les siècles est terminée; nous avons vu Paris dans tout ce qui nous a paru exciter le plus la curiosité. Nous avons vu Lutèce cachée derrière les roseaux de l'île de la Seine, nous la laissons couvrant de ses monuments et de ses richesses plus de quatre-vingt mille mètres carrés de vallons et de coteaux; nous l'avons prise, vaincue par les armes romaines, nous la laissons dominant le monde par la puissance du génie et l'expansion dont Paris est le centre. Que de changements de tous genres sont appelés à s'y produire! Que d'événements curieux, importants, dramatiques doivent s'y passer! Chacune des périodes de l'histoire de Paris a son caractère particulier, toutes sont fécondes en grands événements et on peut dire qu'en suivant pas à pas la marche de Paris à travers les siècles, l'intérêt s'accroît par le

spectacle des commotions sociales qui ont tour à tour retenu ou précipité le mouvement ascensionnel, dans le sens du progrès et de la liberté.

Paris a traversé bien des jours sombres, mais plus que jamais il peut étaler avec fierté la devise inscrite dans ses armes, au-dessous du vaisseau qui porte la fortune des Parisiens sur les flots agités, *fluctuat sed non mergitur*, il flotte, il n'est jamais submergé.

Maintenant mon esprit interroge l'avenir : je me demande à quelle destinée est réservé ce Paris dont l'image domine notre pensée? En 1871, des ambitieux sinistres, dans un jour de fureur impie, ont mis en péril l'existence de cette ville que la Révolution, dans ses plus grands excès, n'avait jamais menacée. Nous avons vu en proie à la ruine par le fer et le feu cette cité merveilleuse, œuvre d'un si grand effort des hommes et des siècles. Devant le tableau de ces convulsions, des prophètes semblent craindre que Paris ne sombre un jour dans un cataclysme politique ou social; d'autres, venus des régions scientifiques, pronostiquent pour un avenir éloigné le grand naufrage de Paris sous une invasion possible de l'Océan. Nous n'avons, à ce qu'il paraît, que l'embarras du choix entre les diverses façons de mourir, je n'ai qu'une foi médiocre dans ces pronostics. Quel que soit le sort auquel Paris est réservé, qu'il meure demain ou dans vingt siècles, il vivra toujours jeune dans la vigueur sans cesse renouvelée de ses forces; ce qu'il a donné à la science, à l'art, à la vraie liberté ne sera pas détruit; la folie d'un jour ne prescrira pas contre les conquêtes de tant de siècles, Paris se trouvera tou-

jours fidèle à son génie. De lui on peut dire que les idées qu'il a jetées dans le monde lui ont fait une âme immortelle ; cette âme ne peut périr ; elle n'appartient pas seulement à une ville ni à un peuple, elle appartient à l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

